



SOUVENIRS DE GUERRE

EN TEMPS DE PAIX

Meulan, imprimerie de A. Masson.



ENLÈVEMENT A L'ABORDAGE D'UN BRICK ANGLAIS, LE 15 NOVEMBRE 1813, DANS LA BALTIQUE.

(Voir page 334.)

SOUVENIRS
DE GUERRE
EN TEMPS DE PAIX

1793 — 1806 — 1823 — 1862

RÉCITS HISTORIQUES ET ANECDOTIQUES

EXTRAITS DES MÉMOIRES INÉDITS DU COLONEL D'ÉTAT-MAJOR

J. MARNIER

PRUSSE — ESPAGNE — SUISSE
PIÉMONT — PROVENCE — VENDÉE
DANEMARK



PARIS
CH. TANERA, ÉDITEUR
LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS
Rue de Savoie, 6

1868

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Après une longue carrière active et noblement remplie, il a plu à l'un des braves soldats de nos grandes armées du premier empire, à M. le colonel d'état-major Jules Marnier, d'écrire ses souvenirs pour occuper les loisirs d'une verte vieillesse.

Il s'est trouvé que le vaillant homme de guerre était de plus un écrivain distingué.

Ce livre, recueil d'histoires gracieuses, touchantes ou dramatiques, détachées des Mémoires inédits du colonel Marnier, prouve, d'une manière irrécusable, la vérité de cette assertion.

Au milieu des souvenirs de batailles et de victoires, ces récits, où le cœur abonde, rappellent, dans les Mémoires du colonel Marnier, ces délicieuses scènes de sentiments que le grand Shakespeare a enchassées avec tant d'art dans ses drames les plus sombres. Extraits de ses Mémoires, ces récits n'en restent pas moins ce qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire des histoires remplies d'attrait, saisissantes comme la vie elle-même, dont elles sont le reflet fidèle.

Simple, naturel, énergique et plein d'âme,

le style de l'auteur vient y ajouter un grand charme.

Quelques-uns de nos faits militaires, retracés à grands traits par l'auteur, forment à la plupart de ces récits un encadrement original et saillant. Ainsi, telle histoire qui vous attendrit et vous fait verser de douces larmes, s'est passée dans un coin jusque-là ignoré de l'Allemagne, la veille d'une grande victoire : Iéna ; cette autre où le rire se mêle à la terreur, avait lieu le lendemain d'Eylau, ou le matin du combat meurtrier de Braunsberg. En Espagne, de touchantes amours naissent entre un siége terrible et une bataille mémorable.

L'âge venu, le colonel Marnier, sorti sain et sauf des luttes homériques qui caractérisent la grande époque impériale, s'est recueilli ; il a fait appel à ses souvenirs restés fidèles, et, comme il arrive souvent, la réalité est apparue le plus ingénieux et le plus attachant des romans.

La vérité retracée par la plume d'un homme de cœur sera toujours le plus puissant moyen d'émouvoir.

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES

SUR

M. LE COLONEL D'ÉTAT-MAJOR

J. MARNIER

Commandeur de la Légion-d'honneur .... Chevalier de Saint-Louis.........................	France.
Grand Commandeur de Charles III, avec plaque... Grand Commandeur d'Isabelle la Catholique, avec pl.	Espagne.
Grand Commandeur du Sauveur..................	Grèce.
Grand Commandeur de l'Épée de Suède..........	Suède.
Grand Commandeur du Nichan, en diamants......	Turquie.
Officier de Maximilien-Joseph....................	Bavière.
Officier de l'Ordre militaire......................	Belgique.
Officier de l'Aigle rouge	Prusse.
Officier de Saint-Ferdinand	Espagne.
Officier du Saint-Sépulcre........................	Jérusalem.

Jules Marnier est né à Bourges en 1785. Au mois de juillet 1803 il entra à l'école spéciale militaire de Fontainebleau ; il en sortit sous-lieutenant au 24e régiment de ligne le 23 octobre 1804.

Dans l'intervalle de ces quinze mois d'études militaires eut lieu la première visite de Bonaparte, alors premier Consul, à l'école qui venait d'être établie.

Voulant juger par lui-même si ses vues, ses idées avaient été bien comprises, et s'assurer de ce qu'il pouvait se promettre de cette institution, le premier Consul arriva un matin à Fontainebleau, sans y être attendu, accompagné

de quelques généraux. Il suivit tous les cours, tous les exercices, interrogea un grand nombre d'élèves, rectifia même plusieurs questions posées par les professeurs. Tout ce qu'il disait était clair, précis et d'une si frappante justesse que la direction des études s'en ressentit; de théoriques qu'elles étaient, certaines classes devinrent pratiques.

Sur le terrain, Bonaparte commanda lui-même les manœuvres; s'animant par degré, il fit former le carré, prit place au centre, ordonna de faire le demi-tour, demanda un fusil et démontra comment les hommes de chaque file devaient se placer pour exécuter le *feu de rangs*, qui n'avait pas été encore enseigné. Il fit faire ensuite face en tête; voulant s'assurer qu'il était bien compris, il chargea les généraux Berthier, Duroc, Bessières et Rapp de surveiller chacun un des côtés du carré.

L'aplomb, l'intelligence de sa jeune troupe le charma. « C'est cela, s'écria-t-il de toute la force de ses poumons, bien... très-bien... assez... Vous le voyez, dit-il à ses généraux, vous voyez de quoi ces enfants sont capables... » Puis, s'adressant au général Bellavesne qui commandait l'école, « je suis content, ajouta-t-il, très-content... je doublerai l'école, et chaque année je veux que vous me donniez 200, 300 sous-lieutenants. » Il revint ensuite aux élèves, leur expliqua l'avantage du feu de rangs contre la cavalerie, passa devant le front du bataillon et adressa à ces jeunes gens une allocution des plus bienveillante.

Vint ensuite l'heure du polygone, les canonniers partirent à la course, le premier Consul les suivit de près. Il prenait alternativement la place du servant de gauche,

celle du servant de droite ; il pointait, allait d'une pièce à l'autre avec l'agilité d'un jeune homme ; il était sans chapeau, et aurait volontiers mis son habit bas, tant il y avait d'action dans ses mouvements. Bonaparte causait, approuvait, rectifiait, exprimait par ses paroles et par ses gestes les sentiments de bonté qui remplissaient son âme. Ce n'était plus le premier Consul, c'était un instituteur affectueux, le camarade des élèves.

S'approchant à un moment du caporal Marnier :

— Combien de poudre pour chasser un boulet de 12 ? lui demanda-t-il.

— Vingt-cinq livres, répondit vivement le caporal, tout occupé de la manœuvre.

— Comment, vingt-cinq livres, lui dit le premier Consul en riant ; mais, malheureux, où veux-tu donc qu'il aille, ton boulet ?

— A Vienne... répond l'élève.

Cette répartie frappa tellement le premier Consul, qu'en un clin d'œil sa physionomie changea ; puis, reprenant aussitôt son air affable, il ajouta : « Bien, très-bien... caporal. »

Soupçonnant probablement qu'en faisant cette réponse, l'élève pouvait être l'interprète d'une grande pensée, le premier Consul s'adressa au général Bellavesne pour savoir *ce qu'était* le canonnier, et si la réponse qu'il venait de faire ne lui avait pas été dictée. Le général l'ayant assuré du contraire, les exercices continuèrent, non sans qu'une certaine préoccupation se peignit sur le visage du premier Consul.

Trois mois après, cent élèves furent mandés à Paris pour

assister à une grande revue (1). Ils firent en présence de toute la troupe réunie sur la place du Carrousel, des maniements d'armes avec si une rare précision, que l'on battit des mains autour du premier Consul.

Bonaparte descendit de cheval, parla à presque tous, les reconnaissant pour la plupart. Quand vint le tour de Marnier :

— Eh bien ! à quelle arme veux-tu appartenir, fameux canonnier ? lui demanda-t-il en riant.

— A l'infanterie, répondit vivement Marnier.

— Et pourquoi l'infanterie plutôt que la cavalerie ?

— Parce qu'elle rencontre plus souvent l'ennemi.

— Soit, donc, petit diable, répliqua Bonaparte, tu seras fantassin, et bon fantassin, j'espère... ton nom ?

— Marnier.

— Bien, ajouta Bonaparte, et il continua son inspection.

Quelques mois plus tard eut lieu le couronnement ; puis le camp de Boulogne, la campagne d'Austerlitz, celles de Prusse et de Pologne, la paix de Tilsitt, l'entrée de la grande armée en Espagne.

En marchant sur Berlin, quelques jours après la bataille d'Iéna, l'Empereur traversait un matin le 24e régiment dans lequel Marnier servait comme officier de voltigeurs ;

(1) De ce nombre étaient MM. :

Cubierre,	Dulimbert,	Lascours,	De Narp,
Caminade,	Dutocq,	Lawœstine,	Ordener,
Clary,	Dargout,	Lostende,	Petit d'Hauterive,
Courtot,	Faudoas,	Lechartier,	Rumigny,
Damrémont,	Fontenille,	Lemercier,	Sébastiani,
Degaltz,	Gazan,	Montlivaut,	Saint-Yon,
Dastorg,	Girot,	Moncarville,	Sillegue,
Desaix,	Hatry,	Maussion,	Tamnay,
Durocheret,	Jacqueminot,	Marnier,	Vilatte, etc., etc.

il s'arrêta, fit appeler le colonel et lui adressa plusieurs questions sur sa troupe. Il lui demanda, entr'autres choses, combien il avait de vieux soldats :

— Quinze cents, sire.

— Quinze cents! le régiment n'a donc pas donné dans la campagne?

— Pardon, sire, nous étions à Austerlitz, à Iéna... Ce sont deux de mes compagnies de voltigeurs qui ont poursuivi pendant quinze heures la reine de Prusse...

— Et ont failli la prendre, ajouta Marnier qui se trouvait dans le groupe.

L'Empereur jeta les yeux sur lui et reconnut son petit canonnier.

— Ah! tu es donc voltigeur, lui dit-il avec bonté, bon voltigeur, j'en suis sûr.

— Oui, sire, reprit le colonel, c'est un de mes bons officiers.

L'Empereur dit quelques mots à Berthier, qui demanda à Marnier son nom et l'inscrivit sur un petit portefeuille.

Il est probable que Napoléon avait donné l'ordre de désigner Marnier pour entrer dans la garde impériale; car c'était un témoignage de satisfaction qu'il accordait assez fréquemment aux officiers qu'il distinguait dans les corps.

Cette circonstance n'amena pourtant aucun résultat, ce ne fut que beaucoup plus tard que l'empereur retrouva Marnier.

Mais il nous faut retourner en arrière. L'élève de Fontainebleau est passé sous-lieutenant aux voltigeurs du 24e régiment de ligne. Après avoir pris part au combat de Berthaume, en vue de Brest, ce régiment fit partie des

troupes qui, après la levée du camp de Boulogne, furent dirigées vers l'Allemagne. Marnier assista aux deux grandes batailles qui illustrèrent les armes françaises, Ulm et Austerlitz, dans la rapide et célèbre campagne de 1805, et l'année suivante à Iéna, victoire qui décida du sort de la Prusse.

Après la prise et la possession de Berlin, les hostilités furent portées en Pologne, et Pulstuck fut la dernière victoire de l'année 1806, à laquelle prit part le jeune sous-lieutenant du 24e.

L'année 1807 le retrouva à Eylau, à Braunsberg, à Friedland.

Résolu à imprimer une vigueur nouvelle à la guerre d'Espagne, Napoléon donna l'ordre qu'une partie de l'armée d'Allemagne se rendit en ce pays. Vers la fin de 1808, le 24e régiment, formant la tête de colonne, franchissait les Pyrénées à la poursuite du corps de La Romana.

Le sous-lieutenant Marnier, qui éclairait la marche avec cent hommes, se signala sur le champ de bataille d'Espinosa, en se rendant maître d'un parc d'artillerie.

A la bataille d'Uclès, ce brave officier fit prisonnier le colonel-commandant les gardes wallones. Monté sur le cheval de son prisonnier, il se précipita *seul* à travers la colonne ennemie et alla sommer de se rendre le général qui la commandait. Ce général, stupéfié par l'audace du sous-lieutenant, lui remit son épée, et, accompagné de son état-major, le suivit près du maréchal Victor.

Ce trait d'intrépidité valut à Marnier le grade de capitaine.

Dans la journée de Talaveyra, à la tête de 300 hommes, Marnier s'opposa pendant huit heures à la marche de 3,000

Écossais qui menaçaient de couper les derrières de l'armée française. L'ennemi fut obligé de se retirer devant la résistance héroïque de cette poignée de braves.

Ce beau fait d'arme valut au capitaine Marnier la croix de la légion-d'honneur.

Dirigé en 1811 sur la grande armée qui s'organisait dans le nord de l'Europe, Marnier remplit dignement son rôle dans le terrible drame qu'on nomme la campagne de Russie. Lorsqu'il repassa le Niémen, des 800 hommes qui composaient au début de cette guerre le bataillon qu'il commandait, 150 seulement se groupaient autour de lui. Néanmoins il parvint, avec sa petite troupe, à gagner la ville de Dantzick.

Le brave général Rapp, chargé de la défense de cette place-forte, s'attacha Marnier en qualité d'aide-de-camp.

Pendant les dix années que Marnier servit dans le 24e régiment, dans plusieurs circonstances il fut cité à l'ordre du jour du régiment et de l'armée. A diverses reprises il fut présenté à l'Empereur ; dans un de ses rapports, le maréchal Victor le signale comme l'*un des plus braves officiers de l'armée.*

Le capitaine Marnier déploya, dans son nouveau poste d'aide-de-camp, sa valeur ordinaire et son entente des choses militaires.

La garnison de Dantzick était composée de Français, de Bavarois, de Polonais, etc. Le 1er septembre 1812, des Bavarois, au nombre de quatre-vingts, réfugiés dans deux maisons crénelées, se trouvèrent séparés de la place par 10,000 Russes. M. Marnier réussit seul, par un acte des plus audacieux, à les dégager. Le roi de Bavière récom-

pensa ce trait de bravoure par l'envoi à son auteur de la croix de Maximilien-Joseph, *alors que ce prince avait déjà tourné ses armes contre la France.*

Un peu plus tard prend place l'épisode le plus curieux de la vie militaire de M. Marnier. La situation de Dantzick était désespérée, il fallait en informer l'Empereur. Le brave aide-de-camp du général Rapp sollicita et obtint le périlleux honneur de traverser les forces ennemies qui bloquaient la place..... Mais le colonel Marnier raconte lui-même dans ce volume ce trait d'héroïque dévouement, nous renvoyons le lecteur à cette attachante narration.

Dans le courant de l'année 1814, M. Marnier rentra en France chef de bataillon ; cette nomination fut peu après confirmée par Louis XVIII.

Sous la Restauration, le commandant Marnier fut tour à tour chef d'état-major des camps d'infanterie de Saint-Omer et de cavalerie de Lunéville. En 1821, après la mort du général Rapp, Louis XVIII l'attacha à sa personne en qualité de gentilhomme de la chambre.

M. Marnier remplit les fonctions de chef d'état-major de l'infanterie de la garde royale, lors de la campagne d'Espagne, en 1823. Il fut gouverneur de Burgos, de Séville et de Cadix.

Quelques années plus tard, il remplaça le général Trézel, en qualité de chef d'état-major de notre armée, en Grèce.

Après 1830, M. Marnier fut choisi pour chef de cabinet sous le maréchal Soult, alors ministre de la guerre. En 1839, il occupa l'emploi de chef d'état-major-général de la première division militaire et de l'armée de Paris, sous le général Pajol.

En 1843, M. Marnier voulut partager le sort du brave général Pajol, dépossédé brutalement de son commandement. M. Marnier comptait alors quarante ans de service effectif et quinze campagnes.

Rentré dans la vie civile, M. le colonel Marnier continua à mettre son activité infatigable et son intelligence d'élite au service de ses concitoyens. Retiré à Montmorency, il fut nommé, après 1848, colonel de la légion de la garde nationale formée dans ce canton du département de Seine-et-Oise ; pendant dix années il consacra tous ses soins à l'administration de la ville de Montmorency, qui s'honorera toujours d'avoir eu pour maire l'une des plus remarquables et des plus pures illustrations militaires de la France.

Un grand nombre d'écrits sur l'art militaire sont dus au colonel Marnier ; nous citerons entr'autres :

— *Mémoire sur la direction à donner à l'instruction des troupes.* — 1815.

— *Projet sur une véritable infanterie légère.* — 1819.

— *Projet de création d'une médaille pour les sous-officiers et soldats.* — 1822.

— *Quelques vues sur le remplacement.* — 1822.

— *Croisade chevaleresque pour s'emparer d'Alger.* — 1824.

— *Manœuvres propres à l'infanterie légère.* — 1825.

— *Notice sur Alger, documents militaires.* — 1829.

— *Création d'un corps d'avant-garde pour l'expédition d'Alger.* — 1830.

— *Notice historique sur le général Rapp.* — 1834.

— *Mémoire sur la défense intérieure de la France.* — 3 vol.

— *Mémoire sur l'établissement central de l'artillerie à Bourges.*

— *Histoire de la Campagne de l'armée de Sambre-et-Meuse, en* 1796.

— *Campagne de Moreau, en* 1796.

— *Campagne de Masséna en Suisse, en* 1799.

Les trois derniers ouvrages, enrichis de cartes, n'ont pas moins de sept volumes.

Nota. — En 1851, le colonel Marnier publia un ouvrage au bénéfice des salles d'asile, qui lui a valu de la part de l'Impératrice une grande médaille.

Voici en quels termes un critique distingué, M. Jules de Prémaray, s'exprime dans la *Patrie* du 29 novembre 1852 :

« Un des hommes les plus spirituels et les plus aimables de ce temps-ci, un de ces soldats-poètes qui tiennent l'épée d'une main et la plume de l'autre, un chroniqueur malin comme le siècle de Louis XIV en a tant produits, M. le colonel Marnier, puisqu'enfin il faut l'appeler par son nom, a publié l'année dernière trois charmants et dramatiques souvenirs : l'un, *le Mouchoir de la Reine de Prusse, souvenir de l'Empire ;* l'autre, *Riccardi, souvenir anecdotique de la campagne d'Espagne ;* et le troisième intitulé simplement : *Souvenirs historiques et anecdotiques.* M. le colonel Marnier procède d'Hamilton et de Stern ; sa narration est relevée et brillante comme celle de l'un, et heurtée comme celle de l'autre. »

LETTRE

DE

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT

J'ai reçu votre aimable lettre, mon cher Marnier, et je m'empresse d'y répondre.

Non, certes, je n'ai point oublié le temps où, dans les salons de Charles X, nous causions des guerres de l'empire et surtout des guerres d'Espagne. Vous me parliez de vos faits d'armes en Andalousie, et je me rappelais mes beaux jours en Catalogne... Alors, mon cher colonel, tous deux gentilshommes de la chambre du roi, nous étions loin de penser qu'un jour viendrait où la France, oublieuse de la suprématie où l'avaient élevée ses glorieux souvenirs, en viendrait à tomber honteusement jusqu'aux bas-fonds d'une république démagogique !...

A cette brillante époque de calme et de prospérité, où nous admirions ensemble la courtoisie chevaleresque et les éminentes vertus de Charles X, je me souviens qu'on vous surnommait le *Voltigeur de l'Empire* ; mais vous n'en étiez ni moins fidèle à ce prince, ni moins estimé de nos braves.

Que d'anecdotes intéressantes vous me racontiez dans les moments de loisir que nous laissait notre service !... Un jour, en nous promenant le long des royales galeries de Louis XIV, vous captivâtes vivement mon attention par un des étranges épisodes de votre vie, que vous intituliez le

Mouchoir de la reine de Prusse. Vous rappelez-vous cette histoire ? J'aimerais à vous l'entendre redire, car elle avait vraiment un grand charme.

Hélas ! nous n'en sommes malheureusement plus à ces douces causeries de ces temps fortunés de la Restauration. Aujourd'hui un passé douloureux, un présent lamentable et un avenir menaçant détournent mes idées de toute image séduisante et de toute pensée poétique ; nous ne voyons que des orages, et nous ne pressentons que la foudre.

J'ai été hier vous faire une visite ; vous n'étiez pas chez vous, et cependant je suis monté dans votre appartement, car j'étais curieux d'y voir les *souvenirs historiques* dont vous l'avez paré. Tout m'a été montré en détail. Eh bien ! vous l'avouerai-je, le croirez-vous ? ce n'est ni l'épée de Napoléon, ni son magnifique bureau, ni l'orgue du boudoir de Joséphine, ni la clochette de Louis XI qui ont le plus fixé mon attention ; ce qui a particulièrement captivé mon regard, c'est *un je ne sais quoi de mystérieux* que j'ai remarqué sur une table à l'écart et dans l'ombre, une espèce de *cassolette* recouverte d'un crêpe noir.

J'ai demandé des explications à cet égard ; on n'a pas su, on n'a pas voulu me répondre. Il en est résulté que je suis sorti extrêmement préoccupé de ce singulier objet. Vous l'avouerai-je ? il m'a paru qu'il devait y avoir là une des pages les plus curieuses de votre vie. Me suis-je trompé ? répondez.

Tout à vous.

V. D'ARLINCOURT.

Paris, ce 10 mars 1851.

RÉPONSE

A LA

LETTRE DU VICOMTE D'ARLINCOURT

Il m'est d'autant plus agréable et facile, mon cher d'Arlincourt, de satisfaire votre curiosité, que l'épisode du *Mouchoir de la reine de Prusse* appartient au recueil inédit de mes souvenirs du temps de nos guerres héroïques. *Voltigeur de l'Empire*, ainsi que la cour me baptisa, lorsqu'après la mort du général Rapp, le roi Louis XVIII daigna choisir l'aide-de-camp pour succéder à son brave général dans les fonctions de gentilhomme, j'apportais bien avec moi cette franchise un peu rude qui justifiait le surnom et jurait avec l'habit brodé. Mais, comme vous le dites, nos causeries intimes entre fils de la même époque, ne s'épanchaient pas moins limpides et moins douces.

J'aime encore aujourd'hui à plonger ma pensée vers ces horizons rétrospectifs, vers cette fontaine de Jouvence qui rafraîchit et rajeunit l'âme. Alors le présent s'éloigne du regard, ses anxiétés font place au rêve de l'avenir... Cet avenir, il rayonnera, croyez-le bien, plus calme et plus heureux que vos découragements n'osent l'espérer. Les élans généreux sauront triompher des passions mauvaises;

malgré l'*exécrable*, l'*opiniâtre* et *perfide* politique de Palmeston, la France dira quelles mains et quels principes doivent régir ses destinées prochaines, et sa grande voix sera obéie.

Amitié,

J. MARNIER.

Montmorency, 20 mars 1851.

INTRODUCTION

Parmi les époques de ma vie militaire, il en est quelques-unes dont le souvenir se retrace à moi plus palpitant, plus empreint de majesté, à mesure que le temps les éloigne d'aujourd'hui. On n'a pas fait les guerres de l'empire depuis les camps de Boulogne et de Brest (1804) sans avoir été spectateur et acteur de beaucoup de ces grands drames, que d'habiles et impartiaux annalistes dérouleront un jour. Je dis un jour, car toutes consciencieuses que peuvent se croire les plumes de l'heure présente, je ne sache pas qu'une d'elles ait dit l'entière vérité sur des détails dont l'ensemble constituera l'histoire de ces luttes de géants.

Dans ses adieux à Fontainebleau, Napoléon a dit : « J'écrirai l'histoire de nos campagnes. » Lui seul de notre siècle pouvait le faire avec cette rigoureuse justice qui sied aux pages historiques.

Les contemporains en sont presque toujours

réduits soit à manquer de documents exacts, soit à accueillir ceux qui sont par trop contestables.

L'assemblage de récits ou notes de témoins oculaires. doit exclusivement, selon moi. inspirer une pleine confiance. Leur style fera d'autant plus d'honneur à l'authenticité des faits, qu'il sera plus naturel. Coordonner et harmoniser les événements sera ensuite le travail d'une plume exercée, facile et simple, franche et vibrante.

Le portefeuille du soldat, composé d'études et de souvenirs, ne saurait former une histoire, car rien n'est plus disparate que ces lignes fugitives tracées à la hâte, soit dans l'ivresse d'une victoire, soit dans la douleur d'une défaite : aujourd'hui, sous l'impression de bonheur qui nous accompagne dans un pays ami ; demain, avec la défiante curiosité qu'inspirent des mœurs nouvelles, une terre couverte d'embûches, semblant menacer à toute heure notre liberté, notre vie. Puis, les jours de paix arrivent. Assis au coin du feu, on retrempe sa mémoire dans le passé, on retourne à ses notes, on les relit avec ce calme du matelot qui a touché le port. Alors se raniment les émotions d'un autre temps; dans le souvenir revivent ardentes, pleines de

mouvement, les aventures d'une existence belliqueuse.

La lecture des ouvrages écrits depuis trente-cinq ans m'avait donné l'idée de publier maintes réfutations ; mais, je l'ai dit, le temps, mieux que moi, fera justice des erreurs réfléchies ou involontaires, et cela, grâce aux récits des contemporains qui ont pris part à la grande épopée impériale.

Je me borne donc à puiser dans mon portefeuille de soldat.

LE MOUCHOIR

DE

LA REINE DE PRUSSE

LE MOUCHOIR

DE

LA REINE DE PRUSSE

1806 — 1813

PREMIÈRE PARTIE

I

Avant de parler du mouchoir de cette reine bien aimée à tant de titres par tout son peuple, je dois dire en quelle circonstance je la vis, ou plutôt je crus la voir pour la première fois.

Ce fut le jour de la bataille d'Iéna (14 octobre 1806); j'étais alors sous-lieutenant d'une compagnie de voltigeurs du 24e régiment de ligne.

Les mouvements de l'armée française avaient été si habilement conçus, et chacun fit son devoir avec une telle vigueur, que la monarchie prussienne tout entière courut ce jour-là les plus grands dangers.

Le roi de Prusse perdit à Iéna l'élite de ses généraux et de ses troupes. La bravoure personnelle des vieux officiers, celle de plusieurs phalanges qui préférèrent la mort au déshonneur d'une honteuse retraite, étaient dignes d'un sort plus heureux; aussi, nous qui en fûmes témoins avons-nous toujours rendu justice à cette armée, principalement victime de dispositions prises à la hâte.

Quant à moi, je fais le plus grand cas du soldat prussien;

je le crois doué d'une grande intelligence et digne de figurer au premier rang parmi les corps de l'Europe militaire. L'instruction des officiers de ce royaume ne laisse rien à désirer, et la tactique prussienne devra compter pour beaucoup dans toutes les éventualités de conflagration que peut nous réserver l'avenir. (1)

Revenons à la journée d'Iéna. Mon régiment formait l'extrême gauche de notre ligne de bataille ; ma compagnie partagée en trois sections, couvrait un des flancs. Depuis longtemps nous marchions de l'allure la plus vive, lorsque le capitaine Meuneau m'ordonna de prendre au pas de course, avec ma section, la direction d'un château placé en avant de nous, sur une hauteur qui dominait au loin la plaine. Des cavaliers et des équipages de luxe sortaient en grand nombre des maisons environnantes, et s'efforçaient d'atteindre le plateau élevé sur lequel était assise la belle habitation. « Courez en avant, me cria le capitaine, et n'engagez le feu qu'après avoir pénétré dans le village, je vous suis à deux cents pas. »

Vous jugez de notre ardeur. A mesure que nous approchons, de nouveaux cavaliers se précipitent en désordre au dehors des diverses villas. Une troupe dorée se meut au sommet de la montagne ; cette troupe se compose d'environ cent cinquante hommes à cheval ; déjà nous atteignons les jardins, et nous pouvons ouvrir le feu sans perdre un seul coup de fusil : mais la consigne !

Nous pénétrons dans les bosquets..., tout fuit devant nous ; plusieurs cavaliers attardés nous échappent, mais

(1) Voir l'Appendice, page 79.

deux d'entre eux, richement vêtus, demeurent nos prisonniers. L'un me répond en bon français qu'il appartient à la maison de la reine de Prusse, laquelle se dirige au moment même sur Weimar, avec les gentilshommes de sa cour; que, depuis le commencement de la bataille, la reine en avait attendu l'issue, placée au belvédère du château, et qu'enfin c'était Sa Majesté qui venait de disparaître.

Je voulais poursuivre ma course, mais déjà l'escadron doré se trouvait hors de vue. En ce moment, accoururent 25 chasseurs du 7e régiment, commandé par un ancien camarade, le sous-lieutenant Framery; je lui indique la route qu'a prise la reine de Prusse .. Sans me répondre, il s'écrie : « Chasseurs, au triple galop! » et les voilà bientôt à l'horizon. Framery et ses 25 braves ne tardèrent pas à rencontrer une arrière-garde nombreuse qu'ils essayèrent de culbuter. Lui et quelques-uns des siens payèrent de leur vie l'audacieux coup de main. Lorsque nous arrivâmes sur les lieux, je trouvai mon malheureux ami criblé de coups sabre et sans vie.

Comme vous le savez, le succès de la bataille fut complet. L'Empereur avait dit qu'il voulait en finir d'un seul coup avec les Prussiens, et Dieu sait quel eût été le résultat de cette victoire si le corps de Bernadotte, qui se composait en grande partie de cavalerie, était arrivé à temps. Ce retard, que le maréchal tenta vainement d'expliquer à Napoléon, lui valut une disgrâce de plusieurs années. Il est de fait, qu'avec 10,000 chevaux seulement, nous devenions maîtres de tout le corps commandé par le prince de Brunswick, l'élite de l'armée prussienne, et que pas une pièce de canon, pas un seul caisson ne nous échappaient.

II

Mais combien je suis loin du fameux mouchoir, l'objet de ma lettre! C'est que je me croyais encore le jeune sous-lieutenant de voltigeurs... Il me semblait encore voir, admirer ces jolies, gracieuses et si hospitalières berlinoises; car, mon ami, Berlin fut un paradis pour nous, un septième ciel avec ces essaims de houris qui, selon Mahomet, voire même Abd-el-Kader, y attendent les guerriers morts dans les combats pour l'honneur de la foi musulmane.

J'abandonne à regret le souvenir des délicates séductions de cette Capoue, que j'ai revue au retour de Tilsitt, et, définitivement je reviens au mouchoir.

Mon imagination, que vous savez un peu laborieuse, m'avait signalé à travers le groupe qui nous avait échappé, une amazone montée sur un magnifique cheval blanc, et dont on semblait suivre tous les mouvements. Cette espèce de vision me vint-elle avant ou après que l'écuyer de Sa Majesté m'eût dépeint le costume de sa maîtresse? Je ne me le rappelle plus; mais enfin, je crois encore à l'heure qu'il est, que je l'ai parfaitement distinguée au milieu de sa royale escorte. Je me la figurais cette reine, encore plus belle qu'on ne nous la retraçait, et que ses portraits ne la représentaient. Je recherchais avec avidité tout ce qui pouvait m'être dit sur ses qualités privées, sa bonté, ses grâces, sa beauté. Bref, je ne crois pas qu'il existât dans toute l'armée, un autre Français plus désireux que moi, de voir et d'admirer la reine de Prusse. J'en devins si enthousiaste

que mes camarades craignirent de me voir quelque jour tomber dans l'hallucination.

Après de nouveaux combats et la bataille décisive de Friedland, nous nous arrêtâmes sur le Niémen. Je vois encore cette large plaine liquide, roulant à pleins bords ses eaux claires et paresseuses vers la mer Baltique ; elle nous séparait de l'armée russo-prussienne, campée sur la rive opposée.

Un armistice nous assurait un repos dont chacun avait grand besoin. Le temps était fort beau, nous étions en juin, la trêve avait été signée le 20, l'entrevue des deux empereurs était annoncée pour le 25, elle devait avoir lieu sur un magnifique radeau, que l'on établit au milieu de ce beau fleuve.

Durant ce court espace de temps, les armées rivalisèrent de procédés courtois, d'urbanité coquette, et, malgré la défense expresse de communiquer ensemble, plusieurs barques trompèrent la vigilance des postes d'observation, qui, au surplus, fermaient les yeux.

Alors c'étaient de beaux officiers russes et prussiens, couverts d'éclatants uniformes, qui venaient fraterniser avec nous... Tous parlaient purement notre langue, tous étaient aimables et remplis de ces manières de bonne compagnie, qui contrastaient avec la stupide passivité qu'on remarque chez le soldat russe. Il fallait bien les reconduire après quelques heures passées sur le sol de l'armée française ; aussi, dès que le soleil disparaissait, un tel nombre de barques sillonnaient le Niémen, qu'il était temps de finir par l'entrevue annoncée ; autrement, la fraternité des parties belligérantes aurait pris un développement qui eût

nécessité, pour chaque armée, son éloignement du fleuve.

Quel admirable coup d'œil les deux rives offraient à nos regards !... Dès le point du jour retentissaient les clairons, les trompettes, les tambours et les orchestres russes, avec leurs airs nationaux, à la fois graves et énergiques. Au moment solennel de la prière, au lever du soleil, nous admirions muets et impressionnés, le cou tendu, les yeux fixes, tous les mouvements qui s'opéraient sans bruit à travers ces mille myriades de troupes aux uniformes divers.

Les marches et les contre-marches s'exécutaient en silence..., lorsque tous ces bataillons, tous ces escadrons, tous ces groupes avaient pris la place indiquée, lorsque la forêt de bannières et d'étendards aux mille couleurs diverses, s'était pressée compacte autour de l'autel central, alors un roulement formidable se faisait entendre, tonnant comme la voix de Dieu quand il jette par les airs ses foudres terribles. A ce signal, donné par plus de 500 tambours, mille drapeaux s'agitent, les cuirasses, les sabres, les fusils se meuvent, le soleil frappe l'acier qui reflète au loin ses clartés éblouissantes.

Mais bientôt à ce long roulement succède un silence religieux... C'est l'heure de la prière... une harmonie s'élève... cent mille voix d'hommes murmurent ensemble l'invocation à Dieu... puis un cantique est chanté en chœur... Nos impressions devenaient alors trop vives pour être ici traduites par un langage humain... Combien d'entre nous se prosternaient, se mettaient à genoux sur le rivage !... J'ai vu des larmes couler... J'ai plus d'une fois essuyé les miennes... Cent mille cœurs implorant le Dieu commun !... Restez donc impassible devant un tel spectacte !... Dieu qui est pour

tous... Eh bien! Dieu invoqué par nos adversaires descendait aussi dans nos âmes, car nous étions chrétiens, et quoique nous ne priions pas en chœur, notre front se courbait sous la même foi.

Chaque matin, l'armée française attentive à la cérémonie religieuse des Russes, se groupait par étages sur le versant de la ligne de nos camps et descendait jusqu'au bord du Niémen ; là nous aimions à contempler cette solennité quotidienne, que le plus beau temps du monde favorisa pendant les quelques jours que nous conservâmes nos positions.

Dans une de mes excursions nautiques vers la rive droite du fleuve, je fis connaissance avec un officier russe, que je retrouvai en 1813 sous les murs de Dantzig. Cet officier était, à cette dernière époque, général-major attaché au prince de Wurtemberg, oncle de l'empereur Alexandre, commandant l'armée assiégeante ; j'étais alors premier aide-de-camp du général Rapp, qui défendait la place.

Mon ami des bords du Niémen vint un jour en parlementaire, nous nous reconnûmes, il y avait sept ans que nous ne nous étions serré la main. Le général Borowsdin, dont je parle, est un officier rempli de distinction et de mérite ; on m'a assuré qu'il occupe une position importante dans l'armée russe, à mes yeux personne n'en est plus digne...

Oui, mon ami, oui, me voilà tout près du mouchoir : grondez... mais écoutez.

III

Le service extérieur de l'hôtel qu'habitait l'Empereur à

Tilsitt, et qu'on avait décoré du titre de palais, était fait à tour de rôle par les compagnies d'élite.

Il faut vous dire que l'exiguité de l'avenue conduisant au palais, obligeait les voitures à s'arrêter quelques pas en avant du péristyle, couvert en forme de tente ; il fallait faire à pied un trajet d'une vingtaine de mètres, dans une sorte de galerie en coutil, pour arriver jusqu'au péristyle.

Un jour que ma compagnie se trouvait de garde à cet endroit, les empereurs Napoléon et Alexandre, le roi de Prusse et la reine étaient allés se promener dans les environs. Leurs Majestés rentrant, nous leur rendîmes les honneurs. Napoléon descendit le premier de la calèche, puis la reine, à laquelle il donna la main ; vinrent ensuite Alexandre et le roi de Prusse.

La reine avait à peine fait quelques pas, que son mouchoir lui échappa, je m'empressai de le ramasser, et comme Sa Majesté avait continué de marcher, je le présentai au roi, qui me dit avec un sourire accompagné d'un geste indicatif plein d'aménité : « A la reine… » Mais j'étais sous les armes, et déjà la reine et l'Empereur étaient entrés dans le palais… Que faire ?… Je résolus d'attendre au lendemain pour remettre moi-même le mouchoir à Sa Majesté.

La reine de Prusse, la belle Louise, l'idole adorée de toute la Prusse, qui me rendait presque prussien par le cœur, je venais de la voir passer pour la première fois !… et je la trouvais aussi belle qu'elle m'était apparue dans mes songes fantastiques depuis Iéna.

« Oui, je l'aborderai, me disais-je ; oui, je placerai moi-même dans sa belle main ce précieux mouchoir. Ah ! si elle

daignait me l'abandonner, ce serait pour moi le plus beau des talismans!... Il ne me quitterait jamais... Un tel don... venant de la plus belle reine du monde... » Je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, après avoir été relevé de garde, je me dirigeai tout ému vers le palais occupé par le roi de Prusse. Que vois-je? La rue presque déserte... je m'avance, et de la longue file de factionnaires qui, la veille encore, gardaient les abords de l'habitation royale, il ne reste plus un seul soldat. J'interroge... Le roi, la reine et l'empereur Alexandre lui-même avaient quitté Tilsitt.

En effet, au retour de la promenade de la veille, la principale base du traité de paix avait été signée.

Vous pouvez juger de mon désappointement, ou plutôt de mon désespoir. Il fallut me résigner à conserver mon talisman. Je disposai sa place près de mon cœur; et je ne sais pas si alors, l'occasion se présentant, j'aurais eu le courage de m'en dessaisir, même en faveur de la reine.

La paix conclue, nous nous retirâmes graduellement vers le centre de la Prusse, et le corps d'armée dont je faisais partie vint prendre position à Berlin même.

Je vous ai dit de ne point compter sur mes impressions durant mon séjour à Berlin, vous me taxeriez d'exagération, et peut être auriez-vous raison, car je n'en puis parler de sang-froid. Il fallut pourtant nous arracher de cette capitale, qui nous faisait presque oublier la patrie, et jusqu'aux liens de famille.

Vous vous souvenez qu'alors, nous autres, soldats de Napoléon-le-Grand, nous enjambions l'Europe, comme si tous nous eussions porté des bottes de sept lieues. Un jour,

le maréchal Victor, après une grande revue passée à l'occasion de la fête de l'Empereur, informa son corps d'armée que le lendemain il fallait partir pour l'Espagne, afin de réparer les fautes commises par le général Dupont, à Baylen.

IV

Un autre genre de guerre allait commencer pour nous, une guerre d'embûches incessantes, d'assassinats, d'extermination. Plus de batailles comparables à celles d'Eylau et de Friedland, mais des combats tous les jours ; partout des assaillants invisibles, semés par milliers derrière les buissons, au fond des ravins, embusqués à l'angle de chaque mur ; jamais de trêve ni de repos, la trahison toujours et partout, le jour comme la nuit, au revers de la route aussi bien qu'au chevet du lit. Tout était à redouter, même l'hôte qui vous prêtait son toit. (1)

Vous voyez, mon ami, que rien n'était plus en opposition avec l'excellent Germain, doux et hospitalier de sa nature, que l'Espagnol aux haines implacables, aux vieilles et sauvages traditions, qui a détruit un à un Romains et Maures, qui lutte sans relâche et meurt comme il tue, — silencieusement.

Depuis l'affaire de Baylen, si désastreuse pour nous, l'insurrection était devenue générale en Espagne. Napoléon avait quitté en toute hâte Erfurth, et, dès le 10 novembre 1808, il arrivait à Burgos.

Le corps du maréchal Victor, dont mon régiment faisait

(1) Voir l'Appendice, page 83.

partie, avait remporté, quelques jours auparavant, une victoire importante à Espinosa ; et sans les mauvaises dispositions du général Labruyère, qui commandait notre avant-garde, nous faisions mettre bas les armes à toutes les troupes de Blacke, réunies à celles du marquis de La Romana. L'Empereur témoigna, non sans vivacité, son mécontentement à ce général, qui, je le dirai plus loin, chercha l'occasion de se réhabiliter ou de succomber.

L'Empereur était impatient d'entrer à Madrid ; il espérait que l'occupation de cette capitale amènerait la junte suprême (qui gouvernait le pays en l'absence de Ferdinand VII, alors prisonnier à Valençay) à demander la paix. Madrid fut occupé après que nous eûmes franchi les terribles défilés de Somo-Sierra, où les lanciers polonais de la garde firent des prodiges de valeur, et laissèrent la moitié d'entre eux sur le champ de bataille.

L'armée, descendue des hautes montagnes de Somo-Sierra, approcha de la capitale espagnole, dont toutes les avenues étaient hérissées de fortifications : nombre de couvents, d'édifices publics et de palais apparaissaient comme autant de forteresses. A l'entrée des rues principales, de hautes barricades abritaient de nombreuses pièces d'artillerie, Madrid semblait enfin vouloir se défendre à la manière de Saragosse ; il fallait le déploiement immense de toute l'armée, réunie sous les ordres immédiats de l'Empereur, pour en imposer aux 100,000 défenseurs de la ville, qui, sur les autels, avaient fait le serment de vaincre ou de mourir.

Le duc de l'Infantado, commandant en chef les troupes espagnoles, présidait à la défense de Madrid.

La compagnie de voltigeurs que je commandais précédait le bataillon d'avant-garde de l'armée, il nous fallut à diverses reprises soutenir la lutte corps à corps.

Ici je me bornerai à extraire d'un ouvrage (*Histoire du 24e régiment de ligne*), publié par ordre de feu le duc d'Orléans, d'après les rapports et documents recueillis au dépôt de la guerre, ce qui a précisément trait à l'attaque dont je parle.

« L'Empereur avait appris qu'une colonne ennemie, » échappée à travers la montagne, gagnait Madrid. L'armée » marcha sans désemparer vers cette capitale.

» De Sommo-Sierra jusqu'à Madrid la route fut belle et » paisible ; vingt-quatre lieues furent parcourues sans » combats, ce qui était étrange dans ce nouveau pays où » l'on faisait une guerre si acharnée.

» L'ennemi s'était réfugié dans sa capitale : villages, » faubourgs, maisons avaient été rapidement mis en état » de défense ; à l'intérieur de la ville et sur tous les points » menacés, couvents, hôtels, places et rues avaient été » transformés en forteresses. Les religieux de tous les » ordres s'étaient armés de mousquets, et, par une sin- » gulière alliance, les filles publiques de la ville s'étaient » organisées en légions, pour transporter des vivres et des » munitions aux soldats, aux bourgeois et aux moines qui » attendaient sur la défensive l'armée française.

» Le 3 décembre 1808, Madrid fut attaqué. Cinquante » pièces de canon, dirigées par le brave général Lauriston, » aide-de-camp de l'Empereur, eurent bientôt renversé les » murailles du Retiro hérissées de fortifications et d'habiles » tireurs.

» Cependant dès le commencement de l'action, le bataillon » du 24e régiment, jaloux de soutenir sa renommée, dirigé » vers la porte des Récollets, avait été se heurter à une bat- » terie de six pièces de canon défendue par trois cents hom- » mes; mais leur attaque avait été si vive que la confusion » s'était mise parmi les Espagnols. Le lieutenant Marnier » commandait la compagnie d'avant-garde ; l'un des pre- » miers il pénétra dans la redoute, et s'empara du général » qui commandait; le commandant pris, les soldats se » rendirent et furent désarmés (1).

» Arrivés à la rue des Récollets, l'attaque et la défense » recommencèrent. Retranchés derrière des barricades, » faisant feu par les fenêtres, les Espagnols, les meilleurs » soldats du monde pour cette guerre d'embuscades, ne » reculaient que peu à peu ; il fallut employer la même » tactique qu'eux, et n'avancer qu'à l'abri des maisons » qu'on prenait, et qui aidaient à en prendre d'autres.

» Deux mille hommes d'élite avaient été chargés de la » défense des Récollets, de l'hôtel inachevé du prince de la » Paix et du beau palais des princes de Médina-Celi.

» On se battit jusque dans l'intérieur des galeries ; chaque » appartement fut enlevé à la baïonnette, tout demeura

(1) Le colonel de Clermont-Tonnerre (aujourd'hui général de division en retraite), aide-de-camp de S. M. le roi Joseph, accourait en ce moment suivi du colonel Letort, commandant les dragons de la garde. J'avais remis au premier le général espagnol, M. Clermont-Tonnerre, par un sentiment que l'on appréciera, appela le colonel Letort et lui dit ces paroles : « Mon ami, conduis toi-même cet » officier général à l'Empereur, et annonce-lui qu'une compagnie de voltigeurs » s'est emparée de la redoute ainsi que de la porte des Récollets. Ce sera une bonne » nouvelle dont l'Empereur *te saura gré*, ajouta-t-il en appuyant sur ces der- » niers mots. »

Peu de jours après, le colonel Letort fut nommé général.

» aux Français après la défense la plus opiniâtre. Le palais » du duc de Médina-Celi surtout, soutint un siége en règle ; » on se battit de chambre en chambre, le salon d'hon- » neur, qui fut emporté d'assaut par la compagnie aux » ordres du lieutenant Marnier, était couvert de cadavres. » L'acharnement était tel que les blessés des deux nations » se traînaient sur le carreau, se cherchant encore, et se » poignardant à l'arme blanche.

» En sortant de ces trois attaques il ne restait plus que » cinquante voltigeurs de cette compagnie. Un plan gé- » néral avait été résolu, qui devait succéder aux atta- » ques partielles. L'heure était venue de se conformer à ce » grand mouvement ; aussi le général Labruyère, qui com- » mandait la brigade d'avant-garde, formée par les 9e léger » et 24e de ligne, arrêta l'élan de ses troupes sur l'avenue » des Récollets et le beau Prado.

» Cependant le général qui, le matin même, avait reçu » quelques reproches de l'Empereur, à propos de disposi- » tions inhabiles, prises par lui dans les Asturies, voulait » absolument faire oublier à Napoléon ces reproches mé- » rités par une victoire complète. Au sommet de la grande » rue d'Alcala, les Espagnols avaient établis une batterie » de dix pièces de canon pour répondre à la batterie fran- » çaise qui, après avoir enfoncé les grilles de la porte d'Al- » cala, s'était établie devant cette porte.

» Le feu était si vigoureusement nourri sur ce point que » la mitraille balayait sans interruption toute la largeur de » la rue. Quant aux rues environnantes elles étaient cou- » pées de barricades, et chaque place garnie de troupes. Il » était donc inutile de tenter par ce chemin.

» Tout-à-coup le général Labruyère donna l'ordre aux » cinquante voltigeurs qui restaient de la compagnie, de » s'emparer de cette batterie de dix pièces de canon.

» Marnier qui commandait cette poignée de braves déjà » décimés, se retourna avec étonnement vers le général.

» — Pensez-vous bien à l'ordre que vous nous donnez, » mon général ? A moitié chemin il ne restera pas un seul » de nous.

» — Comment ! s'écria le général, tu recules devant le » danger ?

» L'officier s'élance aussitôt à la tête de ses cinquante » hommes ; le général, à qui les reproches de l'Empereur » pesaient, marche à ses côtés. Au bout de vingt pas, vingt » hommes sont déjà tombés ; trente voltigeurs seuls debout » continuent à s'avancer, et, esclaves de la discipline, ils » vont se faire tuer jusqu'au dernier, lorsque le général » Labruyère est blessé à mort ; c'était ce qu'il avait cherché » toute la journée.

» Plusieurs noms furent justement signalés pour cette » affaire dans le rapport du maréchal Victor à l'Empereur : » le commandant Conscience ; les capitaines Jolivet, » Prioux et Henri ; le lieutenant Marnier ; les sous-lieute- » nants Desmazures, Arditi, Bardollet et Anglade. »

V

Bien que le feu commençât à se ralentir sur le point où nous nous trouvions alors, des balles, lancées des fenêtres du couvent des Récollets, nous blessaient de temps en temps

en temps du monde ; je résolus de m'emparer de ce monastère, afin de pouvoir nous maintenir dans la position que nous avions ordre d'occuper. Je m'avançai donc à la tête d'une centaine d'hommes, longeant les deux côtés de la rue, afin de riposter aux coups de fusil qu'on nous envoyait des différentes maisons.

Le sous-lieutenant Desmazures précédait la colonne de gauche, et je marchais en avant de celle de droite. Près de la place où se trouvait l'entrée principale du couvent, une porte s'ouvre derrière moi... Au cri que jette le sergent Henri qui me suivait, je me retourne vivement, et je n'ai que le temps de saisir de la main gauche le canon d'une carabine, qu'un jeune espagnol dirigeait sur moi à bout portant. Deux ou trois coups de sabre lui font lâcher son arme ; on s'élance pour s'emparer de lui, mais il prévient ce mouvement et rentre dans la maison d'où il était sorti, m'abandonnant sa carabine (1). Si j'avais écouté mes soldats, la maison eut été envahie instantanément, et alors pas de quartier pour les habitants. Je calmai leur fureur, me réservant, à l'heure opportune, de faire moi-même des perquisitions dans cette maison.

Le soir de ce jour, la capitulation de Madrid fut signée ; alors, suivi de quelques-uns des miens, les portes de la maison susdite me furent ouvertes.

Un majordome nous introduisit dans une vaste salle, où se trouvait un vieillard à cheveux blancs, qui s'avança péniblement vers moi, soutenu par une jeune fille d'une beauté éblouissante.

(1) Je possède encore cette carabine.

— « Monsieur l'officier, me dit en fort bon français ce vénérable espagnol, je devine le motif de votre visite, et je m'empresse de vous donner les explications que vous pouvez désirer.

» L'arme dont vous êtes porteur appartient à un exalté, à un fou, un membre, hélas ! de ma famille. Mes instances pour le retenir ont été vaines ; mais à peine rentré, il a reçu de moi l'ordre de quitter l'hôtel et même Madrid. Il est parti aussitôt, et ce jeune extravagant ne rentrera désormais chez moi, qu'après avoir abjuré ses erreurs devant Dieu ; car tout combattant qui n'est pas soldat devient, à mon sens, un assassin. »

J'acceptai cette explication, donnée par un homme dont la physionomie et le langage inspiraient le respect ; lorsque je le quittai, il mit, selon l'usage, sa maison à ma disposition... La jeune fille approuva tacitement son père, mais avec un doux regard, qui produisit sur moi une profonde impression.

Après la capitulation, l'armée dût occuper militairement plusieurs points importants ; mon régiment reçut l'ordre de bivouaquer dans les jardins de Buen-Retiro, non loin de l'hôtel du vénérable marquis de Los Montès.

Je me gardai bien de manquer aux devoirs que m'imposait le bon accueil du marquis et de la ravissante Dolorès, sa fille ; aussi me présentai-je de nouveau dès le lendemain.

Pendant les sept ou huit jours que nous restâmes à Madrid, je renouvelai mes visites quotidiennes.

Dès ma première visite, le marquis me raconta en peu de mots ce qui pouvait m'intéresser de l'histoire de sa vie.

Descendant d'une ancienne famille de l'Andalousie, attaché à la cour du feu roi, il avait accompagné en France le comte de Fernand Nuñez, ambassadeur de Sa Majesté catholique près de Louis XVI.

Pendant les six années qu'il séjourna à Paris, et au moment où la Révolution de 1789 bouleversait toutes les fortunes, déplaçait tous les rangs de la société, et poussait au martyre les familles les plus honorables, les plus inoffensives, le marquis s'était épris d'une jeune française. « J'eus le bonheur d'être aimé, ajouta-t-il, et en donnant mon nom à ma fiancée, je sauvai son père de l'échafaud.

» Revenus en Espagne, où nous trouvâmes le repos et la jouissance du bonheur intérieur, nous pûmes élever deux enfants que nous accorda la divine Providence. Mais Dieu m'avait réservé de cruelles épreuves... La marquise avait vu sa santé s'altérer à un tel point, lors de la naissance de notre second enfant, qu'elle mourut après une année de douleurs inouïes... Cette enfant, ma Dolorès, devint ma seule consolation. Mon fils, qui est l'aîné et l'héritier de mon nom, entra contre mes intentions dans l'armée. Blessé à la bataille d'Espinosa, il put revenir à Madrid ; c'est lui, monsieur, qui était sorti armé de cette carabine. »

Je ne pouvais me défendre d'un grand entraînement, vers la belle Dolorès... Chaque jour mes sentiments devenaient plus vifs, plus ardents ; nos causeries se transformèrent en confidences, en épanchements, c'était déjà la fervente intimité.

J'osai déclarer mon amour à la charmante fille du marquis, et lui manifester mon désir de lui consacrer ma vie. Mais c'était au marquis que je devais adresser ma demande.

Cependant, la belle Dolorès croyait avoir remarqué dans mes conversations quelques souvenirs, accompagnés de regrets, touchant une grande dame et un certain mouchoir.

Je lui avais effectivement parlé de cet objet dans des termes qui avaient éveillé chez elle des soupçons tout à fait en dehors de la vérité.

Dolorès, que cette pensée tourmentait, me demanda, comme preuve de la sincérité de mon amour pour elle, le sacrifice du mouchoir.

A force d'instances je cédai, et surtout par crainte de voir s'attiédir les sentiments de ma Dolorès; je lui confiai le mouchoir, mais je lui fis jurer de me le rendre, si Dieu ne permettait pas notre union...

Vous jugez, d'après l'état de nos cœurs, combien doux étaient nos entretiens et combien ils nous semblaient courts.

La santé du marquis s'affaiblissait à vue d'œil, nous dûmes lui demander son consentement à notre mariage.

— « Mon Dieu, mes chers enfants, je vous ai devinés : vous, mon jeune officier, depuis le jour où vous vîntes ici pour la seconde fois... J'accueille votre vœu avec bonheur... L'âge, les infirmités, les chagrins que me cause mon fils peuvent avancer de beaucoup ma dernière heure... Mettez-vous en mesure d'avoir les papiers nécessaires... Ce jour-là, je vous presserai tous deux dans mes bras, mes chers enfants!... »

Après une semaine passée dans la félicité, il me fallut quitter Madrid; notre corps d'armée se dirigea vers l'Estramadure...

Nous nous fîmes les plus touchants adieux, et nous convînmes d'échanger une correspondance incessante.

Les lettres de Dolorès me déchiraient l'âme, elle m'appelait à son secours, le marquis dépérissait d'une façon alarmante.

— « Bientôt, ô mon Dieu ! m'écrivait-elle, je vais être privée du seul appui que m'a laissé la nature... et, loin de vous, mon ami, que deviendrai-je? L'état dans lequel est mon père, ne me permet pas de lui rappeler que le cruel Pepito peut devenir mon maître, mon tyran... Mon unique ami, venez, venez à mon secours ! »

Hélas! nous marchions vers l'armée anglaise qui remontait le Tage ; il ne fallait point penser à demander un congé, ni même l'autorisation d'une courte absence.

VI

La veille de la bataille de Talaveyra, Dolorès m'apprit la mort du marquis, son embarras, la frayeur que lui causait le retour probable de son frère Pepito.

Puis, après un assez long temps, je reçus d'un ami qui nous était pleinement dévoué, la lettre suivante que j'ai toujours conservée :

« Notre ami,

» C'est en versant d'amères et abondantes larmes, que je
» remplis aujourd'hui le devoir le plus triste de la part de
» Dolorès.

» Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, le lende-
» main du jour, où elle vous écrivit la dernière fois, appa-
» rut Pepito qui, sans aucun ménagement, lui dit ces infer-
» nales paroles : Je suis instruit que vous vous êtes livrée
» corps et âme à un perfide français... Que vous voulez
» épouser ce suborneur, mais il n'en sera rien.

» J'ai dans mes mains le témoignage de vos crimes, et
» en ma qualité de chef d'une famille dont vous avez terni le
» blason, je vous ferai partir sous vingt-quatre heures pour
» le couvent... Voici l'ordre de vous y recevoir, je me charge
» de vous y conduire moi-même.

» Immédiatement j'ai été appelé auprès d'elle, voilà ce
» qu'elle me pria de vous faire connaître.

» Demain, Dolorès sera dans le couvent de Las Mercedès;
» j'en connais l'abbesse, je puis vous affirmer que les ca-
» lomnies d'un frère dénaturé ne produiront aucun effet
» sur l'esprit de cette pieuse dame; Dolorès, ange de vertu,
» de sainteté, sera accueillie par elle en fille bien-aimée. »

Je m'empressai de rompre le cachet d'une enveloppe, sur laquelle étaient écrits ces seuls mots : Dolorès à Jules. Je trouvai le mouchoir, et, dans ses plis, une petite lettre ainsi conçue :

« Mon précieux ami,

» Dieu a voulu rompre entre nous tous les liens possi-
» bles, après avoir appelé vers lui mon père, notre père à
» tous deux...

» Je dois me résigner et courber le front, sous la bruta-
» lité de la tyrannie. On me force à entrer au couvent... Je
» ne saurais me soustraire à la volonté d'un frère sans
» cœur, il a pour lui l'autorité inique de la loi.

» Suivez votre destinée !... La mienne est de me consa-
» crer à implorer Dieu pour qu'il vous fasse heureux un
» jour... »

Après la lecture de cette lettre, je voulais partir immédiatement pour Madrid; je voulais aller tuer Pepito et enlever Dolorès... mais des obstacles insurmontables me rendaient fou de rage : l'impossibilité de quitter l'armée, en lutte chaque jour... Puis le temps qui me manquait pour arriver, avant que Dolorès eût prononcé ses vœux... N'y avait-il pas là de quoi mourir cent fois?

Nous étions avertis de l'arrivée des troupes anglaises, et nous marchions à leur rencontre. Ce fut à Talaveyra de la Reina que nous les atteignîmes, le 28 juillet. La bataille fut sanglante et la victoire disputée ; bien que la Grande-Bretagne en revendique l'honneur, il n'en est pas moins vrai que l'armée anglo-espagnole, deux fois plus forte que la nôtre, dut évacuer le champ de bataille en toute hâte, dans la crainte d'avoir sa retraite coupée.

Que serait devenue l'armée anglaise tout entière, si les trois corps de Soult, Mortier et Ney avaient fait diligence, ainsi que le prescrivait l'ordre expédié au premier de ces maréchaux qui commandait en chef? Si, au lieu de faire deux ou trois lieues par jour, pour donner à Ney le temps de le rejoindre, Soult se fut porté à grandes journées sur le Tage, avec le corps de Mortier qu'il avait sous la main, c'en était fait d'un ennemi redoutable, car il eût devancé l'armée anglaise au pont de l'Arzobispo, son unique point de retraite... Faute!

Quelques jours après cette bataille, mon régiment fut détaché vers le village de la Scévola, dont un parti ennemi

assez considérable venait de s'emparer. Nous y arrivâmes après vingt-quatre heures de marche forcée.

La position était importante pour nos adversaires, qui avaient eu le temps de la fortifier. Je parvins avec mes voltigeurs, jusqu'au cimetière, fortement retranché ; nous en débusquâmes l'ennemi qui, pendant plusieurs heures, fit une défense des plus opiniâtres. Déjà nous étions maîtres des positions, lorsqu'une balle m'atteignit au cou et me renversa inanimé.

VII

Des flots de sang sortent de ma bouche et de ma blessure. On me croit mort, on m'entoure, on s'empresse. Mon uniforme est rompu et l'on s'empare du mouchoir royal, qui avait repris sa place sur ma poitrine... Je ne parlais, n'entendais et ne voyais plus ; mais le lendemain, lorsque je recouvrai le souvenir et la parole, je demandai le talisman, le tissu objet de mon respect et de mon culte depuis Tilsitt, le mouchoir de la reine, enfin !

A peine, mon ami Midy, notre chirurgien-major, avait-il reconnu ma blessure, qu'il s'était servi du mouchoir, pour en étancher le sang ; puis il l'avait rejeté, dès que sa caisse à pansement lui avait été apportée. J'avais été déposé dans la maison du curé, où se trouvait une femme âgée et infirme, la señora dona Maria, sœur du curé, et qui était abandonnée aux soins de son fils, le jeune Antonio, enfant d'une quinzaine d'années.

Bien que j'eusse perdu l'usage de toutes mes facultés, les

battements de mon cœur faisaient présager un assez prompt retour à la vie. Ce ne fut qu'après denx jours de prostration, d'anéantissement physique et moral, que l'on crut à ma guérison et que j'appris la perte du mouchoir.

Je ne pourrais vous donner une idée de ma douleur. Je ne pus retrouver de tranquillité véritable qu'après avoir envoyé quelques personnes à la découverte de mon talisman. Plusieurs heures s'étaient écoulées en infructueuses recherches, on vint m'apprendre que je devais renoncer à tout espoir de le retrouver. Le mouchoir, couvert de sang, avait été laissé sur le champ de bataille. Je dus me résigner à cette perte.

Mais le premier jour, où il me fut possible de sortir, je dirigeai mes pas vers le lieu où j'avais reçu les premiers soins... Tout vestige avait entièrement disparu.

Pendant les vingt jours que je séjournai chez le curé don Ramon, qui était rentré au village trois jours après, avec une partie de sa population, je ne cessai de faire et d'ordonner les investigations les plus minutieuses à l'égard du mouchoir. Le curé, sa sœur et Antonio durent me croire fou, car mes gémissements étaient incessants, et bien que je leur fisse à peu près l'historique de ce que j'appelais un talisman, ils avaient peine à me comprendre. Au demeurant, c'était un bon et digne pasteur que don Ramon... les curés forment, du reste, la classe la plus estimée de tout le clergé en Espagne. Plus rapproché de la population, le curé en connaît les besoins, il en apprécie les vertus, il distingue les tendances vers les mauvaises passions, il

dirige, il éclaire son troupeau par son exemple, qui influe beaucoup sur la moralité des campagnes.

Le haut clergé des villes, cet état-major des prélats... ces moines de toutes les congrégations, de tous les costumes... ces prêtres fainéants, qui nourrissent à la vérité une partie des malheureux, mais toujours au moyen du superflu des aumônes dont regorgent les couvents, ceux-là vivent à part; les mœurs des cloîtres sont loin d'être édifiantes; aussi fait-on une grande différence entre l'hôte du presbytère et la secte monacale.

Lors de la sécularisation d'une grande quantité d'établissements religieux, aucune voix ne s'éleva contre les pasteurs, tous conservèrent la vénération dont ils jouissaient.

Le jour où mon brave curé rentra au village, il marchait en tête de plus de cinq cents habitants des deux sexes et de tous âges. Tous prirent le chemin de l'église dont les portes étaient restées ouvertes, car les défenseurs du village y avaient organisé une ambulance; mais quelques heures après notre installation, un officier, le lieutenant Dukermont fut chargé de faire remettre en ordre tout ce qui avait servi aux besoins du moment.

Le curé, suivi de ses paroissiens, traverse le village chapeau et rosaire en mains. Tous pénètrent dans l'église; et chose qui ne vous étonnera pas, plus de deux cents soldats accompagnent le cortége. Chacun prend place, le curé monte en chair, et d'une voix émue, il prononce des actions de grâces.

Les sons majestueux de l'orgue se joignent aux voix de tous. Les cloches retentissent et annoncent au loin que les émigrants attardés peuvent revenir en sécurité au bercail.

Bientôt la population entière descend de la montagne, où elle avait été chercher un refuge, elle accourt... Chacun reprend possession de son logis où nos soldats s'étaient installés. Le lendemain tout était rentré dans l'ordre.

Mon digne curé s'était informé près de moi de tout ce qui pouvait l'intéresser. L'officier qui commandait (le capitaine Amyot) lui vint en aide, on s'entendit avec le corrégidor. Quant à moi, je ne voulus pas quitter le village sans recommander de nouveau à don Ramon, ainsi qu'à sa sœur et surtout à l'intelligent Antonio, de continuer les recherches de mon précieux talisman.

Après être resté quatre années en Espagne, sans qu'aucune lettre du curé m'eût donné l'espérance de recouvrer le mouchoir regretté, je rentrai en France pour rejoindre la grande armée, en route vers Moscou.

Vous savez notre gloire et nos affreux désastres pendant la campagne de Russie. Parmi les débris de la plus belle, de la plus brillante, de la plus imposante des armées du monde qui échappèrent aux lances des cosaques et aux glaces de la Bérésina, je fus du nombre de ceux qui, à demi-gelés, pénétrèrent dans Dantzig avec le général Rapp, aide-de-camp de l'Empereur. Le général m'avait attaché à sa personne, comme premier aide-de-camp, j'étais son ami.

La garnison de cette importante forteresse, la plus éloignée de l'armée de l'Empereur, était composée de 36,000 hommes, dans un état de santé tel que jamais plus de 8,000 hommes ne furent capables de prendre les armes. Ce qui élève au rang des plus brillants faits d'armes la défense de Dantzig, en 1813, c'est que sur les 8,000 com-

battants à peu près valides, on comptait à peine 3,000 Français. Le reste se composait de Polonais, d'Italiens, de Bavarois et de troupes tirées des contingents des différents États de la Confédération. N'attendez pas, mon ami, que j'aille vous faire assister à l'héroïque défense de Dantzig, où la garnison perdit, dans l'espace de trois mois, tant par le feu de l'ennemi que par le typhus, plus de 20,000 hommes... Oui, 20,000 hommes!... Dans le fort de l'épidémie, il mourait jusqu'à deux et trois cents de nos braves camarades par jour.

L'ennemi avoua avoir lancé sur la ville, dans un seul jour, 20,000 bombes, obus et boulets rouges, et un nombre considérable de fusées à la congrève.

Vous vous demandez probablement, mon ami, ce que Moscou, la Bérésina, voire même Dantzig, où vous me voyez enfermé, peuvent avoir de commun avec le mouchoir de la reine de Prusse... Suivez-moi toujours, je vais y arriver. Mais permettez-moi pourtant de remonter à quelques années, avant la guerre de Russie.

VIII

Certaines villes de France étaient, en 1810, l'asile d'un bon nombre de prisonniers espagnols, qu'il fallait nourrir et habiller; ces dépenses indispensables montaient à un chiffre assez élevé. L'Empereur conçut le projet d'utiliser ces prisonniers, dans l'intérêt de nos armées du nord. Il chargea le duc de Feltre, alors ministre de la guerre, d'en

former deux bataillons de travailleurs, en choisissant parmi eux, les hommes forts, vigoureux et intelligents; on promit à ces hommes le retour dans leur patrie, après un temps déterminé de service.

Le major Schneider, aide-de-camp du ministre, eut ordre de surveiller cette organisation, et bientôt deux bataillons. connus sous la dénomination de pionniers, furent destinés à faire partie des équipages du grand parc de l'armée, service de confiance auquel tous avaient souscrit de bonne grâce.

Mais les éventualités si terribles de cette campagne frappèrent indistinctement toutes les armes, tous les individus. Les pauvres espagnols, hommes du midi, furent cruellement maltraités. Je les vois encore, lors de la retraite, marcher réunis en un seul groupe, se secourant mutuellement, avec la religion du devoir. Décimés par le froid, leurs rangs s'éclaircissaient chaque jour dans une proportion effrayante, sans qu'un seul, malgré des souffrances inouïes, songeât à nous quitter.

Deux à trois cents tout au plus purent gagner Dantzig. Leur résignation, leur attitude grave et fière, attirèrent l'attention particulière du général Rapp; ils furent employés conjointement avec nos soldats, sous la direction d'officiers du génie, aux divers travaux de fortification. A mesure que les cheminements de circonvallation nous obligeaient à resserrer nos lignes de défense, et que les boulets donnaient en plein dans nos ouvrages les plus avancés, les Espagnols étaient dirigés vers des travaux hors de la portée des feux de l'ennemi. Un jour, que j'avais pour mission de vérifier l'état de la redoute Frioul, je n'y

trouvai pas le nombre des travailleurs en proportion avec l'ouvrage qu'il était urgent de terminer pendant la nuit. J'allais en prévenir le général Rapp, lorsque je rencontrai le détachement espagnol, qui était dirigé vers un point de peu d'importance ; je le fis arrêter, et après avoir dit en langue espagnole la situation des choses, je demandai à ces travailleurs, s'ils voulaient rejoindre ceux de la redoute, en les prévenant qu'ils courraient le risque d'être attaqués.

L'un d'eux s'avança et dit, avec cette rudesse de langage dont je sais reconnaître et apprécier la valeur chez l'Espagnol : « A votre manière de vous exprimer dans notre langue, vous devriez mieux nous connaître et ne pas douter de nous. Oui, nous irons à la redoute ; oui, nous partagerons les fatigues, les dangers de vos soldats... Nous les avons bien partagés pendant la retraite. Mais si la redoute était attaquée, que ferions-nous sans armes ? ajouta-t-il. Écoutez-moi, commandant, je vous jure, foi de Castillan, et au nom de tous, que si vous nous faites délivrer des armes, chacun de nous saura tenir à honneur d'être compté pour un loyal et bon soldat... n'est-ce pas, frères ?... » s'écria-t-il, en s'adressant à ses camarades... « Oui ! oui ! » répondirent-ils tous. « Nous jurons de joindre nos bras à ceux de vos soldats... Nous sommes tous frères dans la place de Dantzig, et nous demandons le baptême fraternel. Des armes ! des armes !... »

On comprend aisément mon émotion à cette manifestation si spontanée et si chaleureusement exprimée. J'indiquai à don Romero Cespédès, officier espagnol, le chemin de la redoute. Ces braves, en défilant, posaient énergiquement une main sur leur cœur, et de l'autre me

faisaient le salut militaire. Leurs regards exprimaient cette noble fierté qui attire et impose le respect.

Une heure après, fusils et gibernes bien garnies de cartouches, leur étaient distribués.

« Commandant, me dit l'orateur de cette troupe, vous avez dû répondre de nous, car c'est une sorte de victoire que cette distribution d'armes... Vous avez fait une bonne action. Recevez notre serment de fidélité et de dévouement au général Rapp ; et vous, mon commandant, désormais nous vous regarderons comme un père, auquel dès ce moment nos vies appartiennent... Vive notre commandant ! crièrent-ils tous. » Je fus obligé de me dérober à leurs vives étreintes.

Le général Rapp me donna la direction du bataillon ; je pourvus à tous ses besoins. Je supprimai la garde que nous avions jugé à propos de mettre à leur caserne ; eux-mêmes firent dès lors leur police. Je leur fis obtenir la faveur de paraître en armes aux revues du dimanche. Ces braves gens poussèrent l'exaltation jusqu'à demander à faire le service avec les troupes de la garnison. Ils étaient heureux de la confiance qu'on venait de leur accorder et ils eussent été des plus intrépides, si le général en chef eut accédé à leur vœu.

On se borna à leur faire partager les périls des travaux de l'avancée. Plusieurs fois ils firent usage de leurs armes en se joignant à nos soldats, malgré la défense qui leur était faite de sortir des forts. Leurs fusils ne leur avaient été délivrés que pour le cas de surprise par l'ennemi, mais il fut souvent impossible de les arrêter.

Un jour, les Russes chargèrent avec la plus grande audace

une des redoutes avancées, objet de leurs attaques incessantes; une quarantaine de travailleurs espagnols, occupés à consolider la partie la plus endommagée du parapet, saisissent leurs armes pour combattre, refusant de quitter ce poste dangereux. Après trois assauts vainement livrés par l'ennemi, celui-ci fut contraint de faire une retraite précipitée, laissant sur le terrain un grand nombre de morts et de blessés. Nous eûmes à regretter la perte d'un capitaine et d'une dizaine d'hommes. Trois Espagnols reçurent des blessures graves. Tel fut le résultat de ces trois vigoureuses tentatives, repoussées plus vigoureusement encore. 1,500 à 1,800 Russes avaient attaqué 150 Français et 30 ou 40 Espagnols, et s'étaient retirés en désordre.

Mon premier soin fut de m'enquérir de mes braves Castillans. L'un d'eux, dangereusement blessé, devint particulièrement l'objet de ma sollicitude. A mesure que son état empirait, mon inquiétude augmentait; ce brave jeune homme m'intéressait au dernier point. Un jour j'étais à son chevet, la conversation suivante s'établit entre nous :

— Eh bien, camarade, lui dis-je, le docteur me donne l'espoir d'une prompte guérison. Allons, mon ami, du courage.

— Le courage ne m'a jamais manqué, mon commandant, me répondit-il ; cependant, lorsque je pense que, peut-être, je ne reverrai plus ma mère... ma pauvre mère !... elle en mourrait !

— Quel sombre pressentiment. Chassez ces idées noires, mon ami... Dieu, dans sa divine bonté, voudra conserver un si bon fils à sa famille. De quelle partie de l'Espagne êtes-vous ?

Après un moment de silence, pendant lequel l'Espagnol avait tenu ses yeux fixés sur moi, d'abondantes larmes sillonnèrent ses joues. Puis, rassemblant ses forces, qui à chaque instant l'abandonnaient au point de me faire craindre la venue du moment suprême :

— Commandant, me dit-il, vous ne m'avez donc pas reconnu?... Ou bien, peut-être, ne voulez-vous pas me reconnaître.

— Vous vous méprenez, mon ami, où donc pourrais-je vous avoir vu?

— Mon Dieu, chez ma mère... la sœur de don Ramon, curé de Scévola, où nous vous avons prodigué nos soins, lors de votre blessure au cou...

— Vous! vous! m'écriai-je, vous êtes Antonio!

— Oui, Antonio... Ah! ajouta-t-il, en me serrant les mains, je le vois bien... vous n'avez pas reconnu en moi le petit Antonio... Mais moi, j'avais bien retrouvé en vous, notre cher blessé, l'homme que mon oncle plaçait si haut dans sa pensée...

J'arrêtai Antonio dont l'exaltation me parut dangereuse pour son état ; je le quittai après lui avoir rendu le calme par la promesse de revenir vers lui dans la journée. Le docteur confirma mes craintes pour la vie de ce jeune homme. Je le fis aussitôt placer dans ma chambre , et il devint l'objet de mes sollicitudes les plus affectueuses. Frappé par une balle qui lui avait pénétré dans le corps et qu'on n'avait pu extraire, il restait peu d'espoir de sauver mon pauvre blessé.

Le jour suivant je me rendis auprès de lui, et il me raconta les détails que je vais reproduire.

— Mon digne commandant, je sens, hélas! que vous recevez aujourd'hui mes dernières paroles... bientôt je serai auprès du bon Dieu... — Puis, après un long silence : — Je désire que ma mère apprenne que ma dernière pensée a été pour elle... pour elle et pour vous, mon commandant... L'émotion du pauvre blessé était des plus vives. — Puisque le Très-Haut m'appelle, reprit-il, je voudrais que la relique placée par mon oncle sur mon cœur fut remise à ma pauvre mère... Personne mieux que vous ne saurait remplir cette mission... Ah! mon brave commandant! si quelque chose peut adoucir l'amertume de mes derniers moments, c'est le bonheur de vous voir, car j'ai beaucoup de choses à vous dire... Je suis un bien grand coupable... Mais j'expie ma faute... mon crime... c'est une punition du Ciel à laquelle je suis résigné.

— Vous, coupable, mon brave Antonio, que voulez-vous dire?

— Mon crime!... ce n'est pas un prêtre... ce n'est pas même Dieu qui peut m'en absoudre... c'est vous... vous seul... car c'est vous seul que j'ai offensé... C'est envers vous que j'ai commis une action épouvantable!

— Je ne vous comprends pas, mon pauvre ami, vous ne m'avez jamais fait le moindre tort; rassurez-vous et éloignez cette pensée qui nuit à votre guérison.

— C'est parce que je suis près de paraître devant Dieu que j'implore votre pardon... et votre sainte bénédiction...

— Je vous comprends encore moins; calmez-vous, et, puisque vous voulez vous accuser d'un prétendu crime envers moi, parlez, je vous écoute en véritable ami, en père. Croyez d'avance, mon brave Antonio, à la rémission

de ce gros péché, lui dis-je en lui tendant la main. Mais commencez par me dire comment il se fait que, destiné à l'état ecclésiastique par votre oncle, vous vous trouvez à Dantzig.

— Vous savez, commandant, que dans notre pays l'ordre avait été donné à tous les Espagnols de se lever en masse pour combattre les troupes de Napoléon. Je ne pus me soustraire à cette injonction, et, peu de temps après votre départ, je fus incorporé dans le régiment des Asturies.

En défendant le passage de Somo-Sierra, mon bataillon fut fait tout entier prisonnier. Conduits en France, on ne tarda pas à nous organiser en bataillons de travailleurs, et nous fûmes attachés comme ouvriers au grand parc de l'armée destinée à faire la campagne de Russie.

Notre bataillon fut laissé à Wilna ; mais lors de la retraite, nous dûmes évacuer cette place, et subir notre part des malheurs qui accablaient votre magnifique armée depuis Moscou... Décimés par le froid excessif que vous savez, nous pûmes, au nombre de cent cinquante seulement, arriver jusqu'ici... Le reste vous est connu.

— Eh bien, Antonio, guérissez et vous ne me quitterez plus que pour rentrer en Espagne. Que votre fierté ne s'alarme pas, mon ami, ma conduite envers vous ne sera qu'une réciprocité de vos bons soins d'autrefois ; j'en ai conservé une vive gratitude, et je ne veux point rester en arrière avec vous. Ainsi, du calme, du calme.

En m'écoutant, ce pauvre jeune homme ne conservait que l'apparence de l'impassibilité ; je voyais bien qu'il voulait et n'osait me confier le secret qui l'oppressait ; je

dus de nouveau lui promettre le pardon qu'il me demandait pour le crime dont il se disait coupable envers moi. Alors il parla ainsi :

— Vous vous souvenez que le jour où vous revîntes à la vie, après votre blessure, vous nous avez tous envoyés à la recherche d'un mouchoir,un talisman précieux,disiez-vous, objet de votre culte, et qui devait vous préserver des plus grands dangers... Eh bien, ce mouchoir... je le trouvai, moi... dans le lieu que vous nous aviez indiqué... Il était couvert de votre sang... des chiffres, une couronne me semblèrent être les signes mystérieux d'un objet sanctifié par quelque personnage d'une haute piété... Vous savez combien nous sommes superstitieux, nous autres Espagnols... Je conçus l'affreuse pensée de m'approprier ce talisman... Je l'enfermai dans un sachet, et... depuis... il ne m'a pas quitté... Je l'ai là... à mon cou... près de l'amulette bénie, souvenir de mon oncle...

— Antonio! m'écriai-je, dites-vous vrai? Est-ce bien mon mouchoir!

Déjà j'avançais la main pour m'assurer de la vérité des paroles d'Antonio, lorsque lui-même détacha de son cou le sachet et l'amulette qui étaient soigneusement réunis ; il me les tendit, non sans les avoir couverts de baisers et de larmes brûlantes.

— Pardon! pardon! s'écria-t-il en joignant les mains, pardon pour le criminel qui veut aller en paradis... vous seul pouvez lui en ouvrir les portes... Ah! mon commandant, ne me repoussez pas... Tenez, déjà mes forces m'abandonnent...

Pendant qu'Antonio parlait je rompais les liens qui en-

touraient le mouchoir... et ce mouchoir... le mouchoir de la reine était revenu dans mes mains... Je le dépliai : c'était bien lui ! c'était bien cette riche broderie au chiffre, aux armes de la reine Louise... ce talisman encore maculé du sang qui avait jailli de ma blessure cinq ans auparavant. Puis mes yeux se portèrent sur Antonio, la fixité de son regard m'effraya, je lui pris les mains, elles me semblèrent glacées... je le crus mort.

Le docteur Tort arriva et m'annonça la fin prochaine du blessé. Quels sacrifices n'eussé-je pas fait pour rappeler le pauvre Antonio à la vie ! Son heure dernière approchait rapidement. Bientôt il cessa de parler, mais à quelques signes, intelligibles pour moi seul, je le rassurai et lui montrai le Ciel... Il mourut... Pauvre Antonio ! Le bonheur de rentrer en possession du précieux mouchoir fut empoisonné par la mort de ce pauvre garçon.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, je m'occupai de mettre en lieu sûr le mouchoir royal.

X

Je fis établir par M. Marx Cahen, le plus habile artiste de Dantzig, une petite caisse en argent, ayant la forme d'un tombeau et fermant à clef. Ce petit sépulcre reçut le mouchoir royal, un compartiment avait été réservé pour contenir l'historique de ce précieux objet. Quant à la relique donnée à Antonio par son oncle, je la joignis à l'extrait mortuaire de ce brave jeune homme, et je les fis parvenir au digne curé don Ramon.

Ainsi, mon ami, vous me voyez redevenu possesseur du talisman, pour moi objet d'un culte qu'à première vue on pourrait qualifier de romanesque.

Vous pouvez deviner ce qui se passa en moi lorsque je l'eus enfermé dans le charmant petit tombeau dont l'artiste avait fait une merveille.

Reportez-vous à cette imagination de vingt-cinq ans. Séparé de ma famille depuis dix ans, sans espérance de me réunir à elle, tant nos rêves de conquêtes nous emportaient loin du foyer domestique, j'attachais à mon trésor un tel prix, que je ne l'aurais pas échangé contre des millions.

Des millions ! Bath ! est-ce qu'un jeune capitaine, alors, rêvait autre chose que la gloire ?

Mon général, à qui j'avais raconté l'histoire du mouchoir, désira que je lui ouvrisse ma cassette dont il admira le travail.

— J'approuve d'autant mieux tes sentiments pour cette belle reine, me dit alors le général Rapp, qu'à l'issue de la bataille d'Iéna, j'entrais à Weimar au moment même où elle en sortait, escortée de six régiments de hussards commandés par Blucher. Je voulus atteindre le royal cortége, mais n'ayant pu être suivi dans ma course rapide que par un petit nombre de cavaliers les mieux montés, je dus renoncer à l'espoir de faire cette capture royale.

XI

Avant de rendre Dantzig faute de vivres, nous eûmes

à supporter un bombardement sans interruption aucune pendant trois mois : bombes, obus, boulets rouges, boulets incendiaires, fusées à la congrève pleuvaient quelquefois quarante-huit heures durant sur tous les points de la ville. Souvent vingt ou trente incendies se déclaraient à la fois.

Un jour, c'était le 1er novembre 1813, époque où les bombardements étaient devenus plus terribles, le feu se manifesta dans tout le Speicher-Insel où étaient rassemblées nos dernières ressources en vivres. Le 1er novembre, dis-je, une fusée à la congrève pénétra dans ma chambre à coucher et y mit le feu. J'étais en ce moment avec le général Rapp aux avant-postes, vigoureusement attaqués par toutes les forces réunies des assiégeants. Mes domestiques parvinrent à sauver de l'incendie une grande partie de mes effets. A mon retour, j'entre dans la pièce qui avait le plus souffert, je demande, je réclame mon coffret qui occupait une place dans un meuble déjà à demi-consumé... Ce coffret, personne ne l'a vu... je cherche, je cherche encore... je finis par le découvrir parmi les restes carbonisés du mobilier abandonné aux flammes. Mais dans quel état ! complètement dénaturé par le feu dont il avait subi tous les ravages, toute la force de destruction.

La clef ne pouvant plus servir, je dus en briser la serrure. Pendant cette opération qui me crispait les nerfs, je me berçais de l'espoir de retrouver intact mon précieux mouchoir... Je parviens enfin à ouvrir ce malheureux coffret... Je trouve... quoi ?... des cendres !... Le mouchoir était entièrement brûlé...

Voulant perpétuer aussi longtemps que je le pourrais

mon respect pour le mouchoir de la reine, j'en recueillis les cendres demeurées dans le sépulcre et les plaçai dans la cassolette dont vous m'avez demandé l'historique.

Vous connaissez à présent, mon cher Victor, l'histoire du contenu de ma pauvre petite cassolette, de cet objet, souvenir précieux, qu'une main royale laissa tomber à Tilsitt. Cette belle Majesté bénit maintenant du haut des cieux la nation et la dynastie prussiennes. Dieu rende à cette âme d'élite, fille de son paradis, le bien qu'elle sût prodiguer, en reine de la charité, à toutes les souffrances de ce monde, à toutes les plaies de notre pauvre humanité!

DEUXIÈME PARTIE

DOLORÈS

1823

On se rappelle que l'intéressante Dolorès fut, à la mort de son père, violemment enfermée dans un cloître.

On se rappelle aussi que le vénérable marquis de Los Montès, sentant sa fin prochaine, et redoutant pour sa Dolorès de grands malheurs lorsqu'il ne serait plus de ce monde, avait bien voulu, pour léguer un appui, un défenseur à sa fille chérie, m'accepter pour gendre.

Le vieillard connaissait les mœurs dissolues de son fils Pepito, et les projets coupables que ce dernier nourrissait pour arriver à jouir seul de toute la fortune paternelle. C'est sous l'empire de ces sombres pressentiments que le marquis pressait notre union. Mais mon départ de Madrid, la mort du marquis et l'apparition de son fils renversèrent nos rêves de bonheur.

Le titre de chef de famille donnait un pouvoir illimité au frère sur la sœur ; de plus les insinuations, les calomnies odieuses furent mises en œuvre par Pepito. A l'aide de délations mensongères payées au poids de l'or, il obtint facilement de faire enfermer la malheureuse dans un monastère, en expiation d'un prétendu crime : il l'accusait audacieusement de s'être livrée à un Français.

Cet homme infâme mit en usage tous les ressorts de la fourberie la plus noire ; il parvint à faire croire que j'avais été tué dans une bataille ; après avoir supposé un rapport détaillé de l'action dans laquelle j'avais soi-disant succombé, il ajouta qu'une lettre trouvée sur moi et destinée à sa sœur ne laissait aucun doute sur notre liaison intime.

Il me fit écrire plusieurs lettres faussement signées de noms de personnes qui m'étaient connues; toutes m'annonçaient la mort de la fille du marquis de Los Montès. Pour rendre ces assertions plus vraisemblables, et par un raffinement de fourberie, il me fit adresser quelques petits objets ayant appartenu à Dolorès, et auxquels il présumait que je devais tenir. Ces objets m'étaient envoyés par la religieuse qui était censée avoir reçu son dernier soupir.

Cette infernale machination avait été conçue et exécutée avec une telle adresse que nous crûmes Dolorès et moi à la mort l'un de l'autre.

Durant les quinze années qui s'écoulèrent de 1808 à 1823, époque où une armée française franchit de nouveau les Pyrénées, Dolorès et moi nous ne cherchâmes à interroger personne sur notre sort, étant persuadés l'un et l'autre que nous n'étions plus de ce monde.

Ce fut le jour de l'entrée des Français à Truxillo que se découvrirent les infamies de Pepito, de cet exalté qui, lors de mon entrée à Madrid, en 1808, avait appuyé sur ma poitrine le canon de sa carabine. Quant à l'ange que j'avais tant regretté et qui m'avait coûté tant de larmes, c'est à Truxillo que je le retrouvai... Mais n'anticipons pas.

J'ai fait la campagne d'Espagne, en 1823, en qualité de

chef d'état-major de la garde royale ; à peine entrai-je dans Truxillo qu'un ecclésiastique vint me trouver de la part d'une abbesse de couvent, et réclamer ma protection. Je chargeai aussitôt un de mes secrétaires de se rendre au couvent désigné pour y placer une sauvegarde.

A son retour, mon sous-officier me raconta ce qui suit, et que j'extrais de mon journal :

« Mon sergent me fait un tel éloge de l'abbesse que je » taxe son rapport d'exagération ; cependant je vais tra- » duire exactement ses impressions.

« En arrivant au couvent l'on m'introduisit dans le parloir particulier de Madame la supérieure : *Monsieur*, me dit-elle, *on nous avait tellement effrayées de la présence des Français, que le calme dont jouit la ville depuis votre arrivée nous a toutes rassurées.*

» Autrefois je fus témoin de la prise de Madrid, sous Napoléon, et, malgré les malheurs inévitables de cette guerre sanglante, nous n'eûmes qu'à nous louer des sentiments nobles et chevaleresques de tous les Français avec lesquels nous fûmes en communication.

» — Madame l'abbesse était bien jeune à cette époque.

» — Je pouvais avoir quinze ans lorsque l'un des premiers vainqueurs entra dans l'hôtel de mon père. Je vois encore la figure douce et sévère de ce jeune officier... Mon bon père l'a bien aimé, Monsieur ! fit l'abbesse en poussant un long soupir... Hélas ! ajouta-t-elle, depuis lors j'ai perdu mon père... cet officier qu'il appelait son fils... et que j'appelais mon bon frère... Il a suivi de bien près mon père dans la tombe.

» — Ah ! Madame, dis-je à l'abbesse, que mon comman-

dant serait heureux de vous entendre, lui qui fut précisément un de ceux qui entrèrent dans Madrid avec l'Empereur.

» — Votre commandant parut l'un des premiers à Madrid, dites-vous ?

» — Oui, madame, et lorsque dernièrement nous traversâmes cette capitale, je l'accompagnai dans l'hôtel où il avait failli devenir traîtreusement victime d'un exalté. Les informations qu'il prit pour connaître le sort de ses anciens habitants le rendirent bien triste ; c'est là, me dit mon commandant, que j'ai failli être tué par le fils du propriétaire de ce vaste hôtel.

» A mesure que je parlais l'abbesse semblait impatiente de me voir poursuivre ma narration.

» — Un jeune Espagnol, me dit-elle avec précipitation, à la porte d'un hôtel !... Comment... comment s'appelle votre commandant... dites, je vous en prie... dites moi son nom... son nom...

» — Je vous nommai, mon commandant ; je ne saurais vous traduire ce qui se passa dès lors chez l'abbesse. Une agitation des plus vives s'empara d'elle, puis, avec un effort vraiment surhumain, elle me dit : « Monsieur, j'ai le plus grand besoin de voir votre commandant, allez le prier de venir sans aucun retard, pour Dieu, allez vite ! »

Bien que je ne comprisse rien à ce langage, et que nul pressentiment ne m'arrivât à l'esprit, je me rendis sur l'heure au couvent.

Je pénètre dans le parloir, et je vois un vasistas s'ouvrir et se fermer précipitamment ; trois minutes s'écoulent, une religieuse arrive et me prie de la suivre. Nous passons dans un appartement non dépourvu d'élégance : « Vous êtes chez

madame l'abbesse, me dit la sœur, elle va venir ; » et elle se retira.

Pendant les quelques instants que je demeurai seul, des tourbillons de pensées m'assaillirent. Sans m'arrêter à une idée fixe, je présageais tout un événement. J'interrogeais du regard chaque objet qui ornait le salon, cherchant à découvrir, à reconnaître un souvenir quelconque du passé.

Apparaît l'abbesse...

— C'est bien lui ! s'écrie-t-elle, en s'affaissant sur un fauteuil.

A cette exclamation, au son de cette voix, ma vue se trouble, et je me sens défaillir moi-même, mais par une réaction énergique je m'élance aux genoux de l'abbesse, ne pouvant prononcer que ces mots :

— Vous !... vous... Dolorès... ma sœur !

— Ah !... oui, votre sœur... sœur en Dieu, fit-elle en regardant le ciel avec des yeux pleins de larmes. Elle me tendit sa main, je m'en emparai avec une émotion profonde.

— Prenez place près de moi, mon frère... mon bon frère... me dit-elle, et prêtez-moi votre attention... J'ai besoin de vous dire tout ce qui m'est arrivé depuis votre départ de Madrid... Béni soit Dieu qui a daigné protéger votre existence ! J'ai dû croire à votre mort, les assurances les plus positives m'en furent données... Ah ! mon ami, je vous ai bien pleuré ! ajouta-t-elle avec l'accent le plus expressif et le plus tendre.

Puis elle reprit : — Lorsque je vous annonçai la mort de mon père et le retour de mon frère, je vous disais mon dessein de me retirer chez une parente, pour y attendre

que Dieu me vint en aide; mais Pepito ne me laissa pas le temps d'accomplir ce projet... Un matin je fus entraînée par des hommes de la justice. munis d'ordres suprêmes, ils me conduisirent dans un cloître... Je ne sais quelles étaient les instructions données à mon égard, mais je fus placée dans une cellule de punition. Il y avait une heure que je m'y trouvais, livrée aux angoisses du désespoir, lorsque la supérieure me fit conduire devant elle.

« Ma fille, me dit-elle avec bonté, je n'ignore rien de ce qui vous regarde; vous êtes victime d'un complot... Tout m'a été révélé même avant votre arrivée. Mais paraissez calme et résignée; quelques jours d'une soumission apparente, et vous reconnaîtrez en moi une bonne mère, ajouta-t-elle, en me recevant dans ses bras... Gardez le plus grand silence, ma fille, les murs ont des oreilles ici, et votre frère est puissant... Ah! malheureuse enfant! s'il vous enlevait d'ici, que deviendriez-vous?

» Cette entrevue me donna du courage, et, ainsi que la supérieure me l'avait promis, je devins sa protégée, son amie... Perreira, le bon Perreira était venu l'instruire de tout ce que vous savez... Je trouvais un cœur maternel pour me consoler et me soutenir.

» Mais il était dit que les plus grands malheurs devaient fondre sur moi sans interruption. Perreira, chargé de l'administration des biens échus à mon frère, ne reparut plus. Il tomba, dit-on, dans un parti de troupes françaises, et depuis aucune nouvelle de lui; ce fut un ancien valet, tout dévoué à mon frère, qui m'apprit cette catastrophe. Ce valet versait des larmes que je crus sincères. Ce fut encore lui qui m'apporta la nouvelle de votre mort : elle lui avait

été affirmée, disait-il, par un témoin oculaire de la blessure à laquelle vous aviez succombé, après quelques heures de souffrances. Vous pensâtes à moi, ajouta le valet, et comme vous ne pouviez pas écrire, un soldat fut chargé par vous, en recevant votre dernier soupir, de me faire remettre la croix d'honneur que vous portiez... Cette croix, je l'ai encore... la voici. (Dolorès me la montra, elle était encadrée dans un médaillon et déposée dans un meuble où étaient placés des objets qui lui étaient chers.)

» Persuadées désormais, la supérieure et moi, de mon isolement sur la terre, je demandai à Dieu la grâce d'être admise dans son sein. — Mais les forces me manquaient, la supérieure redoubla de soins pour moi. Dépositaire de tous les secrets de mon cœur, elle en partageait les douleurs, et savait les alléger. — Oui, me disait-elle, nous pleurerons ensemble l'ami, l'époux que te destinait ton vénérable père... Que le nom de ton ami se mêle aux prières que tu adresseras chaque soir à Dieu. Dépose tes pensées, tes regrets sur le papier, ma fille, nous les lirons ensemble, mes consolations adouciront tes peines... Dieu nous viendra en aide.

» Bonne supérieure ! elle était devenue pour moi la plus tendre des mères... Un jour qu'elle était bien souffrante, elle m'exprima le désir de recevoir mes vœux... c'était du reste mon intention, car vous mort... je ne devais plus appartenir qu'au Seigneur. Je vis s'approcher le moment de la cérémonie, je puis le dire, avec bonheur, et je devins fille de Dieu. Chaque jour je lui adressais les prières les plus ferventes... votre nom y occupa toujours la même place.

» A peine deux ans s'étaient écoulés que tout espoir de conserver notre digne supérieure nous fut enlevé... Sainte femme ! ma mémoire gardera toujours le souvenir de tes dernières paroles !... *Ma fille... je le verrai avant toi... au revoir... là haut!!!* Puis morte ? Ah ! j'appelais aussi la mort, car je perdais plus que la vie...

» Bientôt on jeta les yeux sur moi pour remplacer la supérieure ; mais loin d'accepter un tel honneur, je demandai et j'obtins de changer de résidence. L'abbesse du couvent où nous sommes étant décédée, on me désigna pour lui succéder ; depuis douze ans j'en suis la directrice. »

Tel fut ce récit fréquemment interrompu par de longs soupirs et des larmes...

Je dus raconter à mon tour ce qui m'était arrivé. Moi aussi j'avais été dupe de l'intrigant, de l'atroce Pepito. Après qu'il eut ourdi, à l'aide d'un adroit me nonge, l'histoire de la mort de sa sœur, je dus y ajouter foi ; les preuves les plus palpables m'en furent apportées ; quelques objets aussi m'avaient été envoyés d'après ses dernières volontés.

Je ne saurais rendre compte du long et bien pénible entretien que nous eûmes, et qui ne se termina que fort avant dans la nuit.

Au moment de nous séparer, Dolorès, invoquant Dieu, me fit mettre à genoux près d'elle, et là, en face d'un tableau de la Vierge, elle prononça d'une voix d'abord très émue, mais qui peu à peu s'affermit, les paroles suivantes, qui sont toujours présentes à ma mémoire :

« Mon Dieu, et vous, Vierge sainte ! vous avez reçu mes
» vœux et mes serments de n'être qu'à vous seuls ; pure je

» me suis réfugiée en vous, et pure vous m'admettrez un
» jour dans votre sein. »

L'exaltation de Dolorès se communiquait à tout mon être.

Après quelques instants d'un profond recueillement, Dolorès se releva, ouvrit un meuble, en retira un manuscrit et me dit en me le remettant :

— « Voici mon passé, mon bon frère; dans cet écrit vous trouverez votre nom mêlé à toutes mes prières; mais n'ouvrez ce livre qu'après votre éloignement de Truxillo, j'attends cette promesse de vous, mon frère.

— Je le promets, fis-je, en lui tendant la main.

» Ma santé est bien affaiblie, ajouta-t-elle, nous reverrons-nous jamais... j'en doute... Mais Dieu a été si miséricordieux! Nous devons à sa bonté cet adieu qui sera probablement le dernier.

Les consolations, les conseils qui émanaient de cette belle âme, n'auraient pas eu plus de charmes s'ils étaient sortis de la bouche d'une sainte.

Cette entrevue nous avait bouleversés l'un et l'autre, toutefois Dolorès la supporta avec une dignité, une résignation vraiment angélique, ses paroles limpides pénétraient dans mon âme... Je la quittai profondément affligé, mais résigné.

Pendant les quelques jours que nous passâmes à Truxillo, pas un seul ne s'écoula sans que je me rendisse au couvent; mais l'abbesse ne me reçut plus sans être accompagnée d'une religieuse.

La veille de mon départ, au moment où je me présentai au couvent pour voir Dolorès une dernière fois, une lettre

d'elle me fut remise ; le style en était à la fois tendre et religieux, il m'impressionna profondément.

« Vous êtes libre, vous, mon frère, moi j'appartiens irré- » vocablement à Dieu ; toute espérance de nous réunir sur » cette terre est devenue impossible... Je ne vous dissimu- » lerai pas les sensations de mon pauvre cœur lorsque je » vous retrouvai. Oui, mon ami, oui, mon frère... oui, il » m'a fallu toutes les forces que la sainte religion peut » seule donner, pour supporter ce coup terrible ; mais je » n'ai pas invoqué vainement les puissances du ciel... le » calme revient dans mon âme...

» Adieu, mon frère... mon ami... soyez heureux, puis- » sent mes prières être entendues, exaucées !...

» Quant à moi... depuis longtemps mes forces m'aban- » donnent graduellement... Je sens que Dieu m'appelle à » lui... Je serai heureuse de quitter cette terre où tout s'est » réuni pour m'accabler, Bientôt... oui, bientôt, je serai » réunie à mon père... Nous prierons ensemble le Seigneur » pour vous, mon frère, mon ami, adieu... adieu ! »

Cette lettre, inondée de pleurs, me fit un mal affreux... Je respectai la volonté de Dolorès.

Je ne pus me décider à quitter Truxillo sans adresser au Ciel, dans l'église même du couvent, mes derniers vœux pour le rétablissement de la santé de Dolorès.

Au point du jour j'entrai dans l'église, les religieuses chantaient matines. Je ne saurais dire l'impression que produisirent sur moi les mélancoliques accents de cette pieuse invocation à Dieu. Peu de temps après mon arrivée, tandis que j'adressais ma dernière prière en faveur de Dolorès, un grand silence se fit, une voix commença la

première strophe du *Veni Creator*... Cette voix était vibrante et fiévreuse ; je la reconnus, c'était celle de Dolorès. Mais à peine l'orgue avait-il fait entendre ses premières modulations qu'un certain mouvement se manifesta... les religieuses s'empressaient autour de l'abbesse, qui venait d'éprouver une défaillance... On peut juger de mon anxiété, car il m'était impossible d'interroger qui que ce fût. D'un autre côté, mes chevaux m'attendaient à la porte du couvent, je ne pouvais différer mon départ davantage, me trouvant déjà en retard ; je n'avais plus de temps à perdre pour rejoindre la colonne que je commandais et qui était en marche depuis une heure.

Je partis donc, mais dans un état des plus déplorables ; je laissai mon secrétaire avec l'ordre de ne venir me rejoindre qu'avec des nouvelles positives.

Mon secrétaire me rapporta qu'effectivement l'abbesse avait été frappée d'une indisposition subite, mais que cet accident n'inspirait aucune crainte aux religieuses.

Mes perplexités n'en étaient pas moins vives, et par les différentes lettres que je reçus du père don Vicente, je vis bien qu'il ne restait plus d'espoir... Dolorès devait succomber... elle succomba !...

J'étais à Séville lorsque me parvint cette affreuse nouvelle. Dans sa lettre, don Vicente me raconta la fin de Dolorès... Mon nom avait été prononcé par elle dans sa dernière prière. Il me fut remis une petite boîte renfermant quelques souvenirs de piété, accompagnés d'un tendre adieu, d'un adieu fraternel. Dolorès terminait sa lettre par ces lignes, que je reproduis textuellement :

« C'est au ciel, mon ami, mon frère, que vous retrou-

» verez votre sœur Dolorès ! C'est là que Dieu bénira enfin
» l'union de nos deux âmes... »

APPENDICE

Tout en disant ici ce que je pense de l'armée prussienne, je ne veux pas laisser croire que j'ai l'intention de déprécier les soldats des autres nations.

Presque tous les souverains du Nord ont été tour à tour nos alliés et nos adversaires. Nombre de fois l'Empereur eut occasion de distribuer des éloges et des récompenses à leurs troupes ; or, l'on sait que Napoléon n'en était pas prodigue.

Lorsqu'en 1815 les différents monarques, naguère nos alliés, furent entraînés dans la grande coalition, leurs troupes, je ne crains pas d'être désavoué, ne marchèrent contre nous qu'à regret. Témoin oculaire de la fraternité qui existait entre eux et nous, je vais en citer des exemples que pourront attester mille témoins, encore vivants, je l'espère.

On se rappelle qu'au retour de Moscou la garnison de Dantzig se trouvait composée de soldats appartenant à dix-neuf nations différentes ; dans ce nombre se trouvait une division composée de Bavarois et des différents contingents des princes de la Confédération, sous les ordres du général Bachelu.

Un jour que le général en chef de l'armée assiégeante, le

prince de Wurtemberg, avait ordonné un grand mouvement offensif, l'un de nos postes avancés, commandé par un capitaine de la Confédération, marcha résolûment à l'ennemi. Mais que pouvaient cent hommes contre les deux bataillons qu'ils osaient attaquer? Bientôt ils furent décimés, entourés et forcés de mettre bas les armes. Cinquante soldats peut-être restaient debout, l'officier avait reçu plusieurs blessures.

Le prince généralissime se fit amener ce capitaine, loua sa bravoure et lui offrit de le renvoyer dans ses foyers. Le capitaine, au contraire, demanda la faveur de rentrer dans Dantzig pour se présenter devant un conseil de guerre.

— J'implore cette grâce de Votre Altesse, dit-il avec émotion; si elle ne me l'accorde pas, je ne saurais survivre au déshonneur qui ne peut manquer de planer sur moi parmi mes camarades... Je jure sur l'honneur de venir à l'issue du conseil me constituer prisonnier, dans l'hypothèse que j'en sortirais absous.

Le prince ayant refusé d'accéder à la prière du capitaine, deux heures après ce brave se faisait sauter la cervelle !...

Voici comment est rapporté ce fait dans les Mémoires sur la défense de Dantzig :

« Le poste d'Altschotland était commandé par un capitaine des troupes de la Confédération qui, au premier » coup de fusil, prit des dispositions défensives. Mais » bientôt entraîné par son ardeur, il s'avance avec une » dizaine d'hommes pour repousser une reconnaissance » ennemie : c'était un piège! On l'amuse, on l'attire, et » bientôt il est enveloppé.

» Son poste, surpris à l'improviste, privé de son com-

» mandant, met bas les armes, non sans s'être vaillamment » défendu.

» Ce malheur afflige au plus haut point toutes les troupes » de la Confédération, qui savent le courage ordinaire du » capitaine; mais enfin lui et ses cent hommes sont tombés » au pouvoir de l'ennemi. »

Dès le lendemain, le général en chef allait proposer son échange, lorsqu'une lettre de ce malheureux, adressée à son colonel, est transmise au gouverneur.

« Ceux-là, écrivait-il, qui auraient pu concevoir sur moi » des soupçons flétrissants, apprendront que j'ai su me » punir moi-même d'une faute... mais d'une faute qui ne » touchait pas à cet honneur que j'emporte au tombeau.

» Adieu, mon colonel, adieu, mes amis, donnez une pen- » sée à votre malheureux camarade. »

La conduite honorable des Bavarois pendant la fin du siège de Dantzig mérite de prendre place ici.

Ils avaient pour commandant en chef le colonel Buttler, dont le nom rappelle la valeur et la loyauté des anciens preux, soldat aussi recommandable par son noble caractère que par ses longs et glorieux services.

Du jour où le colonel Buttler eut acquis la certitude que le roi de Bavière, son souverain, était forcé d'accéder à la coalition générale contre Napoléon, il obtint la parole d'honneur de ses officiers que tous continueraient à lui

obéir, quoi qu'il ordonnât, tant était grand leur respect, leur dévouement pour ce digne chef.

De son côté, le général Rapp n'eut pas plutôt connu la défection du roi de Bavière, qu'il chargea le régiment bavarois du service intérieur de la place et des forts, afin de leur éviter toutes relations d'avant-poste avec les Russes.

Chaque fois que la garde bavaroise défilait la parade, ces braves s'écriaient avec une grande énergie : Vive le général Rapp !

« Nous avons commencé avec vous, avait dit le colonel Buttler au général, nous vous suivrons jusqu'au bout, telle est la volonté formelle de mes troupes. »

De ce moment, l'attachement de la garnison française pour les Bavarois alla jusqu'au délire. On rencontrait ces derniers se glissant dans nos postes avancés pour faire le coup de feu contre les Russes, et affectant de leur montrer leurs casques si remarquables par leur forme.

Le moment arriva néanmoins où il fallut se séparer. Un article de la capitulation disait que les troupes de la garnison appartenant aux souverains qui avaient tourné leurs armes contre la France, évacueraient la place.

Le jour où les Bavarois nous quittèrent nous prîmes les armes pour leur rendre les honneurs militaires. Une division était rangée en bataille sur les glacis, lorsque parut le beau régiment du colonel Buttler, tambour battant, drapeau déployé.

C'était le dernier adieu. Nos soldats se tenaient immobiles au port d'armes et notre musique jouait la marche nationale des Bavarois. Tout-à-coup la colonne du brave Buttler s'arrête sans ordre, forme les faisceaux et se préci-

pite pêle-mêle au milieu des nôtres. On dépose ses fusils, on s'étreint, on s'embrasse, on prononce les serments du cœur, — serments dont les souverains s'empressent toujours de vous relever. — Ce n'est qu'après une heure de rappel qu'on parvient à reformer les rangs.

Les Bavarois, attendus par le prince de Wurtemberg, arrivèrent deux heures plus tard ; et du haut de nos fortifications nous leur adressions d'énergiques adieux, alors même qu'ils étaient hors de notre vue.

Oui, cette guerre méridionale fut une guerre d'extermination... Mais si l'on eut à reprocher aux habitants de ce malheureux pays de s'être laissé entraîner à quelques sanglantes cruautés, il est juste de dire que ces cruautés donnaient lieu à de farouches représailles. Si un *chien de Français*, ainsi que nous désignaient les *Exaltados*, comptait pour peu de chose à leurs yeux, un *damné Espagnol* pesait bien peu au bout d'une baïonnette française. On le tuait sans raison, au hasard, en passant. Une fois loin de sa demeure, il était bien près de la mort ; quelque inoffensive que fut son excursion, il était souvent réputé brigand ou espion, et, en cette double qualité, fusillé sans autre forme de procès.

Parmi les souvenirs de l'un de mes camarades de régiment, le général de division Gazan, il se trouve un fait

d'autant moins contestable que la scène se passa en présence de tout notre régiment, le 24e, et devant une partie du 9e léger, qui était de brigade avec nous.

Je garantis d'autant plus la véracité de l'épisode que je vais reproduire, que j'en retrouve le récit presque textuel dans le recueil inédit de mes notes sur la Péninsule.

Voici comment s'exprime Gazan :

« Hier (le lendemain de l'affaire d'Espinosa), au moment
» où la brigade se ralliait, des maraudeurs du 9e régi-
» ment amenèrent au général Labruyère trois pauvres
» diables, dont tout le crime était de n'avoir pas, à notre
» approche, déserté un moulin qu'ils habitaient.

» — Quels sont ces hommes? demanda le général.

» — De vils coquins que nous avons eu toutes les peines
» du monde à vous conduire, mon général, répondirent ces
» maraudeurs; d'infâmes bandits que nous avons retirés
» par force de leur cachette, de ce moulin qui est au bas
» de la montagne. Nous avons eu beau jeu d'être en
» nombre, ils nous auraient assassinés comme des mouches.

» — C'est bien!... Sergent! cria le général à un homme
» de son entourage. Quatre soldats avec vous et escortez
» ces Espagnols jusqu'aux rochers voisins...

» Le ton significatif de ces paroles ne laissait pas un
» seul doute sur leur éloquence de mort.

» Flammand, Bardolet, Desmazures et moi, qui venions
» d'entendre cet arrêt, nous courûmes avertir le colonel de
» ce qui allait avoir lieu. Pendant ce temps, Marnier, qui
» rejoignait le régiment, instruit du fait, vole aussitôt vers
» le lieu de ce supplice inique, de ce meurtre impitoyable
» de trois malheureux jeunes gens sans défense... Il court.

» il arrive, c'étaient trois meuniers, dont les vêtements » pleins de farine disaient la paisible profession.

» Deux étaient tombés, gisant percés de balles ; le troi- » sième, qui avait reçu une seule blessure, courait au » hasard pour échapper à son exécuteur. Il allait... il » allait... et se croyait déjà loin de leur portée, lorsqu'un » musicien du 9e léger, plus agile que le soldat, parvient à » l'atteindre, et d'un coup de sabre l'abat à ses pieds.

» Marnier, qui s'était élancé à la poursuite du musicien, » par une triste fatalité le rejoignit trop tard, cet homme, » ce bourreau, indigne du nom de Français, achevait sa » victime par de hideuses mutilations.

» Marnier ne se possède plus à son tour, il dégaîne, se » précipite sur cet abominable sicaire, qu'un officier de son » régiment (9e léger) voulait aussi *exterminer*; mais Marnier » l'a prévenu, il frappe à diverses reprises... Si l'on n'eut » arrêté son bras, c'en était fait du musicien.

» Malheureux ! qu'as-tu fait ? s'écrie un de nos cama- » rades, si le général apprend cela tu es perdu !... Tu por- » teras la peine de ton humanité.

» — J'ai fait mon devoir, ma conscience est tranquille, je » ne redoute rien, et la preuve c'est que je vais de ce pas » rendre compte moi-même au général de mon action.

» Déjà le colonel Jamin se rendait de son côté près du » général, lorsque Marnier arriva. Instruit de ce qui venait » de se passer, le général interpelle ainsi notre camarade » avant même que celui-ci ne l'ait rejoint :

» — C'est donc vous, Monsieur, s'écrie-t-il bouillant de » colère, c'est donc vous qui osez frapper un soldat chargé » d'accomplir mes ordres ?... Votre conduite est des plus

» épouvantables... Je vous ferai traduire en conseil de
» guerre... Vous serez fusillé !

» En ce moment-là, notre brave colonel approchait, et
» nous le suivions. Je vois encore Marnier, la pâleur au
» visage, les bras croisés sur la poitrine et dans une attitude
» menaçante.

» Général, disait-il, avec une exaltation croissante,
» j'ignore le méfait des trois victimes égorgées par vos
» ordres... mais je n'ai qu'un regret... celui d'être venu
» trop tard sur le théâtre de cette scène atroce... Ce n'est
» point un soldat que j'ai sabré, c'est un brigand qui poi-
» gnardait un homme blessé à terre et implorant grâce...
» Vous me menacez de me faire fusiller : ma vie je puis
» vous l'accorder, mais mon honneur je le garde... Vous,
» général, l'Empereur lui-même, ne me forcerait pas à
» commettre une infamie... Et pas plus à mes camarades,
» qu'à moi, ajouta-t-il, en étendant les bras vers nous.

» Nous étions prêts à répondre, lorsque le colonel, crai-
» gnant les suites fâcheuses de cette scène, qui avait attiré
» plus de deux cents spectateurs des régiments, s'écrie
» aussitôt d'une voix forte :

» — Lieutenant Marnier, rentrez tout de suite à votre
» compagnie... Et vous, Messieurs, retournez à vos rangs.

» Puis il s'approcha du général, et nous pûmes juger par
» l'animation qui se reflétait sur la physionomie du colonel,
» que le général eut à entendre de dures vérités.

» Nous ne tardâmes pas à entourer Marnier et à le féli-
» citer d'avoir si bien exprimé des sentiments que nous
» partagions tous. »

Le colonel Jamin avait une vigilante sollicitude pour

tout ce qui touchait à l'honneur de son régiment. Cet homme, généreux et chevaleresque s'il en fut jamais, s'était maintes fois prononcé avec énergie contre ces représailles sanglantes qui avilissent la dignité militaire.

Le jour de notre entrée à Madrid, le général saisit une occasion de m'injurier de la manière la plus outrageante. Mais bientôt la justice de Dieu vint prononcer entre lui et moi.

LA

CAMARADERIE MILITAIRE

LA

CAMARADERIE MILITAIRE

L'empereur Napoléon passa en revue le corps d'armée du duc de Bellune sur le vaste plateau qui domine Burgos, précisément là où le maréchal Soult venait de culbuter l'armée qui avait tenté de défendre la ville. S. M. I. inspecta les hommes un à un, comme ferait un commandant de compagnie. Il s'occupa lui-même de tous les remplacements, et distribua des récompenses avec la parfaite connaissance des poitrines où il les attachait.

Je vais rappeler un témoignage historique de cette fraternité militaire qui existait dans nos armées, en ces beaux temps de notre gloire...

Alors, chacun tenait à son drapeau... Nul n'ambitionnait un avancement, un avantage quelconque en dehors du régiment.

Le régiment, c'était la famille : les chefs étaient les pères, les amis du soldat... Le soldat se sentait lié par le cœur à sa compagnie, à son escouade... L'en tirer, même pour le faire passer dans une compagnie d'élite, était pour lui une sorte de punition ; souvent il fallait sévir.

Depuis cette époque, l'esprit de corps s'est modifié bien malheureusement.

Entre mille exemples, dont nous autres *vieux de la vieille* avons été témoins, je citerai un fait qui s'accomplît sous les yeux de l'Empereur pendant la revue dont je parle.

Lorsque S. M. arriva près d'une compagnie de grenadiers du 24e régiment de ligne, commandée par le capitaine Henry, actuellement en retraite à Lunéville, le colloque suivant eut lieu :

— Combien de services ? demande l'Empereur avec cette brièveté de langage qui lui était habituelle.

— Vingt-deux ans, répond le capitaine.

— De campagnes ?

— Neuf.

— De blessures ?

— Quatre.

— D'années de grade comme capitaine ?

— Trois... moins deux jours.

— Je te fais chef de bataillon.

— A la bonne heure ! s'écrie le vieil officier.

L'Empereur continua sa revue ; nous entourons le capitaine Henry pour le féliciter, nous enquérant du bataillon dont il devait prendre le commandement.

— Comment ? nous dit Henry, quel bataillon ? Mais je ne veux pas quitter ma compagnie !

Et comme nous nous efforcions de lui faire comprendre qu'il ne pouvait conserver le commandement de sa compagnie, il s'échappe nous repoussant les uns et les autres, puis il court vers l'Empereur...

— Sire ! Sire ! Vous me nommez chef de bataillon, je n'ai rien à dire. Mais, minute ! je ne veux pas quitter mes grenadiers.

— Il n'y a pourtant pas d'autre moyen d'avancer ; ce que tu demandes est impossible.

— Ah ! je ne veux pas quitter mes grenadiers ! s... n... de D...., je ne les quitterai pas ! s'écria-t-il en s'exaspérant de plus en plus.

— Tu n'y penses pas.

— C'est bien parce que j'y pense, au contraire. Moi, me séparer de mes *grrenadiers !*

— Eh bien, lui dit l'Empereur en souriant, rejoins tes *grrrenadiers*, je te fais officier de la Légion-d'Honneur... cela te va-t-il ?

— Ah ! pour cela, ça me va.

Henry nous revint en se dandinant.

— Ah ! bien oui, répétait-il, quitter mes grenadiers... non pas. Je lui ai donné ma démission et je reste à la compagnie.

J'extrais un autre exemple de camaraderie de l'histoire du même 24e régiment.

Ce régiment avait été embarqué pendant un an sur les vaisseaux de l'escadre qui attendait dans la rade de Brest le signal du départ, pour effectuer la descente en Angleterre, projetée par l'Empereur en 1805 ; durant cette année passée sur mer, le 24e de ligne avait vu se former dans son sein de hardis et excellents marins.

Lorsque plus tard, nous nous trouvâmes cantonnés sur les bords du Frischaff, le colonel organisa une flottille qui balaya cette petite mer, alors infestée de corsaires, gênant nos excursions maritimes.

« Plusieurs expéditions furent couronnées de succès. et
» quelques-unes suivies de prises assez considérables.

» Alors l'ambition du colonel fut satisfaite : encore une
» fois la conduite du régiment attira l'attention de l'Em-
» pereur, qui lui fit demander cent hommes pour entrer
» dans ses marins de la garde. Cette faveur, et c'en était
» une grande, jeta la consternation dans le régiment ; après
» de pareils dangers courus ensemble, les soldats étaient
» devenus des frères, et le drapeau, troué par tant de balles
» ennemies, était devenu une âme pour ce grand corps.
» Le quitter, c'était mourir. Le colonel remercia l'Empe-
» reur, mais le pria de lui laisser tous ses soldats, qui lui
» étaient aussi chers que ses enfants.

» L'anxiété fut grande en attendant la réponse impé-
» riale, et le jour où l'on apprit que l'Empereur n'insistait
» pas, ce jour-là fut un jour de grande fête dans tout le
» régiment... Le colonel ne put se dérober à une ovation
» générale... »

Le temps enlève chaque jour de nobles vétérans aux armées de la République et de l'Empire, mais à mesure que leur nombre diminue, leurs relations deviennent plus intimes. Ceux qui survivent se recherchent, aiment à se voir, à s'entretenir des travaux auxquels ils ont pris part, des privations qu'ils ont endurées. A chaque coup que frappe la mort, ils se pressent et serrent les rangs; ils n'en deviennent que plus chers les uns aux autres.

Ces braves datent de trois époques bien distinctes, et forment trois catégories.

Dans la première, on trouve quelques-uns, bien rares il est vrai, de ceux qui, sous Custine, Dugommier, Hoche,

Pichegru, Marceau, Jourdan, Macdonald, Masséna, Desaix, Soult, reçurent le choc de toute l'Europe, et montrèrent leurs grossiers uniformes sur le Var, le Rhin, la Meuse et la Moselle ; mais il faut le dire, de ces vieux soldats qui assistèrent à la naissance ou à la régénération de nos armées bien peu sont encore debout.

Ceux de la seconde série sont un peu plus nombreux ; ils portent un nom qui rappelle la plus grande expédition des temps modernes ; ils se saluent entre eux du titre d'*Égyptiens*.

Les troisièmes sont ceux qui, réunis dans les camps de Brest et de Boulogne, et façonnés de bonne heure aux formes impériales, entreprirent à la voix d'un seul homme la conquête du Monde.

Ils suivirent l'aigle française du Tage à la Vistule, et de l'Èbre à la Moskowa. Leur nombre était immense, ils ne pouvaient se connaître que lorsque les grandes circonstances de guerre les réunissaient sous le même commandement, les amenaient sur les mêmes champs de bataille. Aussi ceux qui assistaient aux glorieuses journées de Smolensk, de la Moskowa, ceux qui échappèrent aux flammes du Kremlim, qui survécurent aux horreurs de la retraite, ont un fond de souvenirs communs qui les rapprochent et les lient d'une façon intime. Quelques-uns même avaient des réunions annuelles qu'ils se gardaient bien d'oublier.

Chacun reprenant alors le grade et le titre de son emploi de l'époque, l'on se reportait à trente ans et plus en arrière, on semblait s'être rajeuni d'autant. Des réminiscences souvent inattendues donnaient à ces réunions le charme

qui s'attache à ce qui n'est plus. Les dangers avaient été les mêmes, les privations communes, l'effusion était unanime.

Des faits d'armes étaient rappelés avec la discrétion que commandait la présence de ceux qui en avaient été les héros; mais les allusions, les demi-mots suppléaient à ce qu'on n'osait dire; souvent une saillie retraçait une belle action tout entière.

L'idée première de la réunion des soldats qui avaient combattu pendant la défense mémorable de Dantzick, en 1813, sous le général Rapp, vient de ce dernier. Le général était heureux de nous réunir dans son bel hôtel de la rue Plumet; il aimait à rappeler les souvenirs de nos succès et même de nos journées moins prospères, appelant à lui des pensées qui font le charme du repos militaire. — Il se croyait encore avec tous.

A la mort du général Rapp, le général Heudelet lui succéda comme président de nos réunions annuelles. Chaque année, ce brave général convoquait ceux que la mort avait respectés... mais que ses coups se succédaient rapidement, hélas!

Extrait de L'AVENIR, *revue politique et littéraire, paraissant en* 1842.

LE BANQUET MILITAIRE.

« Au mois de février 1841, fut institué par le colonel *Marnier*, le banquet de la CAMARADERIE militaire.

» Ce mot, qu'un homme d'esprit a exhumé, il y a dix ans et plus, pour l'appliquer comme un stigmate durable à une coterie de gens de lettres, associés dans l'intérêt de leurs propres succès et à l'exclusion de tous autres, ce mot, la *Camaraderie*, a été replacé par M. *Marnier* dans l'acception généreuse qui convient à des frères, vivant tous en vue d'un résultat glorieux sous l'influence d'un même principe, et ne faisant, tous ensemble, qu'un seul vœu : — Le bonheur et l'illustration de la France.

» Nous savons que M. Marnier a été l'aide-de-camp du général Rapp ; nous n'ignorons pas que les beaux services de ce colonel ont donné une grande valeur au choix qui a été fait de lui, pour les fonctions de chef d'état-major général de la première division militaire ; il appartenait à cet officier de fonder une réunion des chefs de corps, où le mot d'ordre n'est pas : *Soutenons-nous bien, et ne songeons qu'à nous !* Mais plutôt : *Saluons nos devanciers et tendons la main à ceux qui nous suivent, en les encourageant par notre exemple.* Toute la pensée du banquet de la Camaraderie militaire est dans cette dernière devise.

» M. le colonel Marnier a des droits à une approbation vraiment civique, pour sa fondation utile, et la manière dont il en assure les résultats. »

S. A. R. le duc d'Aumale a plusieurs fois honoré de sa présence ces réunions de frères d'armes. Pour donner une idée de l'esprit fraternel qui régnait dans nos fêtes mensuelles, qu'il me soit permis de rapporter textuellement les paroles que nous adressa le duc d'Aumale, lorsque venant de quitter le commandement du 17e léger dont il était colonel, il fut promu au grade de général.

« Messieurs,

» Je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir avant » mon départ, — nous dit le prince — et de m'avoir traité » en camarade, parce que j'espère le rester toujours. Je le » disais hier aux officiers de mon ancien régiment, le temps » où j'ai été colonel sera sans doute le plus beau de ma » vie ; je conserverai toujours un bien doux souvenir des » bons rapports que nous avons eus ensemble. Mes chers » camarades, j'espère que vous aussi, vous me garderez un » peu de cette affection que je serais si heureux de vous » témoigner en tous lieux et en tous temps.

» Je suis charmé d'avoir pu apprécier tout le dévouement » que vous apportez dans l'accomplissement de vos impor» tantes fonctions, tout le zèle que vous mettez à conserver » à la France une belle et bonne armée. Buvons ensemble » à sa prospérité et à sa gloire ! »

Je suis heureux de pouvoir citer des exemples de frater-

nité militaire, venant de haut. Lorsque Nattier, ce dernier survivant du 24e régiment de ligne du temps de l'Empire, régiment presque entièrement détruit à Eylau, lorsque Nattier, dis-je, vieux soldat brisé par l'âge et par les fatigues de tant de siéges et de batailles auxquels il assista, eut besoin qu'on lui vint en aide, je fis appel à tous nos frères d'armes dont la position de fortune était moins précaire que celle du vieux fusilier, renvoyé dans ses foyers en 1815, sans aucune solde de retraite ; parmi les nombreuses réponses que je reçus, en voici deux dignes d'être citées.

La première en date est de S. A. R. le duc d'Aumale. La voici :

« Mon cher colonel,

» Je vous remercie de vous être souvenu que j'avais servi
» dans le 24e, et je suis heureux de m'associer pour un acte
» de fraternité militaire, à tous ceux qui, comme moi,
» s'honorent d'avoir porté le bouton de ce brave régiment.
» Serrez la main de ma part à notre vieux camarade
» Nattier, et recevez, mon cher colonel, l'assurance de tous
» les sentiments avec lesquels je suis

» Votre affectionné,

» H. d'Orléans. »

8 août 1849.

Le duc d'Aumale avait été lieutenant-colonel dans le 24e.

Voici la seconde :

« Paris, le 21 août 1849.

» Monsieur le colonel,

» Le Président de la République me charge de vous dire
» qu'il s'associe de grand cœur à votre souscription qui

» tend à relier, par une bonne œuvre de camaraderie, les » jeunes générations de notre armée aux vieux débris des » armées impériales. La fraternité militaire a été de tous les » temps; celle-là n'a pas besoin d'être écrite sur tous les » murs, car elle l'est dans tous les cœurs. Le Président vous » autorise à l'inscrire sur la liste de vos souscripteurs.

» Recevez, Monsieur le colonel, l'assurance de ma consi- » dération distinguée.

» Le représentant du peuple, secrétaire-général de la » Présidence de la République.

» Ferdinand BARROT. »

Nattier, ancien voltigeur au 24e régiment de ligne, du temps de l'empire, congédié en 1815 sans traitement, a été adopté par le nouveau 24e, colonel d'Authouard, avec cet élan de camaraderie et de fraternité militaire du vieux temps. Ce brave régiment regarda Nattier jusqu'à sa mort comme l'un des siens heureusement retrouvé, et répara à son égard l'injustice d'une époque si fatale aux soldats du premier empire.



BATAILLE D'EYLAU

BATAILLE D'EYLAU

Un jour, il y a bien des années de cela, attiré vers les Champs-Élysées par un soleil resplendissant, je voulus revoir pour la vingtième fois peut-être, ce que je nomme le chef-d'œuvre de mon camarade le colonel Langlois, oui, chef-d'œuvre, parce que Langlois n'était pas à Eylau. Trop jeune encore, il ne devait que plus tard sentir se révéler en lui le don du beau et du vrai et la facilité de les traduire aux yeux.

Le colonel Langlois, une des vieilles colonnes brisées à Waterloo, combattait lors de cette dernière bataille, dans les rangs de la garde impériale. Entré au service, en 1806, il avait pu prendre une large part des triomphes de nos armes, et aussi s'attrister de nos revers, grâces à Dieu, si rares. Le génie de la peinture éclata soudainement dans sa tête à Bourges, en 1815, où il était en surveillance, et où je *grognais* en compagnie de plusieurs frères d'armes mis à la demi-solde.

Langlois dessinait sans interruption. Je vois encore ses esquisses militaires, si chaleureuses. Doué d'un immense talent de reproduction, il emplissait ses cartons des scènes de son passé militaire; scènes qui devaient se transformer

plus tard en œuvres merveilleuses. Que de batailles animées il retraçait ! Je faisais les plans de quelques-unes, il les mettait en action, vous vous seriez cru sur le terrain.

Lorsque, plus maître de ses instants, Langlois put se livrer aux grandes compositions, il attaqua résolument les immenses toiles destinées aux panoramas. On se souvient des succès inouis qu'obtinrent les panoramas de *Navarin*, d'*Alger*, de la *Moskowa*, de l'*incendie de Moskow*, et celui d'*Eylau* dont je parle.

Le colonel Langlois ne se bornait pas dans ses relations historiques à citer les bulletins de l'Empereur, non plus que les rapports plus ou moins véridiques que chacun s'empressa de lui offrir aussitôt son vaste projet connu.

Pour le panorama d'Eylau, muni d'un nombreux bagage de bulletins et de rapports officiels, de plans et autres documents recueillis par lui-même dans les cartons du ministère de la guerre, il entreprit le voyage d'Eylau.

Il voulut, pas à pas sur le terrain, suivre la marche des plus puissantes colonnes et des moins forts détachements. Il compara nos ouvrages avec ceux publiés par nos adversaires, et, après un fort long et très-sérieux examen, il écrivit les détails de l'action de telle sorte, qu'il en fit ressortir la plus petite péripétie.

Le théâtre du combat est si exactement reproduit sur la toile, que pas un acteur de ce drame sanglant, ne peut manquer de reconnaître les positions successives occupées par le corps d'armée, la division, le régiment auquel il appartenait.

Le double travail du colonel Langlois, son récit conscien-

cieux et vrai, et son tableau admirable, forment un monument impérissable.

J'entrai donc au panorama, désireux de m'extasier de nouveau devant cette page grandiose de nos annales militaires, page qui suffirait à elle seule pour porter le nom du colonel à la postérité.

Assis tour à tour en face des différents points de vue, j'écoutais le bulletin de la bataille, psalmodié à chaque visiteur par le vieil invalide. Ce débris d'Eylau, vous fait suivre pas à pas les péripéties, les progrès de l'action jusqu'au moment où la grande charge, commandée par Murat et Bessières, culbute plusieurs lignes d'infanterie russe. On assiste véritablement à la rencontre des masses de cavalerie des deux armées, 15,000 sabres sont levés...

Mon attention me retint longtemps au milieu de ce carnage qui rougissait la neige... qu'une neige nouvelle recouvrait sans cesse.

Langlois, dans son tableau s'est emparé du seul effet d'éclaircie qui rayonna sur le champ de bataille. Il a saisi l'heure solennelle où s'accomplit la grande charge à fond.

Le ciel un instant quitta son voile de brume. L'Empereur, pouvant alors juger de l'ensemble des positions, ordonna à Murat de fondre impétueusement sur l'ennemi avec la cavalerie de réserve, puis à la cavalerie de la garde, commandée par Bessières et Rapp, de seconder le mouvement.

Lorsque l'Empereur ordonna ce grand mouvement, les lignes russes étaient visibles, mais la neige qui avait momentanément cessé de tomber, ne tarda pas à obscurcir l'air de nouveau. Les colonnes d'attaque n'en continuèrent

pas moins leur élan offensif, mais dès lors sans direction assurée.

Cette charge brillante culbuta néanmoins 20,000 hommes d'infanterie, et força l'ennemi à nous abandonner son artillerie, dont les canonniers furent sabrés sur leurs pièces.

Que de traits héroïques ont enregistrés les rapports du temps! Deux sur mille ne fatigueront peut-être pas le lecteur.

Deux escadrons du 1er régiment de grenadiers à cheval de la garde, sous les ordres du colonel Lepic, avaient détruit par une charge à fond plusieurs lignes d'infanterie ; tout-à-coup ces deux escadrons se trouvèrent enveloppés d'un océan de neige qui ne permettait plus au colonel de reconnaître la position. Cerné inopinément de toute part et sommé de se rendre, le brave Lepic, répondit au colonel russe : « Regarde ces figures-là, font-elles mines de céder? » Sa phrase à peine achevée, il se précipita sur son adversaire et lui coupa la figure... Le jour se faisait de nouveau, il n'y avait pas un moment à perdre : « Camarades, s'écria Lepic, il » nous faut encore passer sur le ventre à deux lignes russes, » puis nous irons, nous et notre aigle, retrouver le quartier- » général. » Le régiment s'élance au cri de vive l'Empereur! Les Russes, d'abord stupéfaits, accourent de tous côtés en grand nombre pour s'opposer au mouvement audacieux des grenadiers. Mais, en dépit de leurs masses, ils sont culbutés, et Lepic, gravement atteint de plusieurs coups de baïonnettes, parvient à rejoindre l'Empereur suivi de son intrépide régiment. Ces braves n'avaient essuyé que des pertes relativement légères.

Cette brillante conduite valut, le jour même, au colonel

Lepic, le grade de général avec une dotation de 30,000 francs, de plus un don de 50,000 francs, qu'il s'empressa de distribuer à ses soldats.

Je passe au second trait, tiré des annales de la division d'Hautpoul.

Le 5e régiment de cuirassiers, qui faisait tête de colonne, est forcé d'exécuter un mouvement de retraite après avoir renversé plusieurs lignes russes, il se voit disputer le chemin par une masse de cavalerie ennemie. On se bat quelque temps corps à corps ; l'intrépide lieutenant Collin, déjà sabré, se trouve entouré. Il se défend comme un lion, huit à dix adversaires tombent sous ses coups. Son cheval est tué, il combat à pied... Près de succomber, il parvient à se saisir du cheval d'un officier supérieur qui n'a pu parer un coup de pointe énergique que Collin lui porta.

On ne saurait énumérer tout le chemin que ce brave eut à parcourir à travers les lignes ennemies avant de revenir auprès de ses camarades. Le régiment déplorait sa perte, lorsqu'on le vit accourir tout ensanglanté, et monté sur un magnifique cheval richement harnaché.

Le lieutenant Collin, particulièrement estimé du général d'Hautpoul, avait dans cette journée combattu de longues heures aux côtés de son général ; le voyant tomber blessé dangereusement, il s'était jeté au plus fort de la mêlée, sabrant d'estoc et de taille, pour rassassier sa soif de vengeance.

Mes souvenirs me reportent au déclin de ce jour mémorable, à ce mouvement où nous pûmes enfin prendre un peu de repos et déplorer nos pertes. Les ombres de la nuit ne tardèrent pas à envelopper de leur voile funèbre la vaste

hécatombe... Un silence de mort régna sur les deux camps...Les deux armées, épuisées par d'incroyables efforts, prises d'une sorte de stupeur en face de ce grand carnage, duquel n'était pas sorti une victoire décisive, gardaient leurs dernières positions de combat, séparées par la plaine sanglante, où durant huit heures tant de braves creusèrent et reçurent une tombe héroïque.

Peu à peu les mouvements se régularisèrent de part et d'autre ; on établit des bivouacs, et bientôt les feux dessinèrent les lignes ennemies. Les sanglots déchirants des blessés, ensevelis sous la neige qui n'avait cessé de tomber toute la journée, arrivaient jusqu'à nous.

L'aspect de ces innombrables feux, les manœuvres opérées en silence par les corps placés au second plan, tout faisait présager pour le lendemain une bataille encore plus acharnée. Jamais en moins d'espace un plus grand nombre de cadavres n'avait couvert la terre ; l'ennemi y laissa 10,000 hommes, les Français 6 à 7,000. A mesure que les hommes tombaient la neige les couvrait d'un même linceul ; et quand la nuit fut venue, quand les Français, maîtres du champ de bataille, eurent allumé sur cette vaste plaine les feux de leurs bivouacs, on vit d'espace en espace cette neige s'agiter, des blessés, engourdis par le froid, réveillés par ces lueurs qui leur promettaient des secours, secouer leur suaire glacé, se lever, et Russes ou Français, amis ou ennemis se traîner vers ces feux sauveurs. Tous y furent reçus comme des frères, et les secours de la chirurgie leur furent distribués sans qu'on songeât à s'enquérir de leur nationalité.

Mais un grand tumulte s'élève du côté de nos adver-

saires ! Nous en apprenons la cause par les officiers de retour d'une reconnaissance, c'est Alexandre qui renonce à la lutte. Il part et emmène à grands pas son armée vers la Prusse orientale, où il va retrouver ses réserves et ses vastes approvisionnements en vivres et en munitions.

Ce monarque, dont les troupes venaient d'être éprouvées si cruellement, cédait à la nécessité ; 40 pièces de canon, 16 drapeaux et 15,000 prisonniers étaient dans nos mains.

Dans cette sanglante affaire, Napoléon commandait en personne, il avait sous ses ordres le grand-duc de Berg, les maréchaux Augereau, Soult, Ney, Davoust et Bessières. Augereau fut grièvement blessé ; tous les officiers de son état-major furent atteints plus ou moins gravement. Le capitaine Marbot, aide-de-camp du maréchal (aujourd'hui général de division) avait, en marchant sur une batterie, essuyé le feu de si près, qu'un boulet lui troua son chapeau aussi nettement qu'aurait pu le faire un emporte-pièce.

Lè septième corps n'existait plus, la mitraille russe l'avait rayé des contrôles ; les hommes ou plutôt les ombres errantes qui avaient échappé à ces immenses funérailles furent versées dans les différents corps.

Au drapeau du 24e régiment de ligne se rallièrent quelques blessés qu'on ne put retenir aux ambulances. Pauvre 24e !... après la bataille il comptait à peine quatre cents baïonnettes. Ce noyau si digne d'intérêt et l'objet d'une glorieuse sympathie, fut incorporé dans la célèbre division Dupont, sous les ordres du prince de Ponte-Corvo.

La saison était au plus fort de ses rigueurs, l'armée avait besoin de se refaire. L'Empereur ne jugea pas à propos de frapper encore le coup de grâce, il crut sage de réparer ses

pertes; d'ailleurs Alexandre et le roi de Prusse son allié, avaient continué à battre en retraite jusque derrière la Pregel.

Les fertiles et riches contrées de la Poméranie présentaient des ressources puissantes, infinies ; Napoléon n'était pas homme à n'en point profiter. L'armée prit donc ses cantonnements entre la Vistule et la Passarge.

Plusieurs corps eurent mission, pour se distraire dans leurs heures de repos, d'enlever les places les plus importantes qui bordaient la Vistule, ainsi que Mariembourg et Dantzig. Les troupes n'eurent garde de négliger ce passe-temps : l'habitude est une seconde nature.

Le premier corps marcha sur Braunsberg, une des principales cités riveraines, afin de s'assurer ce point de passage et de pouvoir faire tête de colonne, à la reprise des hostilités.

En marche, le prince de Ponte-Corvo jeta sur les débris de l'infortuné 24e régiment, un regard plein d'une affectueuse et pénible émotion, son cœur se serra ; il se rappela involontairement le lendemain de sa brillante journée de Halle, où il escorta l'Empereur sur le champ de bataille tout jonché de cadavres, et vit Napoléon se découvrir avec respect devant les débris d'un régiment ennemi qui s'était noblement laissé anéantir.

Le général Dupont, dans le but de conserver ce qui restait du 24e régiment, voulut le mettre en seconde ligne à la prochaine affaire ; mais son colonel, le brave Semellé, qu'aucun péril n'étonnait, plein de sollicitude pour ce qui touchait à l'honneur et à la fierté du soldat, demanda

en grâce d'être placé à son rang de bataille, d'aller là où son numéro l'appelait, à l'avant-garde.

— Si votre volonté est irrévocable, dit le général Dupont, eh bien, je vous laisse toute liberté de manœuvres aux premiers coups de fusil.

L'occasion ne tarda pas à s'offrir.

Auprès d'un vaste feu de bivouac, la veille du combat attendu, le colonel s'entoura de son régiment.

— Mes camarades, dit-il, l'Empereur a été témoin de notre terrible destruction à Eylau, il m'a fait proposer de nous envoyer sur les derrières de l'armée dans quelques bonnes villes de Prusse, pour nous refaire de nos désastres... J'ai répondu que le 24e regarderait ce privilége comme un déshonneur.

— Ah! oui, mille tonnerres!... Ah! oui, s...n...D... vous avez bien fait et bien dit colonel!... s'écrièrent ces braves, de toute leur énergie.

— Eh bien, mes camarades... Eh bien, mes amis, c'est pour demain notre revanche sur les Prussiens; si notre rang de bataille nous favorise, mes amis, pas un coup de fusil, pas un seul, mais à la baïonnette!

— A la baïonnette! répétèrent toutes les voix, avec cette mâle exaltation des soldats de la grande armée à l'approche d'une bataille.

Aussitôt le régiment, ou pour mieux dire ce lambeau de régiment s'organisa en cinq pelotons d'hommes valides. Les cinq pelotons se groupèrent autour de leurs feux séparément, et durant de longues heures on ne parla plus que du nouveau titre, espéré pour le lendemain, à l'estime et à l'admiration de l'armée entière.

L'ennemi nous attendait en grande force, non loin de Braunsberg, malgré son échec du 16, à Ostrolenka ; 20 pièces de canon firent bientôt pleuvoir au hasard dans la direction de la route, boulets, obus et mitraille.

En ce moment la neige tombait à larges flocons, nous pûmes à l'aide de ce rideau blanc manœuvrer sans être aperçus, et fondre inopinément sur la ville en tournant l'ennemi par sa droite.

Un rayon de soleil démasqua notre mouvement, l'ennemi reforma son aile droite pour nous faire face, mais déjà nous atteignions les jardins d'enceinte. Ma compagnie, commandée par le lieutenant Tasset, engage aussitôt le combat corps à corps avec un bataillon de grenadiers prussiens, postés en réserve sur la place du grand faubourg, en avant du pont de la Passarge. Dès lors, la fusillade se croise, ardente et sans relâche ; Tasset est tué, je prends le commandement de la compagnie. Je fais remarquer aux hommes une certaine hésitation dans la troupe qui nous est opposée ; nous crions tous d'une seule voix : A la baïonnette ! Le clairon sonne la charge... une balle l'étend à terre, je me saisis de son instrument, trop inhabile pour en tirer les notes de circonstance, je les remplace par le cri de *Vive l'Empereur !* Devant cette exclamation magique, rien jamais n'avait su résister aux Français.

Le bataillon prussien tire au hasard et se prend à fuir. Infanterie, artillerie, cavalerie traversent dans une confusion effroyable et la baïonnette aux reins, le pont, leur unique ressource.

Nous n'étions pas soixante réunis, c'était trop peu pour barrer le pont, mais c'était assez pour cribler ceux qui

en tenteraient le passage ; nous tirions à bout portant. Le pont est bientôt couvert de cadavres, l'ennemi cherche de tous côtés des issues pour effectuer sa retraite qui se changeait en affreuse déroute.

Pendant une heure, l'un des plus beaux régiments de la cavalerie prussienne soutint avec une grande bravoure la retraite de l'armée ; c'était les *Hussards noirs*, surnommés par eux-mêmes la terreur des Français. Ce régiment comptait six forts escadrons, et était commandé par un Français ! un émigré, le marquis de la Roche-Aymon. Il se trouvait en ce moment aux prises avec quatre faibles escadrons du 5e régiment de chasseurs, commandés par leur colonel, l'intrépide Bonnemain (depuis lieutenant-général). Plusieurs charges à fond, exécutées avec une grande valeur par nos chasseurs, triomphèrent enfin du nombre et de la résistance opiniâtre des ennemis.

La crainte d'être pris donna de la vigueur aux *hussards noirs*, ils sautèrent par-dessus les amoncellements de morts et de blessés, et parvinrent à se confondre parmi les fuyards.

La division Dupont avançait au pas de charge, toujours précédée par le 24e régiment.

Liberté de manœuvre, avait dit le général Dupont ; liberté de manœuvre avait répété le colonel Semellé à ses chefs de pelotons... Aussi chaque groupe s'était élancé par des chemins et par des rues divers, par les jardins, par les faubourgs, et toutes ces fractions pénétrèrent dans Braunsberg. Une résistance, essayée dans la rue principale, dut plier devant nous ; la victoire fut complète.

Faisons trêve pour le moment aux récits de combats, il

me revient à la pensée une histoire bien touchante, une grande affliction que j'ai eue à partager.

ALBERTINE

ÉPISODE

Mon régiment fut cantonné pendant un peu de temps dans un village, près d'Elbing, quelques jours après la bataille d'Eylau. Les officiers furent logés dans un château appartenant au baron de ***.

Le châtelain nous accueillit de la façon la plus courtoise, la baronne, que nous n'avions occasion de rencontrer que fort rarement, ne quittait pas l'appartement de son fils unique, dangereusement malade, disait-on.

On voit assez fréquemment à la suite de ces hospitalités forcées, en pays ennemi, de légères collisions s'élever entre les militaires et les habitants ; pendant le peu de jours que nous restâmes au château, je fus chargé par le colonel de veiller au maintien de l'ordre.

Le baron et la baronne eurent souvent recours à mon ministère ; de là naquirent des relations dont nous n'eûmes qu'à nous louer réciproquement. Je m'employai même et je réussis à obtenir en faveur de leur fils un passe-port pour Kœnisgberg, où il désirait aller rétablir sa santé. Je le fis accompagner aux avant-postes par un sous-officier de ma compagnie, le sergent Lefebvre, cœur brave, droit et loyal, sur qui l'on pouvait se reposer en toute confiance.

Après ce court séjour au château, nous marchâmes sur Braunsberg, où eut lieu l'affaire dont je viens de parler au chapitre précédent.

Au moment où victorieux, nous arrivions à l'extrémité de la rue principale de la ville, j'aperçus un jeune officier prussien, qui s'exténuait en vains efforts pour ramener quelques tirailleurs au combat ; il bravait notre feu avec une intrépidité que je ne pouvais me défendre d'admirer. Nous n'étions pas à plus de trente pas de lui, on l'eût dit invulnérable. Je saisis l'instant où il me fut possible de lui couper la retraite, je m'élançai vers lui en criant : « Rends-toi » ; il se défendit, mais je parvins à le désarmer, il demeura mon prisonnier.

J'attachais le plus grand prix à ma capture, je m'en réjouissais, lorsqu'un de mes soldats, pensant que je luttais avec un ennemi, l'ajuste... et ce brave jeune homme tombe dans mes bras en m'appelant d'une voix étouffée : Son bon camarade... son frère ! La balle l'avait atteint en pleine poitrine.

J'étais hors de moi, et si j'eusse connu alors l'auteur de ce meurtre, quelque louable que fut son intention, j'aurais à coup sûr payé d'un châtiment un acte méritoire en soi.

Je remis mon pauvre blessé au sergent Lefebvre qui se trouvait près de moi, je le lui recommandai particulièrement, et je retournai à la poursuite de nos adversaires.

Lorsque les Prussiens furent chassés, nous prîmes position dans la ville et mon premier soin fut de courir à la recherche du blessé confié à mon sergent. Ce dernier avait été blessé lui-même quelques minutes après mon éloignement, toutefois, il n'avait abandonné l'officier prussien

qu'à l'heure où ses soins lui étaient devenus complètement inutiles : Mon prisonnier n'était plus. Un soldat, qui avait été témoin de la mort de ce jeune homme, m'informa du triste événement et me raconta les détails qui suivent :

» — Vous nous aviez à peine quittés que le sergent fut blessé au bras droit d'un coup de feu ; je lui offris de me charger du prisonnier, il s'y opposa en dépit de sa blessure et de mes instances.

» Nous déposâmes le blessé dans une maison et je courus à l'ambulance chercher un chirurgien ; mais à mon retour le jeune officier avait cessé de vivre... Le sergent pleurait à chaudes larmes, il ne songeait qu'à son désespoir et ne s'occupait même pas de la perte de son sang, qui l'affaiblissait à vue d'œil ; on le pansa presque de force, et il partit immédiatement avec un convoi de blessés. Il m'a chargé de vous remettre cette montre, ce médaillon et ce portefeuille de la part du malheureux officier. Ce jeune homme, assure le sergent, désirait ardemment et de toute son âme vous voir avant de mourir. Sans cesse il vous appelait, il expira votre nom sur ses lèvres. Le sergent ne voulait pas partir sans vous avoir vu, il avait à vous dire tout ce qu'il avait appris de l'officier prussien. Au surplus, mon lieutenant, le sergent a promis de vous écrire dès son arrivée à l'hôpital. »

Je ne comprenais pas parfaitement, je pensais que ce soldat s'abusait, car je ne me souvenais aucunement d'avoir jamais connu l'officier prussien. J'étais persuadé qu'il en était de même du côté de mon sergent. Tout ce que je venais d'entendre s'enveloppait pour moi d'un épais mystère, il me tardait de l'éclaircir.

L'image de cet infortuné jeune homme ne me quittait pas ; tant d'intérêt s'attachait à sa personne ! Vingt ans, une physionomie noble et douce, une bravoure admirable et toutes les apparences d'une âme d'élite. Lorsque je l'avais désarmé, il m'avait semblé aussi heureux de tomber entre mes mains, que j'éprouvais de joie de ne l'avoir pas blessé. Dans cet instant, trop rapide, hélas ! nos cœurs s'étaient compris, une cordiale sympathie paraissait devoir nous lier à jamais.

Je voulus le revoir encore. Sur ses traits, qu'altérait seule la pâleur de la mort, se lisait toute la sérénité d'une âme pure. Je donnai des ordres pour que les derniers devoirs lui fussent honorablement rendus ; puis je m'éloignai de cette maison le cœur attristé et les yeux humides... J'avais vingt ans aussi, moi, une mère, une sœur, dont j'étais la pensée, l'adoration... Peut-être avait-il une mère, une sœur ?

L'armée entra en cantonnement ; mon régiment occupa Frauenbourg ; alors j'ouvris, non sans une peine infinie, le portefeuille fermant à secret que le soldat m'avait remis. Ce portefeuille contenait un portrait ; celui d'une jeune personne de la plus rare beauté. Des chiffres enlacés et une devise d'amour me confirmèrent dans la croyance que cette image était celle de sa compagne ou de la femme destinée à l'être un jour.

Je ne possédais pas assez la langue allemande pour comprendre le sens des papiers renfermés dans le portefeuille ; eux seuls cependant pouvaient m'apprendre quelle était la famille du malheureux jeune homme. J'avais peur d'une indiscrétion, et je ne voulais confier à personne ce secret

qui n'était pas le mien. A force de temps et de patience j'arrivai enfin à traduire les lettres, et je fus en état d'agir.

Jugez de ma douleur, lorsque je découvris que cet officier n'était autre que le colonel Eugène de***, fils du baron, naguère notre hôte... C'était moi, sans le connaître personnellement, qui lui avais fourni les moyens de gagner Kœnigsberg... Passionnément aimé de la jeune fille dont il m'avait fait remettre le portrait, il attendait la fin des hostilités pour s'unir à elle.

Cette jeune fille se nommait Albertine ; sa dernière épître portait une date encore fraîche. Elle apprenait à son ami que le château de sa mère était occupé par Napoléon. « Nous nous sommes réfugiées à la ville, poursuivait-elle, ma mère s'y trouve plus calme. La vue seule d'un Français exalte mon indignation ; on redoute de moi quelque imprudence, nous ne sortons pas et nous ne recevons personne. Depuis que l'Empereur des Français habite le château, nous avons obtenu la liberté d'un assez grand nombre de prisonniers. Ah ! plût à Dieu que la captivité soit l'unique malheur qui te menace ! Toute mon ambition est dans ces deux mots : Te revoir !

» Si tu savais ! je n'existe plus depuis ton départ, mon bien-aimé... Des visions affreuses m'assiègent le jour et la nuit... La mort me serait plus douce mille fois que de voir durer plus longtemps cette déchirante séparation. Eugène ! Eugène ! Pourquoi nous avoir fui ? Pourquoi avoir quitté ton Albertine ? Sais-tu que c'est presque de l'ingratitude ? Que n'ai-je fait... Que ne ferais-je pas pour toi ? Comme je t'aime ! Les grandeurs, les splendeurs du rang le plus élevé du monde, j'ai tout sacrifié, tout répudié, renoncé à tout

sans efforts, avec bonheur, pour m'entourer de ton amour : Pour toi, n'ai-je pas pas osé braver jusqu'aux décrets d'un père puissant, d'un père illustre? Reviens, oh reviens auprès de ton amie, chaque heure de la journée sonne pour elle une nouvelle agonie.

» L'honneur ! l'honneur te rappelait, dis-tu, au poste du danger. Mais cet honneur fatal, insatiable, ne lui avais-tu donc pas, ami, payé ta dette assez chèrement? Ta dernière blessure saigne encore à mon cœur. Eh quoi ! les larmes de ta mère, mes sanglots si éloquents n'ont pu te retenir !... A peine convalescent marcher à de nouveaux périls... Oh ! du moins, n'expose pas des jours qui ne t'appartiennent plus... ils sont à moi, Eugène, toi mort, je meurs... Combien j'en veux à cet officier qui protégea ta fuite! Comme toi, je l'avais pu bénir jusqu'au jour du péril, mais aujourd'hui je hais, je maudis sa générosité. Je lui demande compte des motifs qui l'ont entraîné. Tu appelles cela du désintéressement! Qui me dit à moi, qu'il n'ait pas eu soif de sang, qu'il n'ait pas cherché à répandre le tien? Pourtant ma tendre mère gémit de la haine que je manifeste à tout propos pour qui porte le nom de Français. Je cesse mon explosion d'animosité par vénération filiale. »

Une lettre d'Eugène, non-achevée, renfermait ces lignes :

« Et tu viens m'accuser, moi qui voudrais avoir mille existences pour te les donner toutes ! Tu oses me dire que ce n'est pas pour moi un devoir sacré que de rejoindre notre infortuné monarque, afin de repousser cet audacieux Napoléon ! Le destin qui sert son ambition effrénée, doit-il donc ne finir jamais de le favoriser? Un temps viendra, n'en doutons pas, où lassé de protéger l'injustice et l'agres-

sion, la fortune assistera les braves opprimés aujourd'hui. Quelques jours encore, mon amie, et tu me verras revenir vainqueur. Dis, quelle gloire pour nous deux! N'en dois-je pas la première part à ton amour, à ta sublime condition, à tes sacrifices angéliques? Oh! alors, quelles récompenses vaudront une parole de tes lèvres! Quels trophées me seront aussi doux qu'un baiser d'Albertine! »

Malheureuse mère! m'écriai-je à cette lecture, infortunée jeune fille! Comment vous instruire toutes deux de la catastrophe horrible qui est venue vous frapper?

Ces anxiétés douloureuses tourmentaient péniblement mon esprit, lorsqu'une lettre du sergent Lefebvre ajouta de nouveaux détails à ceux que m'avait fourni le soldat Nattier.

« Malgré ma blessure, m'écrivait le sergent, je refusai d'abandonner le brave jeune homme que vous m'aviez confié. Tandis que Nattier s'en alla chercher un chirurgien, j'essayai d'étancher le sang qui coulait en abondance de cette noble poitrine. Revenant pour ainsi dire à la vie, le jeune officier ouvrit les yeux, me regarda d'un air de surprise et vous demanda. Je lui répondis que vous étiez hors de la ville, et que l'on continuait à se battre.

» — J'aurais tant besoin de lui parler, dit-il avec un soupir, mais vous sergent, ne me reconnaissez-vous donc plus. Avez-vous oublié qu'un soir, vous voulûtes bien m'accompagner jusqu'aux avant-postes français?

» Oh! ce coup-là m'abattit, mon lieutenant, j'aurais donné tout au monde pour sauver ce brave officier. Chaque instant l'affaiblissait davantage, il ne cessait de vous appeler. — Ce cher lieutenant, j'aurais bien des con-

fidences à lui faire... Sergent, ajouta-t-il d'une voix expirante, remettez-lui ce médaillon, ainsi que mon portefeuille... priez-le, de les faire parvenir à ma malheureuse mère... dont il connaît toute la tendresse.

» Et des larmes brûlantes inondaient son visage déjà livide.

» — Conservez ma montre... elle est à vous... Qu'il voie ma mère... mon Albertine... et qu'il... et qu'il...

» Sa bouche devint glacée, mon lieutenant, elle n'articula plus... il expira dans mes bras. J'ai remis le portefeuille à Nattier, il vous donnera également la montre ; ce sera une triste consolation pour la pauvre mère... Enfin ! je m'estimerai heureux d'avoir aidé à soulager une douleur si grande. J'avais coupé une mèche de ses cheveux, je la joins à ma lettre. »

Ce récit m'imposait une pénible obligation. Je donnai avis à mon colonel de tous ces événements, il me conseilla de partir pour Elbing. Je lui obéis ; quelques heures après j'étais chez l'infortunée baronne.

Quelles scènes déchirantes m'attendaient là, et dans quelle position embarrassante je me trouvai jeté ! Des prisonniers faits à Braunsberg par les Prussiens avaient annoncé les résultats du combat, on savait que mon régiment avait taillé en pièces le régiment d'Eugène, que le nombre des tués et des blessés montait à un chiffre considérable; nul n'avait pu donner des nouvelles du colonel Eugène...

Albertine était depuis vingt-quatre heures, dans un état déplorable; sa raison s'égarait. Elle accourut vers moi, en désordre, les cheveux épars.

— Où est-il ? où est-il ? où est Eugène ? Qu'est-il devenu ?

Vous me l'avez ravi... Oui, c'est vous qui me l'avez arraché, infâme Français!... Ah ! vous l'avez assassiné... Non, non, Monsieur... non, vous me le rendrez, n'est-ce pas ? Au nom du ciel, rendez-le moi !

Ses regards, ses gestes, ses éclats désordonnés, tour à tour bouleversaient et glaçaient mes sens. Je ne trouvais plus de voix.

Mon attitude confirma les parents d'Eugène dans leurs pressentiments sinistres ; dès lors, ce fut un tableau de désespoir général que la plume essaierait en vain de retracer.

Je restai jusqu'au soir au milieu de cette famille en larmes; quand je partis la baronne n'était pas encore revenue de son premier évanouissement. La sœur d'Eugène, plongée dans une morne stupeur, ne répondait à aucune question. Albertine avait perdu le peu de raison qui lui restait... Elle me nommait son Eugène, parcourait tous les appartements, demandant à voir sa robe de noce... J'avais le cœur navré.

Le baron seul avait reçu ce coup terrible, avec la force d'âme qui caractérise un homme supérieur. Il prît, non sans une vive émotion, les précieuses reliques que j'apportais, et désira être informé de toutes les circonstances connues de moi.

— Vous voyez, mon ami, la situation dans laquelle je me trouve. Tous ceux qui m'entourent sont certes bien à plaindre; mais le plus malheureux, c'est moi, le coup est mortel.

En disant ces mots, il plaça la main sur son cœur en regardant le ciel.

— Que Dieu protége vos jours ! poursuivit-il, revenez me

voir au retour de la campagne ; si je survis à cette épouvantable catastrophe, vous trouverez en moi, un ami, un père, qui n'oubliera jamais votre générosité.

Je m'éloignai de cet asile de désolation, le deuil au cœur. Partout et sans cesse, une pensée me tourmentait. Il était temps que ma douleur trouvât à se distraire par de nouveaux combats.

Nous remportâmes à Friedland, la victoire décisive que l'on sait, et la paix fut signée à Tilsitt ; paix aussi désastreuse pour nos adversaires que glorieuse pour la France.

Après cette bataille, l'armée eut ordre de rétrograder. Nous prîmes la route de Berlin, en passant par Braunsberg, où, deux mois avant, le pauvre Eugène avait trouvé la mort.

J'avais hâte d'apprendre des nouvelles de sa famille; j'allais devancer mon régiment pour me rendre au château, lorsque je vis accourir à ma rencontre le sergent Lefebvre vêtu en bourgeois.

— Ah ! mon lieutenant, me dit-il, je venais au-devant de vous ; Monsieur le baron est ici, il désire vous voir. Mlle Albertine habite également Braunsberg, et moi, mon lieutenant, j'ai mon congé, je suis propriétaire de la maison où est mort le malheureux fils du baron. Venez chez moi, je vous raconterai tout ce qui s'est passé depuis votre départ.

Arrivé chez lui, je trouvai la maison à peu près transformée en un petit temple ; la chambre mortuaire d'Eugène était tendue de noir, une urne cinéraire enfermant son cœur, était déposée sur un marbre noir.

Lefebvre m'apprit qu'à sa sortie de l'hôpital, il s'était

arrêté au château de***. Le baron avait acheté la maison de Braunsberg, l'avait embellie et la lui avait donnée en propriété, à la condition qu'il l'habiterait et qu'il ne quitterait plus la famille. La baronne n'avait pas survécu à son fils ; la sœur d'Eugène avait suivi de près sa mère dans la tombe.

Albertine, rendue à la raison, avait entièrement renoncé au monde. Privée de sa mère, elle s'était logée dans une maison voisine de celle de Lefebvre ; elle distribuait aux pauvres de la contrée d'abondantes aumônes.

Chaque jour, à heure fixe, elle venait prier et pleurer sur les restes de son ami ; l'idée de le rejoindre un jour, de se réunir à lui, pouvait seule soulager sa douleur.

Le baron était venu demeurer auprès d'Albertine, il n'existait plus que par les douces consolations de cette jeune fille éplorée.

Je n'osais aller vers eux, mais Lefebvre m'assura qu'ils étaient impatients de me revoir et qu'ils m'attendaient.

Lorsque j'entrai chez le baron, Albertine était auprès de lui, occupée à préparer les aumônes du lendemain.

— Je craignais bien, mon ami, de ne plus vous revoir, me dit le baron, en m'ouvrant ses bras, mon fils, embrassez-moi !

Il me serra sur son cœur, avec une vive émotion et en m'arrosant de larmes.

Albertine, vêtue de noir, m'appelait son frère.

— Nous vous attendions depuis longtemps, reprit le baron, il nous reste une dernière faveur à vous demander, et nous comptons trop sur votre cœur, pour croire à un refus.

Je n'hésitai pas à promettre.

Le baron me remit alors un médaillon entouré de diamants.

— Le monarque dont vous voyez l'image, me dit-il, est le père d'Albertine, de ce modèle de vertu et de beauté qui avait abdiqué pour mon fils, tous les privilèges de son royal berceau, tout son brillant avenir. Maintenant qu'elle se regarde comme unie pour toujours à celui qu'elle aima tant, elle vous remet ce gage, à vous le dernier bienfaiteur de son époux. Elle veut ainsi consommer tous les sacrifices, et se consacrer entièrement à ses pénibles regrets.

Le baron se retira après avoir prononcé ces paroles. Il me fallut quitter sans les revoir, l'auguste vierge et l'hôte vénérable dont le souvenir, après tant et de si longues années, vient encore m'arracher des larmes.

Parmi les notes prises pendant nos grandes guerres, écrites les unes au bruit du canon, les autres à la lueur de l'incendie, le soldat relit avec bonheur celles qui lui rappellent des actes d'humanité; ces souvenirs sont les douces provisions de l'âme, ils la nourrissent, la rafraîchissent durant les loisirs de la paix.

GUTSTADT

FÉVRIER 1807

GUTSTADT

FÉVRIER 1807

Peu de jours après la bataille d'Eylau, le 9e corps d'armée fut entassé dans la jolie, la coquette petite ville de Gutstadt. Mon régiment s'établit tant bien que mal dans un moulin, dont il occupa tous les bâtiments. Nous étions une cinquantaine d'officiers, le meunier et sa femme nous avaient cédé les deux grandes pièces de la maison d'habitation, et s'étaient blottis dans la cuisine.

Malgré cet encombrement, il n'y eut pas le moindre trouble ; l'excellente meunière ne voulut laisser à personne le soin de préparer nos repas.

Je vois encore cette jeune femme, mère de quatre jolis enfants, belle, fraîche, alerte, allant et venant avec le sourire sur les lèvres, ayant toujours une parole bienveillante pour chacun ; se multipliant pour satisfaire nos robustes appétits, en même temps qu'elle veillait sur sa chère couvée ; elle allaitait ses deux plus jeunes enfants, deux jumeaux charmants.

Selon la coutume, quelques-uns d'entre nous songèrent à exprimer leur reconnaissance d'une façon un peu trop soldatesque à notre aimable hôtesse. Je me souviens d'un lieutenant qui fut expulsé pour inconvenance ; mais la

lieutenant qui fut expulsé pour inconvenance; mais la meunière, elle-même, le ramena au milieu de nous, après lui avoir fait une légère morale.

Cette excellente femme avait gagné tous nos cœurs, et, à l'exception du lieutenant B..., dont je parlais tout-à-l'heure, elle demeura sacrée pour tous. Elle fut notre amie, notre sœur. Et bien que son frère au même titre que mes camarades, je crus reconnaître en elle plus d'amitié que de fraternité pour moi. Je l'avoue, je trouvai l'épreuve rude.

Enfin, lorsqu'après trois jours nous prîmes notre rang de bataille pour marcher à l'ennemi, nous l'embrassâmes tous. Comme nous, elle et son mari étaient fort émus. Elle nous suivit des yeux aussi loin que put s'étendre son regard.

Brave et digne femme! un pressentiment sinistre l'agitait sans doute... Il ne se vérifia que trop cruellement; car, de ce beau régiment qui comptait 1,800 hommes et 50 officiers, 300 soldats et 8 ou 10 d'entre nous seulement échappèrent à cette sanglante hécatombe, qu'on nomme la bataille d'Eylau.

Peu de jours après, le hasard nous ramena dans Gutstadt; je me rendis au moulin avec les quelques camarades qui me restaient. Le meunier était accouru au-devant du régiment; il apprit combien le pauvre 24e avait été mutilé. Cette nouvelle porta la désolation dans l'excellente famille.

En arrivant au moulin, nous trouvâmes la meunière absorbée, n'osant nous interroger. Après quelques instants cependant, elle put nous adresser quelques questions; à chaque nom qu'elle prononçait, nous répondions : Dangereusement blessé... ou mort!...

Il me serait impossible de décrire le désespoir de ces braves gens. La meunière noyée dans ses pleurs, perdait la voix, et nous aussi, nous pleurions nos camarades... Je ne crois pas avoir éprouvé de plus douloureuse émotion que pendant la triste journée que nous passâmes au moulin.

Gutstadt, sillonnée à diverses reprises par plusieurs corps d'armée, avait été ruinée de fond en comble. Mais un malheur plus terrible lui était réservé.

Les grandes manœuvres des parties belligérantes, avaient tour-à-tour jeté dans Gutstadt, les Français, les Russes et les Prussiens. Plusieurs fois la ville fut prise et reprise, je dois le dire, les Français seuls y laissèrent de bons souvenirs.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis les mouvements de troupes qui avaient porté l'effroi dans la ville de Gutstadt (ville autrefois florissante, habitée par une riche bourgeoisie), au point que l'émigration des classes aisées fut presque générale. Ceux qui ne purent ou ne voulurent pas abandonner le foyer domestique succombèrent tous... tous! aux plus atroces fléaux dont un peuple puisse être frappé; la famine et la peste!

Gutstadt se trouvait sur la route que nous suivions, nous apprîmes le sort épouvantable de cette cité. Nous tournions en ce moment les murs de la ville, quelques amis et moi, nous ne pûmes résister au vif désir de connaître le sort de l'intéressante famille du meunier. Nous parcourûmes en tremblant les rues désertes, on se heurtait à chaque pas contre des débris de mobiliers jetés hors des habitations, et en partie consumés par les flammes, pour anéantir selon l'usage les miasmes pestilentiels, redoutables aux survivants.

Un silence de mort planait sur la ville, les portes et les fenêtres des maisons étaient ouvertes ; des cadavres à peine recouverts gardaient le seuil de ces maisons, en attendant le char funèbre ; aucun être vivant n'apparaissait...

Nous pressons notre marche, nous courons, l'effroi dans l'âme, jusqu'au moulin. Là, nous sommes saisis de terreur en présence d'un squelette à demi renversé sur un banc de pierre qui était auprès de la porte d'entrée. Au bruit inaccoutumé de l'approche de créatures humaines, le squelette se redresse avec lenteur, nous reconnaît, essaye de nous parler... Sa langue paralysée ne peut rien articuler, un son rauque s'échappe difficilement de sa poitrine, il nous fait signe d'entrer. Ce squelette... c'était le meunier, le maître de cette maison naguère opulente, et dont la famille joyeuse nous avait accueillis si fraternellement.

Je pénétrai tout hésitant dans la grande salle : Huit cadavres gisaient-là, méconnaissables... La mère, ses enfants, des serviteurs étaient étendus pêle-mêle et sans vie. Je m'élançai vers la mère qui tenait embrassés ses deux jumeaux... Morte !... tous morts !...

En fuyant ce spectacle d'horreur, je voulus adresser quelques paroles consolantes au pauvre pestiféré, son regard était terne, ses yeux rentrés au fond de leurs orbites, ses jambes enflées outre mesure. Je lui parlai, il ne me répondit pas. Ne sachant que tenter et voulant néanmoins lui venir en aide, je lui passai ma gourde au cou, elle contenait de l'eau-de-vie, le moribond me laissa faire d'un air stupide, je portai la liqueur à ses lèvres, en lui penchant la tête en arrière.

Je ne parvins à en introduire quelques gouttes dans

son gosier desséché qu'à force de temps et de patience, son larynx ne s'ouvrait déjà plus. A peine la liqueur pénétra-t-elle dans la gorge du malheureux meunier, qu'il fit un mouvement convulsif, ses bras s'agitèrent, son regard devint fixe et ardent, son corps se roidit, puis... plus rien !...

Gutstadt ! Gutstadt ! malheureuse ville ! Ton nom seul éveille en moi de bien douloureux souvenirs !

ÉPISODE

DE LA

GUERRE DE PRUSSE

1806

ÉPISODE

DE LA

GUERRE DE PRUSSE

1806

Napoléon et Alexandre avaient trop bien mesuré leurs forces respectives à Austerlitz, pour qu'il leur restât, à l'un et à l'autre, aucun doute sur les résultats d'une lutte nouvelle entre eux.

L'Empereur de Russie humilié, dissimulait son ressentiment contre Napoléon ; mais ce dernier ne tarda pas à découvrir la haine dont il était l'objet à travers le mensonge et l'astuce diplomatique dont on l'enveloppait.

Après la campagne d'Austerlitz, il fut convenu qu'on rédigerait à Paris un traité de paix selon les bases définies par les deux souverains ; on s'en souvient, Alexandre refusa sa signature, sous prétexte que son ambassadeur s'était écarté de ses instructions.

L'armée française était alors cantonnée dans les différents cercles de la Confédération germanique. Elle n'attendait que la ratification de ce traité pour rentrer en France.

L'Empereur n'eut pas plutôt deviné la ligue nouvelle,

qu'il donna l'ordre aux sept corps d'armée, commandés par Bernadotte, Lannes, Davoust, Ney, Soult, Angereau et Lefebvre, ainsi qu'à toute la cavalerie de réserve, dont Murat avait le commandement en chef, de se tenir prêts à entrer de nouveau en campagne.

La Prusse, qui jusqu'alors avait religieusement maintenu sa neutralité, crut le moment propice pour faire cause commune avec la Russie, afin de s'opposer à la redoutable initiative de la France, dont les forces considérables, placées au sein des contrées allemandes, lui donnaient les plus vives inquiétudes.

Le roi Guillaume avait entrepris d'organiser une contre-Confédération, à l'aide des principautés orientales avoisinant les frontières de son royaume, ou enclavées dans dans son territoire. Toutefois il agissait avec une grande circonspection, n'ignorant pas qu'aux yeux de Napoléon c'était là un *casus belli.*

Au moment où l'ambassadeur de la cour de Berlin portait aux Tuileries les assurances toutes pacifiques de son maître, celui-ci traitait secrètement avec la Russie, l'Angleterre et la Suède. Des préparatifs de guerre formidables avaient lieu dans toute la Prusse. Napoléon, quoique parfaitement instruit de ces menées hostiles, feignait l'ignorance.

La presse dans les deux pays devenait chaque jour plus acerbe, plus agressive, outrageante même à l'égard des deux souverains. Un journal français sérieux s'oublia au point de déverser l'outrage sur la personne de la reine de Prusse, cette belle et gracieuse souveraine, adorée de tous ses sujets.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre en feu tout le pays.

Un jeune prince, idole de ses soldats, l'un des plus beaux hommes du royaume, surnommé le beau prince Louis, ne craignit pas de se déclarer ouvertement le chef de la levée de boucliers contre la France. Le cri de guerre, parti des salons dorés, descendit sur les places et dans les rues de la capitale. Berlin fut inondé de pamphlets et retentit de chants belliqueux. Chaque soir, des groupes s'assemblaient sous les fenêtres de l'ambassadeur de France, pour y vociférer en chœur des chansons où les noms de Napoléon et de plusieurs de ses géneraux étaient l'objet de la raillerie la plus insultante.

Des officiers de la garde poussèrent l'insolence jusqu'à venir aiguiser leurs sabres sur les colonnes de granit placées à l'entrée de l'ambassade française.

Parfaitement convaincu de la mauvaise foi de Frédéric-Guillaume, l'Empereur ne perd pas une minute pour disposer et concentrer ses divers corps d'armée. Il est bientôt prêt à tout événement, il lui tarde même d'avoir un prétexte plausible pour fondre sur la Prusse, avant que la Russie, alliée naturelle des états du Nord, ne vienne compliquer la situation.

Heureusement le manifeste du cabinet de Berlin ne tarda pas à paraître, c'était une déclaration de guerre des plus énergiquement formulées.

L'Empereur s'était déjà rendu à Bamberg, lieu désigné pour siége de son quartier-général ; il y était arrivé le 6 octobre, jour de la publication du *factum* en question.

L'armée prussienne comptait 230,000 hommes de toutes

armes; Napoléon n'en avait pas plus de 100,000 sous ses ordres.

Dès le 9, au matin, quelques coups de fusil provoquent nos vedettes.

Bernadotte lance aussitôt le général Maison sur Schleitz, fortement occupé par les Prussiens. Un combat rapide et vigoureux tourne bientôt à l'avantage des Français, l'ennemi fuit en désordre dans la direction de Saalfeld.

Le lendemain 10, la division Suchet, du corps de Lannes, reçoit l'ordre d'enlever cette dernière ville, défendue par le prince Louis de Prusse qui commandait l'avant-garde du prince Hohenlohe.

Ce fut le premier engagement sérieux de la campagne; les troupes des deux côtés rivalisèrent d'ardeur. Le choc fut vif et meurtrier.

Le prince Louis déploya dans ce combat une grande bravoure personnelle, mais il était dit que la destinée du royal jeune homme, le plus ardent instigateur de cette grande lutte, devait se clore le jour où il trouvait l'occasion de déployer les éminentes qualités du général et le courage du soldat.

Au plus fort d'une mêlée, la cavalerie que dirige le prince est contrainte de céder à l'élan de nos hussards. Après avoir vainement tenté de la rallier, suivi de quelques escadrons, il se précipite avec une téméraire impétuosité au plus profond des rangs français. Bientôt cernés, les Prussiens résistent vigoureusement; la présence du prince, le péril qu'il court animent les braves placés sous ses ordres; la lutte prend un caractère d'acharnement terrible; pas un

cavalier prussien ne se rend sans avoir été sabré, un bien petit nombre s'échappe.

Le prince Louis, supplié par son entourage de rejoindre le gros de l'armée, refuse d'écouter ce sage conseil, il veut sa bonne part du combat. Tous les officiers de son état-major tombent sous ses yeux. Plusieurs fois il parvient à se frayer un passage, laissant autour de lui des traces de son audacieuse bravoure... Quatre hussards l'entourent; ils l'ont reconnu, ménagent leurs coups et le somment de se rendre. Le prince pour toute réponse en blesse un, deux, mais au moment où la lame de son sabre va retomber sur le maréchal-des-logis Robert, ce militaire, pour sauver sa vie fait un mouvement défensif; le prince lancé ne peut éviter le sabre de son adversaire, et tombe percé d'outre en outre... Mort. Depuis une heure, il se battait en dépit de nombreuses et très-graves blessures.

La retraite des Prussiens se fit alors avec précipitation; le champ de bataille sur lequel mon régiment arriva le soir même témoignait de maints actes d'héroïsme, dignes d'être transmis à l'histoire.

Les habitants de la ville étaient accourus en hâte pour secourir les blessés et donner la sépulture aux morts.

Je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi le spectacle d'une cinquantaine de chevaux hors de combat. Ces pauvres animaux, les uns harnachés à la prussienne, les autres à la française, s'étaient réunis et avancés pour ainsi dire en ordre sur le bord de la route, où ils poussaient de lamentables hennissements, comme pour implorer du secours... Ceux-ci avaient les jambes cassées, ceux-là les jarrets coupés, les autres d'énormes plaies béantes, tous

étaient désormais impropres au service, la mort seule devait finir leurs souffrances.

La funèbre nouvelle de la mort du prince Louis, répandue par la ville, y causa une consternation profonde et générale. Les principaux habitants reçurent de nos soldats la dépouille de ce beau et vaillant guerrier, auquel on avait donné une garde d'honneur, en attendant des funérailles dignes de son rang.

Arrivé trop tard pour la lutte, mon régiment prit position sur le champ de bataille même. J'allai, en compagnie de quelques frères d'armes, voir les restes du malheureux prince.

Son corps était déposé dans une église sur un lit de parade; bien qu'il fut toujours en uniforme nous pûmes compter ses blessures, elles étaient nombreuses.

D'une taille élevée, le prince Louis avait la physionomie régulière et douce; son teint bruni, par le soleil, faisait contraste avec la blancheur de sa poitrine. Sa chevelure, qu'il portait à la Murat, était blonde, une bague chevalière brillait à un doigt de sa main gauche.

Absorbé dans la méditation, je contemplai longtemps ces restes sans vie.

Plusieurs notables de Saalfeld, vêtus de noir, firent la veille religieuse auprès du catafalque, autour duquel les autres habitants ne cessaient de venir s'agenouiller et déposer des couronnes. J'obtins de l'un des notables la permission de prendre une mèche des beaux cheveux qui ornaient la tête du prince.

La bataille d'Iéna eut lieu peu de jours après cet événement, et l'armée française ne s'arrêta plus qu'à Berlin, où

l'Empereur voulut la passer en revue. La campagne était achevée; le royaume de Prusse fut un instant, dit-on, effacé de la carte.

Logé à Berlin avec mon colonel, dans l'hôtel d'un chambellan du roi, le comte de H... qui avait suivi Sa Majesté prussienne, j'appris par l'intendant qu'une belle et noble dame, la comtesse Wilhelmine de B..., sœur de la femme du chambellan, était aimée du prince Louis, qu'un mariage secret les avaient unis, et que la mort du prince venait de la plonger dans un désespoir tel, qu'on craignait pour ses jours.

Je racontai à l'intendant ce que je savais, ce que j'avais vu, et lorsque je lui dis que j'avais en ma possession des cheveux du prince, coupés par moi le soir de sa mort, il fit tous ses efforts pour me décider à les lui donner, je refusai. Sur ces entrefaites, une sœur de la comtesse de H... vint me supplier de l'accompagner chez la malheureuse veuve et d'apporter les cheveux du prince. Je cédai aux supplications de cette dame ; une heure après nous étions à Charlottembourg, où résidait la comtesse Wilhelmine.

Je dus attendre dans un salon que la comtesse fut préparée à ma visite. Le temps me parut long, j'étais vivement ému... La porte s'ouvrit enfin, et deux femmes apparurent.

— Ah! monsieur! s'écrie l'une d'elles, en s'avançant vers moi avec rapidité, — vous venez de Saalfeld, monsieur le Français..., vous avez vu le prince..., vous l'avez vu... mort?... Vous avez touché sa dépouille mortelle... vous avez... coupé sur sa tête... vous-même... de ses cheveux?

Je ne doutai pas que j'avais devant moi la comtesse

Wilhelmine; cette douleur profonde m'impressionna, je ne répondis rien. Je tirai un petit portefeuille dans lequel se trouvait enfermée la mèche de cheveux ; d'un mouvement rapide et convulsif, la comtesse Wilhelmine s'en saisit et le porta à sa bouche et sur son cœur en sanglotant... Nous fûmes, sa sœur et moi, obligés de la soutenir, elle avait perdu connaissance; une violente attaque de nerfs se déclara.

Depuis la catastrophe, un médecin ne quittait plus le palais, il entra, et comme je craignais que ma présence n'occasionnât un nouvel accident à la comtesse, lors de son retour à la raison, je retournai à Berlin, laissant mon portefeuille dans sa main crispée.

Ma santé, qui n'était pas très-bonne, fut vivement ébranlée par les suites de cette scène douloureuse ; pris le soir d'un violent accès de fièvre, j'eus le délire toute la nuit, et je dus garder le lit pendant plusieurs jours.

Le lendemain un valet de chambre m'apporta, avec mon portefeuille, ces quelques mots de la comtesse Wilhelmine.

« Monsieur l'officier,

» Je n'oublierai jamais que je vous dois l'émotion terrible » et pourtant bien douce dont vous avez été témoin. Quoique » Français, monsieur, vous avez acquis une large place » dans mon âme... Cette âme, bien triste, a jugé la » vôtre... elle désire vous revoir. Permettez-moi de compter » sur votre visite lorsque je me sentirai un peu plus calme.

» En vous faisant remettre votre portefeuille, j'ose y » joindre un des plus chers souvenirs que je tiens du prince. » Je crois de la sorte vous prouver, monsieur, que je fais cas

» de la noblesse de vos sentiments et de votre amitié que
» je vous demande en échange de celle, etc.

» W de B...

» Charlottembourg. »

J'ai dit que l'intendant m'avait fatigué de prières pour obtenir les cheveux du prince ; ce vilain homme me garda rancune de mon refus ; l'on va voir jusqu'où alla la vengeance de ce misérable, ennemi juré du nom de Français.

D'abord, aux divers messages qui me furent envoyés par la comtesse, il répondit que j'étais parti, et renvoya de même plusieurs lettres qui m'étaient destinées. Je n'appris ces faits que dix mois plus tard, lors de mon retour à Berlin.

L'Empereur passait chaque jour en revue les différents corps, quand vint le tour de mon régiment j'étais en proie à un accès de fièvre ardente. Je ne tins nul compte de l'ordre que me donna mon colonel de ne point me lever ; je me rendis au jardin du Roi où s'assemblait le régiment ; là mes forces m'abandonnèrent, et l'on dut me rapporter à l'hôtel dans l'état le plus déplorable. Pendant vingt-quatre heures on craignit pour mes jours.

Le lendemain de cette revue, l'armée se porta en avant, et le 24e reçut l'ordre de se rendre à Custrin. J'étais incapable de le suivre ; le chagrin s'empara de moi, le mal fit de rapides progrès, et lorsque le soldat que m'avait laissé mon colonel m'apprit le départ de mes camarades, je perdis tout-à-fait la raison. Ce brave homme était chargé de me conduire à l'hôpital militaire, où le chirurgien de mon régiment qui en dirigeait le service m'attendait.

Le maudit intendant voulait à tout prix et au plus

vite se débarrasser de moi, il fit amener une litière, on m'emporta de l'hôtel. Mon soldat me conduisit jusqu'à l'hôpital, où il déposa mon porte-manteau, et dès qu'il me vit couché dans un bon lit, entouré des gens de la maison, il se hâta de rejoindre notre drapeau.

Quarante-huit heures après ma sortie de la demeure du comte, je recouvrai enfin mes sens; la nature plus forte que le mal, avait pris le dessus. J'adressai en français quelques questions à une vieille femme qui me donnait des soins; elle ne me comprit pas et me fit signe de ne pas parler. A plusieurs reprises je tentai vainement d'obtenir une réponse de cette femme; j'en témoignai de l'humeur, mais les gestes de ma gardienne étaient tellement impératifs que je me vis contraint de lui obéir.

Le deuxième jour je me sentis mieux; je vis entrer le médecin dans ma chambre, suivi de deux aides et de quelques personnes. Il interrogea la vieille, et après un échange de quelques paroles, pendant lequel j'étais pour tous l'objet d'une extrême attention, ils allaient se retirer; m'adressant alors à celui qui paraissait le chef, je le priai, toujours en français, de me faire venir le chirurgien-major. Sans s'arrêter à ma demande, tous partirent; furieux de me voir ainsi traiter, je me levai à demi et les appelai de toutes mes forces. La vieille poussa un cri d'effroi, deux visiteurs rentrèrent, se jetèrent sur moi et me forcèrent à me recoucher; ils restèrent auprès de moi et n'abandonnèrent mes membres que lorsque, épuisé par de vains efforts, je perdis connaissance.

A cet état léthargique succéda une faiblesse extrême. Un seul homme se trouvait alors à mes cotés; il me regardait

avec un certain intérêt et semblait compatir à ma pénible situation. Je lui adressai la parole, il ne me comprit pas non plus. Je lus dans ses yeux un tel désir de me répondre que j'eus conscience de le tourmenter davantage : d'ailleurs, je crus deviner qu'il m'exhortait à prendre patience.

En effet, dans la journée, un jeune homme de dix-huit à vingt ans vint me voir, et me demanda, en bon français, comment je me trouvais. J'entendais enfin parler ma langue ! Je fis signe à ce jeune homme de venir près de moi, et, remis de mon émotion, je le priai de me dire pourquoi le chirurgien-major me privait de sa visite.

Le jeune allemand me répondit d'un ton affectueux que je n'aie pas à m'inquiéter, qu'il n'était pas à l'hôpital pour le moment ; puis il changea de conversation, et cela d'une manière douce et toute sympathique. Ébahi de ces façons étranges, je m'interrogeais pour savoir si je ne rêvais pas, si j'existais bien réellement.

Enfin, j'abordai la question franchement.

— Qui êtes-vous, monsieur, et moi vous a-t-on dit qui je suis ?

— Je suis le fils du directeur de cet établissement, et vous un officier envoyé ici pour vous remettre de vos longues fatigues.

— Comment ! je ne suis pas dans l'hôpital-militaire de Berlin.

— Vous êtes dans une maison de santé, mais une maison royale, où l'on ne reçoit que des malades convalescents qui ont plutôt besoin de sollicitude que de remèdes.

Je ne comprenais rien à cette singulière réponse ; le pre-

nant par la main je le priai avec instance de s'expliquer plus clairement.

Il me confia que l'intendant du comte avait prétendu être chargé par le colonel de mon régiment de me conduire dans cette maison de santé, où deux ou trois mois de repos et d'un traitement fort doux me rendraient tout-à-fait le calme dont les fatigues de la campagne m'avaient privé momentanément.

— Eh quoi! répliquai-je avec emportement, on me fait passer pour un être qui n'a plus sa raison?

Mon jeune homme s'était levé comme pour se séparer de moi. Je repris aussitôt avec moins d'irritation :

— Cher monsieur, je vois qu'une grave erreur a été commise à mon égard. Eh! mon Dieu! je n'ai pas plus que vous le cerveau fêlé; j'espère bien avant deux jours prendre la route de Custrin, où mon régiment doit être en garnison.

Charles, c'était le nom de ce jeune homme, passa deux heures avec moi; lorsqu'il fut pleinement convaincu de l'erreur dont j'étais l'objet, il m'avoua que me croyant aliéné, on se disposait à me faire subir le supplice des douches et autres médications de même nature.

Nous nous quittâmes bons amis; pendant le reste de la journée ma chambre fut constamment pleine d'employés de la maison; sous le prétexte de m'offrir leurs services ils venaient satisfaire un sentiment de curiosité.

Le lendemain je me levai, on me donna un appartement auprès de celui du directeur, ayant vue sur un jardin magnifique, dans lequel j'eus la permission de me promener. Charles me témoigna beaucoup d'amitié, il ne me quittait

plus, sauf les heures qu'il lui fallait consacrer à ses devoirs d'inspection.

J'étais dans la maison royale de... où l'on ne recevait que les fous de qualité. Chacun d'eux y était, d'ailleurs, l'objet des soins les plus assidus et des égards que réclamait sa position.

Avec mon ami Charles, je pus bientôt prendre connaissance de l'établissement; l'attention de ses malheureux hôtes, des femmes surtout, se portait sur mon uniforme. Je fus mené au fond du jardin dans un joli pavillon qu'habitait une jeune Hongroise, en société d'une femme âgée, sa nourrice. Mademoiselle Micheline de B... avait dix-neuf ans, et depuis six mois elle était là. L'un de ses cousins avait été tué en duel presque sous ses yeux, il y avait deux ans de cela, et depuis sa raison s'était égarée. Désespérant de la guérir, sa famille l'avait remise aux soins éclairés du célèbre docteur Formey qui dirigeait cette maison.

En m'apercevant, mademoiselle Micheline accourut, me parla hongrois, toucha mon uniforme, me fit asseoir auprès d'elle et pleura de ce que je ne lui répondais pas en sa langue. Ce spectacle me fit mal, je rentrai chez moi profondément affligé.

Mademoiselle de B... était très-belle, et malgré la négligence qui régnait dans son costume, elle avait une grande distinction de manières.

Le lendemain, le surlendemain, les jours suivants j'allai passer quelques instants avec mademoiselle de B... et sa nourrice. Elle s'habitua peu à peu à mes visites et m'attendait toujours à l'heure ordinaire; ma présence était devenue pour la pauvre demoiselle une intéressante distraction, un besoin.

Nous ne nous comprenions pas et cependant nous nous entendions ; nous nous fîmes un langage commun à tous deux. Lorsque mes visites se prolongeaient jusqu'à cinq heures, elle devenait sérieuse, allait se jeter au cou de sa nourrice, et répandait en silence des torrents de larmes.... C'était l'heure fatale où son ami avait succombé.

Il y avait plus d'une semaine que j'étais dans cette maison, et que je ne cessais de me rendre journellement auprès de mademoiselle de B...

Le docteur Formey, qui venait la voir matin et soir, s'étonna d'une sensible amélioration, il chercha à en connaître la cause, la nourrice lui raconta mes visites quotidiennes. Le vénérable docteur vint aussitôt me trouver ; il me parla sans détour de l'état de mademoiselle B..., m'annonça que ma présence était pour elle le plus grand des bienfaits, que j'opérais sa guérison, et que, si le mieux suivait la même progression, en moins d'un mois il répondait d'une cure radicale.

Cette confidence me laissait d'autant moins à l'aise que, rétabli moi-même ou à peu près, je comptais partir incessamment.

Deux jours se passèrent, je fus appelé chez le directeur, plusieurs personnes m'y attendaient, c'étaient les parents de mademoiselle de B... Le docteur Formey, prenant la parole, me dit que la famille venait me supplier de séjourner encore un mois dans l'établissement, et de concourir avec lui à la parfaite guérison de mademoiselle de B...

Qu'on juge de mon embarras, moi qui me serais cru déshonoré s'il s'était tiré un seul coup de fusil sans moi à mon

régiment ; et j'avais été prévenu qu'il allait se diriger sur la Vistule où les Russes arrivaient.

L'entretien fut des plus graves et des plus touchants ; la comtesse B..., mère de Micheline, fondant en larmes, se prosterna à mes genoux. Je ne pus que me laisser fléchir... je promis d'abord quinze jours.

Nous nous séparâmes, eux satisfaits car ils espéraient me déterminer à leur accorder une seconde quinzaine, si la première ne suffisait pas, et moi bien résolu à leur échapper dès la première nouvelle du départ de mes compagnons d'armes.

Dix jours s'écoulèrent, et déjà les manifestations de désespoir, à l'heure sinistre, disparaissaient de l'esprit de mademoiselle de B... Sa tristesse diminuait de jour en jour. Quelquefois je réussissais à concentrer ses préoccupations sur la musique, alors le temps s'écoulait sans autre chagrin apparent que de longs soupirs.

Un de mes amis m'avertit un matin que le 24e avait ordre de se porter en avant ; lui-même partait dans la journée.

Prévenir le docteur ou la famille, c'eût été provoquer un véritable événement, risquer peut-être de transiger avec mes devoirs. D'ailleurs je tenais beaucoup trop à prendre ma part de la prochaine affaire ; je refoulai le sentiment profond qui m'attachait à la jeune Hongroise, je n'écoutai que la voix de l'honneur.

J'eus une dernière entrevue avec mademoiselle Micheline, je lui laissai entendre que très-probablement je m'éloignerais bientôt. Ah ! j'eusse voulu être déjà bien loin !... Elle saisit ma main avec une vivacité fébrile et la porta à

son cœur... comme les battements en étaient précipités !... quelle animation dans ses gestes! Elle me couvrait de pleurs, me suppliait de ne jamais la quitter... elle m'offrait de me consacrer désormais toute son âme, toute son existence! Je demeurai confus... La nourrice nous serra dans ses bras, et de nos yeux à tous trois coulèrent d'abondantes larmes. Je me séparai d'elle... une heure après, je courais désolé sur la route de Custrin. J'étais digne de pitié. Mon ami le capitaine Gazan (mort général) essayait, mais en vain de me consoler. Il lisait au fond de mon cœur, et comprenait toute l'étendue du sacrifice que je venais de faire.

Le régiment s'acheminait vers la Vistule. Je contai à mon colonel ce qui m'était arrivé, il apprécia mes angoisses et employa tous les moyens pour écarter de moi une pensée trop dévorante. Nous marchions à grandes journées. Près de Driesen, me trouvant logé dans un château que le régisseur habitait avec un petit nombre de domestiques, j'aperçus à la cheminée de la chambre que j'occupais une miniature qui frappa aussitôt mon attention.

— Dieu! m'écriai-je, voilà Micheline!

— Vous connaissez cette dame? fit le majordome.

Je m'étais déjà emparé du portrait et j'y portais mes lèvres. Je lui contai à la hâte mon aventure de l'hospice royal, et lui m'apprit qu'il administrait les biens du jeune comte qui avait dû épouser mademoiselle de B...

— Combien désirez-vous de cette miniature? lui dis-je avec émotion.

— Rien, me répondit ce brave homme. Je n'ai pas le droit de vous la donner. Cependant comme elle appartenait

au jeune comte, et qu'il est mort, la famille de mademoiselle de B... seule aurait titre pour le réclamer.

— Puisqu'il en est ainsi, repris-je avec exaltation, j'emporte ce souvenir, et je vous laisse le reçu que voici.

Nous avancions toujours, et je n'avais aucune nouvelle de Berlin, car je ne m'étais assuré aucun moyen d'en recevoir de Micheline, ni de ses parents.

Cette histoire se passait en 1806, époque de la campagne de Pologne. Nous arrivâmes à la Vistule, là de nombreux combats se succédèrent, suite de victoires couronnées par la fameuse bataille d'Eylau, après laquelle une suspension d'armes eut lieu entre les puissances belligérantes.

Les hostilités ne tardèrent pas à recommencer, et Friedland vint clore cette guerre d'extermination. La paix fut signée à Tilsitt. Les différents corps d'armée reçurent l'ordre de venir prendre leurs cantonnements sur le territoire prussien.

Le premier corps, dont je faisais partie, se dirigea du côté de Berlin. Berlin ! où je pourrais savoir ce qu'était devenue l'infortunée Micheline ! Je n'étais pas sans de grandes inquiétudes à son sujet... J'avais aussi le plus vif désir de revoir la comtesse Wilhelmine.

Quelques heures après mon installation dans la capitale de la Prusse, je me rendis à Charlottembourg. La comtesse n'habitait plus le palais princier, elle occupait une délicieuse villa, entourée de châlets copiés d'après nature sur ceux de la Suisse.

Quelque temps avant la guerre, le prince Louis et sa chère Wilhelmine avaient fait un voyage aux contrées helvétiques, d'où ils rapportèrent des albums remplis de des-

sins très-gracieusement tracés par eux-mêmes. Ils s'étaient promis de reproduire en réalité ces habitations qui, dans les riantes vallées, témoins de leurs promenades, leur avait fait rêver la vie champêtre. Les idées du prince étaient alors si peu tournées vers la guerre, que l'existence paisible du paysan suisse au milieu de la nature grandiose l'avait tenté.

Chez les membres de la maison de Brandebourg, on a toujours remarqué un goût particulier pour la solitude.

Le roi de Prusse actuel possédait, n'étant que prince royal, une vaste propriété auprès de Ketzin, dans une position ravissante, nommée le château de Paretz. Il se prit à faire de ce château la plus délicieuse résidence qu'on pût imaginer. Il l'entoura de constructions qui, à l'extérieur, simulaient autant d'édifices divers, d'époques différentes et de différents pays. Ici un chalet suisse, là une bastide, comme dans nos régions méridionales ; plus loin une ferme à l'anglaise, une maison polonaise ; au-delà un coquet pavillon dans le style Louis XV, ou une masure présentant l'aspect d'une ruine. Sur une place on voyait une église, auprès la maison du pasteur, celle du bourgmestre, une petite caserne, un corps de garde, le palais de justice : une cité en miniature enfin.

Paretz avait une grande étendue, outre de larges rues ombragées par de beaux arbres, chaque demeure était environnée de jardins. Les fleurs, les fruits, les plantes légumineuses nécessaires à chaque habitation s'y trouvaient réunis.

Si l'on se représente les agréments pittoresques de Paretz, on se fera une idée de ce que deviendra un jour le hameau

qui entourait la villa de la comtesse. Les chalets avaient été exécutés avec une rare perfection de ressemblance, on se croyait dans l'un des plus beaux sites de la Suisse. Les maisonnettes abritaient d'anciens serviteurs du prince, qui les avait ramenés de leur pays, en sorte qu'on retrouvait là le langage et les costumes du riche vallon d'Interlaken.

Ce fut vers cette villa que j'accourus d'abord, mon nom m'en fit ouvrir les portes, et je fus accueilli comme un ami, comme un frère.

La colonie, encore naissante, faisait espérer le séjour le plus attrayant de toute la Prusse ; la nature avait doué ce lieu d'une végétation des plus vigoureuses, le terrain accidenté se prêtait merveilleusement à l'illusion. Des cours d'eau, des cascades, le moulin à farine, l'usine, enfin tout ce qui orne chaque vallée en Suisse s'y trouvait et déjà en pleine activité.

La comtesse connaissait chaque famille, elle était comme une mère commune, elle présidait une fois par semaine à la répartition des encouragements et des prix entre les élèves des deux sexes. Elle achetait à certains jours d'exposition les petits travaux des plus habiles.

La santé de la comtesse la força de se rendre aux bains de Loëche, dans le haut Valais.

En prenant congé d'elle, j'étais ému comme lorsqu'on va se séparer d'une sœur. Pauvre femme !... Elle me dit d'une voix touchante :

— Adieu... ou plutôt, non... au revoir, mon ami.

La comtesse ne revint de son voyage qu'après notre départ de Prusse.

Mes recherches furent inutiles pour retrouver la maison

royale où j'avais rencontré mademoiselle de B... Ce bâtiment avait été transformé en caserne ! Il ne restait plus de traces de cette hospitalière et luxueuse maison.

Le docteur et son fils avaient quitté Berlin ; nul ne pouvait me dire où ils s'étaient retirés. Depuis longtemps j'avais renoncé à l'espoir d'obtenir aucun renseignement, lorsque peu de jours avant de nous mettre en route pour l'Espagne, j'appris que le docteur Formey n'était pas mort, contrairement à ce qu'on m'avait assuré. Je courus chez lui, ce vénérable vieillard habitait près de Postdam. Il m'apprit que mon éloignement imprévu l'avait jeté dans le plus grand embarras. Micheline en avait ressenti un chagrin si violent, qu'une recrudescence de maladie était survenue avec des complications nouvelles qui la mirent au bord de la tombe. Enfin, la nature aidant, elle avait repris possession de sa raison et de la santé.

— Elle parlait souvent de vous, me dit-il, elle reconnaissait tout ce qu'elle devait à votre généreuse affection.

Mademoiselle de B..., rendue à sa famille, reprit le chemin de *la Hongrie*, où elle a dû épouser un parent fort âgé, possesseur d'immenses domaines, dont il ne pouvait la rendre héritière qu'en lui donnant son nom.

Le sort de Micheline était fixé : elle était mariée à un prince !... Il ne me restait plus qu'à faire des vœux pour son bonheur.

Nota. — Le récit qu'on vient de lire est d'une vérité incontestable. J'ai cru devoir m'abstenir de citer des noms propres. Mon manuscrit ne s'arrête pas là ; mais je clos avec ces lignes une première publication, me réservant de lui donner une suite alors que

deux ou trois personnes encore existantes, auront bien voulu m'autoriser à parler d'elles. Les unes occupent déjà une place dans cette première partie, les autres entrent plus tard en scène. Dans le cas où cette autorisation ne me serait pas donnée, l'ami auquel je laisserai après moi la fin de ce souvenir, fin qui n'est pas sans un certain intérêt, cet ami, dis-je, en fera l'usage qui lui paraîtra opportun.

J. M.

LE

FRANC-MAÇON

LE

FRANC-MAÇON

PREMIÈRE PARTIE

1808

Lors du passage du Tage, près d'Almaraz, par le 1er corps d'armée, placé sous les ordres du maréchal duc de Bellune, je commandais une compagnie de voltigeurs qui en précédait l'avant-garde ; j'étais chargé d'éclairer la marche.

Parmi les habitants de l'autre rive près desquels je prenais des renseignements sur le pays, un homme de taille et de formes colossales attira mon intention tout particulièrement. Cet homme répondait à mes questions avec une netteté et une précision qui m'étonnèrent. Le costume de simple muletier (arriéros) qu'il portait, dessinait parfaitement le corps le mieux tourné que j'aie jamais vu. Il me parut avoir plus de six pieds, sa physionomie basanée était à la fois grave et douce ; le son de sa voix était séduisant, enfin ce modèle parfait de la nature humaine rappelait ces fameux chevaliers auxquels rien ne résistait dans les tournois. Je prenais un véritable plaisir à le questionner et à écouter ses réponses.

Sur ces entrefaites un officier d'état-major arriva, je lui remis ce muletier comme un guide dont on pouvait tirer un bon parti dans ce pays de montagnes, auquel il paraissait accoutumé. Je poursuivis ma reconnaissance sur la route de Truxillo, songeant à cet homme singulier dont l'aspect et l'intelligence annonçaient tout autre chose qu'un paysan.

Le soir de cette première journée, ayant pris position dans la montagne, on vint m'apprendre que le guide donné par moi avait failli égarer une colonne. Cela avait fait naître des soupçons sur son compte, on l'avait fouillé et on avait trouvé sur lui des instructions secrètes du général en chef espagnol Cuesta.

Quoique cette nouvelle ne me surprit pas extrêmement, j'en éprouvai néanmoins un chagrin que je ne pus cacher. Je ne pouvais définir cette attraction qui me rendait si intéressant un simple muletier, et cependant lorsque je sus que sa vie était en danger, je résolus de faire tous mes efforts pour obtenir sa grâce.

J'étais alors rapporteur de l'un des conseils de guerre du corps d'armée, et je frémissais à l'idée de devenir l'accusasateur du prisonnier. Je cherchai vainement à le voir; il avait été remis à la garde du quartier-général qui se trouvait à deux lieues de l'endroit où j'étais.

Nous entrâmes à Truxillo le lendemain; cette ville avait été complètement abandonnée à l'approche d'une division de cavalerie qui y était arrivée le matin. Le maréchal fit occuper toutes les positions environnant ce point important, et dans la ville il établit son quartier-général.

Toujours poursuivi par l'idée que ce muletier allait être

jugé et certainement condamné, je me rendis à la prison où on l'avait déposé. A peine m'aperçut-il qu'il s'avanca vers moi les bras ouverts.

— Que je suis aise de vous voir, monsieur, me dit-il en assez mauvais français, j'étais sûr que si vous appreniez mon sort vous penseriez à moi.

Et il me serra sur sa poitrine. Je ne pus répondre à cette effusion inattendue.

— Brave jeune homme, continua-t-il, remettez-vous, voyez mon calme... je sais cependant que vos lois sont terribles, et que bientôt doit finir ma destinée... Oh ! si j'étais seul encore !

Il prononça ces derniers mots avec un accent déchirant.

— Ne désespérez pas, monsieur, répliquai-je, mon cœur me dit que vous êtes un homme d'honneur, et je vous jure que je ferai tout pour vous sauver.

— Il est donc bien vrai que vos lois ?... Mais, ajouta-t-il en me serrant la main et en prenant un air décidé, j'ai fait le sacrifice de ma vie, je saurai mourir pour ma patrie.

Et comme s'il eut été seul, il se promena à grands pas, parlant très-haut en espagnol ; son langage était animé, il semblait inspiré et prêt à faire un acte d'héroïsme.

— On l'entendra, ajouta-t-il d'une voix forte, avec le geste et l'accent de l'énergie la plus exaltée, on l'entendra ce chant espagnol, ce chant de liberté !... Ma voix sera aussi ferme en marchant à la mort qu'elle le fut dans certains jours d'allégresse.

Mon émotion fut au comble lorsque le prisonnier, rede-

venu calme, me demanda du papier et de l'encre pour écrire à ses enfants.

— Mais, lui dis-je, quelle funeste pensée vous fait entrevoir la mort si près de vous! Êtes-vous donc dans une position si désespérée? Je connais toutes nos lois, je suis membre de l'un de nos tribunaux militaires, je puis vous donner de bons avis, parlez-moi à cœur ouvert, avec franchise et sur l'honneur.

— Eh! que voulez-vous, que pouvez-vous faire pour moi?... rien... puisque rien ne peut me sauver. Cependant, pour répondre à votre confiance, je vais vous raconter ma vie... vie singulière!... Puissiez-vous vous souvenir quelquefois du malheureux Santa-Cruz.

S'asseyant près de moi :

— Je vous jure sur l'honneur, dit-il, que vous allez entendre l'exacte vérité, foi de noble Espagnol.

En prononçant ce dernier mot il fit un signe maçonnique que je reconnus, je lui tendis la main en *frère*. Aussitôt il se leva et se jeta dans mes bras.

— Aurais-je en effet rencontré un sauveur? s'écria-t-il.

— Oui! répondis-je avec véhémence, je le serai! Remettons votre récit, le temps presse, je vous quitte et avant peu, j'ose vous en donner l'espoir, je reviendrai avec de bonnes nouvelles.

Je le quittai sans lui donner le temps de me répondre et je volai chez mon colonel, le baron Jamin; je lui rapportai tout ce qui s'était passé entre le prisonnier et moi. Je fis partager sans peine ma conviction de l'innocence de Santa-Cruz à mon colonel.

— Suivez-moi chez le genéral Barrois, me dit-il, aussitôt

que j'eus fini de parler, nous allons aviser au moyen de sauver ce malheureux.

Nous arrivons chez le général, je recommence mon récit, il partage nos craintes, et j'ai la douce satisfaction de le voir se rendre tout de suite chez le maréchal Victor. Quelques instants après, le général revenait m'annoncer que cet Espagnol ne serait pas jugé.

Je courus tout heureux et plein de joie à la prison.

— Vous êtes sauvé! criai-je à l'Espagnol, du seuil de sa porte.

Il était en train d'écrire, au son de ma voix il se leva, se précipita vers moi et dit :

— Que dites-vous, mon ami, au nom de Dieu, expliquez-vous?

— Vous êtes sauvé, repris-je, vous ne passerez pas en jugement, le maréchal consent à vous traiter en simple prisonnier de guerre. Je savais qu'on devait vous traduire promptement devant une commission militaire, un terrible résultat n'était pas douteux...

Je lui racontai ma démarche auprès du colonel, celle qu'avait faite ce digne homme auprès du général Barrois, et l'empressement que mit ce dernier à aller solliciter sa grâce, à lui prisonnier accusé de trahison. A chaque mot, Santa-Cruz s'écriait :

— Quels hommes! que de générosité! je méritais la mort!

— Vous n'ignorez pas, ajoutai-je, quelle obligation vous venez de contracter envers l'armée française.

— Je vous comprends et je vous jure par les serments les plus sacrés de *frère*, que jamais je ne porterai les armes contre la France.

Nous nous séparâmes à la nuit, remettant au lendemain le récit de la vie de mon nouvel ami. Le soir même, je rendis compte à mon colonel et au général de ce qui s'était passé. De leur côté ils avaient fait une quête, et me chargèrent d'en remettre le montant à notre Espagnol, se promettant d'aller le voir le lendemain.

Je rejoignis mon bataillon qui bivouaquait près d'une porte de la ville; je me réjouissais d'avoir à porter le lendemain le produit de la collecte au prisonnier, lorsque l'ordre nous fut donné dans la nuit de partir avant le jour. Je n'eus pas le temps d'aller à la prison; j'envoyai par un sous-officier de ma compagnie des provisions de bouche et la petite bourse au détenu. Le sous-officier me rapporta de sa part tous les vœux possibles pour mon bonheur, et son nom qu'il écrivit sur une carte.

J'eus beaucoup de regrets de partir sans avoir pu serrer encore une fois la main de cet homme auquel je me sentais si attaché. Ma curiosité avait été vivement excitée par la promesse qu'il m'avait faite de me conter son histoire. Néanmoins la pensée d'avoir contribué à conserver la vie d'un homme qui m'avait inspiré tant d'intérêt, me faisait un bien inexprimable.

Le départ de l'armée suivit le nôtre de quelques heures; après avoir laissé une faible garnison à Truxillo, le maréchal rejoignit son avant-garde, et marcha à sa tête sur Médellin.

L'ennemi nous attendait sur ce point depuis trois jours. Le général espagnol Cuesta, qui avait choisi son champ de bataille, exerçait sur le terrain même les 45,000 hommes d'infanterie et les 10,000 chevaux qu'il avait sous ses ordres.

Avant de nous présenter la bataille il en faisait la répétition.

La journée de Médellin fut terrible pour l'armée espagnole ; l'inexpérience des généraux ennemis entra pour beaucoup dans la défaite qu'ils essuyèrent. Toute l'infanterie espagnole fut tournée et mise en déroute par les 5,000 hommes de cavalerie que commandait le général Lassalle. Nos soldats, outragés par quelques pamphlets imprimés en français, et répandus par l'ennemi sur le terrain même, exaspérés par les menaces et les cris injurieux de ceux qui se croyaient déjà sûrs de la victoire, s'abandonnèrent à un sentiment de vengeance que les officiers eurent peine à refréner. Le massacre fut épouvantable, 17,000 espagnols restèrent sur le terrain ; on ne fit pas de prisonniers.

Le soir de ce carnage, je me trouvais de garde sur le champ de bataille même ; j'avais fait enlever et amener à mon poste plusieurs blessés espagnols, auxquels un officier de santé de mon régiment donnait les premiers soins.

Parmi ces blessés se trouvait un jeune homme de quatorze ans environ, dont la physionomie expressive me frappa. Sa tête était enveloppée d'un linge ensanglanté, son regard était celui d'un brave, qui sait ce que commande le courage malheureux. Un moment il s'approcha de moi et me dit en très-bon français :

— Mon officier, faites-moi donner à boire, je meurs de soif.

Le ton impératif de cet enfant qui était vêtu comme un simple grenadier m'étonna ; je lui donnai moi-même à boire et je le fis panser ; il avait reçu sept ou huit coups de sabre sur la tête, mais aucune de ces blessures n'était dangereuse.

Au fur et à mesure que le chirurgien rasait les bords des différentes plaies, il disait à ce jeune soldat :

— Je dois vous faire du mal, mon ami, mais encore un peu de patience, j'ai bientôt fini.

— Faites, monsieur, répondait ce jeune homme, je sais souffrir ; plût à Dieu que ce fussent-là mes seules souffrances.

— Auriez-vous donc encore d'autres blessures ? lui demandai-je.

— Non, mon officier, me répondit-il, les souffrances dont je parle sont de celles que les médecins ne savent pas guérir... Aussi, voulais-je mourir aujourd'hui.

— Il faut que vous soyez bien malheureux, repris-je, si jeune ! Votre position m'intéresse, venez avec moi prendre un peu de repos.

Je l'emmenai à mon bivouac, espérant que plus tard je pourrais adoucir son sort. Les paroles de désespoir de cet enfant, pour ainsi dire, m'avaient donné l'envie de connaître sa position. Le lendemain matin, je le priai de se confier à moi, ce qu'il fit de bonne grâce.

— Mon officier, me dit-il, je suis bien malheureux ! Me voilà seul au monde... Hier, mes deux frères ont été tués à mes côtés, nous avions appris le matin que notre père prisonnier des Français avait été fusillé par eux. Je n'ai plus rien qui m'attache au monde... l'existence me devient un fardeau.

Cherchant à le consoler je lui demandai s'il était bien certain que ses frères eussent succombé.

— Je n'en suis malheureusement que trop certain, me répondit-il, ils ont été tués par le même boulet.

— Et votre père, comment savez-vous qu'il n'existe plus?

— Nous l'avons appris par un témoin de sa mort. Mon père, monsieur, était capitaine de grenadiers... Santa-Cruz était le plus bel homme de l'armée.

A ce nom prononcé avec enthousiasme, je fis un mouvement de surprise qui étonna le jeune homme; il répéta avec feu :

— Oui, monsieur, le plus bel homme de toute l'Espagne. Il avait été chargé par le général en chef, son ami, d'une mission secrète de la plus haute importance.

— Y a-t-il longtemps de cela? lui demandai-je vivement.

— Non, monsieur, il n'y a pas plus de huit jours qu'il nous quitta pour aller sur les bords du Tage.

— Et...?

— Hier matin, quelques heures avant la bataille, un soldat qui l'avait accompagné, déguisé comme lui en habitant du pays, vint nous apprendre qu'on l'avait choisi pour guide d'une colonne française, mais que ne connaissant pas les chemins, il avait égaré la colonne; on avait surpris ses papiers, on l'avait jugé et fusillé à Truxillo.

J'avais peine à me contenir, on comprend quelles étaient mes pensées.

— Et votre père se nomme, dites-vous!

— Santa-Cruz.

— Mon jeune ami, je vous donne l'assurance que votre père n'est pas mort.

Et je lui présentai la carte que m'avait remise le sous-officier.

— Il vit! s'écria-t-il, il vit!

Alors oubliant ses blessures, il se précipita dans mes

bras... Il vit ! répétait-il avec une joie délirante, mon père ! mon père !

— Oui, mon ami, oui, votre père existe, le maréchal qui nous commande, lui a fait grâce.

— Je le reverrai, n'est-ce pas, monsieur ?

— Venez avec moi.

Une idée venait de me traverser le cerveau. On allait évacuer l'ambulance, ce ne pouvait être que sur Truxillo, la ville la plus près en notre pouvoir. J'avais pensé juste. Parmi nos blessés, je reconnus un de nos camarades (M. de Turckeim, officier du 2e hussards, et depuis aide-de-camp du général Rapp.) Il prenait place dans un fourgon qui faisait partie du convoi, je lui recommandai vivement mon jeune homme. Le convoi se mit en marche, et mes vœux l'accompagnèrent comme s'il avait emporté l'un des miens. Quelques mois après j'eus des nouvelles des deux prisonniers ; ils étaient arrivés à Madrid, et avaient obtenu, par l'intermédiaire d'un aide-de-camp du roi Joseph, la liberté sur parole, ils ne violèrent pas leur serment.

Nous n'avions jamais été assez heureux pour nous rencontrer ; j'ignorais ce qu'était devenu Santa-Cruz, lorsque je lus dans un journal anglais la note suivante :

« Parmi les Espagnols qui avaient rendu les plus grands services pendant la guerre d'Espagne, et, qui ensuite avaient été exilés dans la citadelle de Ceuta, se trouvait le fameux Santa-Cruz qui est parvenu à s'évader. Cet homme extraordinaire vient d'arriver à Londres ; il est sans contredit l'un des plus beaux hommes du monde entier ; sa taille majestueuse excite l'admiration générale. »

Quelque vagues que fussent ces renseignements, je les lus

avec un grand intérêt; ils furent pendant longtemps les seuls que je pus recueillir sur le sort d'un homme qu'il m'eût été doux de retrouver.

DEUXIÈME PARTIE

1832

La révolution de Juillet avait brisé ma position à la cour de Charles X dont j'étais l'un des gentilshommes de la Chambre; mon rang et mes épaulettes me restaient, la loi ne permettant pas de me les ravir.

Je laissai nombre de mes collègues, tant de l'armée que de la maison du roi, encombrer les antichambres des ministères, envahir les salons de la royauté nouvelle ; pour moi, je crus devoir me tenir près de deux années éloigné de la capitale. J'allais enfin y retourner après quelques mois passés auprès de mon ami l'amiral Rosamel, préfet maritime de Toulon, et à Hyères au milieu de plusieurs familles venues ainsi que moi dans ces charmants parages, pour y jouir d'une paix embaumée.

Je traversai Marseille et Nîmes ; je restai assez longtemps dans cette dernière ville pour étudier en détail ses belles antiquités.

Le moment de quitter Hyères arriva, je partis sans autre plan arrêté que celui de revenir à petites journées vers Paris, en traversant autant que possible des contrées inconnues de moi.

Le jour fixé pour mon départ, j'avisai de la fenêtre de mon auberge, qui donnait sur la place, une voiture singulière, ne ressemblant en rien aux véhicules que j'avais eu

l'occasion de voir jusqu'alors. C'était une espèce de petite charrette à bras fort basse, suspendue cependant, jadis peinte en vert ou en bleu, question difficile à résoudre dans son état présent ; les roues avaient la grandeur des roues de brouettes.

C'était jour de marché, plusieurs habitants s'amusaient à ridiculiser cette voiture attelée d'un cheval moins gros qu'un chien de Terre-Neuve. Le propriétaire de l'équipage offrait de vendre le tout ensemble; et comme il demandait un prix qui, bien que modique, ne convenait à personne, malgré les éloges qu'il faisait du petit animal et du mécanisme locomoteur, chacun riait aux dépens du pauvre campagnard.

Las d'attendre, le brave homme allait reprendre le chemin de son village, lorsque j'arrivai ; je ne pus tout d'abord m'empêcher de prendre part à l'hilarité générale en jetant un regard sur cet attelage. Dès que je fus informé de la mise à prix, j'eus la pensée de m'en rendre acquéreur, et de poursuivre en cet équipage ma route à travers les montagnes ; moyennant la somme de cent francs, je fis amener cheval et voiture à mon hôtel.

Le pauvre animal ressemblait, je le répète, plus à un gros chien qu'à un cheval, les longs poils dont tout son corps était couvert rendaient la ressemblance plus frappante encore. Figurez-vous deux minces oreilles dépassant de fort peu une crinière à la fois pendante et hérissée et le reste de l'animal recouvert d'une toison à nulle autre pareille.

Quant à la voiture, j'avais cru y découvrir un cachet aristocratique sentant le bric-à-brac, lorsque je l'eus inspectée

de plus près, je vis qu'au moyen de quelques travaux réparateurs il serait possible de la remettre en état.

Je fais venir un tondeur de mules, et je lui commande immédiatement de faire la grande toilette à Marianne, c'était le nom de mon coursier. Tandis qu'un charron s'occupe des quelques rafistolages indispensables au véhicule, un peintre en ravive la couleur verte, cet artiste m'affirma que telle avait été la couleur primitive; vingt-quatre heures suffisent à une transformation satisfaisante. J'avais organisé une capote en soie rayée aux couleurs orientales.

On me vit me mettre en route dans mon petit char réellement fabuleux traîné par Marianne, qui avait tout l'air d'un cheval savant, tant elle se balançait coquettement sous le harnais léger qui remplaçait celui dont le poids l'écrasait la veille. Les voyageurs, mes commensaux, me souhaitèrent un heureux voyage, me recommandant surtout de me défier des baraques (1).

Mon costume était des plus simples; une blouse de toile

(1) J'avais confié à mon hôte l'intention dans laquelle j'étais de cheminer par les montagnes, pour arriver en ligne droite aux eaux du Mont-Dor.

— Alors, me dit l'hôte, vous serez forcé de coucher souvent dans les baraques (chetives maisonnettes, huchées sur le versant solitaire des collines, et habitées seulement durant la belle saison) ; les gens qui reçoivent les passants ne vivent pas, dit la chronique, en parfaite odeur de sainteté.

Je voyais bien que ma façon particulière de voyager excitait les inquiétudes de mon hôte ; mais j'étais armé de bons pistolets à deux coups. Néanmoins j'usai d'une stratégie moins belliqueuse, et je m'en trouvai fort bien. Chaque fois que j'arrivais dans une de ces hôtelleries étranges, je m'annonçais comme précédant une vingtaine de fiers compagnons, qui devaient suivre de deux en deux jours. Je laissais une lettre pour les premiers qui étaient censés près d'arriver, et je recommandais bien qu'on leur désignât le chemin que j'allais prendre. Ces précautions eurent un plein succès; je reçus toujours un excellent accueil, et ces montagnards à figures rébarbatives et sinistres furent envers moi d'une grande politesse.

recouvrait ma veste de chasse, et un large feutre gris, à la mode provençale, complétait ma mise de voyage.

Ma voiture ne contenait qu'une petite malle en cuir d'un aspect très-humble; la tournure de Marianne avec laquelle je partageais toujours mon pain, les grâces de *Finette*, ma jolie petite chienne, étaient loin de faire croire à la richesse du maître; aussi eus-je la modestie de laisser croire que j'étais le chef de file d'une troupe de saltimbanques en voyage. Cet expédient me laissa les coudées plus franches avec mes hôtes les montagnards des baraques.

Le cinquième jour de mon départ, j'atteignis la petite ville de *Saint-Jean-de-la-Garde*, après avoir traversé une chaîne de collines abruptes, où je ne rencontrai que des chevriers parlant à peine le français. Plusieurs fois j'avais été forcé de m'atteler avec Marianne pour gravir la cîme des montagnes, j'enrayais les roues et je retenais la voiture lorsqu'il fallait descendre. Cette première partie de mon voyage, véritable course au clocher, m'avait un peu dégoûté de cette manière de voyager. Aussi me proposais-je de me reposer un jour seulement à Saint-Jean-de-la-Garde, puis de me diriger sur Mende, où je pourrais prendre la route de Clermont.

Mon hôtesse de Saint-Jean-de-la-Garde, qui avait des parents au hameau de Pompidou, dans la montagne, ainsi qu'à Florac, six lieues plus loin, me fit un tableau si ravissant de ce pays, que je me décidai à continuer ma course aventureuse et fatigante.

Je couchai à Sainte-Croix chez le curé, le seul être humain de toute la vallée qui parlât français. Pendant toute la soirée, ce brave ecclésiastique se donna la singulière

distraction de me défiler tout un chapelet d'histoires de vols et d'assassinats commis dans la contrée. Le lendemain, il voulut m'accompagner jusqu'à Pompidon, village où bien certainement aucun parisien n'avait jusque-là posé le pied; deux cents chèvres accoururent pour me voir passer. Comme c'était l'heure du retour, elles me firent hommage de leurs plus belles cabrioles et de leurs plus harmonieux bêlements. Tout cela contraria Marianne et Finette, la première faillit briser mon véhicule par ses mouvements d'impatience, la seconde aboyait avec une telle véhémence que le bouc du troupeau s'acharna sur nous ; sans mon gros bâton de voyage, il nous eût infailliblement culbutés.

Je traversai la ville aux chèvres, remerciant mon curé qui voulait m'y faire fêter chez son confrère. Je poursuivis ma route, et la nuit venue j'entrais au hameau de Sainte-Croix.

Je me dirigeai vers une sorte de châlet, assis sur le bord d'un ruisseau qui sautille et descend par le côté gauche de la montagne.

Quel fut mon étonnement de voir une charmante jeune fille venir à moi d'un air joyeux, et me dire avec un accent espagnol très-prononcé, que ses parents allaient revenir de Florac ! Bientôt je vois accourir un chien qui accable de caresses l'élégante petite paysanne, il précédait un homme de taille élevée, qui me parut avoir de soixante à soixante-cinq ans; une belle femme fort brune, jeune encore, le suivait accompagnée d'une grosse servante portant sur sa tête une vaste corbeille renfermant divers objets.

— Monsieur, dis-je au père de la gentille demoiselle,

vous voyez à mon équipage que je suis un voyageur, me défiant des auberges de village, j'ai eu l'idée de venir vous demander asile pour la nuit.

— Ma maison est petite, monsieur, me répondit cet homme, mais pourtant elle contient une pièce libre, celle où couche mon beau-frère lorsqu'il vient nous voir, je vous l'offre bien volontiers.

— Vous n'êtes pas de ce pays?

— Non, dit-il en poussant un soupir.

— A votre accent, je vous crois espagnol.

— Est-ce que vous connaissez l'Espagne?

— Beaucoup.

— Êtes-vous allé en Andalousie?

— J'ai habité deux ans *Séville, Xérès*, *Santa-Maria, Chiclana.*

Se redressant aussitôt et me montrant sa femme :

— Mariquita est de Séville même, me dit-il. Mais entrez donc, monsieur, ajouta-t-il en espagnol.

S'occupant aussitôt de Marianne, il l'établit dans l'écurie. Madame Mariquita me reçut comme un compatriote ; Juanita, sa fille, prépara gaiement mon gîte, et durant tout le dîner nous ne parlâmes que la langue espagnole.

Nous nous entretînmes des événements du temps passé ; mon hôte savait par cœur la guerre de la Péninsule, ainsi que les noms des généraux et même de simples officiers. Je lui en marquai mon étonnement, il me répondit :

— J'ai été corps et âme dévoué à Ferdinand VII, je l'ai accompagné en France dans le château de Valençay, d'où je me suis évadé pour voler au secours de ma patrie.

Je partageai cent fois le sort de mes malheureux cama-

rades, car vous étiez toujours les plus habiles, et vos soldats sont les meilleurs des temps modernes.

Nos armées, toujours détruites, se recomposaient sans cesse par amour de l'indépendance et par haine de l'oppression... Nous eussions péri jusqu'au dernier, si votre Empereur n'était allé ensevelir dans ce grand linceul appelé la Russie, la plus belle armée du monde.

Puisque vous avez fait la guerre d'Espagne, ajouta-t-il, nous avons dû nous rencontrer plus d'une fois sur les mêmes champs de bataille; de quel corps faisiez-vous partie?

— Du premier corps.

— Ah! le maréchal Victor vous commandait, et immédiatement sous ses ordres était le général Barrois. Le 24e régiment marchait sous la conduite du colonel Jamin..., deux hommes qui méritent le ciel!...

— Est-ce que vous les auriez connus?

— Non, mais je dois la vie à leur généreuse intervention, et le bonheur de l'achever entre la meilleure des femmes et la plus délicieuse créature, ma Juanita, que vous voyez...

Des larmes descendaient lentement sur ses joues.

Nous parlâmes de l'Espagne, de la Russie et de la France. Mon hôte me parut décidé à ne plus quitter le chalet qu'il avait fait construire lui-même. Il me montra le plan d'un village qui devait être bâti sur le vaste terrain dont il était propriétaire, lorsque sept ou huit familles qu'il attendait seraient réunies. Déjà plusieurs de ses compatriotes se trouvaient à Florac, d'où chaque jour un architecte venait ajouter au tracé du village.

La belle Mariquita, brillante de toutes ses grâces anda-

louses, joignait à sa vivacité naturelle, cette expression de bienveillance attractive qui, tout en inspirant le respect, séduit et enivre. Sa fille était bien la plus gracieuse personne que j'aie vue jamais; la naïveté de ses réponses et son laisser-aller de jeune fille la rendaient extrêmement intéressante et sympathique.

Je devais me mettre en route le lendemain, mais mon hôte attendait, comme je l'ai dit, plusieurs de ses compatriotes; il me témoigna, avec une franche cordialité, le désir de me montrer le plan de sa colonie, je ne pus faire moins que de lui accorder la journée du lendemain.

Nous la consacrâmes en partie à parcourir les environs. Tout-à-coup s'arrêtant devant un site d'assez bel aspect :

— Ce village que vous voyez au bas de la côte, me dit-il, cette vallée que parcourt un torrent tumultueux, tout, jusqu'au son de la cloche que vous entendez, me rappelle un endroit de l'Espagne où je fus pris par vos troupes; en ce moment je tentais un coup d'audace contre l'armée du maréchal Victor...

Un jeune officier, me prenant pour un indigène, me désigna pour guider une de vos colonnes à travers la montagne. J'eus beau dire que je ne connaissais pas le pays, on refusa de me croire, et il me fallut marcher. Mon ignorance des lieux fit que j'égarai la colonne. On me soupçonna d'espionnage, on me fouilla, et par les papiers qu'on trouva sur moi, on apprit que j'étais un officier espagnol, un ami de Cuesta, notre général en chef.

Pendant ce récit, mon regard s'était fixé sur l'Espagnol avec persistance. S'étant aperçu de cela, il ralentit sa parole,

pensant sans doute que ces détails m'étaient pénibles à entendre. Je repris en ne le quittant pas des yeux :

— Ensuite, vous fûtes conduit à Truxillo... mis en prison... et le même officier qui vous avait désigné comme guide vint vous y retrouver.

Ce fut au tour de mon hôte à me regarder. Il voulut parler... il ne le put... Il agita ses bras, puis, s'élançant vers moi :

— Vous !... vous !... Vous le capitaine Marnier !...

— Santa-Cruz ! lui dis-je à mon tour.

Nous nous embrassâmes du plus profond du cœur.

— Asseyons-nous, mon ami, mon sauveur, me dit-il après une longue étreinte, les jambes me manquent...

Redevenu plus calme, Santa-Cruz me serra les mains avec effusion.

— Dieu a voulu nous réunir ! reprit-il. Oh ! mon ami ! c'est en présence de Mariquita que je vous dirai tout ce qui m'est arrivé depuis notre séparation dans la prison de Truxillo.

Nous prîmes la route du chalet, plongés tous deux dans une silencieuse et douce émotion, heureux de nous retrouver vivants, et désireux de connaître quels événements nous étaient arrivés.

— Accours, Mariquita ! s'écria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut. Notre hôte, c'est un ami... un ancien ami... celui qui sauva mes jours... Puis me serrant la main : Ah ! qu'il me tarde d'épancher mon cœur dans votre cœur !

Arrivés au chalet, Santa-Cruz commença son histoire ainsi :

— Retournons vers Truxillo, mon ami. Toi, Mariquita,

toi, ma Juanita, vous savez déjà tout ce que je vais raconter, mais soyez indulgentes; je vais parler à un autre nous-mêmes.

— Malgré l'assurance que vous me donnâtes, d'être traité comme un prisonnier ordinaire, mon ami, mon aventure, connue du commandant de Truxillo, lui inspirait une telle crainte, qu'il ne diminua pas la surveilllance dont j'avais été l'objet dès mon arrivée; aussi attendais-je avec une mortelle inquiétude le départ d'un convoi de prisonniers, conservant la vague espérance d'en faire partie.

La nouvelle du succès remporté par votre armée à Médellin, peu de jours après notre séparation, me causa les plus vives inquiétudes... J'avais trois fils dans le régiment des grenadiers royaux où je commandais la compagnie des grenadiers vallons. Ce beau régiment, qui formait toujours l'avant-garde, avait dû beaucoup souffrir; j'étais impatient d'en recevoir des nouvelles. Des prisonniers seuls pouvaient m'en donner, mais il fallait les attendre pendant trois jours encore... Mon cœur était brisé... Écoutez bien, mon ami, ce que je vais ajouter et vous jugerez des mille sensations qui vinrent m'assaillir le 30 mars 1809. Cette date ne s'effacera jamais de ma mémoire, de mon cœur.

Le 30 mars, à dix heures du matin, un sous-officier m'appelle, m'ordonne de le suivre. J'aperçois dans la cour un fourgon à demi-ouvert, un officier de hussards blessé se soulève, me demande mon nom, m'annonce que mon fils Antonio est au nombre des prisonniers, et me dit que bientôt je le reverrais... Le regard de cet officier étudiait, pénétrait dans mon âme, puis, lorsqu'il pensa que je pou-

vais supporter tout le bonheur qu'il me ménageait, lorsqu'il vit que j'étais assez calme et maître de moi pour embrasser mon fils, sur un signe de lui, une tête entourée de linges sanglants apparut... C'était Antonio !...

— Père, s'écria-t-il, me voici!... Je dois la vie et le bonheur de te revoir à l'ami du brave officier qui me ramène vers toi.

Le lieutenant de Turckheim, dont le nom est associé à toujours au vôtre dans mon cœur, oubliant ses graves blessures, donna des ordres pour que mon fils me fut rendu ; il mit le comble à ses bons offices en obtenant que nous fussions traités comme prisonniers sur paroles. Pendant les quelques jours que nous passâmes à Truxillo, ce brave lieutenant exigea que nous partagions son logement et fit soigner par son chirurgien les plaies de mon fils.

Qu'étaient devenus mes deux autres enfants? Devinant mes angoisses, mon Antonio se taisait, mais ses pleurs, qu'il essayait en vain de retenir, me révélèrent l'affreuse vérité... Pauvre Antonio ! si cruellement éprouvé... Je refoulais ma douleur, craignant de voir ce cher enfant expirer dans mes bras... Appelant toutes mes forces à mon aide, je lui dis : « Dieu est le maître, mon fils, courbons-nous devant ses décrets.

— Oui, père, oui... le ciel a voulu me conserver seul... mais je suis là près de toi..., il ne voudra plus nous séparer...

Alors nous confondîmes nos larmes et nos prières.

La nuit de repos écoulée, Antonio put me raconter ce qui s'était passé.

— Il y a quatre jours, me dit-il, le capitaine Gonzalès, qui vous accompagnait lors de votre départ de l'armée, revint

dire au général Cuesta que, vous trouvant sur les bords du Tage, tous deux à Almaraz, avec un certain nombre de partisans déguisés comme vous en muletiers, vous père, vous fûtes choisi pour guider une colonne, vos compagnons reçurent des missions analogues. Gonzalès, ayant été chargé de conduire quelques mules, parvint dès le troisième jour à tromper la surveillance des gardes du convoi. Il suivit pendant une semaine les flancs de la colonne, faisant ses efforts pour vous rejoindre et rassembler vos compagnons, afin de remplir la tâche qui vous était imposée. Vaines tentatives, on lui assura que vos dépêches secrètes avaient été trouvées sur vous, et que les Français vous avaient fusillé comme espion, avant que leur armée atteint Truxillo.

C'est le matin de la bataille que cette nouvelle nous parvint. Vous jugez, père, jusqu'à quel point la rage nous envahit tous trois!... Notre frère aîné, appelé au quartier-général, apprit par Cuesta lui-même ces affreux détails. Il était revenu près de nous comme un fou... Mes amis!... mes frères!... nous dit-il à Pédro et à moi, il nous faut venger la mort de notre père! Aujourd'hui, jour de bataille, point de quartier pour les Français, ces assassins de notre père! Ni grâce, ni miséricorde! Jurons d'exterminer tous ceux qui nous tomberont sous la main.

Nous fîmes ce serment solennel en présence de la compagnie. Instruite de notre malheur, elle s'associa à notre haine, à nos projets de destruction.

Le 28 mars 1809, la bataille commença. Chargés de défendre le faubourg de Médellin, nous eûmes à lutter contre plusieurs régiments français d'une force numérique bien supérieure. Père, nous défendîmes le terrain pied à pied,

comme des gens de cœur... Mais combien cette résistance opiniâtre et glorieuse nous coûta cher! C'est pendant notre retraite que mon frère périt en commandant les grenadiers qui protégeaient l'extrême arrière-garde. Oui, père, oui, le capitaine don Jose Santa-Cruz est mort digne de son nom (1).

(1) Nul ne porte aussi loin le mépris de la mort qu'un Espagnol. Faites vibrer les cordes qui touchent à son honneur, et vous ne le verrez point hésiter un seul instant ; sa fierté s'épanouira dans toute sa plénitude. La mort, il l'attendra de pied ferme, et son instinct, spontanément héroïque, lui fera juger comme un acte vulgaire le sacrifice de la plus belle existence.

Les Andaloux, plus particulièrement, ont reçu des Maures cette vertu antique, ce mâle fanatisme, qui ressortit avec tant d'éclat dans la guerre de l'indépendance. Eh! qu'on ne vienne plus nous citer par contre les guet-à-pens, les meurtres, les exécutions, tous les fruits malheureux des discordes civiles qui ensanglantent encore chaque jour ce beau pays.

Nous ne viendrons pas nier que ce ciel de feu abrite certaines natures d'*exaltados*, qu'enivre la vue du sang. Mais, grâces à Dieu! elles ne sont que l'exception fatale, ces artères de tigres battant dans des cœurs d'hommes. On affirme que les imaginations agitées du midi de la Peninsule n'échappent point à l'influence du vent qui souffle à diverses époques de l'année. Le solano arrive de la côte d'Afrique, sec et brûlant; il semble chargé de milliers d'atômes respirables, qui oppressent les cerveaux tant soit peu prédisposés. Les observations statistiques constatent, dans les périodes où soufflent ces vents, des suicides et des assassinats en plus grand nombre que dans les temps ordinaires.

Mais de tels phénomènes ne sauraient altérer en rien le fonds généreux, chevaleresque du caractère espagnol. On ne peut baser une appréciation anthropalogique sur des accidents morbides.

Voici un fait à l'appui des réflexions qui précèdent:

La position que j'avais été chargé d'attaquer à Médellin était défendue par un parti de grenadiers royaux qui nous opposaient une résistance opiniâtre. Nous ne pouvions atteindre la ville qu'en escaladant les haies et les murs de clôture, ce qui donnait lieu à des luttes incessantes et acharnées, le plus souvent corps à corps.

L'officier espagnol qui commandait sur ce point déployait une activité et une bravoure telles que je me félicitais et m'enorgueillissais d'un pareil adversaire. Je manœuvrais dans le but de le faire prisonnier.

Depuis quelques heures je m'attachais à lui, plusieurs fois je l'avais dépassé, mais il connaissait son terrain et parvenait toujours à m'échapper. Je l'avais si-

La bataille, bientôt engagée sur tous les points, fut complètement perdue par l'incapacité de plusieurs de nos généraux.

Des flots de sang avaient coulés.

Après des mouvements sans nombre, notre division, exposée au feu d'une artillerie formidable, lutta la dernière. Tous nos amis tombèrent... nous serrions nos rangs incessamment éclaircis... j'attirai Pedro dans mes bras : Frère, lui dis-je, encore un embrassement... qui peut nous assurer que ce ne sera pas le dernier... Dieu venait de nous suggérer ce fraternel adieu, père... Un moment après, un boulet coupa mon malheureux frère en deux... Pauvre Pedro !... Et ce coup de canon, oh fatalité ! c'était le dernier que tira l'artillerie française.

Bientôt une masse compacte de cavalerie fond sur nous et achève notre défaite. Ils étaient cinquante contre un, toute

gnalé à ceux de mes soldats qui me suivaient, ils avaient ordre de me l'amener vivant.

La retraite des grenadiers royaux était lente, car de leur fermeté dépendait le salut de l'aile droite de l'armée ennemie ; aussi les efforts de cette troupe d'élite étaient vraiment prodigieux. Je parvins cependant à les précipiter vers un dernier obstacle.

Pressée, acculée contre un mur, la troupe intrépide se mit enfin en devoir de franchir ce point de salut ; le jeune officier qui dirigeait le mouvement rétrograde était à cheval déjà sur la muraille, prêt à sauter de l'autre côté, lorsqu'un des siens, serré de près par mes voltigeurs, jette son fusil et crie : Vive le roi Joseph ! (*Viva el rey pesse.*) L'officier espagnol bondit du haut de la muraille et criant : *Muera el traidor !* (Périsse le traître !) et il enfonça jusqu'à la garde son sabre dans la poitrine du soldat qui venait de faire défection.

Je demeurai immobile, étourdi, cherchant à me rendre compte d'un acte que je ne savais comment qualifier. Mon esprit flottait entre l'horreur et l'admiration...

La retraite de l'officier espagnol était devenue impossible, déjà je m'avançais pour recevoir ses armes, mais vingt coups de fusil l'étendirent mort au même instant.

Ce brave jeune homme, à la fois bourreau de son compagnon d'armes et martyr de son patriotisme, c'était le fils aîné de Santa-Cruz.

résistance fut impossible. Pas un de nous n'échappa... tous, nous fûmes couchés par terre. Cette partie de la plaine se trouva bientôt jonchée de morts... ceux des blessés qui tentaient de se relever étaient impitoyablement sabrés... Quel affreux carnage !

Resté parmi les morts, je ne recouvrai mes sens que vers le soir seulement. Des fantassins français parcouraient le champ de bataille, je leur demandai une mort prompte. Mais l'heure de la colère était passée ; on me transporta en compagnie d'autres blessés, au poste le plus voisin, où tous les secours me furent prodigués avec la plus grande humanité.

Là, dans le voisinage d'une petite chapelle, un officier, mon sauveur, présida aux apprêts du docteur (1), qui eut à panser les larges blessures qui ouvrent ma tête en plusieurs endroits.

C'est à la générosité de cet officier que je dois ce moment d'autant plus heureux, père, que pensant survivre seul de nous tous, je dédaignais la vie et voulais vous rejoindre là-haut. »

Mon fils me remit une lettre de vous, pour le général comte de Clermont-Tonnerre, aide-de-camp du roi Joseph (2). M. de Turckheim m'offrit de nous emmener à Madrid avec lui, dans un convoi de blessés français, plutôt que de nous laisser joindre aux prisonniers que l'on dirigeait sur cette capitale ; j'acceptai cette proposition avec reconnaissance.

(1) M. Mélin, alors chirurgien-major au 24e, aujourd'hui en retraite à Moulins.

(2) M. de Clermont-Tonnerre, ex-ministre de la marine, ex-pair de France, aujourd'hui lieutenant-général.

Nous fîmes la route en frères. Je voyageais en toute liberté, j'avais donné ma parole. Je me rendis utile pour ces mille choses nécessaires aux blessés, qu'un habitant du pays pouvait seul découvrir et se faire délivrer.

A notre arrivée à Madrid, M. de Turckheim voulut nous présenter lui-même au général de Clermont-Tonnerre ; ce dernier nous accueillit très-cordialement, et se mit à notre disposition pour tout ce dont nous aurions besoin. Il me parla même d'un régiment qu'il organisait au moyen de prisonniers qui se rangeaient sous les drapeaux du roi Joseph. Par ma réponse mesurée, il comprit que je ne voulais pas trahir mon serment, loin de m'en blâmer, il m'offrit un sauf-conduit pour passer en France. J'acceptai et il reçut ma parole de ne jamais porter les armes contre la France, dans quelque position que je pusse me trouver durant le cours de mon existence. Le général me tendit la main en franc-maçon, et le lendemain je reçus de lui un passe-port illimité, puis une bourse contenant plus d'or qu'il ne nous en fallait pour sortir d'Espagne.

Il m'était bien pénible de me séparer de M. de Turckheim qui s'était pris d'une vive affection pour mon fils, aussi attendîmes-nous qu'il fut en état de prendre la route de France, afin de lui continuer nos soins pendant ce long voyage.

Arrivés à Bayonne, il fallut enfin nous séparer. J'avais formé le projet de retourner aux îles Canaries, où résidait ma famille ; je me trouvais obligé de prendre la direction de l'Angleterre où là seulement existaient des voies de transport. C'est encore à votre... à notre ami M. de Turckheim

que je dus de pouvoir atteindre les côtes de la Grande-Bretagne.

J'étais depuis deux mois à Portsmouth, lorsque, par un navire venant des Canaries, j'appris qu'au nombre des victimes décimées par la fièvre jaune, qui avait cruellement sévi dans l'île, j'avais à pleurer ma vieille mère et mon unique sœur... Aucun être vivant de ma famille n'habitait plus mon pays natal.

Je fis venir en Angleterre l'argent provenant de la vente des propriétés qui m'appartenaient, bien décidé à former un petit établissement dans la ville de Birmingham. Un riche manufacturier de cette ville avait pris mon fils en amitié, l'avait fait son second en attendant qu'il en fit choix pour son gendre. Nous vivions dans cette espérance. Je pris une part dans la maison de commerce, et mes capitaux étant bien administrés, j'entrevoyais une belle fortune un jour.

Mademoiselle Ketty, la fille du riche manufacturier, n'avait que quatorze ans, c'était un ange de candeur. Elle avait deviné le brillant avenir que son père lui préparait, aussi était-elle pour lui d'un dévouement extrême. Deux années encore, et nous n'avions plus rien à désirer sur la terre.

Mais, hélas ! une nouvelle épreuve m'était réservée... la dernière, n'est-ce pas, mon Dieu ! s'écria Santa-Cruz en joignant les mains qu'il tendait vers le ciel, et en jetant un regard sur Mariquita et sur sa fille.

Après un moment de silence, Santa-Cruz reprit :

Un jour, Ketty, que son père et mon fils accompagnaient dans une promenade à cheval, éprouve une sorte de résis-

tance de la part de sa monture, l'animal se mutine, elle cherche à le dompter; indocile, le cheval prend son élan, Ketty perd l'équilibre, elle tombe, et est entraînée dans la direction de la rivière. Le cheval disparaît dans l'eau avec la malheureuse Ketty, déjà morte peut-être... Mon fils qui suivait ses traces, pousse son cheval au milieu de la rivière et veut sauver sa Ketty... Mais le courant est rapide, et malgré les efforts empressés d'une foule, spectatrice de cette affreuse scène, Antonio disparut.... Je ne revis plus que son cadavre....

Le père de Ketty perdit la raison et bientôt la vie à la suite de cette épouvantable catastrophe...

Moi... je quittai l'Angleterre, résolu à achever mes jours dans un cloître, à m'offrir au Seigneur comme dernier holocauste.

J'avais réalisé ma fortune. Je débarquai malade à Ostende, où l'on m'avait conseillé de prendre les bains de mer.

Une foule d'étrangers encombrait les hôtels. Je me réfugiai sur la côte, chez un pêcheur qui louait une cabane assez proprement aménagée. Une chambre était encore libre, je la pris. Les autres pièces avaient été retenues par deux dames, deux sœurs, espagnoles de l'Andalousie.

L'une était l'épouse du consul d'Espagne à Copenhague, l'autre était veuve depuis quelque temps, après six mois de mariage. Une seule femme de service composait leur domestique.

Selon la coutume, chacun de nous apprit par la famille du pêcheur qui nous étions, en peu de jours nous nous connûmes parfaitement.

Ma mélancolie habituelle éveilla la curiosité de mes voisines, je leur racontai mon histoire. Je m'adressais à deux âmes élevées, à deux nobles cœurs, nous ne tardâmes pas à être sur un pied d'intimité respectueuse très-amicale. Peu à peu cette amitié fit place en mon cœur à un sentiment plus profond.

Sur ces entrefaites le consul arriva. Présenté à lui par mes voisines, qui lui avaient appris ce qu'avait été ma vie, j'en fus parfaitement accueilli. Sa bienveillance me toucha et me porta vers lui tout d'abord.

Pendant l'une de nos promenades, je ne me rappelle plus comment la conversation s'engagea, mais il découvrit dans mes paroles, dans leur accentuation, que j'éprouvais une grande estime et une profonde sympathie pour sa belle-sœur.

— Vous l'aimez! me dit-il brusquement.

Je demeurai interdit et silencieux; puis m'étant remis, je lui répondis avec franchise.

— La señora Mariquita est une femme accomplie, vous l'avez dit, mon ami, je l'aime... Cet aveu ne serait jamais sorti de mon cœur, si votre brusque franchise ne l'en avait arraché. Maintenant, je veux vous dire toute ma pensée, mon ami. J'aime la señora Mariquita, d'autant plus que j'ai pu étudier son âme durant les entretiens que j'eus avec elle, entretiens où le langage de l'amour n'a jamais pris place.

Elle a eu l'esprit, la convenance de trouver tout naturel que je ne misse aucune prétention à lui plaire. Mais... si le jugement qu'elle porte sur moi... pouvait m'être favorable... Si j'étais assez heureux pour ne pas lui déplaire... Ah! mon ami, je regarderais comme le plus beau de mes

jours celui où elle consentirait à porter mon nom... Attendez, ne me répondez pas, laissez-moi l'espérance, mon ami. Demain je partirai, je m'éloignerai pour quarante-huit heures ; à mon retour, ce que vous me répondrez me déterminera soit à quitter Ostende immédiatement, soit à remercier le ciel et vous, car je pourrai croire que Dieu ne m'a pas abandonné.

Je partis le lendemain. Je longeai la côte à pied, escaladant les falaises ; j'avais besoin de surmonter des obstacles. J'errai le temps convenu, puis je revins. Du plus loin qu'il m'aperçut, le consul vint à ma rencontre et me dit : Venez voir ces dames... cher beau-frère !...

Voilà dix-neuf ans que Mariquita est ma femme, et depuis seize années, Juanita complète notre bonheur.

Si rien ne vous appelle bien impérieusement ailleurs, vous notre ami, vous nous devez quelques jours, nous vous gardons.

J'accédai à un désir si amical. Le lendemain il me fallut expliquer à mes hôtes comment je me trouvais dans leur pays, véritable contrée inconnue.

— Il est bien juste, leur dis-je, que vous sachiez à votre tour mes pérégrinations militaires depuis Truxillo. Je contai rapidement qu'après avoir passé quatre années à faire la guerre dans la malheureuse Espagne, je fus envoyé de Cadix à Moscou, d'où j'eus le bonheur de revenir avec le brave Rapp, premier aide-de-camp de l'Empereur ; je leur dis l'affection toute fraternelle de ce général pour moi. Il me fallut m'étendre un peu sur la grande et malheureuse expédition de Russie ; leur parler de la défense de Dantzick, où nous restâmes enfermés quinze mois. Santa-

Cruz ne connaissait que très-imparfaitement l'histoire de la défense de Dantzick, il exigea que je lui en développasse les incidents, il comprit l'héroïsme du général Rapp et des troupes assiégées ; jusqu'alors tout ce qu'il en avait lu avait été traité par lui de récits romanesques.

Ensuite il désira connaître ma vie privée, il me demanda si, comme lui, je m'étais marié, si j'avais une famille, etc.

Je lui racontai que pendant la courte campagne de 1823, en Espagne, j'avais épousé une Andalouse, de Séville même... La belle Mariquita et quelques-uns de ses compatriotes présents s'écrièrent : de Séville ! Mais la plupart de nous y sont nés ! Le nom, le nom de cette Sévillana. — A de U. Y. H., répondis-je. — Y. H. ! dit aussitôt Mariquita, ne serait-ce pas la nièce du général de H. ?

— Oui.

— La petite-fille du duc San R... ?

— Précisément.

— Mais alors, c'est ma sœur de lait, mon amie d'enfance ! Nous avons eu la même nourrice, et ma mère était nièce de la duchesse de San R...

Je dus entrer dans les détails les plus intimes de famille ; l'amitié entre mes hôtes et moi en devint plus vive encore ; les huit jours que je passai au milieu de ces amis véritables et sincères furent des jours heureux.

Notre séparation fut pénible, et nous ne nous quittâmes point sans nous être promis d'échanger une correspondance très-suivie.

Le choléra qui sévissait alors dans le nord de la France gagna la Provence où il fit de nombreuses victimes. Il y avait à peine deux mois que j'étais à Paris, qu'une lettre

cachetée de noir vint m'apprendre la mort de l'infortuné Santa-Cruz. La colonie naissante était dans la désolation de la perte de son chef; tous parlaient de rentrer en Espagne... La santé de Juanita, commandait ce voyage.

Depuis lors, nos communications épistolaires se ralentirent peu à peu ; une dernière lettre m'apprit le mariage de la gracieuse Juanita avec un riche habitant de la Havane, où elle suivit son mari, accompagnée de sa mère, l'inconsolable Mariquita.

RICCARDI

RICCARDI

SOUVENIR ANECDOTIQUE DE LA CAMPAGNE D'ESPAGNE EN 1823

Le désarmement chez toutes les puissances de l'Europe, après nos désastres de 1815, semblait assurer une longue paix internationale. Les souverains travaillaient à réparer les malheurs qu'avaient entraîné les immortelles guerres de l'Empire.

Cependant, dès 1826, l'Italie, cette majestueuse reine de l'univers, s'éveille à la liberté, s'agite pour reconquérir sa splendeur, son indépendance d'autrefois.

Sur plusieurs points de cette admirable contrée éclatent des manifestations chaque fois comprimées. Le Piémont devient le foyer de cette agitation; on demande ce que demandaient chez nous, en 1847, les hommes modérés, une réforme. Les exaltés veulent davantage, mais se trouvant en trop petit nombre, ils croient prudent d'attendre.

Le parti sage de la réforme, reconnaissant au prince de Carignan, l'héritier du trône, un cœur ardent et un esprit éclairé, et l'appréciant comme un éminent ami du progrès, vint à lui. On proposa au prince la direction des esprits, comprenant que seul il pouvait les conduire à

un but noble, sans crise, sans lutte, sans renversement de trône.

La position du prince, en cette occurrence, était d'autant plus délicate que sa qualité d'héritier de la couronne, son grade de colonel, commandant un régiment de la garde, pouvaient faire supposer qu'il tendait à s'emparer de l'autorité royale.

Tous les yeux des Génois étaient fixés sur ce prince généreux et libéral au fond de l'âme; mais, tout en partageant les opinions avancées, il voulait que l'initiative du mouvement, afin de ne pas froisser les vues et les droits de la cour, émanât du gouvernement.

Le prince de Carignan avait fait de brillantes études à Paris; le collége Stanislas le comptait au nombre de ses élèves distingués.

La gloire de Napoléon enflamma sa précoce imagination. Dès les premières années de sa vie de jeune homme, il fut renommé pour son adresse à tous les exercices gymnastiques, et, à l'épée, réputé comme l'un des tireurs les plus habiles; son professeur d'armes ne luttait pas toujours avec succès contre lui. A ces avantages il joignait celui d'être l'un des plus beaux hommes du royaume, et, sans contredit, le plus parfait gentilhomme du pays dont il devait un jour régir les destinées.

Cependant les exaltés, qui depuis longtemps agissaient dans l'ombre, se trouvaient déjà trop compromis pour temporiser. Ils entraînèrent dans leur parti, quelques jeunes officiers du régiment que commandait le prince, en leur persuadant que ce dernier n'attendait que leur *pronunciamento* pour se déclarer.

C'est alors qu'on vit éclater à Gênes, sans la participation personnelle du prince, une manifestation aussi mal dirigée que mal conçue, dont l'unique résultat fut la punition des promoteurs les plus compromis dans cette tentative insurrectionnelle. Plusieurs officiers du régiment du prince durent quitter le pays, et lui-même, appelé à Turin, dut expliquer sa conduite au roi. Il fut loyal et franc. Le roi, après l'avoir écouté avec bienveillance, lui communiqua ses projets pour un avenir prochain ; toutefois Sa Majesté jugea convenable de retenir auprès d'elle son fils, afin de le tenir éloigné de Gênes, où des têtes ardentes étaient disposées à ne tenir aucun compte des sages mesures qu'elle méditait.

Vers la même époque, un soulèvement s'organisait à Madrid, contre la personne du roi Ferdinand VII. Les démagogues, quoique en minorité, n'en réussirent pas moins à terrifier le gouvernement, la capitale et tout le royaume d'Espagne. Des généraux ambitieux se déclarèrent pour la révolution et parvinrent à entraîner leurs soldats. Le roi, réduit à une sorte de captivité par les Cortès, fut bientôt placé entre la déchéance et l'échafaud.

Les idées révolutionnaires de nos voisins d'au-delà des Pyrénées éveillèrent l'attention du roi Louis XVIII ; déjà nos départements du midi commençaient à ressentir le contre-coup de ces effervescences populaires, et l'orage grondait sur l'Europe.

Sans perdre un seul instant, nos frontières furent garnies de troupes. Pendant la mauvaise saison de 1823, un cordon sanitaire s'étendit sur toute la ligne des Pyrénées, pour intercepter toute communication avec les révoltés. Et nous

nous préparâmes à la guerre, pour le cas où les négociations pacifiques entamées, n'aboutiraient pas au maintien de la tranquillité.

Mais ce qui décida et hâta l'intervention française en Espagne, ce furent les remontrances de la Grande-Bretagne à propos des apprêts militaires de la France, et la preuve évidente acquise par le gouvernement français des encouragements donnés aux rebelles par cette puissance : politique anglaise, politique exécrable qui tend toujours à rompre l'harmonie entre les puissances continentales.

Le prince de Carignan avait soif de renommée, il accourut offrir ses services à Louis XVIII ; cette offre fut acceptée avec bienveillance, et ce prince prit rang comme volontaire dans l'armée expéditionnaire.

Plusieurs des officiers piémontais, compromis dans l'échauffourée de Gênes, étaient parvenus à se soustraire aux recherches dont ils avaient été l'objet ; quelques-uns avaient pu gagner l'Espagne, où ils avaient été accueillis avec enthousiasme.

Au nombre de ces exilés, se trouvait un officier du régiment du prince de Carignan, et dont ce dernier faisait le plus grand cas, le capitaine de Riccardi.

L'histoire a fait connaître combien peu de résistance eut à vaincre l'armée française à son entrée en Espagne.

La population entière, fidèle à son roi, gémissait de le voir prisonnier de l'insurrection ; elle nous appela à grands cris, et nous reçut à bras ouverts.

Son Altesse Royale le duc d'Angoulême, généralissime de nos troupes, fut salué de Bayonne à Cadix par d'unanimes acclamations.

Les soldats de Riégo s'opposèrent presque seuls à notre invasion, encore ce ne fut que dans les places fortes qu'ils déployèrent une certaine valeur. Sans le point d'honneur, sans la crainte de s'attirer la honte réservée aux transfuges, toute l'armée aurait abandonné les quelques chefs que les Cortès avaient investis de différents commandements ; aussi à notre approche, de tous les côtés le terrain nous était cédé.

L'enthousiasme se manifestait si vivement et avec tant de spontanéité, qu'à notre aspect seul, le peuple de toutes les contrées que nous traversions prenait les armes, et marchait avec nous contre ce qu'il appelait les satellites de Riégo (*los négros*).

Dans les provinces, chaque canton, chaque bourgade organisait des régiments dits de la Foi ; les hommes indisciplinés qui composaient ces régiments jetaient la terreur partout où ils pénétraient avant nos colonnes. Ils commettaient un grand nombre d'exactions toujours réprimées par nous avec une justice et une énergie qui nous attirèrent bientôt le dévouement de toutes les classes.

Des populations entières accouraient sur notre passage, et nous accueillaient avec les plus ardentes démonstrations de joie ; des buffets improvisés nous attendaient sur les routes, et ce qu'ils contenaient nous étaient offert avec la plus franche cordialité.

La guerre qui, selon les exaltés de la Péninsule, devait prendre des proportions bien autrement terribles pour l'armée française que celle de 1808, changea complètement de caractère.

Les généraux espagnols, redoutant la défection parmi leurs troupes, ne résistaient que pour l'honneur. Sauf

quelques points assez vigoureusement défendus, la marche de l'armée française depuis les Pyrénées jusqu'aux colonnes d'Hercule, peut être considérée comme une promenade militaire, mieux encore, comme une véritable marche triomphale.

J'étais chef d'état-major de la division de la garde aux ordres du général de Bourmont; moi seul de cet état-major, j'avais fait la campagne de 1808, et je parlais espagnol; on doit comprendre quels services le général attendait de moi, et de quelle manière absolue il devait disposer de ma personne. Aussi faisait-il retomber sur mes épaules le plus lourd fardeau de la responsabilité; il m'avait donné carte blanche, pour prescrire en son nom l'ordre dans lequel les troupes devaient marcher, les lieux que chaque brigade, que chaque régiment devaient occuper, etc., etc.

Si la confiance du général se montrait sans bornes pour ce qui regardait les mouvements militaires, il en était tout autrement dès qu'il s'agissait de quelque affaire à régler entre nous et les habitants. On m'avait dépeint au général sous des couleurs peu en harmonie avec celles qui étaient à l'ordre du jour.

Les Espagnols désignés sous le titre de *blancos* devaient avoir raison quand même, et ceux qu'on appelait *los négros* avaient tort toujours.

Mes fonctions de commandant du quartier-général, me mettant chaque jour en contact avec les habitants et les différentes autorités du pays, me plaçaient dans la nécessité de vider certaines contestations. Lorsque je donnais raison aux *négros*, ce qui arrivait toutes les fois que ma conscience me l'ordonnait, j'étais accusé d'injustice, de

partialité ; j'avais maille à partir avec mon général, trop souvent influencé en faveur de ceux contre qui j'étais forcé de sévir.

Je connaissais trop bien le caractère exalté des Espagnols pour me prêter aux sollicitations des *blancos*, qui me signalaient sans cesse des ennemis dangereux parmi les personnes les plus honorables du pays, soit dans les arts, soit dans l'industrie, personnes qui, à vrai dire, étaient bien un peu *négros*.

Plusieurs fois, il fut question de me donner un remplaçant, mais où le prendre ? et puis je jouissais de l'estime particulière du major-général, le général Guilleminot. Je n'étais pas moins connu particulièrement du duc de Guiche, premier aide-de-camp du prince; Son Altesse Royale me traitait elle-même avec beaucoup de bienveillance. J'étais encore honoré des sympathies du colonel de La Hitte, autre aide-de-camp du duc d'Angoulême. On n'aurait osé me déposséder sans motif, et surtout sans entendre ma justification, et le prince généralissime était juste.

Les troupes expéditionnaires parvinrent à Madrid sans coup férir, du moins le corps sous les ordres immédiats du prince.

Après quelques jours de repos dans la capitale, deux corps d'armée, l'un commandé par le général Bourdesoul, l'autre par le général de Bourmont, prirent la route de la Manche pour franchir les montagnes de la Sierra-Morena et descendre en Andalousie. Le but de cette expédition était de concourir à la délivrance du roi d'Espagne, que la junte supérieure avait entraîné vers Cadix.

Les deux colonnes s'avancèrent parallèlement, et tandis

que celle du général Bourdesoul marchait directement sur Cadix, dans le but de soumettre la place et de dissoudre la junte, la colonne commandée par le général de Bourmont avait pour mission de longer, aussi près que possible, les frontières du Portugal, afin de les surveiller.

Le général de Bourmont établit son quartier-général à Séville, afin de rayonner dans toutes les directions, car de nombreux corps de partisans erraient dans la Basse-Andalousie, où ils commettaient de nombreuses exactions.

Je ne saurais donner une idée plus exacte de l'enthousiasme des Espagnols à notre approche des villes, qu'en racontant ce qui m'est arrivé à Truxillo, cette belle cité où, quinze années auparavant, l'armée française n'avait pas rencontré un seul habitant (1).

Je devançais chaque jour les colonnes, afin d'opérer sur les lieux mêmes la distribution des cantonnements, que l'un des officiers qui m'accompagnaient allait soumettre en grande hâte au général ; je me faisais suivre habituellement par deux ordonnances.

La route qui mène à Truxillo traverse une assez vaste forêt de chênes verts, de lièges, d'oliviers et d'orangers.

En sortant du bois, l'on aperçoit de loin la ville, vieille cité romaine assise sur une montagne, et dont les édifices dominent la cîme. Le soleil commençait à poindre lorsque nous quittâmes la forêt ; quel ravissant spectacle s'offrit à notre vue !

Imaginez une vaste couronne d'habitations construites dans un style qui tient du romain et du mauresque à la

(1) Voir l'Appendice.

fois ; du milieu surgissent cinquante clochers. Sur le saillant de la grande enceinte on distingue les hautes murailles de plusieurs couvents, percées de larges ouvertures, et ornées dans presque toute leur étendue de larges galeries extérieures. Vingt sentiers tortueux descendent vers la plaine et viennent se réunir à la route par laquelle nous arrivions.

La population, avertie de l'approche de l'armée française, accourut aussitôt et prit position, tant sur les escarpements qui flanquent la montagne, que dans les chemins qui aboutissent à la grande route. Les couronnements des divers édifices, les galeries, les fenêtres, tout était rempli de spectateurs impatients de nous fêter. Dès que cette foule immense nous vit apparaître, j'avais avec moi le chef d'escadron d'état-major Acloque, le capitaine de Saint-Léger et quatre lanciers de la garde, dès que cette foule nous vit apparaître, dis-je, le son de toutes les cloches se fit entendre, cette montagne chargée de spectateurs semblait se mouvoir d'elle-même.

Les autorités de la ville s'avancèrent précédées et entourées de trente à quarante jeunes filles, vêtues de blanc et la tête ornée de fraîches guirlandes. Tambourins, musettes et mandolines animaient les fandangos, cadencés par le refrain du chant national.

Lorsque les magistrats furent près de nous, je dus écouter leurs discours de circonstance, et recevoir les clefs de la ville, apportées sur un plat d'argent.

Nous montâmes la rampe rapide et contournée qui mène à la porte principale, et nous fîmes notre entrée dans la ville. Alors redoublèrent les acclamations, et l'ivresse géné-

rale devint telle qu'au moment où je m'y attendais le moins, je me sentis enlevé de mon cheval et porté à travers les rues jusque sur la grande place, sans qu'il me fut possible de m'opposer à cette étrange ovation.

Quelques heures après mon entrée à Truxillo, arriva le général Vallin à la tête de sa belle division. Le général eut toutes les peines du monde à maintenir l'ordre dans sa colonne, chaque habitant voulait fêter un soldat.

Plus tard, le général de Bourmont parut avec son état-major, alors les manifestations de joie atteignirent leur plus haut développement.

Comme aux bonnes grâces qui nous étaient prodiguées se mêlaient des expressions peu rassurantes pour les habitants accusés d'être des *négros*, je m'empressai de prendre des mesures de prévoyance. Je me disposai à réprimer vigoureusement les premiers désordres qui pourraient se produire.

Mes présomptions ne tardèrent pas à se réaliser. Sur le fronton de la maison de ville, autrefois la demeure de *Fernand Cortès*, s'élevait la statue en marbre de cet homme célèbre. Les magistrats de la ville, afin de conserver cette œuvre d'art, la transformèrent en déesse de la Justice, au moyen de balances adaptées à l'une de ses mains. Mais les *blancos* voulaient faire une démonstration : quelques-uns parvinrent à attacher une corde au cou de la statue de Fernand Cortès, et, tirée par deux à trois cents exaltés, cette statue tomba sur le pavé, où elle se brisa complètement.

Ce n'était là qu'un prélude, l'état fébrile des esprits faisait pressentir de plus graves désordres. Averti à temps,

j'accourus suivi de vingt-cinq hommes à cheval, et je fis évacuer la place San-Francisco, où déjà les *blancos* essayaient d'enfoncer la porte d'un ancien magistrat qualifié de *négro*.

Je dus rendre compte de ma conduite au général de Bourmont, qui avait été instruit du tumulte, avec des commentaires étrangers à la vérité; sa première pensée fut de m'infliger un blâme, mais le brave et loyal général Vallin m'approuva. Cela ne m'empêcha pas de passer pour le *négro* de l'état-major.

Ce seul trait donne une idée de la haine qu'on portait généralement aux oppresseurs de Ferdinand VII, et de la fièvre qui animait les cerveaux espagnols.

Mais j'arrive à un épisode qui eut lieu peu de temps avant notre entrée à Cadix.

Le corps du général de Bourmont n'était plus qu'à trois journées de marche de Séville, lorsqu'un matin je pénétrai dans un gros village pour y établir le quartier-général.

L'officier chargé de m'accompagner, le capitaine de Saint-Léger, aujourd'hui comte de Bomposta et aide-de-camp du roi de Portugal, s'était arrêté à distance pour lever le plan de la position que devait occuper le parc d'artillerie, je n'avais avec moi qu'un seul cavalier.

Lopez Banos fuyait alors devant le corps du général comte Bourdesoul, et s'était rejeté sur Séville qu'il avait frappé d'une contribution. Sachant que le général de Bourmont s'avançait pour lui couper la retraite, Lopez Banos s'était empressé de se replier vers les frontières du Portugal, par le comté de Niebla, rançonnant villes et villages sur sa route.

Les brigades de cavalerie commandées par les généraux comte de Lauriston et de Saint-Mars parvinrent à l'atteindre. Le mouvement de Lauriston, qui avec le 5e hussards et le 9e chasseurs faisait tête de colonne, fut tellement rapide, qu'il surprit l'ennemi à San-Lucar, avant même que les défenseurs de la place eussent eu le temps de préparer une sérieuse résistance.

A la vue des Français, les habitants de San-Lucar se hâtèrent de garder toutes les issues de la ville, de sorte que tout ce qui s'y trouvait demeura en notre pouvoir, c'est-à-dire, cinq à six cents prisonniers, autant de chevaux et plus de vingt fourgons richement chargés. Douze ou quinze cents cavaliers qui, hors de la ville, étaient prêts à se mettre en marche, eurent la pensée de reprendre San-Lucar, mais ils furent arrêtés dans leur élan par l'attitude menaçante du général de Lauriston. Ce dernier marcha résolument à leur rencontre, à la tête d'un seul escadron du 9e chasseurs.

A peine les deux cavaleries furent-elles en présence, qu'un choc terrible eut lieu. Le général de Lauriston déploya dans cette circonstance une profonde habileté, et dans le combat un courage personnel digne des plus grands éloges. S'étant jeté au milieu de la mêlée, ce brave général fit le coup de sabre avec plusieurs cavaliers qui entouraient le général ennemi. Pendant cette action rapide et glorieuse, le capitaine de La Rue, aujourd'hui général de division, alors aide-de-camp du général de Lauriston, mérita et obtint la croix d'Officier de la Légion-d'Honneur.

Le grand nombre de prisonniers faits dans cette journée rendait pour quelque temps la présence du général de Lauriston indispensable à San-Lucar, le général de Bour-

mont chargea le général de Saint-Mars de poursuivre à outrance les débris du corps de Lopez Banos.

Après vingt heures d'une marche forcée, la brigade Saint-Mars, composée des 7e et 9e régiments de dragons, atteignit les Espagnols au moment où ils arrivaient à San-Juan-del-Porto.

Afin de donner à sa nombreuse artillerie le temps de dépasser le village, Lopez Banos fit aussitôt ses préparatifs pour arrêter la marche de nos dragons ; mais l'impétuosité de Saint-Mars ne permit pas au général ennemi de s'établir. A la suite de plusieurs charges successives, toute résistance est devenue impossible aux Espagnols ; l'artillerie et ceux qui tentent de la défendre restent en notre pouvoir. Refoulés dans toutes les directions, les débris du corps de Lopez-Banos parviennent à gagner les frontières du Portugal, par Ayamonte.

Le général de Saint-Mars continua son mouvement précipité jusqu'à Hyelva, ramassant sur sa route une grande quantité de fourgons chargés de munitions, d'armes et de bagages.

L'apparition subite et inattendue de notre cavalerie dans Hyelva produisit un effet tel sur Lopez-Banos qu'il eut à peine le temps de se jeter dans une embarcation qui le conduisit à Cadix.

Hyelva, ville maritime d'une grande importance renfermait dans son port plusieurs bâtiments, parmi eux se trouvait un brick de guerre chargé d'armes et de munitions qu'il allait transporter à Cadix. Après avoir reçu quelques boulets lancés par nos dragons avec les pièces enlevées à l'ennemi, le brick amena son pavillon. Ce bâtiment dont la

cargaison valait de huit à dix mille francs, fut considéré comme étant de bonne prise. Sur la demande du général de Saint-Mars, le ministre de la marine autorisa la répartition d'une somme équivalente entre les sous-officiers et les soldats qui avaient contribué à ce fait d'armes, rappelant la campagne de Hollande, où la cavalerie du général Brune s'était emparée de l'escadre ennemie retenue dans les glaces.

Immédiatement dirigé vers Cadix, le brick fut remis à l'amiral Hamelin, auquel il a été d'un grand secours.

Peu de jours après cette expédition, le général de Saint-Mars fit son entrée à Séville en tête de sa brigade, suivi de vingt-deux pièces de canon enlevées à l'ennemi et de plus de huit cents prisonniers.

Une colonne de partisans séparée du corps principal, voulut lever une contribution forcée dans un beau village, situé non loin de la seule route que cette colonne pouvait suivre, pour échapper aux troupes du général de Lauriston.

Ce fut précisément dans ce même village où j'arrivais, que déboucha du côté opposé le chef de cette colonne ennemie; il avait laissé les cent cinquante chevaux qu'il commandait sur un plateau très-voisin, pour en imposer aux habitants, et les obliger à remplir sur l'heure les conditions qu'il venait notifier à leurs magistrats.

Il y avait à peine quelques minutes que j'étais sur la place, où l'alcade et quelques membres de *l'ayuntamiento* (municipalité) étaient accourus vers moi, que des cris partent de tous côtés : *Los négros ! los négros !* A l'instant même, je suis abandonné par les *valeureux* magistrats. Me voilà seul et à pied ; mon cheval, débridé, avait été conduit

vers une fontaine à l'extrémité de la place, par le seul homme que j'eusse avec moi.

L'officier espagnol s'avançait au grand galop de son cheval, le sabre en main, sans prendre le temps de s'assurer s'il était suivi. Voyant cela, je me présente à lui et le somme avec un geste énergique de mettre pied à terre.

Je ne saurais dire quelle fut sa pensée, mais après un instant d'hésitation, et à mon grand étonnement, cet officier descendit de cheval et me présenta son sabre.

— Vous êtes mon prisonnier, lui dis-je, ai-je affaire à un homme d'honneur?

Sur sa réponse affirmative, je lui rends son arme; on m'amène mon cheval, et, suivi de mon prisonnier, je gagne rapidement le hameau où j'avais laissé mon escorte.

L'officier espagnol m'apprit alors qu'il commandait l'escadron de flanqueurs, resté en position près d'un bois d'oliviers, à l'entrée du village; ses hommes attendaient son retour pour prendre un parti.

Dès que j'eus rejoint mon avant-garde, composée de dix lanciers, je me disposai à prendre l'offensive contre l'escadron ennemi; mais le général de Bourmont, sur des renseignements ultérieurs, avait changé de direction; il marchait sur San-Lucar, et me faisait dire d'aller le rejoindre sans retard.

Je profitai néanmoins des renseignements obtenus de l'officier prisonnier pour battre le pays et marcher sur les traces de Lopez Banos.

Nous nous dirigeâmes sur San-Lucar de manière à flanquer la colonne du général de Bourmont sur sa gauche.

Nous marchions depuis une heure, lorsque nous aper-

çûmes un assez nombreux détachement, qui venait à nous en ordre de combat. Je l'envoyai reconnaître, c'était une centaine de cavaliers de la *Foi*, rôdant dans l'espoir de ramasser les traînards constitutionnels et de faire butin.

J'ordonnai au chef de cette troupe de se joindre à nous, ce qu'il fit, mais non sans hésiter.

Mon prisonnier, qui marchait à mes côtés, me témoigna la plus grande inquiétude relativement aux nouveaux venus.

— Ils m'assassineront malgré vous, me dit-il.

J'essayai vainement de le rassurer.

Les renseignements que je recevais en route, me faisaient espérer qu'en doublant de vitesse, il me serait facile d'atteindre avant la nuit l'arrière-garde de Lopez-Banos ; mais nos recherches furent vaines, et nous fûmes obligés de prendre position au milieu de la nuit dans un bois d'oliviers.

Mon prisonnier me demanda la permission de reposer à mes côtés, m'affirmant que les hommes de la *Foi* avaient formé le complot de l'assassiner ; quelques-uns des miens me confirmèrent le dire de l'officier *négro*. Dès lors, j'assignai au chef de cette troupe de bandits une position séparée de la mienne ; je ne lui cachai pas mes soupçons, et le rendis personnellement responsable des jours de mon prisonnier. Cet homme osa m'avouer qu'ils s'étaient jurés entre eux, soldats de la *Foi*, de poignarder le prisonnier, le reconnaissant pour l'un des constitutionnels les plus redoutables. Il ne pouvait, me disait-il, répondre des conséquences de l'exaltation de son détachement.

Me séparer brusquement de ces gens , c'eût été mettre

mon captif en un péril imminent, je pris le parti de les rassembler, et en peu de mots de leur signifier que l'officier constitutionnel était sous ma sauvegarde, et que l'audacieux qui oserait lever la main sur lui paierait instantanément de sa vie cet assassinat.

Un moment je le crus perdu, car tous mirent le sabre à la main, disant qu'il mourrait, qu'ils en avaient fait le serment. Il ne me restait plus qu'à me battre avec ces forcenés, c'est ce qui faillit arriver. Mon faible détachement avait déjà pris les armes, le sang allait couler; m'élançant alors au milieu des Espagnols, je leur ordonnai, avec un emportement frénétique, de mettre bas les armes. Mon attitude leur en imposa, ils obéirent, mais tout en murmurant confusément des paroles sinistres.

On comprend que je ne fermai pas l'œil durant le reste de la nuit; mon prisonnier me suppliait de le laisser fuir pour éviter un crime qu'il me croyait impuissant à empêcher.

J'avais ordonné le départ pour quatre heures du matin, mais à deux heures je fis seller sans bruit les chevaux de mon détachement, et nous laissâmes les Espagnols endormis.

Nous prîmes au hasard la direction qui, supposions-nous, devait nous rapprocher du général de Bourmont; nous cheminions de l'allure la plus vive, pour nous éloigner des féroces soldats de la *Foi*. Après trois heures de marche nous touchons à un village où j'apprends que nous sommes poursuivis par un parti nombreux. Au moment où je faisais mes dispositions de défense, nous reconnaissons les hommes dont nous nous étions séparés.... Renfor-

cés par une cinquantaine d'autres gens de la *Foi*, ils accouraient avec le dessein de mettre à mort mon prisonnier.

Je le plaçai au centre de mon détachement et j'ordonnai de tirer sur le premier qui oserait s'avancer à dix pas de nous. Comme ils ne tenaient aucun compte de mes menaces nous fûmes dans la nécessité de faire feu.

Dispersés par cette décharge, ils ne tardèrent pas à se rallier en avant de nous, espérant nous couper la retraite. Cela tournait en un véritable engagement, car ils répondaient à notre feu, lorsqu'une fusillade assez vive se fit entendre vers l'entrée du village que nous allions atteindre, les balles arrivaient jusqu'à nous.

Je pensais au moyen de combiner un mouvement rétrograde, tout à coup les gens de la *Foi* avec qui j'étais engagé se prirent à fuir. Je cherchai la cause d'une pareille détermination, et je reconnus au loin un peloton d'infanterie qui marchait vers nous. Je parvins, non sans peine à m'en faire reconnaître, c'était de nos voltigeurs. Cette heureuse coïncidence me délivra d'une position qui ne pouvait manquer d'amener un dénouement tragique.

Quoique mon prisonnier fut sorti sain et sauf de cette échaffourée, je n'étais pas sans inquiétude sur son compte; il avait de nouvelles chances à courir, chances qui pouvaient lui être fatales.

En effet, le général de Bourmont, à l'instigation de l'un des officiers d'état-major qui avait donné dans plusieurs circonstances les preuves d'une exaltation coupable, m'invita bientôt à faire surveiller et escorter l'officier espagnol par un gendarme.

Le prisonnier, qui se nommait M. de Riccardi, m'avait appris qu'il était réfugié piémontais, cette marque de confiance envers un ennemi m'avait donné une haute idée de son caractère. Il avait reçu des témoignages de ma loyauté, je le considérais comme un homme d'honneur, mais néanmoins il me fallut exécuter les ordres du général, ordres contre lesquels je m'étais vainement élevé.

Je me sentais pris de sympathie pour M. de Riccardi, il m'avait raconté avec l'accent de la franchise comment lui, fils d'une des premières familles de Sardaigne, il se trouvait en Espagne, chef d'un corps constitutionnel. Je me reposais pleinement sur la parole qu'il m'avait donnée de ne faire aucune tentative d'évasion ; j'y croyais tellement qu'il montait l'un de mes chevaux et partageait mes gîtes.

— Je suis fils d'une famille alliée à celle de nos princes, m'avait-il dit. Je servais dans le régiment commandé par le prince de Carignan, lorsqu'il leva l'étendard de la révolte en faveur des idées libérales qui germaient dans le pays. Après l'insuccès je fus forcé de fuir, ainsi que ceux de mes camarades qui ne voulurent pas se soumettre à la condition humiliante d'implorer merci.

« Le prince fut gracié, lui ; mais on le contraignit à voyager. Il prend part à la guerre de la Péninsule, c'est lui-même qui accompagne le duc d'Angoulême.

» Une fois hors de ma patrie je cherchai un refuge en Suisse, mais j'y fus reconnu et traqué comme une bête fauve ; vingt fois je faillis tomber dans des pièges. En Espagne seulement, je pouvais trouver quelque repos, mais il fallut choisir une couleur et prendre les armes, sinon je devenais victime de l'un des deux partis.

» Je ne fus pas longtemps à me décider. On me donna le commandement d'une troupe de partisans ; j'eus occasion de rendre des services, surtout comme instructeur. Je m'étais promis de ne jamais croiser le sabre avec un Français, le jour où vous m'avez enjoint de me rendre, vous vous souvenez que j'avais mon sabre hors du fourreau, que j'étais à cheval et vous à pied. Je vous vois encore dans votre attitude calme... Mais vous étiez Français, je n'eus pas même la pensée de profiter des avantages que j'avais sur vous, je vous obéis comme si j'eusse été sous vos ordres.

» Acculé au fond de l'Andalousie, j'avais pour mission d'éclairer l'aile droite du corps de Lopez-Banos, qui se retirait vers le Portugal. »

J'avais foi en cette narration, et jespérais qu'il me serait facile de ménager plus tard à Riccardi, un rapprochement avec le prince de Carignan, rapprochement qui me semblait devoir mener à bonne fin son existence aventureuse.

Il faut dire que depuis notre entrée à Séville, je remplissais les fonctions de commandant supérieur de cette place et celles de gouverneur de l'Alcazar. Ces postes me conféraient une autorité illimitée. Je fis sans peine délivrer un passeport à Riccardi ; par ce moyen il parvint au quartier-général établi à Puesto-Santa-Maria.

Ce qui survint à Riccardi depuis son départ jusqu'au jour où il me retrouva dans Séville, je le laisserai raconter par lui-même. Ce fut après six jours d'absence que ce malheureux officier entra chez moi, vers deux heures du matin, dans l'état le plus déplorable ; il était à peine vêtu...

« Lorsque j'arrivai au quartier-général de Son Altesse Royale le duc d'Angoulême, me dit Riccardi, M. le duc de Guiche, à qui vous m'aviez adressé, m'accueillit avec une grande affabilité. Après avoir pris connaissance de votre lettre qui expliquait ma position, ce brave général ne me cacha pas les difficultés qu'il y avait à vaincre pour arriver jusqu'au prince de Carignan, et être reçu par lui. Toutefois, à l'aide de ses indications, je parvins jusqu'à Son Altesse Royale, mais en présence de témoins. Le prince m'accueillit avec une gravité affectée qui n'excluait pas un sentiment d'intérêt.

» Le duc de Guiche, à qui je rendis compte de cette entrevue, m'en ménagea une seconde chez lui-même ; le prince y allait chaque jour, avant l'heure où le duc et lui se rendaient ensemble dans les salons de Monseigneur le duc d'Angoulême. Là, je retrouvai le cœur de mon ancien colonel !

» Tâchez de quitter l'Espagne, me dit-il, rendez-vous en France ou en Angleterre, et faites-moi savoir où vous serez; je le désire, mon pauvre Riccardi, ajouta-t-il, en appuyant avec bonté sur cette injonction. — Vous n'êtes pas dans une position brillante, sans doute... Et il fit un signe au duc de Guiche, témoin de cette entrevue, celui-ci tira aussitôt de son secrétaire une bourse que le prince s'empressa de me remettre.

» Le rouge me monta au visage... j'allais refuser, et déjà j'avais fait un pas en arrière, lorsque ce bon prince me dit : — Vous me rendrez cette bourse à Turin, vous entendez, Riccardi? à Turin... c'est un prêt, M. de Riccardi.

» J'acceptai avec une vive émotion. Le prince et le duc

de Guiche me serrèrent les mains. — Allons, Riccardi, retournez à Séville. Je veux de vos nouvelles... vous m'entendez?...

» Eh! mon Dieu! oui, j'entendais, mais ma langue était paralysée, je ne pouvais parler.

» Un jeune officier qui est de vos amis, mon commandant, M. Dascher de Montgascon, secrétaire de S. A. R. le duc d'Angoulême, me conduisit dans sa demeure, de la part du duc de Guiche, pour prendre quelques heures de repos.

» Je quittai Santa-Maria, vivement impressionné de tout ce qui m'était arrivé d'heureux, j'étais impatient de venir vous le dire.

» J'avais marché une partie de la nuit d'une allure assez vive, vers minuit je n'étais plus qu'à une lieue de Séville, lorsque cinq à six cavaliers, armés comme de véritables brigands, m'entourent tout-à-coup brandissant leurs sabres, un coup de pistolet abat mon cheval, je roule dans la poussière, et, tandis qu'ils mettent pied à terre, pour *m'achever* sans doute, je leur échappe gagnant à toutes jambes le Guadalquivir, dont j'étais au plus à cinq cents pas. Deux d'entre eux étant remontés à cheval se mirent à ma poursuite, tandis que les autres se ruaient sur mon porte-manteau. Près d'être atteint, j'eus l'heureuse idée de me débarrasser de mon habit et de le jeter sur la route. Ce que je pensais arriva, ils s'arrêtèrent pour ramasser mon vêtement. Je m'élançai alors dans les jardins d'une habitation riveraine du fleuve, et je me jetai à la nage. J'atteignis non sans peine la rive gauche, mes forces m'abandonnaient, il était temps.

» Bientôt je rencontrai les avant-postes français, je me

réclamai de vous, et vous avez vu, mon commandant, en quel état je suis arrivé. »

Le lendemain je reçus deux lettres, l'une du duc de Guiche, l'autre de Dascher de Montgascon. Dascher me rendait à peu près compte de tout ce que venait de me dire Riccardi. Il m'assurait que le prince de Carignan portait le plus grand intérêt, l'affection la plus vive à Riccardi, que Son Altesse Royale s'en était exprimée dans les termes les plus chaleurenx devant lui, chez le duc de Guiche, en présence des généraux Guilleminot, La Chasse de Vérigny et du colonel La Hitte.

La lettre du duc de Guiche était ainsi conçue :

« Je vous remercie, mon cher Marnier, de m'avoir adressé
» votre intéressant prisonnier. Le prince de Carignan me
» charge de vous exprimer sa reconnaissance pour vos bons
» procédés envers cet officier. Usez, mon cher gouverneur,
» de vos *grands pouvoirs* pour le diriger d'une manière
» sûre, soit en France, soit vers l'Angleterre. Trouvez un
» moyen quelconque, vous ferez une bonne action, dont
» j'instruirai le prince de Carignan, qui vous en saura un
» gré infini.

» Dascher m'a conté que vous avez eu à lutter avec un
» officier de votre état-major au sujet de Riccardi. Ce diable
» de X..., enragé *blanco*, veut vous faire passer pour un
» satané *négro*. Ne vous en inquiétez nullement, parmi nous
» autres *blancos*, il y a beaucoup de négrillons...

» Amitié,

» D. de G... »

La position de Riccardi devenait d'autant moins rassu-

rante, que pendant son absence on avait fait courir sur son compte des bruits calomnieux excessivement compromettants. Il était urgent de l'éloigner pour lui éviter quelque fâcheuse affaire.

Je le fis prendre comme prisonnier ordinaire par un convoi qui se dirigeait vers la France, et je lui fis obtenir l'autorisation de voyager isolément jusqu'à Bayonne. Nous nous séparâmes fort attendris l'un et l'autre, sans nulle espérance de nous revoir.

Quelque temps après le départ de Riccardi, l'armée entrait dans Cadix; la *grande*, la *glorieuse* affaire du Trocadéro précéda cette entrée.

La guerre était terminée, Ferdinand rentrait à Madrid, aux acclamations unanimes de son peuple, et l'armée française, excepté quelques régiments laissés en Andalousie sur la demande du roi d'Espagne, revint en France.

La garde royale prit la route de mer, l'escadre de l'amiral Duperré nous débarqua au port de Brest.

Je rejoignis ensuite ma famille à Bourges, où se trouvaient internés trois à quatre cents prisonniers espagnols.

A peine mes amis connurent-ils mon retour, que l'un d'eux, M. Souchois, accourut me dire qu'il avait chez lui un officier espagnol d'une grande distinction, lequel s'était écrié en entendant prononcer mon nom, qu'un officier de la garde s'appelant comme moi, lui avait sauvé la vie. J'étais tellement loin de penser à Riccardi, que je regardais comme une fable ce que me disait mon ami. Les détails qu'il tenait de Riccardi même dissipèrent bientôt mes doutes, et, sans perdre un instant, je me rendis avec Souchois chez son hôte.

Lorsque nous arrivâmes, Riccardi était occupé à dessiner ; je le vois encore le dos tourné à la porte d'entrée.

— Riccardi ! m'écriai-je.

Il tourna brusquement la tête, à ma vue il resta immobile et sans voix... Je m'avançai... le pauvre Riccardi semblait frappé de catalepsie. A cet état qui ne dura que très peu de temps, succédèrent les témoignages de la plus vive reconnaissance.

On parlait de renvoyer en Espagne les prisonniers faits pendant la guerre ; ce qui était un sujet d'anxiété pour Riccardi, dont les parents espéraient obtenir la grâce.

« — Par Dieu, me disait-il, tirez-moi de cette fâcheuse position. Je ne puis, quant à présent, rentrer dans ma patrie ; je ne puis penser à suivre les prisonniers en Espagne ; la France ne m'offre pas un asile assez sûr : c'est donc en Angleterre seulement que je trouverai de la sécurité... Là, au moins, je pourrai attendre le rappel des proscrits. »

Il m'écrivit :

« Bourges, le 17 mars 1824.

» Monsieur,

» Si quelque chose peut adoucir les malheurs de ma captivité, c'est de m'être jeté dans les mains d'un ennemi aussi généreux que vous, Monsieur, j'en ai eu des preuves, et vous avez bien voulu ajouter aux droits que vous avez à ma reconnaissance par l'offre de vos bons services depuis votre retour en France.

» La loyauté et la droiture de votre nation, et particulièrement de votre personne, Monsieur, ne me permettent pas de douter un seul instant de la sincérité de vos offres

obligeantes; c'est donc avec confiance, que j'ai l'honneur de m'adresser à vous, pour vous prier de vouloir bien m'assister de votre protection et de vos conseils pour obtenir d'être autorisé à séjourner à Paris, en qualité de prisonnier de guerre, comme plusieurs Espagnols l'ont déjà obtenu, ce serait dans ma position une très-grande faveur, y ayant des parents et des amis qui m'aideraient à trouver une situation plus supportable.

» Il est inutile d'ajouter, Monsieur, que quant à ma conduite politique, elle sera telle que vous n'aurez jamais aucun regret de vous être intéressé à mon sort, je dois même vous dire, que je n'ai jamais eu l'ambition de jouer un rôle politique. J'ai suivi les étendards de mon régiment en Piémont; cette action toute naturelle à un militaire a été la cause qu'après des mouvements malheureux j'ai dû m'expatrier, et par la suite, prendre du service dans le seul pays où les circonstances admettaient de pouvoir le faire. Je n'ai rien à me reprocher, j'ai servi avec honneur, et il ne m'appartient pas d'analyser les qualités ni les vices de la cause que je servais. Les événements se sont déclarés contre elle, il ne me reste plus qu'à chercher la tranquillité et le repos jusqu'à ce que des temps plus heureux viennent mettre un terme à ma captivité, et pour cela, je ne puis mieux m'adresser, pour trouver cet appui et cette protection, qu'en la personne de celui auquel j'ai rendu mes armes.

» Veuillez avoir la bonté de m'indiquer les démarches que je dois faire et m'appuyer. Je suis sûr que j'obtiendrai un adoucissement qui est le seul que je désire dans ma position.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de mon respect et de

reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur de me dire de vous, Monsieur,

» Le très-humble serviteur,

» RICCARDI DE LANTESCA. »

A M. MARNIER, *gentilhomme de la chambre de Sa Majesté le Roi de France, rue Saint-Honoré*, 368, *à Paris.*

Ma position à la cour, ma qualité de gentilhomme de la chambre me servirent à souhait; j'obtins sans difficulté que Riccardi se rendit en Angleterre, seul port de salut pour lui. Il prit la route de Londres.

A mon retour à Paris, j'allai trouver le prince de Carignan, rentré en France avec le duc d'Angoulême. Je lui racontai ce que je savais de Riccardi, et je lui demandai son appui pour le faire rentrer à Turin.

« — De quel poids pourrait être ma recommandation en ce moment, me répondit le prince, moi qui ne suis pas même rappelé? Mais que Riccardi attende, qu'il se repose sur moi. Le temps ne peut tarder à venir où il sera rendu aux siens.

Riccardi, a qui je donnai connaissance de ma conversation avec le prince de Carignan, m'écrivit de Londres qu'il était sur le point de partir pour Montévidéo avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune.

« Si un jour je revois l'Europe, disait-il, j'accourrai vers » vous avant de me rendre dans ma famille, car je vous » dois la vie... »

Depuis lors plus rien, aucun signe de vie de Riccardi. Je ne le crois pas oublieux et encore moins ingrat; mais le climat d'Amérique!... Puis les combats, dont les journaux

ne donnaient que des relations incomplètes . . . .
. . . .

Vingt années s'étaient écoulées, lorsqu'en 1844, mon médecin m'envoya aux eaux d'Aix, en Savoie. Je m'y rendis avec l'intention de pousser jusqu'à Turin, si d'après les renseignements que je me procurerais, j'apprenais le retour en Piémont de Riccardi.

Un jour, je sus par un officier de la garde du roi Charles-Albert, ci-devant prince de Carignan, que Sa Majesté avait pour aide-de-camp un général du nom de Riccardi, et que ce général jouissait de la confiance particulière du roi. L'officier ne put me donner aucun autre renseignement. Je m'empressai d'écrire en ces termes au général Riccardi :

« Monsieur le général ,

» En vous disant mon nom, je ne doute pas, si vous êtes » l'officier rencontré par moi en Espagne, que vous me » donniez les moyens de satisfaire l'empressement que je » mettrai à vous aller trouver. Dans le cas où cet officier ne » serait que votre homonyme, je vous demande d'être assez » bon pour me faire savoir ce qu'il est devenu. »

Je reçus immédiatement de l'aide-de-camp du roi de Piémont la réponse suivante :

« Monsieur le colonel,

» En réponse à la lettre que vous me faites l'honneur de » m'écrire, sous la date du 3 de ce mois, et qui me parvient » seulement aujourd'hui, je m'empresse de vous informer » que l'ancien officier sarde, du nom de Riccardi, qui en » 1823, aux environs de Séville, eût le bonheur d'éprouver » les bons effets de votre noble sympathie pour lui, était

» mon pauvre frère Antoine que j'ai eu le malheur de
» perdre aux Indes orientales, en 1833.

» Pénétré de la plus vive reconnaissance pour tout l'in-
» térêt que vous prîtes à ce frère chéri, dans des moments
» où sa position était si précaire, je vous prie, Monsieur le
» colonel, de vouloir bien agréer l'expression de mes sin-
» cères remerciements.

» L'état de ma santé m'ayant obligé à venir respirer l'air
» de mon pays, je me trouve depuis plus d'une année loin
» de la cour, et, par conséquent, dans l'impossibilité d'aller
» vous trouver. Mais, s'il vous était possible de venir jus-
» qu'à ma petite habitation, où je réside momentanément,
» combien je serais heureux, Monsieur le colonel, de faire
» connaissance avec vous.

» Agréez, je vous prie, Monsieur le colonel, l'assurance
» de mes sentiments les plus respectueux.

» Votre, etc.

» Comte de Riccardi, aide-de-camp du roi.

» Boiry-d'Oneill, 10 août 1846. »

Dans l'épisode de Riccardi, j'ai relaté les principaux événements de la campagne d'Espagne que l'exagération et la flatterie ont osé mettre de niveau avec nos grandes guerres. Sous le dernier règne, nous avons vu de même les bulletins de l'Algérie élever à la taille de nos héros de l'Empire certains officiers qui, au moyen de ces fastueux rapports, obtinrent des avancements prodigieux.

Mais, je n'ai nulle intention d'aborder ici cette question, je me bornerai à dire que ce n'est pas la faute de nos soldats, s'ils ne trouvèrent point les luttes grandioses dans lesquelles brilla le courage de leurs aînés.

Vienne l'occasion, le soldat français fera toujours noblement son devoir.

Si leurs aînés ont renversé plus d'obstacles, vaincu plus d'ennemis, soutenu plus d'assauts, livré plus de batailles, c'est qu'ils se sont trouvés en présence de dangers plus grands, d'hostilités plus violentes, d'adversaires plus nombreux et plus acharnés. Les hommes étaient de même valeur, les circonstances seules furent différentes. Avides de périls, les soldats de Marceau, de Hoche, de Napoléon, n'en ont évité aucuns, partout où brilla un fer ennemi, ils ont couru lui offrir leur poitrine. J'en ai la ferme conviction, leurs fils feraient de même.

Bien que je n'aie en vue qu'un épisode de la campagne de 1823, je crois devoir l'accompagner de quelques aperçus historiques. Peu de lecteurs ont présent à la mémoire les considérations politiques qui rendirent indispensable notre intervention en Espagne.

Au point de vue militaire, la guerre de 1823 ne se relie pas, comme celle de 1808, à un vaste ensemble stratégique, une cause toute politique la détermina; ce fut un événement d'un intérêt secondaire pour la France. Cette campagne ne peut donc occuper dans l'histoire qu'une page modeste, un souvenir d'estime.

Le cabinet de Saint-James, prévoyant et redoutant l'issue de la lutte dans laquelle le gouvernement de Louis XVIII allait s'engager, s'était empressé dès le principe, d'offrir sa

médiation, mais le roi refusa de lui reconnaître aucun droit d'intervention dans les affaires d'Espagne.

L'ambassadeur anglais accablait de notes le ministre des affaires étrangères de France ; il allait jusqu'à faire pressentir un blâme énergique de la part de son gouvernement, dans le cas où l'armée française franchirait les Pyrénées. L'Angleterre crut ainsi en imposer à la France, mais toute incertitude cessa devant le discours de la couronne, prononcé à l'ouverture de la session de 1823, le 28 janvier. Le roi s'exprima en ces termes sur la situation du royaume :

» La France devait à l'Europe l'exemple d'une prospérité
» que les peuples ne peuvent obtenir que du retour à la
» religion, à la légitimité, à l'ordre, à la vraie liberté : ce
» salutaire exemple, elle le donne aujourd'hui. Mais la
» justice divine permet qu'après avoir longtemps fait éprou-
» ver aux autres nations les terribles effets de nos discordes,
» nous soyons nous-mêmes exposés aux dangers qu'amè-
» nent des calamités semblables chez un peuple voisin.

» J'ai tout tenté pour garantir la sécurité de mes peuples
» et préserver l'Espagne elle-même des derniers malheurs.
» L'aveuglement, avec lequel ont été repoussées les repré-
» sentations faites à Madrid, laisse peu d'espoir de con-
» server la paix.

» J'ai ordonné le rappel de mon ministre ; cent mille
» français, commandés par un prince de ma famille, par
» celui que mon cœur se plaît à nommer mon fils, sont
» prêts à marcher, en invoquant le Dieu de saint Louis,
» pour conserver le trône d'Espagne à un petit-fils
» d'Henri IV, préserver ce beau royaume de sa ruine, et le
» réconcilier avec l'Europe.

» Nos stations vont être renforcées dans les lieux où notre
» commerce maritime a besoin de cette protection; des
» croisières seront établies partout où nos arrivages pour-
» raient être inquiétés. Si la guerre est inévitable, je mettrai
» tout le soin à en resserrer le cercle, à en borner la durée;
» elle ne sera entreprise que pour conquérir la paix, que
» l'état de l'Espagne rend impossible.

» Que Ferdinand soit libre de donner à ses peuples les
» institutions qu'ils ne peuvent tenir que de lui, et qui, en
» assurant leur repos, dissiperont les justes inquiétudes de
» la France, dès ce moment les hostilités cesseront : j'en
» prends devant vous, Messieurs, le solennel engage-
» ment... »

Nul autre document ne peut donner une idée plus exacte des causes qui déterminèrent cette guerre, que ce discours du roi. Les représentations incessantes et parfois acrimonieuses de l'Angleterre déterminèrent le roi de France à hâter ses préparatifs; le 15 mars, le duc d'Angoulême, après avoir reçu les derniers ordres de Sa Majesté, prit la route de Bayonne.

Pour commander en chef l'expédition qu'on allait entreprendre, Louis XVIII ne pouvait faire un choix plus heureux qu'en désignant le Dauphin, héritier du trône et parent de Ferdinand VII. Son Altesse Royale était investie des pouvoirs les plus étendus. M. le vicomte de Martignac, accompagna le prince généralissime avec mission d'entretenir des relations amicales et conciliatrices entre Son Altesse et les autorités qui seraient établies en Espagne, après l'entrée des troupes françaises.

Un des points importants, qui eurent pour effet de pré-

venir un grand nombre de difficultés dans le pays que nous avions à parcourir, ce fut de faire connaître aux Espagnols qu'on n'imposerait à leur pays, ni domination étrangère, ni contribution quelconque.

Le 30 mars, le prince arrivait à Bayonne, et la proclamation suivante était mise à l'ordre du jour :

« Soldats,

» J'arrive parmi vous. J'ai été satisfait du bon esprit qui
» vous anime, de votre constance à supporter les fatigues
» d'une longue marche pendant l'intempérie de la saison.
» C'est par l'éclat de toutes les vertus militaires que vous
» montrerez bientôt votre dévouement au roi et à la patrie.
» *Fidélité, honneur et discipline* sera toujours la devise du
» drapeau blanc sous lequel nous allons combattre. Je
» veillerai à vos besoins.

» LOUIS-ANTOINE. »

Le lendemain Son Altesse Royale adressa aux Espagnols le manifeste suivant, qui fut répandu sur toute la ligne des Pyrénées, et pénétra dans l'intérieur de la Péninsule.

« Espagnols !

» Le roi de France, en rappelant son ambassadeur de
» Madrid, avait espéré que le gouvernement espagnol, averti
» de ses dangers, reviendrait à des sentiments plus modé-
» rés, et cesserait d'être sourd aux conseils de la bienveil-
» lance et de la raison. Deux mois et demi se sont écoulés,
» et Sa Majesté a vainement attendu qu'il s'établit en
» Espagne, un ordre de choses compatible avec la sûreté
» des états voisins.

» Le gouvernement français a supporté deux années en-
» tières, avec une longanimité sans exemple, les provoca-
» tions les moins méritées. La faction révolutionnaire, qui
» a détruit dans votre pays l'autorité royale, qui tient votre
» roi captif, qui demande sa déchéance, qui menace sa vie
» et celle de sa famille, a porté au-delà de vos frontières
» ses coupables efforts; elle a tout tenté pour corrompre
» l'armée de Sa Majesté Très-Catholique, et pour exciter
» des troubles en France; comme elle était parvenue, par
» la contagion de ses doctrines et de ses exemples, à opérer
» les soulèvements de Naples et du Piémont. Trompée dans
» ses coupables espérances, elle a appelé des traîtres, con-
» damnés par nos tribunaux, à consommer sous la protec-
» tion de la rébellion triomphante, les complots qu'ils
» avaient formés contre leur patrie.

» Il est temps de mettre un terme à l'anarchie qui déchire
» l'Espagne, qui lui ôte le pouvoir de pacifier ses colonies,
» qui la sépare de l'Europe, qui a rompu toutes ses rela-
» lations avec les augustes souverains que les mêmes inten-
» tions et les mêmes vœux unissent à Sa Majesté Très-
» Catholique, et qui compromet le repos et les intérêts de
» la France.

» — Espagnols! la France n'est point en guerre avec
» votre patrie. Né du même sang que vos rois, je ne puis
» désirer que votre indépendance, votre bonheur et votre
» gloire. Je vais franchir les Pyrénées à la tête de 100,000
» Français; mais c'est pour m'unir aux Espagnols amis de
» l'ordre et des lois; pour les aider à délivrer leur roi pri-
» sonnier, à relever l'autel et le trône, à arracher les prê-
» tres à la proscription, les propriétaires à la spolation, le

» peuple entier à la domination de quelques ambitieux
» qui, en proclamant la liberté, ne préparent que la ruine
» de l'Espagne.

» Espagnols ! tout se fera pour vous et avec vous ; les
» Français sont et ne veulent être que vos auxiliaires ; votre
» drapeau flottera seul sur vos cités ; les provinces traver-
» sées par nos soldats seront administrées au nom de Fer-
» dinand par des autorités espagnoles ; la discipline la plus
» sévère sera observée ; tout ce qui sera nécessaire au ser-
» vice de l'armée sera payé avec une religieuse exactitude.
» Nous ne prétendons ni vous imposer des lois, ni occuper
» votre pays ; nous ne voulons que votre délivrance. Dès
» que nous l'aurons obtenue, nous rentrerons dans notre
» patrie ; heureux d'avoir préservé un peuple généreux des
» malheurs qu'enfante une révolution, et que l'expérience
» ne nous a que trop appris à connaître.

» Au quartier-général, à Bayonne, le 2 avril 1823.

Signé : Louis-Antoine.

Contre-signé : De Martignac.

Un nouvel ordre du jour accompagna celui qui prescrivait de franchir les Pyrénées, le prince s'exprimait ainsi :

» Soldats !

» La confiance du roi m'a placé à votre tête pour rem-
» plir la plus noble mission. Ce n'est pas l'esprit de con-
» quête qui nous a fait prendre les armes ; un motif plus
» généreux nous anime. Nous allons replacer un roi sur le
» trône, le réconcilier avec son peuple et rétablir, dans un

» pays en proie à l'anarchie, l'ordre nécessaire au bonheur
» et à la sûreté des deux États.

» Soldats ! Vous respecterez et ferez respecter la religion, » les lois et les propriétés, et vous me rendrez facile l'ac- » complissement du devoir qui m'est imposé de maintenir » les lois de la plus exacte discipline.

» Au quartier-général, à Bayonne, le 3 avril 1823.

» Louis-Antoine. »

L'état-major du prince était loin d'être composé d'*officiers de Cour*, comme on en voyait dans le pavillon de Marsan. Le général Guilleminot avait su s'entourer de capacités militaires, en général étrangères à la politique.

On remarquait avec plaisir que le prince avait appelé, pour commander les différents corps, tout ce que l'armée possédait de braves, sans distinction des couleurs qu'ils avaient suivies.

Les héros de la République, ceux de l'Empire, ainsi que les anciens soldats dévoués de l'armée de Condé, par un effet de la généreuse confiance du prince généralissime, furent confondus sous le même drapeau.

Mon intention n'est pas de parler des opérations militaires de l'armée. L'histoire a fait connaître le peu de résistance de l'ennemi en face de nos colonnes ; il se retirait assez habituellement devant nous après avoir satisfait à l'honneur. En conséquence un très-petit nombre de combats sanglants eurent lieu dans le cours de la campagne.

Outre que l'armée espagnole était commandée par des généraux dont l'habileté était douteuse, ces généraux n'étaient point sympathiques aux troupes sous leurs ordres.

De son, côté la nation était loin de partager l'opinion de l'armée rebelle.

» Le peuple espagnol n'avait vu qu'avec indignation la
» révolution militaire qui avait renversé les institutions
» religieuses et les lois de l'ancienne monarchie de Castille.
» Son caractère était tout-à-fait en opposition avec les
» nouvelles doctrines qu'un esprit novateur avait voulu
» introduire dans les Espagnes. Les maximes religieuses et
» politiques proclamées par les cortès, et qui ne pouvaient
» se justifier que par les raisonnements d'une philosophie
» spéculative, inspiraient une vive indignation à des hom-
» mes habitués à n'avoir que des croyances et à confondre
» dans leur amour et leur vénération la religion et le
» roi. »

Les cortès commirent la grande faute de se lancer dans les principes d'un gouvernement populaire. Les fonctionnaires administratifs et municipaux furent élus par le peuple. L'application de ce principe produisit les effets les plus déplorables, bientôt le nouveau gouvernement tomba dans la déconsidération par toute l'Espagne.

Cet état de choses donna à notre armée une grande force morale, aussi trouvâmes-nous dans la population tout entière des ressources que les cortès auraient vainement réclamées.

Le mouvement de l'armée ressemblait plutôt à une marche triomphale qu'à une expédition militaire.

La marche du prince fut une série d'ovations; les démonstrations étaient si enthousiastes, qu'il serait difficile de les décrire.

J'ai assisté à l'entrée de Son Altesse Royale dans Burgos

et dans Madrid. Les principaux magistrats de la première de ces deux villes, ainsi qu'une grande partie de la population se portèrent à sa rencontre, et renouvelèrent à cette occasion le bizarre spectacle des cérémonies usitées sous l'ancienne monarchie castillane.

Un cortége nombreux avait été préparé pour accompagner le prince à son entrée. La marche de ce cortége était ouverte par douze hommes d'une taille gigantesque, représentant la force et la vaillance; venaient ensuite différents groupes de danseurs, imitant dans leurs jeux expressifs des luttes et des combats à outrance. Au milieu de la foule, on voyait un mannequin vêtu de lambeaux, le visage pâle et livide, et le corps chargé de chaînes, il représentait la constitution des cortès. Le peuple le couvrait de boue et le poursuivait aux cris de : *Vive le Roi! mort à la Constitution! gloire aux Français!* Un char de triomphe traîné par quatre chevaux suivait immédiatement le cortége; ce char était destiné au prince qui le refusa et voulut faire son entrée à cheval, à la tête de ses troupes (1).

A Madrid, les rues que traversa le prince généralissime étaient ornées de tentures, de guirlandes et de fleurs, de drapeaux et de devises analogues à la circonstance. Le son de toutes les cloches de la ville se mêlait aux accords de la musique militaire, aux transports de l'allégresse populaire; des groupes de femmes dansant au son du tambourin et des castagnettes, jetaient des fleurs sur le passage de

(1) En ma qualité de commandant de la place, les magistrats m'avaient soumis un programme de fête, pour célébrer l'entrée du prince dans leurs murs. Ce qu'ils se proposaient de faire dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer; j'en fis supprimer les trois quarts.

Son Altesse Royale. Les fenêtres et les balcons étaient garnis de dames brillantes de parure et de beauté, agitant des drapeaux blancs aux armes de France et d'Espagne. Il est bien difficile de rendre l'enthousiasme de la population qui se pressait autour du prince et de ses troupes.

L'armée française, divisée en cinq corps d'armée, s'avançait avec ensemble. Ce grand réseau envahissait peu à peu toute la Péninsule, refoulant devant lui les différentes armées constitutionnelles.

A mesure que nous gagnions du terrain, les autorités dans les provinces dépassées par l'armée française, se reconstituaient dans chaque localité, sur l'ancien mode; ces autorités étaient plus acharnées que jamais contre celles qui s'étaient dévouées aux cortès. Partout la réaction se déployait avec une telle violence que des populations entières vinrent implorer la magnanimité si connue du prince. Les excès les plus coupables avaient lieu dans plusieurs des provinces rentrées sous l'autorité royale, surtout dans celles où la régence de Madrid avait envoyé comme administrateurs les plus zélés partisans du pouvoir absolu. Les événements de Séville et la translation de la famille royale à Cadix, avaient exalté les passions d'une populace ignorante et brutale, qui servait tour à tour d'instrument à tous les partis.

Ce fut alors que Son Altesse Royale, pour mettre fin à ces débordements passionnés, fit publier la célèbre ordonnance d'Andujar; ordonnance qui sera dans nos annales un témoignage impérissable de l'esprit de modération et de sagesse qui animait le prince. Elle était conçue en ces termes :

« Nous, Louis-Antoine d'Artois, fils de France, duc d'Angoulême, commandant en chef l'armée des Pyrénées, considérant que l'occupation de l'Espagne par l'armée française sous mes ordres nous met dans l'indispensable obligation de pourvoir à la tranquillité de ce royaume et à la sûreté de nos troupes.

» Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» Art. 1er. — Les autorités espagnoles ne pourront faire aucune arrestation sans l'autorisation du commandant de nos troupes, dans l'arrondissement duquel elles se trouveront.

» Art. 2. — Les commandants en chef des corps de notre armée feront élargir tous ceux qui ont été arrêtés arbitrairement et pour des motifs politiques, notamment les miliciens rentrant chez eux. Sont toutefois exceptés ceux qui, depuis leur rentrée dans leurs foyers, ont donné de justes motifs de plainte.

» Art. 3. — Les commandants en chef des corps de notre armée sont autorisés à faire arrêter ceux qui contreviendraient au présent ordre.

» Art. 4. — Tous les journaux et journalistes sont placés sous la surveillance des commandants de nos troupes . .

. . . .

Le prince, dans sa sagesse, avait cru, en publiant cette œuvre de conciliation, calmer les passions ou tout au moins enrayer leurs effets; il était loin de s'attendre qu'elle produirait un effet contraire chez certains hommes investis de grands pouvoirs, et qui s'étaient faits plus royalistes que le roi.

L'opposition de quelques chefs fut portée à son comble, dans plusieurs provinces les autorités défendirent la publication de l'ordonnance.

On assure que des remontrances furent adressées à ce sujet par le roi, captif à Cadix, au duc d'Angoulême, et que même il fut blâmé par la cour de France ; mais Son Altesse Royale n'en persista pas moins dans sa politique de haute conciliation. L'affection et le dévouement de toute l'armée à sa personne, le dédommageaient amplement de tous les ennuis que lui suscitaient les exaltés espagnols et français.

Cette expédition coûta, assure-t-on, près de deux cents millions ; environ deux mille des nôtres furent tués sur les champs de batailles, où moururent à la suite de blessures, de maladies et des fatigues de la guerre.

Les troupes françaises rentrèrent en France avec l'estime et l'admiration des deux partis qui divisaient l'Espagne.

« Jamais armée, dit lord Canning, premier ministre » d'Angleterre, n'a fait si peu de mal et n'en a empêché » autant. »

Parmi les braves qui se distinguèrent à la prise du Trocadéro, le principal fait d'arme de la campagne, je citerai le prince de Carignan ; ayant voulu marcher comme volontaire dans les rangs des grenadiers de la garde royale, le prince escalada un des premiers les retranchements ennemis ; ses compagnons d'armes de la garde lui offrirent, comme un hommage à sa brillante valeur, les épaulettes de l'un de leurs plus intrépides camarades, tué dans l'action.

Le colonel comte d'Hautpoul, aujourd'hui général de division, grand référendaire du Sénat, déploya pendant le cours de cette campagne une grande valeur. Cité plusieurs

fois à l'ordre de l'armée, il fut nommé commandeur de la Légion-d'Honneur, et colonel du 3e régiment d'infanterie de la garde royale.

Le lieutenant-colonel d'artillerie de La Hitte, ex-ministre des affaires étrangères, aujourd'hui général de division et sénateur, fut chargé par Son Altesse Royale le prince généralissime, dont il était aide-de-camp, de la direction de plusieurs opérations d'une haute importance ; il s'en acquitta avec autant de bravoure que de talent.

Le capitaine d'état-major de Bertheux fut mis plusieurs fois à l'ordre pour sa belle conduite. Il est auteur d'un mémoire remarquable et fort important sur les opérations du 2e corps d'armée.

Le capitaine d'état-major comte de La Rue, aujourd'hui général de division, etc., obtint dans le cours de cette campagne le grade de chef d'escadron et la croix d'officier de la Légion-d'Honneur.

J'ajouterai à ces trop courtes citations un fait d'armes qui hâta l'enlèvement à la baïonnette de la formidable *Cortadura*, au Trocadéro.

Pendant la nuit qui précéda l'attaque, toutes les dispositions avaient été prises par le général du génie Dode de La Brunerie, au signal qui devait être donné vers le point du jour, vingt compagnies d'élite des régiments de ligne, ainsi que trois bataillons de la garde royale, devaient s'élancer à travers la Cortadura, et en escalader les fortifications hérissées de canons.

La compagnie de grenadiers du 34e de ligne, commandée par le capitaine Poinsignon, occupait l'extrême gauche du front d'attaque.

« .... Au front d'attaque, chacune de nos colonnes, dit un témoin oculaire, était à son poste avant le point du jour, nous gardions le plus profond silence attendant avec la plus vive impatience la voix tonnante du canon. Le 36e de ligne, qui s'était audacieusement engagé, perdait beaucoup de monde par la mitraille; alors Poinsignon, jugeant qu'une diversion était devenue urgente, s'élance, sans en attendre l'ordre, à la tête de ses cent grenadiers, dans l'étroit passage qui conduit à la Cortadura, s'y précipite et la traverse ayant de l'eau jusqu'au menton. Les parapets garnis d'épais abattis sont escaladés. Le brave Poinsignon pénètre le premier par une embrasure dans la batterie avancée. L'ennemi lui oppose la résistance la plus opiniâtre, mais il est forcé de céder aux baïonnettes des grenadiers de Poinsignon qui restent maîtres de ce point important : la plupart des canonniers se firent tuer sur leurs pièces. »

Ce trait hardi valut au capitaine Poinsignon, aujourd'hui général commandant le département de la Dordogne, la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, le grade de chef de bataillon, et son admission dans la garde royale.

GENÈVE

LA VALLÉE DE L'ARVE. — LA GROTTE DE BALME

GENÈVE

LA VALLÉE DE L'ARVE. — LA GROTTE DE BALME

Lettre à M*, membre de l'Assemblée législative.**

Je vous résiste, mon ami, malgré les séduisantes espérances que fait revivre en moi le plan du beau voyage que vous allez entreprendre; oui, je vous résiste, jouissez sans moi de votre bienheureuse prérogative (1).

A votre retour vous me donnerez des regrets, ou plutôt vous augmenterez ceux que j'ai déjà, je le sais. Mais au moyen de vos lettres, mon ami, je vous suivrai dans vos excursions alpestres; mes souvenirs me reporteront vers cet admirable spectacle des torrents que vous côtoyerez sur des rampes rocheuses, rampes si rapides et si étroites qu'il vous faudra parfois vous appuyer contre la pierre nue semblant s'élever à pic jusqu'au ciel, pour ne pas tomber victime du vertige. Mais une fois parvenu au sommet de l'une de ces montagnes d'un accès si dangereux, quel

(1) Cette lettre date du mois d'août 1851, époque de la prorogation de l'Assemblée nationale.

dédommagement! Cette nature tient du merveilleux par son aspect grandiose, par sa majesté. Vous ferez comme moi, mon ami : le jour où j'atteignis le sommet de l'Altel, ébloui par la splendeur du spectacle, je m'inclinai comme si je touchais au seuil du palais de Dieu.

De là je dominais toutes les cimes des alentours! Elles me semblaient tellement rapprochées les unes des autres qu'on aurait dit un vaste archipel ; le jour où je fis cette ascension, l'épais brouillard qui enveloppait toute la contrée, s'affaissa paisible jusqu'au fond des vallées, laissant à découvert les plus hauts sommets, refoulé qu'il était par les rayons d'un soleil resplendissant.

Le Mont-Blanc, la Yung-Frau et quelques autres montagnes couvertes de neiges perpétuelles dépassaient seuls mon observatoire.

Vous ne pourrez vous dispenser, mon ami, de faire la course de Chamouny, cette vallée célébrée par un grand nombre de poètes touristes. Je l'ai visitée en simple voyageur, moi, et je suis bien aise de vous parler de la grotte de Balme que vous trouverez à moitié chemin de Genève à Chamouny. Elle mérite d'être vue ; lisez ce que j'en racontais à mon ami Eugène ; j'espère que ce récit vous donnera la tentation de vous y arrêter.

» Ma lettre vous trouvera encore à Genève, lui écrivais-je, vous allez voir de belles horreurs avant même d'avoir atteint Chamouny. Et d'abord, il faut bien vous dire que cette vallée, devenue célèbre par les descriptions enthousiastes des voyageurs et des poètes, fut complètement inconnue jusqu'à l'heure où deux anglais, Pokock et Windham, y pénétrèrent les premiers, en 1741.

» J'ai eu pour cicérone dans mes excursions, le petit-fils de l'un des guides qui escortèrent ce couple d'audacieux explorateurs. Les détails qu'il raconte sur les fatigues, les encombres, les dangers inouïs qu'eut à subir la caravane, seront toujours incroyables pour ceux qui, comme moi, comme vous bientôt, auront essayé de franchir les sommets helvétiques. »

Non loin de Genève s'épanche l'Arve, torrent et rivière tour à tour; l'Arve descend des glaciers du Mont-Blanc pour se jeter dans le Rhône, au-dessous de la ville. Vous longerez ce cours d'eau sur ses deux rives alternativement, et toujours à travers une délicieuse vallée dont la physionomie ne change qu'à partir de Sallanche et de Saint-Martin. Jusque-là vous ne rencontrerez sur votre passage que prairies et bosquets, des eaux vives jaillissant et retombant en cascades, des forêts et des villages pittoresquement bâtis.

A mesure que vous approchez de Saint-Martin, les hautes cimes de la vallée de l'Arve se resserrent graduellement et finissent presque par s'embrasser. Il résulte de ce rapprochement que la route cesse d'être carrossable, et cela deux lieues seulement au-delà de Saint-Martin, à partir des bains de Saint-Gervais, si gentiment couchés au flanc d'une montagne, et dont l'aspect rappelle nos plus beaux sites pyrénéens.

Jusqu'à Chamouny le pied se traîne de cahots en cahots; il y a péril à opérer ce trajet dans les chars de côté qu'on loue à Saint-Martin; la plus prudente locomotion est sans contredit le dos de mulet.

Je reviens à Cluses.

Lorsqu'on quitte ce bourg élégant et riche, on traverse

Balme, joli hameau composé de quelques chalets, d'autant plus gracieux que tous paraissent mollement étendus sur des tapis de verdure. Chacune de ces coquettes demeures est entourée de frais bocages et de massifs d'arbustes isolés, qui semblent se donner le mot pour être en fleurs à l'époque des voyages.

L'habitation la plus voisine du chemin abrite une famille qui possède le privilége exclusif d'accompagner les curieux à la grotte de Balme. Je vous parle d'une grotte, et pourtant n'allez pas croire qu'il faille descendre et en chercher les profondeurs dans les entrailles de la terre. Non, non, voyez plutôt à votre gauche ce mur fait de roches à pic, dont la tête se perd dans les nuages; regardez bien et vous apercevrez, à une distance de deux cent cinquante mètres, un point noir presque imperceptible à l'œil : c'est la bouche de la caverne. Si, à mon exemple, vous êtes désireux de visiter, de parcourir l'antre, suivez l'aimable et officieuse propriétaire du privilége. Vous ne serez pas d'ailleurs fort à plaindre, car, avec ses trente printemps (en 1845), c'est une jolie femme, une avenante compagne de promenade, sa gaieté vous abrégera la route; votre longue et pénible ascension s'effectuera sans que vous y preniez garde, et vous serez très-surpris d'être monté si haut par un sentier dont vous ne retrouverez pas plus la trace en vous plaçant au balcon établi sur le bord de la grotte, que vous n'en eussiez deviné la direction avant d'entreprendre l'escalade. Vous êtes à plus de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Vous touchez enfin le but. — Vous avez chaud? *Passez dans le salon*, vous dit votre gentille conductrice, on y est

bien, vous y prendrez un peu de repos. Ensuite, nous allumerons des torches pour nous engager aussi avant qu'il vous plaira dans les détours du labyrinthe.

On nomme *salon* une pièce à peu près carrée, percée dans le roc, assez spacieuse, éclairée par une ouverture de sept mètres de largeur sur cinq de hauteur, terminée en cintre. Des lianes, des fleurs entretenues avec soin, bordent les contours de cette ouverture et enveloppent le grillage du balcon formant saillie ; ce balcon, bien que des plus solides, vous verra faire un pas en arrière dès que vous aurez mesuré du regard le vide effrayant qui se creuse au-dessous de lui.

On trouve dans le salon des siéges, et pour les dames un long canapé; sur une table deux ou trois registres où se lisent les noms des visiteurs, et des réflexions plus ou moins philosophiques. Désirez-vous quelques rafraîchissements, quelques friandises, on ouvre aussitôt une porte cachant une sorte d'office, où sont tenues en réserve des provisions fort peu à dédaigner, ma foi ! du vin, de la bière, des liqueurs, de l'eau fraîche et limpide; puis des galettes, des gâteaux, des biscuits. Vous vous croyez encore chez Félix, rue Vivienne.

Après qu'une légère collation a réparé vos forces, chacun de vous saisit son flambeau rustique, et vous défilez processionnellement sur les pas de la conductrice. Vous avez eu soin toutefois de commencer par vous envelopper dans vos habits, car la fraîche atmosphère de la grotte va vous pénétrer jusqu'aux os.

Alors, mon cher Eugène, priez votre obligeant cicérone de vous rapporter un événement quasi contemporain de

mon voyage : la rencontre qui mit face à face, dans l'intérieur même de la caverne, deux jeunes princes et un bourreau.

— Ah ! monsieur, m'a dit à moi cette brave femme, vous me rappelez une circonstance que je cherche toujours à éloigner de mon souvenir. Mon Dieu ! je n'ai jamais eu aussi peur dans toute ma vie que ce jour-là. Tenez, c'est là que se passa le drame, sur le bord du puits auprès duquel nous nous arrêterons tout-à-l'heure.

Les deux princes et le bourreau.

Ma conductrice commença son récit en ces termes :

— Mon fils ramenait du fond de la grotte un étranger suivi de son domestique. Moi, je conduisais deux jeunes gens honnêtes et doux, que je pris pour de riches et nobles seigneurs, tant ils étaient polis et affables. Leurs yeux s'étant portés sur le livre des voyageurs, ils y lurent le nom de celui que nous devions nécessairement rencontrer. Aussitôt leur colloque s'interrompit net, leurs traits s'animèrent, leurs membres tressaillirent, et dans toute leur personne se manifesta ce sentiment de dégoût et d'horreur qui nous saisit à la vue d'un serpent.

— Cet homme!... cet homme qui a signé là.... s'écrièrent-ils ensemble, et avec une grande vivacité, cet homme n'est-il pas un Anglais ? N'a-t-il pas une face pâle comme les criminels, une chevelure couleur d'ocre jaune comme le poil de la hyène?

Inquiète, troublée, je répondis tant bien que mal ce que je savais, ce que j'avais pu remarquer.

— Oh ! c'est lui ! dit d'une voix retentissante le plus petit des deux. Eh bien, ma bonne, marchez, allez toujours, nous vous suivons... Nous voulons voir la bête fauve, le monstre à la crinière jaune.

Ils se parlaient avec une grande animation, moitié en français, moitié dans une langue inconnue ; je ne comprenais rien à leurs discours, mais j'avais une fameuse peur. De loin nous apercevons des torches, et j'entends mon fils

qui expliquait aux deux voyageurs comme quoi l'on n'avait pu encore déterminer la profondeur du puits. A peine les eûmes-nous rejoints, que l'un de *mes* Messieurs, s'adressant au *Monsieur* de mon fils.

— Votre nom est sir Hudson Lowe ? lui dit-il.

— Vous l'avez dit.

— L'entretien se continua en anglais. Je n'en distinguai pas le sens précis; mais le Monsieur de mon fils, qui avait débuté par le ton de l'arrogance, descendit bientôt à l'accent timide et suppliant. Quelque peu de sympathie que j'éprouvasse pour cet homme, il me parut prendre tout à coup un air si misérable que, malgré moi, je me sentais entraînée par une sorte de pitié.

— Hudson-Lowe! reprit d'un accent fier et digne l'un de mes deux jeunes gens ; Hudson-Lowe, tu es l'assassin de l'Empereur.... Je suis, moi, son neveu, Louis-Napoléon Bonaparte ! Il me faut ta vie, prépare-toi. Par un reste de générosité familière à ma race, je veux bien t'accorder l'honneur d'une partie égale. Choisis-donc les armes, le lieu du rendez-vous.... Tu le vois,... l'impatience me brûle !

Certaines excuses furent balbutiées par l'Anglais ; il n'avait fait qu'obéir à son gouvernement, il ne pouvait se battre pour avoir rempli son devoir....

— Il refuse ! il parle de justification ! dit le jeune prince en menaçant l'Anglais de sa cravache. Celui-ci recula épouvanté, et vint tomber sur le bord du puits.

— Précipitons-le dans l'abîme ? s'écrièrent simultanément les deux Français.

Mais aussitôt redevenus maîtres de leur indignation, ils

s'éloignèrent avec dédain de ce lâche adversaire. L'Anglais avait perdu connaissance, mon fils et moi nous le relevâmes; mon fils lui prodigua ses soins, et dès qu'il l'eut rappelé à la vie, il le ramena à l'entrée de la grotte où l'attendait son valet, disparu au premier signal d'une collision.

Maître et serviteur ne pesèrent pas longtemps sur la montagne; ils s'esquivèrent au pas de course, et depuis je n'eus de leurs nouvelles que par le magistrat auprès duquel je fus appelé en témoignage... ils avaient fait une dénonciation... J'osai faire entrevoir aux deux jeunes gens, le cas grave dans lequel ils avaient failli se mettre en voulant précipiter l'Anglais dans le puits, mais ces braves cœurs n'avaient pensé qu'à suivre l'élan spontané d'une indignation légitime.

— Le lâche! répétaient-ils, avoir refusé de se mettre en garde contre nous, contre nous qui perdions la tête au point de mettre notre vie en jeu contre celle d'un tel adversaire!

Voici, continua ma narratrice, le puits désormais historique. C'est là que je vis l'Anglais étendu, c'est ici que son front fut appuyé... J'en frémis encore... Je n'aurais pas cru ce jeune Français aussi terrible. N'importe, je lui pardonne de toute mon âme les transes qu'il m'a causées.... Et ce vilain gueux d'habit rouge! Ah! si j'avais su qu'il eut été le geôlier de mon Empereur, foi d'honnête femme! je n'aurais pas voulu que mon fils l'accompagnât, eut-il couvert d'or la trace de nos semelles. Moi, monsieur, je suis la fille d'un ancien grenadier à cheval de la vieille garde; mon père (le bon Dieu lui en aura tenu compte!) était comme vous, membre de la Légion-d'Honneur. S'il eut

vécu et qu'il eut rencontré ce coquin, ah! vrai, il l'aurait étranglé... et, instruite de ses antécédents, je ne l'aurais pas défendu du petit doigt.

Voilà, mon cher Eugène, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la célèbre caverne de Balme. Lorsque vous irez à votre tour de ce côté, je vous prie instamment de rappeler à la bonne femme du châlet certain voyageur et sa fille auxquels elle raconta, il y a deux ans de cela, l'épisode si dramatique advenu au fond de la grotte. Elle aura peut-être gardé la mémoire des vingt petites pièces neuves de vingt-cinq centimes que ma fille lui fit accepter en échange de notre intéressante excursion. Dites-lui le plaisir que j'ai eu à déposer sur ses joues fraîches et rebondies deux gros, deux bons, deux francs baisers; nulle autre monnaie ne me sembla digne de récompenser la chroniqueuse, pour son tableau si saisissant de l'entrevue des jeunes princes avec l'infâme Hudson-Lowe.

Le capitaine Collin.

Je dois ajouter à ma lettre une curieuse aventure, qui n'est pas étrangère au nom d'Hudson-Lowe, et dans laquelle fut acteur, il y a quelques jours, un de mes amis, à la Rotonde, au Palais-Royal.

Un vieux militaire en cheveux blancs, le visage encadré d'un large et beau collier couleur de neige, dégustait, ainsi que sa femme, son café quotidien, lorsqu'un jeune homme, connu d'eux, s'approcha et leur présenta M. Hudson-Lowe, fils ou neveu du général anglais.

A ce nom, le vieux soldat dépose sa tasse, lève la tête et plonge un regard incisif sur les deux adolescents. Prévoyante et saisie de crainte, sa compagne fait signe aux deux jeunes gens de s'éloigner, et tente de détourner la conversation. Mais le capitaine Collin, toujours les yeux en arrêt sur le grand jeune homme blond, qui vient de lui être présenté, se dresse lentement de toute sa hauteur ; ses membres sont crispés, son visage empourpré.... Il veut parler, sa langue s'embarrasse... Il ne peut articuler que ces trois mots d'une voix saccadée, qu'il renforce progressivement : Hudson-Lowe! Sainte-Hélène !! l'Empereur!!!...

Tout à coup, par un de ces retours propres aux hommes supérieurs, il maîtrisa son émotion, et, se rasseyant, dit avec dignité au jeune Anglais épouvanté :

— Monsieur, un fils n'est pas solidaire des fautes de son

père, mais il doit éviter d'entendre des reproches qui pourraient déchirer son cœur... Veuillez-vous retirer.

Le jeune homme s'inclina et disparut.

Depuis quinze ans, le capitaine Collin habite le quartier du Palais-Royal, on le voit chaque soir prendre à la Rotonde sa demi-tasse, et lire sa feuille de prédilection : *le Constitutionnel.*

Ancien volontaire de 91 ou 92, contemporain et compagnon d'armes des plus illustres officiers de notre période moderne ; il a servi trente ans dans le même corps, le 5e régiment de cuirassiers, quelqu'avantage qui lui ait été proposé d'ailleurs, jamais il n'a voulu se séparer de son régiment.

C'est par une sorte de surprise que le brave capitaine s'est vu classé ultérieurement parmi les grenadiers à cheval de la garde impériale, dont il fut l'un des plus beaux hommes. S'il vous arrive de prononcer devant lui le nom magique de l'Empereur, vous voyez à l'instant sur ses joues couler deux larmes silencieuses... Digne et brave capitaine !

Voilà une de ces vieilles et rares colonnes qu'on ne salue qu'avec attendrissement.

Un des nombreux et des plus curieux souvenirs du capitaine Collin c'est que, ce fut à Jemmapes, se trouvant d'ordonnance auprès du général Dumouriez, dans une magnifique charge contre la cavalerie hongroise, qu'il reçut sa première blessure ; à l'entendre, ce n'est pas son moindre sujet d'orgueil. Malgré les cicatrices causées par sept ou huit autres coups de sabre, assez difficiles à éviter pour lui qui se jetait constamment au fort de la mêlée, il demeure encore

plein de cette mâle puissance d'esprit qui lui attire une admiration si sympathique et si générale.

Vous comprendrez maintenant, mon cher Eugène, la légitime horreur dont fut saisi notre brave au seul nom d'Hudson-Lowe.... lui qui professe le plus pieux des cultes pour la mémoire du grand homme.

La vallée de Chamouny, Fribourg, l'Orgue, les Ponts, les Lacs, etc.

Je vous attends, mon ami, avec vos impressions écrites sur les lieux mêmes. Nous les comparerons à celles que j'ai recueillies lors de mes différentes excursions. Je vous attends, ai-je dit, et pourquoi pas? N'avez-vous pas l'intention de faire porter fruit à ce voyage? Et votre fils, notre Buffon en herbe, croyez-vous qu'il doive lui suffire de faire le touriste, afin de pouvoir dire cet hiver : j'ai vu la ville républicaine de Genève; je me suis trouvé en compagnie de quelques démocrates aux noms retentissants ?

Non, non, votre fils voudra décrire sans doute les sensations qu'il aura éprouvées, par exemple, pendant que l'organiste de Fribourg vous fera entendre l'orage lointain.... s'approchant, ébranlant les vitraux et le temple lui-même, par les éclats d'un tonnerre qui vous fait craindre l'affaissement des voûtes de ce bel édifice. Certes, il devra raconter sa surprise, lorsqu'à la suite de cette tempête qui, bien que factice, vous frappe d'étonnement et vous glace d'effroi, le nuage s'éloigne. Alors, le bruit de la foudre semble ne plus arriver que par le choc des échos; il assistera au retour du calme, il lui semblera que le ciel est redevenu pur.... Il dira, votre jeune dauphin, ce que me rapportait un jour un de mes amis, le célèbre Berryer :

« Au moment où j'étais plongé dans une sainte admira-

» tion, désireux d'entendre dans toute leur splendeur les
» graves mélodies dont on m'avait vanté le charme,
» qu'entends-je ? une voix robuste qui vocalise harmo-
» nieusement sans doute, mais une voix d'homme! Les
» derniers roulements du tonnerre me retenaient encore
» captif dans ma stalle; j'espérais qu'on allait faire taire
» l'importun, lorsqu'une seconde voix, celle d'un autre
» Dupont, vint joindre ses accents juvéniles à ceux de ce
» Lablache ou Levasseur. Ah ! je n'y tins plus et me levant
» rapidement je m'écriai : Mais quelle horreur ! Taisez-vous
» donc, mauvais chanteurs ! Mon voisin appuyant aussitôt
» sa main sur mon bras : Silence ! me dit-il, c'est l'effet
» de l'orgue imitant la voix humaine. Alors cet organiste
» devint pour moi un être à part. Aux deux voix harmo-
» nieuses il en joignit d'autres. Ce fut le concert le plus
» suave, le plus émouvant que l'on puisse entendre. Bientôt
» rentré dans mon immobilité, il me semblait voir les habi-
» tants de la vallée sortir de leurs châlets, naguère menacés
» par les foudres du ciel, se réunir pour rendre grâces à
» Dieu d'avoir épargné leurs troupeaux, leurs récoltes, leurs
» habitations. Mon illusion fut tellement complète que
» l'instrument jouait de temps en temps quelques sons
» pareils à ceux de la trompe des bergers, postés sur les
» cimes où paissent les belles vaches pendant cinq mois
» de l'année. Ces sons, ce ranz des vaches qui signifie joie,
» bonheur, annonçaient la disparition du fléau, et disaient
» que la sérénité était revenue dans la vallée. »

Le jour où M. Berryer racontait ses impressions sur l'orgue de Fribourg, c'était en présence d'une nombreuse société. Je fus un des dix auditeurs qui partirent dans la même année

pour jouir de la merveille de Fribourg. J'y suis même retourné deux fois depuis.

Une autre merveille, c'est le pont suspendu que l'on traverse en arrivant de Berne. Ce pont est le plus hardi et le plus heureusement exécuté que je connaisse ; il a neuf cent vingt-cinq pieds d'étendue et il est d'un seul jet ; il traverse toute une vallée dont les habitations sont à plus de trois cents pieds au-dessous de lui.

A peu de distance de ce pont, il en existe un second moins long, qui réunit également les deux rives d'un vallon dont la profondeur dépasse cinq cents pieds.

Mais revenons à notre excursion. Vous voulez, dites-vous, voir *toute la Suisse*, et vous ne consacrez que deux mois de votre prorogation pour ce voyage! Je vous déclare que vous ne rapporterez que des notions fort incomplètes de ce pays. Cette course rapide à travers l'Helvétie ne vous en donnera qu'une idée générale ; seulement elle vous fixera sur les contrées que vous voudrez explorer une autre fois dans tous leurs détails. Achevez, croyez-moi, votre promenade en remontant le Rhône par le Haut-Valais ; alors vous aurez admiré Interlaken, ce véritable Éden de la Suisse, après avoir glissé sur les paisibles lacs de Thun et de Brientz, lorsque vous aurez fait, surtout, les courses obligées vers les glaciers du Gridenwald et la vallée de Lauterbrünn. C'est dans cette dernière vallée qu'on admire la plus haute cascade de la Suisse, le Staubach, qui s'échappe des régions supérieures en une nappe d'eau qui se résout en pluie après un saut de plus de trois cents mètres.

Ensuite, mettez-vous en route par l'une des ravissantes vallées qui vous mèneront à Kanderstedt, puis escaladez la

montagne la plus extraordinaire de toute la Suisse, le Gemmi à la cime céleste, qui sépare le canton de Berne, de celui du Haut-Valais. C'est sur le revers sud-est de cette montagne, que cinquante braves Valaisans arrêtèrent une armée entière.

Après avoir franchi le Gemmi, vous vous dirigez sur Louëche-les-Bains. Continuant à descendre en longeant d'affreux précipices, sans danger d'y être entraîné tant les sentiers sont bien entretenus, vous arrivez à Louëche-la-Ville, sur le Rhône qui, en cet endroit, coule tumultueux sur un lit de rochers, traverse Sion et Martigny, pour aller se jeter dans le lac de Genève, près de Villeneuve.

De Louëche-la-Ville vous passez sur la rive gauche du fleuve, que vous remontez par une route magnifique; en moins de cinq heures vous entrez en Piémont; vous n'avez plus qu'à poursuivre jusqu'à Domodosola, jolie ville assise sur le penchant méridional du Simplon que vous venez de franchir.

Dès lors, ami, je vous livre à vous-même. Vous irez sans doute explorer le fameux lac Majeur, puis vous planterez votre tente soit sur les bords du lac Lugano, soit sur les rives enchanteresses du beau lac de Como. Alors, comme le temps que vous aurez destiné à vos études de botanique et de géologie sera près de finir, je vous somme de suivre la corniche pour rentrer en France par le pont du Var, en quittant Nice, la coquette, d'où vous aurez admiré la mer toujours calme.

De Nice côtoyez la Méditerranée sur la ligne de Toulon, brûlez Antibes aux blanches murailles, arrêtez-vous à Grasse pour voir la villa du célèbre Brougham, ce jurisconsulte

Anglais qui avait la prétention de devenir électeur français ; il aspirait probablement à siéger à la Constituante en même temps qu'au Parlement anglais, dont il est membre. Continuez, ami, jusqu'à Hyères ; Hyères où vous me trouverez, pour vous faire les honneurs de la contrée la plus paisible et la plus ravissante de toute la France, pendant la quatrième saison de l'année.

Afin de vous donner une idée de ce séjour, qui n'a pas son pareil depuis Perpignan jusqu'au Var, je veux que vous emportiez les notes ci-jointes pour les lire durant les jours où la pluie vous retiendra dans quelque hôtel. C'est en 1832, que j'ai tracé ces souvenirs.

HYÈRES

HYÈRES

HYÈRES. — SES JARDINS. — M. DENIS. — BOIELDIEU. — M. DE TALLEYRAND. — LE MARÉCHAL SAINT-CYR. — LE PRINCE DE DIETRICSCHTEIN. — LA FAMILLE DE VAUFRELAND. — THALBERG. — TOULON. — RADE. — PORT. — ARSENAL. — DÉPART DE LA FLOTTE POUR LA CONQUÊTE D'ALGER. — MADAME DE B... — SA MORT.

Hyères.

Lorsque mon médecin m'ordonna d'aller passer une saison à Hyères, j'étais tellement persuadé qu'il voulait dire les îles d'Hyères, que sur ma route, et même à Toulon, je demandai des renseignements sur les *îles d'Hyères*. Ce n'est que dans cette dernière ville qu'on me fit comprendre, à ma grande surprise, que les malades n'allaient jamais aux îles, sinon à titre de simples promeneurs ou de curieux.

On se trompe donc généralement, lorsqu'on nomme *îles d'Hyères* le petit pays où viennent les souffreteux ; c'est la ville proprement dite qu'il faut comprendre, et les riches vallées qui l'avoisinent.

Les îles, dont on n'est éloigné que d'une lieue, sont au nombre de trois : Porquerolles, Port-Croz et l'île du Titan

ou du Levant. Elles portaient anciennement le nom de Stoechades; la presqu'île de Gien communique à la terre ferme par deux chaussées étroites, longues de trois quarts de lieue; l'une de ces chaussées est abritée de beaux sapins dans toute sa longueur. On accourait autrefois d'Italie, de Grèce et même d'Égypte chercher dans ces îles des plantes médicinales qui jouissaient d'une grande réputation. Les parfumeurs du Midi viennent chaque année, au moment de la floraison, faire d'abondantes récoltes dans les îles et sur les hautes montagnes qui entourent la ville. Ces plantes si renommées répandent une odeur d'ambroisie qui doit surpasser les parfums de l'Arabie.

Les îles sont occupées par un commandant militaire, des vétérans, des garde-côtes et quelques postes de douaniers. On y voit encore les restes de plusieurs vieux châteaux forts. Elles furent autrefois couvertes d'épaisses forêts de sapins et de chênes-lièges, qui depuis un siècle ont disparu.

De nos jours le sol en est peu fertile; les familles en petit nombre qui les habitent ne récoltent pas assez pour leur subsistance, aussi les hommes, presque tous anciens marins, sont d'intrépides pêcheurs. La température n'y est pas aussi douce qu'à Hyères, les oliviers qu'on rencontre çà et là, sont d'une mauvaise venue. On y voit en revanche de belles couleuvres et de magnifiques lézards inoffensifs.

La ville d'Hyères fut d'abord construite sur un rocher très-élevé, d'un accès difficile. Cependant, à mesure que la plaine cessa d'être exposée aux ravages des flibustiers d'outre-mer, les habitants descendirent peu à peu de la montagne; ils en occupent aujourd'hui le versant septen-

trional, celui qui regarde les îles et la mer. La plage est unie, couverte d'un sable doux et fin, sur lequel le flot dépose une grande variété de coquillages.

Dix à douze vieilles tours, d'une construction qui remonte aux temps les plus anciens, couronnent encore la cime du rocher; ce sont les seuls vestiges d'un ancien château, *nobile castrum Arœarum*, dont elles attestent la haute antiquité. Que de récits fabuleux circulent encore dans le pays (1).

Il faut entendre les vieilles bonnes femmes conter mystérieusement aux veillées les histoires *véritables* qu'elles tiennent de leurs grand'mères. Les unes parlent de la tour. d'où s'échappent encore de sourds gémissements à certaines époques de l'année; elles assurent les avoir entendus; d'autres affirment avoir vu sur les ruines de l'ancien couvent, la grande ombre de l'abbesse d'Almanare, dont l'apparition se renouvelle pendant les nuits d'orage.

La ville haute est généralement mal bâtie, mais l'aspect en est cependant agréable. Elle présente une sorte d'amphithéâtre qui plait à l'œil; toutefois les rues tortueuses, étroites et raides en rendent le séjour peu agréable, incommode même; aussi est-ce dans la partie basse que logent les étrangers. Les maisons le plus *confortablement* disposées sont celles de Mesdames Fills, Garagnon, Camusat, de M. Fitily et celle de M. L'Epine, à Craqueraine, sur les bords

(1) M. Al. Denis, ancien officier, ancien député et maire d'Hyères, dont il est l'un des plus riches propriétaires, a publié sous le titre de *Chroniques provençales* un ouvrage écrit avec une grande élégance et une pureté de style remarquable, mais surtout digne d'attention par les recherches inouïes qu'il a dû coûter au savant naturaliste.

de la mer. Quant aux hôtels, ceux de l'Europe et d'Angleterre me paraissent les mieux tenus.

Le petit pavillon que j'habite est situé au milieu d'un jardin d'orangers à la fois couverts de fleurs et de fruits. Alors qu'on grelotte à Paris, chaque matin j'ouvre mes fenêtres et je jette mes rideaux en dehors pour tempérer l'ardeur des rayons du soleil de *mars*.

Tandis que la ville d'Hyères se trouve abritée des vents du nord par la haute montagne qui domine de ce côté-là, d'autres montagnes semblent placées tout exprès à sa droite et à sa gauche pour faire changer de direction les vents d'est et d'ouest, seuls inconvénients de cette belle partie de la Provence : le dernier vent surtout, si connu sous le nom de mistral. Il résulte de cette heureuse disposition de la nature, que le seul vent qui souffle à Hyères est celui du midi ; il y arrive glissant sur la mer. Cet hiver il y apporte une douce chaleur qui, chaque jour vers midi, semble destinée à modifier une température constante de vingt à vingt-cinq degrés.

Le séjour d'Hyères est avec raison recommandé aux malades, surtout à ceux qui sont menacés ou atteints de maladies de poitrine. On lit dans le *Voyage aux Alpes-Maritimes*, de M. Fodoré, professeur à la Faculté de Strasbourg :

« La ville d'Hyères, éloignée de la mer d'une lieue, pourrait, sous certains rapports, obtenir la préférence des phthisiques, et paraîtrait même un peu plus chaude en hiver, et moins exposée que celle de Nice aux variations brusques de la température. Ainsi que tous les climats où la chaleur favorise la transpiration, les habitants d'Hyères ne sont sujets ni à la goutte, ni aux rhumatismes, ni à

l'asthme, et les étrangers qui se trouvent attaqués de ces maladies et qui viennent y passer l'hiver sont presque sûrs, de même que sur le littoral des Alpes-Maritimes, d'y trouver un grand soulagement. L'absence des pluies et des brouillards, et l'exercice qu'on peut faire tous les jours dans cette saison au milieu d'une belle végétation, rendent certainement ce séjour très-recommandable. »

On dit souvent que les médecins envoient trop tard leurs malades dans ce climat bienfaisant; j'en citerai un cruel exemple qui porta le deuil dans le cœur de tous ceux qui virent arriver, vers la fin de la saison, une jeune femme d'une beauté éclatante. Nous nous refusions tous à la croire réellement malade; mais sa fin était déjà marquée... ; je détourne ma pensée de ce douloureux épisode... Vous en trouverez le récit plus loin.

Je reprends :

A Hyères, de même qu'aux eaux thermales, on voit arriver chaque année des personnes vraiment endolories, et quelques-uns aussi de ces ennuyés dont les médecins sont bien aises de se débarrasser, au moins momentanément. Cependant il s'y trouve parfois des malades chez qui les sources de la vie sont tellement épuisées qu'ils ne viennent à Hyères que pour voir finir leurs longues souffrances. La situation ravissante de ce pays convient surtout à ces maladies organiques de la poitrine, qui exaltent l'imagination et la portent vers une douce mélancolie. Aussi ne rencontre-t-on que bien rarement à Hyères ces dandys, grands chercheurs d'émotions, que la saison des plaisirs retient habituellement dans les centres populeux ; car c'est aux approches de l'hiver que cette espèce d'oasis

se peuple d'étrangers, de ceux qui fuient les distractions animées des villes, et s'en éloignent pour venir se reposer dans le calme et dans la solitude, si salutaires aux santés éprouvées par la vie souvent trop laborieuse des grandes cités.

Les amateurs de distractions bruyantes se trouvent donc en très-petit nombre à Hyères; c'est plutôt à Nice qu'ils dirigent leurs pas; toutefois aucun voyageur ne saurait traverser la Provence sans venir explorer cette délicieuse campagne.

Bien que la température soit à peu près la même depuis les îles d'Hyères jusqu'à l'embouchure du Var, la contrée proprement dite d'Hyères l'emporte sans contredit sur tous les points de la côte; circonscrite par quelques groupes alpestres qui l'abritent, ainsi que je viens de le dire, de trois côtés, elle conserve toujours une atmosphère de chaleur qui, dans certains jours du printemps, ne serait même pas supportable si d'ingénieuses irrigations la parcourant dans tous les sens n'y apportaient une fraîcheur qui en fait le séjour le plus délicieux du monde.

J'étais allé à Hyères plutôt par curiosité que par besoin; aussi ne manquai-je pas, de prime-abord, de me joindre aux plus valides pour explorer le pays; ce n'est qu'après avoir tout vû que je rentrai dans la vie quasi-claustrale qui convient aux valétudinaires, adoptant plus particulièrement le cercle dans lequel je trouvais des goûts conformes aux miens.

Dès-lors mes promenades devinrent hygiéniques, c'est-à-dire qu'elles eurent un double but, la santé et la causerie,

car dans nos différents lieux de réunions chacun apportait son contingent de nouvelles.

Si les promenades bienfaisantes à travers les orangers en fleurs charment ceux qui viennent ici pour jouir d'un climat tempéré, quel spectacle plus ravissant encore les attend, lorsqu'ils vont explorer les alentours, *ce parterre dans lequel la bouquetière Clyséra se perdrait voyant une si grande abondance de fleurs,* a dit un vieil historien.

Lorsqu'on a réussi, par exemple, à gravir le sommet de la montagne appelée le *Pic des oiseaux*, et qui domine toutes celles du voisinage, il faut quelques instants pour asseoir ses sens étonnés. Si le ciel est pur, vous découvrez au nord la chaîne des Alpes, dont les pics sont couverts de neiges éternelles, et en même temps, à l'aide d'un bon télescope, vous pouvez apercevoir au midi la cime des plus hautes montagnes de la Corse, dont vous êtes à plus de soixante lieues.

Les îles d'Hyères semblent à vos pieds comme des points anguleux, au milieu de cette mer presque toujours couverte de navires. Les flancs déchirés de la côte de Provence se dessinent en baies et en promontoires, aux angles desquels on distingue les forts et les redoutes destinés à la défense du pays.

La rade d'Hyères est sûre et tellement vaste que souvent les escadres qui stationnent à Toulon, viennent évoluer dans ce beau bassin. Alors un nombre très-grand de curieux accourent de toute la Provence, pour jouir de l'imposant spectacle qu'offre ces simulacres de combats maritimes toujours très-animés.

Du côté des montagnes vous distinguez par intervalles

le Gapeau et son lit tortueux : tantôt c'est un joli ruisseau qui murmure paisible à travers les roches détachées de la montagne, tantôt il s'enfle avec rapidité par suite de quelque orage, qui aura éclaté au-dessus des monts où il prend sa source, alors il devient torrent impétueux, roulant d'énormes galets dans ses ondes écumeuses. Souvent il laisse des traces cruelles de son passage, et ses débordements imprévus surprennent le tranquille habitant de la vallée. Ces temps d'orage, nous ne les connaissons pas à pareille époque de l'année, aussi les bords riants et ombragés du Gapeau sont-ils très-fréquentés. Trois ou quatre cascades, ouvrages parfaits de la main des hommes, semblent, au milieu des sites rustiques, faire partie d'une habitation royale. Mais bientôt les énormes rochers suspendus sur vos têtes, le chant des chevriers, la clochette de la vache nourricière, vous disent où vous êtes, et vous admirez avec quel art ces ouvrages arrêtent un moment le cours des eaux. Par d'ingénieux déversoirs ces eaux vont arroser les plaines qu'un soleil brûlant rendrait stériles.

Toulon, sa belle rade, ses arsenaux, son port magnifique, chargé de vaisseaux qui n'attendent qu'un signe télégraphique pour sillonner la Méditerranée dans tous les sens, vous présentent l'aspect le plus majestueux.

Contemplez cette haute montagne, si aride, qui domine cette ville, c'est là qu'un chef de bataillon d'artillerie a conçu et exécuté le projet hardi, inouï d'y transporter des canons. Le succès justifia ses prévisions. Toulon foudroyé se rendit, et les représentants du peuple prédirent à la Convention nationale que le jeune *Bonaparte ferait rapidement son chemin*... On regarde la montagne, et l'on pense !

Un charmant tableau vient reposer paisiblement l'imagination et la vue : Six mille maisons de campagne, appelées Bastides, sont à vos pieds; elles se détachent du milieu des jardins d'orangers, comme autant de blanches marguerites surgissant d'un splendide tapis de verdure.

Ce mélange de tant de feuillages divers, dont les teintes sont variées à l'infini, est quelque chose d'admirable; à côté du triste et pâle olivier s'élève le pyramidal et ténébreux cyprès; çà et là on voit se balancer majestueusement quelques palmiers aux rameaux toujours verts.

Au milieu des riches vallées qui séparent les montagnes, vous pouvez suivre de l'œil les mille sinuosités des ruisseaux, tous ombragés par le laurier-rose et l'élégant arbousier.

Dans la plaine on reconnaît les clôtures diverses à des lignes composées de lauriers-thyms, de myrtes, de rosiers, de chèvrefeuilles, surtout de grenadiers, si abondants dans le pays.

Sur un tertre assez élevé, mais qui, du point où vous vous trouvez, semble se confondre avec la plaine, vous distinguez une église; elle est desservie par un pasteur occupant quelques cellules, cela donne à l'ensemble l'apparence d'un cloître. Cette église dédiée *à la Vierge de Notre-Dame-de-Bon-Secours*, est ornée de quelques tableaux assez précieux; ils proviennent de la munificence d'âmes pieuses. Dans les chapelles latérales on remarque une infinité de peintures grossièrement faites. Toutes ces peintures retracent le souvenir des périls auxquels ont échappé les personnes qui en ont fait l'offrande à la Vierge, invoquée à l'heure du danger. On y voit de même un grand nombre

de béquilles laissées par ceux qui ont recouvré sous ce climat l'usage de leurs jambes; des mâchoires d'énormes cétacés, tués au moment où les navigateurs allaient devenir leur proie; des débris de vaisseaux sur lesquels des marins échappèrent aux naufrages, etc., etc... Tous ces *ex voto*, respectés pendant la révolution, témoignent de la piété des habitants du pays, qui préservèrent ces objets dans ce temps de destruction.

Plus loin et dans la même direction, vous découvrez les belles salines qui sont distantes de la ville d'environ une lieue. Du haut de la montagne on dirait un vaste échiquier dont les cases sont quelquefois d'un blanc de neige. Ce phénomène se produit au moment où l'eau de la mer, entièrement évaporée, laisse au fond des casiers un sel blanc dont les innombrables facettes reflètent à l'infini les rayons du soleil.

Quand vous quittez le sommet de ces montagnes couronnées de sapins et de chênes verts pour gagner la plaine, vous vous trouvez bientôt au milieu de plans inclinés tapissés de lavande, de thym, de serpolet, de cytise mêlés à de belles bruyères et à une variété innombrable d'autres plantes odoriférantes sur lesquelles viennent sans cesse butiner les abeilles.

Que de petits ponts il vous faut traverser! car toutes les sources qui s'échappent du flanc de la montagne sont dirigées avec autant de succès que d'art, pour servir à l'arrosement des jardins nombreux, dont la verdure éternelle triomphe du soleil d'été le plus ardent.

Je ne parlerai pas des environs délicieux de la ville, où se rendent, soit à pied, soit sur des ânes, les valétudi-

naires qu'attire la douceur du climat. Quelle description pourrait en donner une idée? Au nombre des personnes qu'on voit ordinairement à Hyères, quelques-unes ne font que passer, elles se rendent en Italie ou bien en reviennent. C'est un besoin pour elle de jouir de l'aspect offert par cette contrée vraiment unique en Europe à cette époque de l'année ; elles y passent habituellement cinq ou six jours pour avoir le temps d'explorer les alentours. Il n'est personne qui ne quitte à regret ce pays, et n'exprime le désir d'y revenir passer un hiver.

Les curieux ne manquent pas de visiter les beaux jardins de madame de Beauregard, ceux de madame Fills, celui de M. le chevalier de Boutiny, ancien officier de marine, et dont l'habitation ressemble à l'intérieur d'un vaisseau. Pour ajouter à l'illusion, M. de Boutiny a fait élever plusieurs mâts dans l'enceinte de sa demeure : vue de loin on dirait un navire à l'ancre. Dans certains jours de solennités, les cordages des mâts se couvrent de pavillons de toutes couleurs, qui ne s'élèvent au pavois qu'après le signal en usage sur les vaisseaux ; au coup de canon tiré de son tillac simulé, tous les mâts se parent à la fois de leurs insignes de réjouissance. Ce bon chevalier donnait souvent ce petit divertissement au maréchal Gouvion de Saint-Cyr, qui vint terminer paisiblement sa vie sous le beau ciel de la Provence.

Mort du Maréchal Gouvion de Saint-Cyr.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr mettait à cette époque la dernière main à ses mémoires.

Le jour de sa mort, il se promenait encore dans son salon ; il parlait de Napoléon, il citait un de ses entretiens familiers avec lui. « Ah ! l'Empereur ! disait-il avec émotion, l'Empereur !... l'Empereur !... »

A mesure qu'il répéta ce mot, sa prononciation s'embarrassa davantage. M. Fayel, son secrétaire, le regarda, déjà les traits du maréchal se décomposaient. Toutefois le maréchal conserva encore un moment sa présence d'esprit, mais ses forces s'épuisèrent sensiblement. Depuis cet instant fatal, chaque fois qu'il n'eut pas à répondre aux questions de ceux qui l'entouraient, il sembla se recueillir, vouloir achever sa narration. Le nom de l'Empereur s'échappe encore de ses lèvres, mais la paralysie suspend ses facultés intellectuelles au moment où un doux souvenir occupait son esprit. La dernière heure de cet homme illustre vient de sonner... Le nom de son général, de son ami, monte avec sa belle âme vers l'éternité....

Parmi les malades qui, comme moi, sont venus cette année chercher la santé dans ce pays; on rencontre des Français de tous les points de la France, des Anglais, des Allemands, des Italiens et quelques Polonais.

Nous possédons l'aimable Boïeldieu, dont une longue maladie suspend la verve musicale. Cet homme, d'un

esprit remarquable, apporte dans ses rapports sociaux un bon ton, des manières douces, même mélancoliques, qui donnent un charme particulier à sa conservation ; son fils Adrien est un jeune homme qui soutiendra la belle réputation de son père.

L'infatigable Théaulon est aussi des nôtres ; malgré une santé affaiblie par le travail, on le voit chaque jour, sur sa petite terrasse surmontée d'une tente, souriant à ses inspirations lyriques.

M. le comte Auguste de Talleyrand, vrai souvenir vivant des beaux temps de l'Empire, vient pour la quatrième année à Hyères, ce séjour ranime évidemment chaque fois sa faible santé. On ne se lasse pas d'entendre ce conteur aussi spirituel qu'aimable.

La famille de Vaufreland forme à elle seule une véritable colonie; deux fois la semaine nous explorons ensemble les environs, et au retour, Paris semble transporté dans leurs salons ; mais c'est Paris avec tous les charmes d'une société choisie, exquise. Deux toutes jeunes filles en font le plus gracieux ornement; elles promettent d'être un jour de ravissantes personnes (1).

Au nombre des étrangers de distinction, je dois citer le prince Dietrischtein, frère du gouverneur du duc de Reischtadt. L'érudition de ce prince est prodigieuse. Il connaît à fond les hommes et les choses. Nous passons souvent de longues heures à parler ensemble du jeune Napoléon.

Le prince, entre autres faits, me conta comment il avait mis, en certaine occasion, toute la police de France en

(1) Elles ont tenu parole.

émoi. « Il y a quelques années, me dit-il, je me rendais à Paris avec un jeune parent à moi (Thalberg, le grand pianiste). A mon passage à Strasbourg, il me fallut déclarer mon nom; j'annonçai l'intention de continuer dès le lendemain ma route vers Paris. Il est probable que mon équipage, qui se composait de deux voitures et de plusieurs domestiques, excita la curiosité, voire même la défiance de l'autorité strasbourgeoise, car, à peine étais-je parti qu'on se hâta d'avertir le gouvernement par le télégraphe. On donna le signalement du jeune homme qui m'accompagnait, signalement, il est vrai, semblable en tous points à celui du roi de Rome, jusqu'à la date même de leur naissance à tous deux. Aussitôt, des émissaires furent envoyés sur toute ma route; je ne cessais d'être importuné à chaque station que je faisais par des gens qui, sous mille prétextes, parvenaient toujours à voir mon jeune homme. Ces étranges obsessions m'accompagnèrent jusqu'à Paris. Notre ambassadeur, qui m'attendait, put enfin rassurer le gouvernement si alarmé; ce que mes protestations n'eussent certainement pu faire. »

Départ de la flotte pour la conquête d'Alger.

La proximité de Toulon est d'une grande ressource pour les colons d'Hyères qui aiment les cercles nombreux. C'est une ville de plaisirs, surtout en hiver; la société y est choisie et pour peu que les valétudinaires soient gens du monde on les y accueille avec beaucoup d'affabilité.

L'affluence des bâtiments qui arrivent à Toulon du Levant, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Algérie, des côtes de l'Italie, ou qui se disposent à mettre à la voile pour ces différentes contrées, donnent à ce beau port une animation merveilleuse.

Comme spectacle unique en son genre, on cite à Toulon l'époque du départ pour Alger de la flotte française alors réunie dans les deux rades du port.

Outre les nombreux états-majors de terre et de mer, ainsi qu'une immense quantité d'employés des différentes administrations qui encombraient les rues de la ville, il y était accouru de toutes les parties de la France, une foule innombrable de curieux.

Les hôtels, les maisons particulières étaient pleines jusqu'aux combles; pendant plus de dix jours l'escadre resta en *partance*, et durant ce temps un grand nombre d'étrangers couchaient où ils pouvaient. Les uns passaient la nuit sur les places ou sur les quais, d'autres s'enfermaient dans leurs voitures, alignées sur les lieux où ils avaient obtenu la permission de stationner. Les uns et les

autres vécurent on ne sait trop comment, car à peine ceux qui avaient trouvé place dans les hôtels parvenaient-ils à obtenir quelques aliments ; maîtres d'hôtels et domestiques perdaient la tête, c'était un vrai pillage.

Mais un spectacle bien curieux encore, c'était de voir ceux qui, refoulés de Toulon et des villages voisins où ils n'avaient pu trouver gîte et repos, s'étaient établis sur les hauteurs qui dominent la ville, ainsi que sur tous les points culminants de la rade, afin de ne pas manquer le moment du départ. Vers le soir, les feux de leurs bivouacs s'allumaient de toutes parts; ils étaient en si grand nombre qu'on eut cru voir des armées en position.

D'un autre côté la rade était tellement pleine de bâtiments, que les barques qui voguent sans cesse au milieu de tant de vaisseaux semblaient glisser sur des canaux à travers une ville flottante.

Au moment où fatigué des affaires ou des promenades de la journée, chacun cherche le repos, cent musiques militaires font entendre tout-à-coup leurs mâles accents. Cette harmonie guerrière vient de la rade. Alors les quais et les maisons qui les bordent se couvrent de curieux. On écoute en silence ces chants d'une allégresse si généralement partagée ; et longtemps après que les derniers sons ont frappé l'oreille on écoute encore. Entendus de loin, ces orchestres semblent dire l'impatience de nos jeunes soldats qui, dans leur ardeur, accusent le ciel de retenir les vents favorables. Un jour, me disait un témoin de ce spectacle, la musique de l'un des vaisseaux les plus rapprochés du port exécuta le chœur des guerriers dans *Armide ;* l'illusion était complète. Les trombonnes tonnaient les repro-

ches adressés à Renaud par les siens, et, avec un peu d'imagination, on eût pu croire le vaisseau de notre impétueux amiral, entouré de barques chargées de guerriers, qui tous venaient lui reprocher une coupable inaction.

Le bel hôtel de la préfecture maritime, dont l'amiral Rosamel fait si splendidement les honneurs, voit se réunir chaque semaine les autorités civiles et militaires, ainsi que les notabilités de Toulon et de toute la contrée. La ville d'Hyères n'est point oubliée.

Quel coup d'œil admirable offre ces réunions ! Quel singulier contraste entre l'aspect sévère et imposant des trophées militaires qui décorent ces vastes salons, et les toilettes élégantes de tant de jeunes et jolies danseuses ! Comme la vue est agréablement frappée par cette multitude d'officiers de terre et de mer, du génie maritime et des diverses administrations, dont les uniformes étincellent de riches broderies !

La tenue militaire porte avec elle quelque chose de grave, qui concourt à donner aux fêtes du préfet ce caractère chevaleresque dont on ne se fait aucune idée dans nos villes de l'intérieur. Ajoutez à cela que toutes les danses ont lieu au son d'une musique militaire, dont l'harmonie s'allie parfaitement avec le lieu de la fête.

Souvent on a vu, à la fin d'un bal, des officiers de marine venant de figurer au même quadrille se séparer pour mettre à la voile au point du jour. Ils vont prendre des directions tout-à-fait opposées ; les uns partent pour le Levant ; ceux-ci, passant près de la Corse, salueront le berceau de Napoléon ; d'autres, qui entreprennent le long voyage des mers du Sud, descendront au rocher de

Sainte-Hélène et iront s'incliner sur la tombe du grand homme.

Que de gloire! que de désastres! que de siècles écoulés entre cette tombe et ce berceau!...

Madame de B...

La jeune femme arrivée à Hyères, vers les derniers temps de la saison, et dont j'ai dit quelques mots précédemment, se nommait madame de B... A la voir si fraîche et si belle, on eût dit qu'elle jouissait d'une santé florissante ; je me demandais le motif qui l'amenait si tard dans cette contrée, lorsque le docteur Alègre me dit que cette santé éblouissante allait se flétrir à vue d'œil, qu'avant quinze jours cette jeune femme aurait cessé de vivre.

Je doutai de cet affreux pronostic, et en contemplant tant de charmes réunis, je repoussais même l'idée d'une maladie sérieuse.

Hélas! à vingt-trois ans, madame de B... était déjà condamnée! Une maladie de poitrine dont le secours de la science, le dévouement maternel, les soins de la plus pure amitié ne purent triompher, devait l'emporter. Accompagnée de sa mère qui ne s'illusionnait pas sur l'état désespéré d'une fille qu'elle idolâtrait, madame de B... avait la double consolation des tendresses maternelles et des grâces d'un fils unique à peine âgé de six ans. Cet aimable enfant, connaissait lui aussi, le destin de sa mère. Il pleurait, mais en secret, dans le sein de son aïeule; avec cet instinct filial qui devance les années, il n'abordait jamais sa mère que dans l'intention de l'égayer, il détournait avec une adresse surprenante toutes les idées qui pouvaient l'attrister.

Chaque jour cette intéressante famille faisait une prome-

nade, limitée par ordre du bon docteur Alègre, qui savait toujours trouver un prétexte pour la rendre moins longue, sans que la malade put en soupçonner la cause; mais elle finit par la deviner.

La première fois que je rencontrai madame de B..., c'était peu de jours après son arrivée à Hyères; le tableau qui s'offrit à mes yeux frappa mon imagination. C'était non loin de la délicieuse demeure que cette dame partageait avec les siens, au bord du canal qui en arrosait les jardins; la mère et la fille étaient assises sur le revers d'un talus en gazon; des coussins, une petite table sur laquelle étaient des albums, composaient une sorte d'établissement, abrité par un vaste parasol ayant la forme d'une tente.

Le jeune enfant faisait une ample moisson de fleurs, qu'il accourait déposer à chaque instant aux pieds de sa mère, de tendres baisers le récompensaient de chaque offrande.

Après avoir admiré cette charmante scène sans être aperçu, je m'approchai de ces dames; bientôt la conversation devint aisée, ainsi qu'il est d'habitude entre gens du monde, dans ces lieux surtout où l'on est obligé de se voir souvent, et où l'on sent le besoin d'abréger le cérémonial ordinaire.

Tout en madame de B... excitait la plus vive sympathie. Aux prestiges d'un extérieur qui réunissait tous les dons, elle joignait une douceur et une bonté angéliques, il y avait dans sa voix une mélodie qui portait à l'extase.

La cruelle maladie dont elle était atteinte était parvenue à ce point où, pour la dernière fois, les facultés morales semblent se ranimer; on dirait que la nature fait un der-

nier effort afin de rendre plus affreuse la séparation entre la vie et l'éternité.

Je ne tenterai pas de peindre tout ce qui se passa en moi dès ce moment, mais s'il eut fallu ma vie pour prolonger celle de cette jeune mère, je l'eusse donnée sans considérer cette action comme un sacrifice.

Quelques jours se passèrent ainsi. J'étais exact aux heures de la promenade; j'apportais mes livres et mes crayons; mais bientôt il fallut borner la promenade à l'intérieur des jardins. J'y fus invité, puis dès lors admis dans l'intimité de la famille.

Confident des terreurs de la mère, je lui devenais nécessaire, je la remplaçais dans les moments où elle interrogeait à part le docteur, et aussi je contribuais à cacher à sa fille les larmes qu'elle versait si souvent en secret.

Ce que m'avait dit le docteur, avait fait naître en moi mille impressions qui toutes me poussaient vers cette belle créature; il me semblait que plus mon attachement pour elle prendrait de force, moins le mal cruel qui la minait oserait exercer ses ravages.

Mais, hélas! chaque jour mon cœur recevait une atteinte profonde, chaque jour madame de B... s'inclinait visiblement vers la tombe.

Eh bien! c'est avec la triste assurance de cette fin prochaine que mon âme se livra tout entière à elle. La certitude de ne pouvoir l'arracher à la mort développa dans leur plus intime énergie tous les sentiments dont mon cœur était susceptible.

Ce n'était point de l'amour que j'éprouvais, c'était une chaste passion... Je l'aimais comme l'enfant aime la Vierge

sainte, qu'il remercie chaque soir d'avoir veillé sur le toit paternel.

Elle ne tarda pas à me juger; je dirai bientôt la preuve délicate qu'elle me donna de ses sentiments pour moi... Mais n'anticipons pas, en ce moment où je retrace de si pénibles souvenirs, je ne puis me défendre d'une vive émotion.

Récit de madame de B.... — Sa mort.

Un jour qu'elle se sentait plus mal, elle me dit ces paroles que j'entends encore :

« Je ne m'abuse pas sur mon état... Je sais qu'il me reste » peu de temps à vivre. Dieu que je n'ai jamais offensé » m'appelle à lui, je me soumets sans murmurer. La Pro- » vidence vous a conduit vers moi, je l'en remercie, car » elle vous a désigné pour m'assister à ce moment » suprême... Vous m'écouterez, n'est-ce pas, mon ami ? » J'ai besoin de vous.... Votre excellent cœur m'est connu... » je compte sur lui... »

Pauvre femme! elle me déchirait l'âme... je n'avais pas le courage de répondre. Plusieurs fois j'avais voulu l'interrompre, mais d'un geste expressif elle me commandait le silence... Elle semblait avoir retrouvé toute son énergie, il y avait dans sa voix et dans les expressions dont elle se servait quelque chose de déchirant.

» Aujourd'hui, en ce moment, dit-elle, j'ai la force de » vous apprendre tout ce que vous, mon ami, vous seul » devez connaître. J'ai besoin de déposer dans un digne » cœur mes dernières pensées, mes derniers souvenirs, » mes regrets de quitter sitôt une vie que j'avais vouée à » un ami pour lequel je voulais vivre.

» Vous allez juger, reprit-elle, après un instant d'émo- » tion, vous allez juger de tous les malheurs qui m'acca- » blent et me jettent trop tôt dans la tombe... Écoutez-moi

» en silence... J'espère vivre assez d'heures encore pour » tout vous dire... Écoutez. »

Mes impressions étaient si vives, que cette femme, dont l'énergie croissait progressivement, fut obligée de me calmer.

« Il y a dix ans, poursuivit-elle, que mon père, jusque-là » très-riche, fut tout-à-coup ruiné... Le fils d'un industriel » opulent, dont les soins assidus me fatiguaient, offrit à » mon père de lui venir en aide, mais il demandait ma » main... Mon père me consulta, me peignit l'horreur de sa » position... J'adorais mon père, mon ami..., et mon cœur » ne balança pas... Il y allait de l'honneur de ma famille... » Il fallait sauver mon père!

» Pour que vous puissiez vous faire une idée de l'énor- » mité du sacrifice que me coûtait mon obéissance, sachez » que depuis quatre ans j'étais aimée du jeune marquis de » M..., et que je payais d'un entier retour ses sentiments » pour moi. Ma mère, ma bonne mère n'ignorait pas ce » secret amour, elle approuvait nos vœux ; mais mon père, » autrefois lié avec la famille du marquis, avait eu de justes » motifs pour rompre avec elle. Ma mère, qui connaissait » la noblesse de caractère du jeune Auguste de M..., espé- » rait tout du temps.

» D'ailleurs Auguste était attaché à une ambassade, son » nom fut en certaines occasions honorablement cité dans » les journaux ; ma mère mettant à profit ces circonstances, » n'avait remarqué chez mon père aucune irritation envers » ce jeune homme. Dans cette pensée, elle hasarda quelques » mots de notre amour, mais ils furent repoussés avec tant » de force que, lorsqu'il fut question du mariage que dési-

» rait mon père, ma pauvre mère ne put m'engager à la
» résignation. Auguste était à Rome... Ah! s'il se fut trouvé
» à Paris!...

» J'épousai donc M. de B... Cette alliance, jointe à l'opu-
» lence qui régna dans notre maison, avait relevé le crédit
» de mon père, auquel des spéculations heureuses faites en
» commun, donnèrent la plus grande extension.

» Tout-à-coup, je ne sais quelle grande affaire vint
» manquer, n'allant jamais dans le monde, j'ignorais tout
» ce qui me touchait personnellement, une grande catas-
» trophe éclata sur nous. Mon malheureux père en fut ins-
» tantanément frappé à mort. Mon mari dut s'exiler; ma
» mère et moi nous n'eûmes à opposer que des larmes à
» d'avides créanciers. Un parent de ma mère trouva le
» moyen de nous secourir en léguant à mon fils une partie
» de sa fortune. C'est ainsi que tous les trois nous existons,
» et avec d'autant plus d'aisance que nous ne sommes
» réellement plus de ce monde. »

Cette narration, souvent interrompue, l'avait fatiguée; cependant elle voulait continuer, dans la crainte, disait-elle, de ne plus retrouver assez de force pour déposer dans mon cœur des confidences qu'elle ne pouvait faire qu'à moi seul. Rassemblant ses forces, elle reprit :

« Vous en savez assez maintenant pour que je puisse
» vous ouvrir mon pauvre cœur en entier. J'ai lu sur vos
» traits ce qui se passe en vous... Vous êtes un ami sûr et
» digne de toute ma confiance.... Vous me rendrez le ser-
» vice que j'implore de vous... Je veux écrire une dernière
» fois à Auguste... Une fois encore avant de mourir... Mes
» mains n'ont plus la force de tenir la plume... Voyez...

» Ah ! mon ami !... je sens que je meurs... Oui, je meurs ..
» et loin de lui... sans le revoir... Auguste !... »

J'avais l'âme déchirée par cette agonie de la jeunesse. J'étais dans un état que je ne saurais décrire. Je voulus prendre la parole. mais un signe de cette pauvre femme sembla me dire : « Silence ! je meurs... »

Alors elle me tendit la main... M'attira légèrement à elle et me dit, avec le sourire de la mort :

« Ami... soyez courageux, je vous en prie... Approchez
» ma table et écrivez... écrivez à Auguste... »

Obéissant comme si l'ordre m'avait été donné par un ange prêt à retourner au ciel, je commençai la lettre suivante :

« Bon Auguste, voici la troisième année que le son de
» votre voix n'a frappé mon oreille..., c'était un sacrifice
» nécessaire à mon repos et au vôtre... Eh bien ! ce sacri-
» fice... il était au-dessus de mes forces... Arrivée au mo-
» ment de paraître devant Dieu... je ne puis te cacher que
» je meurs pour toi... Auguste, tu as eu toutes mes pensées
» pendant ma triste vie... Celle que j'exprime ici, sera la
» dernière... Je puis encore la dicter aujourd'hui... Mais
» demain !... mais ce soir !... dans un instant, peut-être,
» tout sera fini... je serai avec Dieu... »

En prononçant ces dernières paroles, elle s'affaissa. Je crus effectivement qu'elle allait expirer ; mais retrouvant une énergie factice, elle me fit signe de continuer à écrire :

» Auguste. c'est M. M.... qui vous remettra lui-même cet
» adieu, il vous portera un coffre renfermant mon portrait
» ainsi que celui que je traçai de vous. sous les yeux de ma
» mère... J'y joins mes cheveux... »

Elle me fit signe de lui apporter des ciseaux, et de les lui couper moi-même. Je dus lui rendre ce douloureux service.

« Auguste, vous reconnaîtrez les cheveux de Marie...
» Mon Dieu !... Mon Dieu !... — ajouta-t-elle, en fondant en
» larmes. — Pourquoi n'est-il pas là ? Auguste, je te don-
» nerais ma bénédiction... Oui... je te bénirais, car je suis
» pure... et Dieu me placera près de lui... Je vais le prier
» pour toi... Auguste... Adieu... Vite, vite... que je
» signe... »

Et sa main essaya de tracer le nom de Marie de B....

Au signe qu'elle me fit, je pliai la lettre, j'attendais encore le nom de famille d'Auguste.

« — Ah ! son nom... Mettez le marquis de M.... »

Ses forces étaient tout-à-fait épuisées ; le moment de l'énergie passé, une grande faiblesse lui succéda.

J'appelai sa mère, un instant après un vénérable ecclésiastique qu'elle avait fait venir plusieurs fois, eut un entretien avec elle ; elle reçut avec le plus grand calme les secours de la religion. Cet acte de foi sembla la ranimer, madame de B... demanda son fils, puis elle le congédia après l'avoir tendrement embrassé. Elle fit signe à ses femmes de s'éloigner, en s'efforçant de leur sourire comme pour les consoler. Bientôt quelques paroles à peu près inintelligibles s'échappèrent avec son dernier soupir....

Cette mort lente avait aussi épuisé les forces de la mère de madame de B..., il me fallut prendre soin d'ordonner les devoirs funéraires.

Le clergé vint chercher cette dépouille mortelle ; la journée était magnifique... Seize jeunes filles vêtues de blanc portaient la bière recouverte d'un linceul parsemé de fleurs.

Le cortége eut à traverser un long bosquet d'orangers; en grand nombre les convalescents se joignirent à cette pompe qui attristait tous les visages.

Tant que je restai à Hyères, il ne s'écoula pas un jour sans que le souvenir de cette intéressante et belle jeune femme vint me frapper au cœur.

Le marquis de M..., à qui je devais remettre les tendres legs de madame de B..., accourut de Rome, dès qu'il eût connaissance de la gravité de la maladie de son amie.

J'étais encore à Hyères, lorsqu'un matin il entra chez moi et se nomma.

Pauvre jeune homme! Depuis quinze jours, Marie avait cessé de vivre. Sa mère avait repris la route de Paris... Moi seul, j'étais tout pour lui dans ce moment cruel.

Pendant les quelques semaines qu'il voulut demeurer à Hyères, nous passâmes nos journées ensemble. Il visita les lieux où je l'avais vue. Enfin son devoir le rappela en Italie, il s'éloigna, ou plutôt il s'arracha de ces lieux funestes, en me jurant une affection éternelle qui ne s'est jamais démentie.

SIÉGE DE TOULON

SIÉGE DE TOULON

1793

Il n'est pas hors de propos de rappeler en quelques mots un fait qui vient à l'appui de cette vérité : « Que pendant » le régime affreux de la terreur, tout ce qu'il y avait » d'honnête et de brave s'était réfugié dans les rangs de » l'armée. »

J'ajouterai au récit rapide des événements du siége de Toulon ceux qui se passèrent à la même époque en Vendée.

Le brave Dugommier commandait une armée bien disciplinée sous les murs de Toulon.

Rossignol était chef des bandes révolutionnaires qui combattaient dans la Vendée.

La république française était livrée à la plus désastreuse anarchie dans son intérieur, tandis que ses quatorze armées tenaient en échec un ennemi vingt fois plus nombreux.

A la lecture d'un bulletin annonçant une victoire, les sections enregistraient les noms de cette jeunesse ardente, jalouse de se joindre aux braves dont on venait de proclamer les succès. Chaque fois huit ou dix mille volontaires prenaient gaiement la route de nos frontières.

Mais lorsque, par hasard, une armée avait été forcée de

reculer pour prendre une position plus forte, des rumeurs, des hurlements partaient des tribunes; on criait à la trahison, on demandait la destitution du général, et souvent même sa tête.

Dans l'espoir de calmer les masses inintelligentes, qui finissaient par acquérir une funeste influence sur les délibérations de la Convention, cette grande assemblée nomma dans son sein des représentants du peuple, avec mission d'aller aux divers quartiers généraux pour surveiller les commandants d'armées, rendre compte de leur conduite, et les faire arrêter au besoin; leurs pouvoirs étaient illimités.

Quelques-uns d'entre eux, les plus fanatiques, arrivaient aux armées avec des idées arrêtées de tout renverser, de forcer la victoire. Ils imposaient des ordres inexécutables, et destituaient à tort et à travers.

Cependant de telles mesures entravaient presque toujours la marche des choses; les groupes tumultueux qui assiégeaient chaque jour les abords de la Convention l'accusaient elle-même de faiblesse, voire de trahison. Croyant en finir d'un seul coup avec ces énergumènes, elle déclara la patrie en danger le 11 août 1793, et la formation immédiate d'une armée parisienne, qui fut aussitôt dirigée vers nos frontières.

Trois mille de ces volontaires demandèrent et obtinrent de se rendre à Toulon, avec six pièces de canon, pour foudroyer la ville, disaient-ils, et l'enlever d'assaut dès le jour de leur arrivée. Ils accusaient les généraux Dugommier, Lapoype et Carteaux d'être de connivence avec les Anglais, qui occupaient la ville.

L'histoire nous a fait connaître comment la colonne, composée de trois mille hommes, se trouva réduite à deux ou trois cents lors de son apparition devant Toulon. Ces volontaires réclamèrent, en effet, l'honneur de commencer la première attaque.

Cette troupe aussi indisciplinée qu'inexpérimentée, devenait gênante au milieu de vieux soldats soumis à la discipline, mais à la première affaire ces volontaires subirent une sérieuse défaite, et demandèrent eux-mêmes leur incorporation dans les régiments ; alors ils devinrent d'excellents soldats.

Sur ces entrefaites, des représentants arrivèrent à l'armée, accompagnés de cent canonniers marseillais qui prétendaient s'emparer non-seulement de Toulon, mais de la flotte anglaise.

Dugommier, voulant donner une leçon à ces nouveaux venus, installa leur batterie au poste qu'ils revendiquaient. La leçon fut dure, car leurs pièces furent démontées avant d'avoir pu lancer deux boulets, et les représentants du peuple durent s'estimer heureux d'avoir pu se tirer de ce mauvais pas.

Les dispositions étaient prises pour commencer l'attaque générale; un conseil de guerre fut convoqué dans le but de la rendre définitive. Les représentants du peuple qui assistaient naturellement à cette réunion, émettaient des avis tellement absurdes, que le chef de bataillon d'artillerie Bonaparte, en sa qualité de commandant en chef de l'arme, prit la parole avec une vivacité et une énergie qui étonnèrent les représentants.

« Mêlez-vous de vos affaires, citoyens, et laissez-moi

» faire les miennes; ma grande batterie restera où je l'ai » placée; demain au point du jour je la démasque, et je » réponds sur ma tête du succès. »

Ce ton d'autorité imposa aux délégués de la Convention; ils cédèrent, et Dugommier donna carte blanche au commandant d'artillerie.

Le succès fut complet. Dutheil, représentant du peuple, dans son rapport à Bouchotte, ministre de la guerre, fit les plus grandes éloges de Buonaparte, ajoutant *qu'il irait loin.*

Dès ce moment, le général Dugommier et le représentant Dutheil accordèrent au commandant Buonaparte une si grande confiance, qu'il dirigea seul tous les travaux du siége. Bientôt Toulon fut repris, et la flotte et l'armée anglaises s'enfuirent après avoir essuyé des pertes énormes, immenses.

Avant cela, le 1er décembre 1793, il y eut devant Toulon un engagement très-sérieux, dans lequel, après des prodiges de valeur des deux côtés, les Anglais durent céder à l'opiniâtreté des grenadiers français; ces derniers restèrent définitivement maîtres d'une redoute prise et reprise plusieurs fois.

Le général en chef anglais Ohara, commandait en personne sur ce point, et lorsque ses troupes durent se retirer il tomba grièvement blessé.

Parmi ceux qui les premiers pénétrèrent dans la redoute se trouvait un allobroge, reconnaissant un officier anglais au nombre des blessés, il s'avançait pour lui plonger sa baïonnette dans le corps; un de nos grenadiers repoussa

énergiquement le piémontais, et, secondé de trois de ses camarades, il transporta le blessé à l'ambulance.

Quelques jours après, les quatre grenadiers furent recherchés et introduits chez le général en chef Dugommier, qui les reçut entouré de son état-major.

— Mes camarades, leur dit-il, voici sur cette table soixante louis d'or envoyés pour vous par le général anglais que vous avez tiré des mains d'un stupide piémontais, qui voulait assassiner un ennemi blessé. Prenez cet or, prenez, il vous appartient.

En entendant ces mots, les grenadiers, d'un coup d'œil rapidement échangé, se comprirent. L'un d'eux, prenant aussitôt la parole :

— Général, dit-il, d'une voix fortement accentuée, mes camarades regarderaient comme une injure l'offre que vous nous faites, s'ils n'étaient convaincus que vous vous acquittez en ce moment d'un devoir, mais nous aussi nous remplirons le nôtre. Nous refusons cet or, mon général, parce que nous n'avons fait que nous conduire loyalement envers un prisonnier blessé. D'ailleurs, les soldats de la République ne se battent pas pour de l'argent.

A ces mots, le général Dugommier ne peut maîtriser son émotion, il saute au cou de l'interprète d'aussi nobles principes, et tirant une poignée d'assignats.

— Bien ! Très-bien ! mes camarades... buvez à ma santé.

— A la bonne heure ! répondirent ensemble les quatre grenadiers, vive notre général !

Dugommier renvoya immédiatement les soixante louis au général Ohara, en les accompagnant de cette lettre :

« *Devant Toulon, le 20 frimaire an II de la République.*

» Le général en chef Dugommier au général Ohara fait
» prisonnier par les Français.

» On a présenté aux volontaires de la République l'ar-
» gent que tu leur avais destiné pour reconnaître le service
» qu'ils t'ont rendu dans la journée du 10 frimaire. Ils
» l'ont tous refusé avec la même générosité qui t'a décidé à
» le leur offrir.

» Je t'envoie donc les soixante louis en or que tu avais
» donnés pour être distribués à mes frères d'armes; ils se
» contentent du plaisir qu'ils ont à secourir l'humanité
» malheureuse.

» C'est ainsi, général, que notre République se fonde sur
» toutes les vertus, et qu'elle fera rougir un jour les peuples
» abusés qui la combattent.

» Le général en chef,

» DUGOMMIER. »

Le style simple et fier de Dugommier vient à l'appui de cette vérité incontestable, que par ces malheureux temps *l'honneur français s'était réfugié dans les rangs de l'armée.*

Mais combien de nos braves payèrent cher la droiture de leur caractère! Les représentants du peuple aux armées, jaloux de la popularité dont jouissait à bon droit les généraux, mettaient tout en œuvre pour les déconsidérer. Combien furent traduits par ces délégués à la Convention nationale sous le prétexte le plus frivole! Heureux, lorsqu'ils n'encouraient que la destitution et un emprisonnement plus ou moins long!

Mort du général Biron. — La Vendée en 1793.

Reportons-nous vers les événements qui avaient lieu alors dans la Vendée, à la même époque. J'y trouve la matière d'un assez curieux parallèle qui fera connaître de quel côté se trouvait l'honneur français.

Nous venons de voir à l'œuvre le général Dugommier, commandant en chef une armée républicaine bien disciplinée, ayant à sa tête de vieux généraux et des chefs de corps que la démagogie conventionnelle n'avait pas encore décimés : voyons ce qui se passait ailleurs dans le même temps et jugeons.

Le général de Biron avait fait des prodiges de valeur dans la Vendée ; il en avait parfaitement commencé la pacification générale. Les *Carrier*, les *Rossignol* et autres démagogues ne lui pardonnèrent pas d'avoir accordé la vie et la liberté à une centaine de Vendéens qui s'étaient rendus à lui par capitulation.

Incriminé pour ce fait honorable, Biron fut appelé à Paris, pour rendre compte de sa conduite. Ses amis voulurent le retenir, mais bien qu'il sut l'imminence du danger auquel il allait s'exposer, il n'en exécuta pas moins l'ordre qu'il recevait.

Décrété d'accusation aussitôt son arrivée à Paris, il est mis en prison et immédiatement traduit devant le tribunal révolutionnaire. Les quelques paroles qu'il daigna prononcer pour sa défense décèlent la loyauté et la fermeté

de son caractère. Il fut condamné. Le lendemain matin, au moment où le bourreau Samson vint extraire le général de sa cellule pour le conduire au supplice, il le trouva déjeûnant.

—J'espère, mon cher, dit-il au bourreau, que vous me donnerez au moins le temps d'achever ma douzaine d'huîtres...

Au signe approbatif de Samson, Biron continua son dernier repas ; puis avant de se lever de table :

— M. Samson, dit-il avec cet air d'aisance qui ne l'avait jamais quitté, aidez-moi à finir ce flacon d'excellent chablis ; je gage que vous n'en avez jamais bu de meilleur.

Biron apercevant une corde dans les mains des accolytes du bourreau s'avança vers ce dernier en lui disant :

— Si c'est la règle, faites.

— Marchez, vous autres, dit aussitôt Samson à ses aides, puis s'adressant à Biron :

— Vous lier les mains, à vous, général, s...n...D... Non !

— Citoyen, reprit le duc, vous êtes d'une grande politesse à mon égard, je vous en remercie.

Je viens de citer Rossignol, ce général était l'ami de Carrier, l'infâme Carrier de Nantes. Établissons un parallèle entre Rossignol et le brave Dugommier.

Tous deux alors commandaient en chef, l'un devant Toulon, ainsi que nous l'avons dit, l'autre dans la Vendée,

Le 23 décembre 1793, Rossignol, en rendant compte au ministre de la guerre Bouchotte d'un engagement qui avait eu lieu entre ses troupes et l'armée royaliste, s'exprimait ainsi sur le compte de prisonniers faits dans divers combats :

« Autant on m'amène de ces coquins-là, autant j'en envoie en ordonnance au Père Éternel, plus utiles en ce

lieu que sur notre territoire, puisqu'ils ne veulent pas reconnaître les principes de la liberté et de l'égalité, et le respect dû aux décrets de la Convention nationale. Quand ils auront une fois ces principes bien gravés dans le cœur, je prierai le bon Dieu de leur donner une permission, pour venir goûter les douceurs du gouvernement républicain. »

Atroce et sanglante ironie!

Horribles blasphèmes!

Quant à Carrier, dont le nom passera hideux à la postérité la plus reculée, les horreurs qu'il commettait dans les murs de Nantes, vers le même temps, ne seraient pas croyables, si les preuves les plus authentiques ne venaient les affirmer (1).

Le 6 décembre de la même année, 1793, il mandait :

« Vous ne pouvez pas vous former une idée des progrès

(1) Les détails des crimes de Carrier, dit un historien, peuvent à peine être crus, quoique attestés par les 80,000 habitants de Nantes, et quoique lui-même ait développé la scélératesse de son âme dans la séance de la Convention du 21 février 1794, alors qu'on applaudissait aux scélérats qui venaient se glorifier de leurs crimes.

« Les femmes de la Vendée, disait-il, sont toutes des monstres. Les enfants » ont aussi servi contre la République; ceux de 13 à 14 ans portent les armes, » et ceux d'un plus bas âge encore servent d'espions. Plusieurs de ces petits » scélérats ont été jugés et condamnés par la commission militaire. »

Ce Carrier fit fusiller un escadron de Vendéens qui s'étaient rendus sur la foi d'une amnistie solennellement proclamée. Dans un espace de vingt jours, il fit condamner plus de 4,000 personnes. — On attachait un jeune homme et une jeune fille, et on les jetait dans la Loire. Il nommait cela des mariages républicains, et ils furent nombreux!... Plusieurs fois il fit entasser des hommes, des femmes et des petits enfants dans des bâteaux, qu'au moyen de soupapes on submergeait au milieu du fleuve.

La quantité de cadavres engloutis dans la Loire a été telle que l'eau en a été infectée au point qu'une ordonnance de police en a interdit l'usage aux habitants de Nantes, interdisant aussi de manger du poisson.

» rapides qu'a fait ici l'esprit, depuis environ trois semai-
» nes; vous aurez peine à croire qu'il est à tout la hauteur
» de la Révolution; partout on n'entend que les cris du plus
» brûlant civisme; le drapeau tricolore flotte à toutes les
» fenêtres; partout des inscriptions civiques; les anciennes
» églises devenues des établissements publiques; tout
» annonce la mort du fanatisme et de la superstition, et le
» triomphe assuré du patriotisme : l'*accident* des prêtres
» qui ont péri sur la Loire amuse, réjouit tous ler citoyens;
» mes collègues d'Angers viennent de m'en envoyer cin-
» quante-trois; je ne puis m'empêcher de leur assigner la
» destination des autres, *quelle que puisse être mes craintes*
» *de leur voir éprouver le même sort.*

» En échange de ces tisons de guerre civile, j'ai fait passer
» à Angers cent trente des plus forts révolutionnaires de
» Nantes; mes collègues me marquent qu'ils ont pris les
» précautions nécessaires pour les réduire à l'impossibilité
» absolue d'aller rejoindre leurs chers brigands.

» Les autres contre-révolutionnaires, restés dans les pri-
» sons de Nantes, ont ourdi le plus horrible complot, après
» le départ de leurs camarades; à l'aide de plusieurs fausses
» clés, dont on les a trouvés nantis, ils devaient ouvrir
» toutes les prisons de Nantes. Six des principaux coupables
» ont éte guillotinés sur le champ. Une grande mesure va
» nous délivrer des autres.... Nous avons bien des entraves
» ailleurs, mais çà va, et f.... çà ira, oui, çà ira.

» Salut et fraternité,

» CARRIER. »

Tels furent les chefs de ces troupes révolutionnaires dans

la Vendée, ou plutôt de ces bandes, dites colonnes infernales, avant l'arrivée des garnisons de Mayence, de Valenciennes et de Condé, envoyées en poste par la Convention.

Cependant la présence des généraux Kléber, Marceau, Grouchy, Vimeux, Aubert du Bayet, Hoche à la tête de 24,000 Mayençais, auxquels se joignit l'armée des côtes de Larochelle, forte de 40,000 hommes, changea pour un instant la face des affaires. Les assassinats diminuèrent, on faisait enfin des prisonniers; et si cette guerre se prolongea, c'est que les généraux que je viens de citer, furent destitués les uns après les autres.

Quand on pense que Carrier, le Néron de Nantes, se vantait d'avoir fait tomber *quarante mille têtes, tant par le rasoir national,* disait-il, *que par les mariages républicains et autres variations amusantes*...!!

Les atrocités de Carrier sont si effrayantes, si nombreuses, qu'on est tenté de nier leur possibilité. Deux choses encore sont aussi peu compréhensibles : le grand nombre d'exécuteurs des ordres de Carrier, et cette lâche immobilité d'une grande population.

Mais laissons à l'annaliste consciencieux, le soin de raconter plus longuement cette phase lamentable de notre première dissolution sociale, et de nous la faire maudire pour nous en épargner le retour.

L'histoire dira que le génie qui germait dans la tête du chef de bataillon d'artillerie nous a sauvé de cette anarchie sanglante, et que, redonnant aux Français leur impulsion native, il sut faire oublier tant d'excès à force de gloire, de grandeur et de prospérité. Depuis sa disparition du monde, son influence inspiratrice a présidé à nos com-

bats : l'Espagne (1823), Alger, Constantine, Mogador, Ancône, Saint-Jean-d'Ulloa, Anvers, Rome enfin, attestent que nos jeunes soldats sont dignes de leurs pères, et la solennité du 10 mai 1852 fait pressentir qu'il ne faudrait qu'un signal pour que l'aigle impériale reprît son essor victorieux.

VOYAGE ET COMBAT

DANS

LA MER BALTIQUE

VOYAGE ET COMBAT

DANS

LA MER BALTIQUE

1813

SIÉGE DE DANTZICK. — DÉPART DE DANTZICK. — LA MER. — COMBAT. — PRISE D'UN BRICK ANGLAIS. — ARRIVÉE A COPENHAGUE. — RÉCEPTION PAR LE ROI. — DÉMONSTRATION DE L'ARMÉE DANOISE ET DE TOUTE LA POPULATION EN FAVEUR DE LA FRANCE. — RENTRÉE EN FRANCE.

Plus l'ennemi déployait de nouveaux moyens d'attaque, plus la garnison de Dantzick se multipliait en courage et en énergie. Grande aussi était son abnégation de la vie. Le prince de Wurtemberg (1) avait alors sous ses ordres plus de 60,000 hommes, tandis que la garnison, réduite par l'épidémie et les combats, en comptait tout au plus 8 à 10,000 ; et dans ce nombre il y avait 5 à 6,000 hommes de troupes alliées.

Après l'incendie du 1er novembre, notre situation devint des plus fâcheuses; les fatigues excessives, les combats continuels, les privations de toute espèce, les maladies qui commençaient à reparaître, avaient affaibli les troupes au point qu'elles suffisaient à peine à la garde des ouvrages de

(1) Oncle de l'empereur Alexandre, et commandant en chef de l'armée assiégeante.

cette grande place; cependant aucun de ces ouvrages ne tomba au pouvoir de l'ennemi (1).

Le malheur que nous redoutions en dépit des protestations énergiques de nos alliés et des témoignages journaliers de leur bravoure — leur défection — ne se fit pas attendre après cette catastrophe.

Les troupes allemandes, instruites des revers de Leipsick, et rappelées officiellement par leurs souverains, refusaient le service extérieur. Leur attitude faisait craindre à chaque instant une insurrection, malgré les efforts de leurs chefs dont la conduite fut toujours digne des plus grands éloges; dans cette circonstance difficile, ces chefs surent concilier jusqu'à la fin les lois de l'honneur avec l'obéissance qu'ils devaient à leurs gouvernements.

Les Bavarois, dont le courage et le zèle ne pouvaient être surpassés, ne cessèrent de donner des preuves d'amitié et de dévouement qui les rendirent chers aux Français.

Les Polonais, plus nombreux que les Allemands, s'étaient signalés pendant tout le siége par une valeur et un dévouement admirables, aussi étaient-ils fortement excités à nous abandonner par les proclamations incessantes de l'ennemi.

Les Français, en petit nombre, à qui on était obligé, pour ces motifs, de confier les postes les plus périlleux et les plus pénibles, étaient écrasés de service et perdaient chaque jour beaucoup de monde.

La disette commençait à se faire sentir : le soldat qui, depuis huit jours, ne recevait qu'une chétive ration de cheval desséché (car c'étaient ceux de ces animaux hors de

(1) Pendant le mois de janvier, il mourut 400 hommes aux hôpitaux, — 2,000, en février, — 1,000, en mars, — 3,000, en avril, etc.

service qu'on envoyait à la boucherie), allait même en être complètement privé. Tous les animaux les plus immondes pouvant servir à la nourriture étaient consommés (1).

Il n'y avait plus de viande salée, ni de légumes secs, l'eau-de-vie et le sel allaient bientôt manquer entièrement; l'heure approchait où il ne devait rester, pour toute ressource, que des grains en faible quantité, et dont la mouture était très-difficile. Le bombardement de l'ennemi, augmentant chaque jour de violence, avait détruit une partie de nos moulins, et menaçait à chaque instant d'anéantir le reste.

Enfin, il paraissait de toute impossibilité de pouvoir soutenir les forces physiques des troupes exténuées et dont les fatigues furent portées à leur comble par un autre fléau survenu dans le courant de septembre.

Un second débordement de la Vistule, plus terrible que celui du mois de mars précédent, exerça de grands ravages, détruisit des ponts, des écluses, des batardeaux, endommagea les forts et interrompit les communications; la réparation de ces désastres exigeait des travaux excessifs auxquels il n'y avait plus moyen de suffire.

Il faut ajouter à tous ces malheurs la privation de solde depuis cinq mois, ce qui occasionna beaucoup de mécontentement parmi les troupes étrangères.

Au milieu de tant de calamités que l'approche des gelées allait encore accroître, en facilitant sur tous les points les attaques de vive force de l'ennemi, la garnison montrait encore une fermeté inébranlable, et, dans les actions jour-

(1) On mangea 29,000 chiens ou chats dans la ville de Dantzick pendant le siége.

nalières, les troupes françaises surtout déployaient un courage héroïque.

Mais tant d'efforts et de fatigues devaient avoir un terme ; alors même que les vivres et les hommes n'auraient pas manqué, nous ne pouvions espérer de résister au-delà d'un mois, surtout à cause des énormes obstacles que la mauvaise saison devait opposer à l'exécution des travaux sous un climat aussi rigoureux, et de la perte de toutes nos ressources détruites par le grand incendie !

La défection de la majeure partie des étrangers devenait imminente ; le petit nombre de troupes sur lesquelles on pouvait compter devait nécessairement succomber à tant de fatigues, de privations et de misères.

Il est impossible de se faire une juste idée des souffrances morales du général Rapp à cette époque... le jour il parcourait à cheval tous les postes avancés ; s'il s'y trouvait lors d'un engagement, il y prenait part comme un simple hussard, affrontant la mort qu'il aurait peut-être voulu recevoir le sabre à la main. Maintes fois je lui fis des observations sur sa témérité, aussi inutile qu'imprudente, sans qu'il tint compte de mes remontrances que je lui faisais, du reste, avec d'autant plus de ménagements que j'étais toujours à ses côtés.

Chaque soir, quelques intimes amis se réunissaient chez lui ; nous racontions les incidents que chacun de nous avait appris, où dont il avait été témoin dans la journée.

Ce petit cercle d'amis énergiques, à l'exemple de notre général en chef, était prêt à exécuter tout ce que l'honneur militaire pouvait conseiller pour en finir d'une manière digne de la France.

Un soir que les généraux Heudelet, Grandjean, Bachelu, D'Estrées, Pépe, Husson, Cavaignac, les colonels d'Héricourt, Richemont, Lorimé, Schneider, Figuier et le colonel Butler (des Bavarois) se trouvaient dans le cabinet du général Rapp, Butler nous donna connaissance d'une lettre officielle de son gouvernement qui lui enjoignait l'ordre de quitter l'armée française. A peine eût-il achevé cette lecture qu'il s'avança vers le général Rapp et lui dit :

« Monsieur le Gouverneur, ici je suis aux ordres de votre » excellence ; ici je combats sous le drapeau français; nous » n'avons à faire qu'à des Russes et à des Prussiens , et tant » que nous n'apercevrons pas en face de nous un casque » bavarois, nous continuerons à nous battre comme par le » passé ! Comptez sur mes soldats comme sur moi, mon » général.... »

Le général Rapp attira Butler, le tint serré pendant quelques minutes.... et ne put que lui répondre ces mots :

— Bien.... Bien.... Butler !....

Nous fûmes tous attendris jusqu'aux larmes ; tous nous voulûmes embrasser le colonel pour ses généreuses paroles.... Cette scène palpitante mit fin à la réunion.

— Messieurs, avait dit le général, que chacun vienne demain avec son projet, quel qu'il soit, nous le discuterons, mais songez qu'il faut prendre un parti, le moment est arrivé. Le grand incendie, vous le savez tous, a dévoré nos ressources en vivres, et en réduisant même chaque ration à la moitié, il faudra nous rendre avant vingt-cinq jours. S'il ne sort pas de vos cervelles un moyen qui satisfasse à l'honneur du nom français, je fais sauter les fortifications de Dantzick, et, suivi de tous ceux qui, comme moi, préfèreront

la mort à la honte d'être traînés en Sibérie par des Kalmouks, je me retire dans la forteresse de Weschelmünd, dont les bastions sont minés, et, s'il le faut, je m'ensevelirai sous ses ruines.

— Général, s'écrièrent tous ceux qui étaient présents, nous vous suivrons!....

Et comme s'il donnait déjà des ordres pour l'exécution de ce projet, le général Rapp, d'un ton vif et presque fébrile, ajouta aussitôt :

— A la bonne heure..... d'Héricourt (chef d'état-major), je ne veux avec moi que cent hommes de bonne volonté, et instruits de ce qui devra se passer. Préparez des instructions à ce sujet. Figuier, tu prendras le commandement de Weschelmünd... Lorimé, vous demeurerez à Dantzick pour en remettre les ruines au prince de Wurtemberg. Vous, Butler, vous irez dire à votre roi, que ce Rapp, qu'il daignait aimer comme un frère, a fini d'une manière digne de son amitié. Richemont, vous partirez sans retard, vous visiterez et ferez charger les mines. Quant à toi, Marnier, j'accepte enfin tes offres obstinées de tenter d'aller trouver l'Empereur. Si Dieu seconde tes efforts, ton courage, eh bien! tu lui rendras compte de cette conférence... Tu partiras demain, après notre dernier conseil...... A demain, Messieurs, mais silence!

Nous nous séparâmes, comme l'auraient fait des conspirateurs, avec un geste qui avait son énergique signification.

Après que tout le monde se fût retiré, je rentrai chez le général, il semblait inspiré.

— Enfin! dit-il, nous sortirons donc de cette situation infernale... Ah! prince de Wurtemberg! vous voulez nous

humilier! Vous voudriez nous envoyer dans votre Sibérie! Non! non!... Ce Dantzick que vous convoitez. Eh bien! vous n'y trouverez que des décombres. N'est-ce pas vous, au surplus, qui les avez préparés en osant incendier la ville! Quant aux fortifications, aux arsenaux, tout sera détruit.

Son exaltation se peignait si vive que je demeurai stupéfait, sa physionomie était devenue radieuse.

— Allons, vas-t-en, j'ai besoin d'écrire; de ton côté, prépare-toi à partir, vas trouver Dumanoir, et qu'il mette un bâtiment à ta disposition.

Le général passa le reste de la nuit à mettre ordre à ses affaires; dès le lendemain matin, il fit appeler un sénateur de la ville, lui remit une cassette renfermant beaucoup de papiers importants, avec injonction de ne les ouvrir que s'il succombait dans quelque action. Sans perdre de temps, je fis part à l'amiral Dumanoir de la mission dont j'étais chargé; mais je trouvai en lui un homme froissé, sans doute, de n'être pas appelé dans les réunions intimes du général, car immédiatement il souleva des difficultés: c'était un bâtiment *ad hoc* qu'il n'avait pas sous la main, il fallait le gréer en conséquence et l'armer, huit jours suffiraient à peine, disait-il; lorsque je lui parlai des marins de la garde qui étaient sous ses ordres, il me dit qu'il ne pouvait en disposer que sur un ordre signé du gouverneur.... Enfin, je terminai l'entretien en lui demandant, d'après les ordres du général, le plus grand secret, ajoutant que le général le ferait appeler à ce sujet... Je lui dis cela pour être certain de sa discrétion.

Mon parti étant bien arrêté, je me tournai vers un

moyen d'exécution plus sûr, et qui semblait m'offrir toute chance de réussite.

Depuis le dernier incendie, témoin des angoisses de mon général, je lui avais offert à diverses reprises de tenter par terre ou par mer d'aller trouver l'Empereur, afin de lui peindre notre situation; la connaissant, Sa Majesté aurait pu faire un traité avantageux à l'égard de la place de Dantzick, dont l'époque de la reddition ne tenait plus qu'aux journées de vivre contenues dans nos magasins.

Le général m'objectait l'impossibilité par terre :

— Tu *baragouines* assez l'allemand, me disait-il, pour passer pour un juif.... Mais ils te reconnaîtraient tout de même, et te feraient pendre, quand tu te dirais mon aide-de-camp. Je ne veux pas, sacrebleu ! que tu sois pendu....

Il en était de même, quand je lui parlais de tenter le voyage par mer : les deux cents bâtiments anglais, russes, prussiens et suédois que nous avions en vue, et qui stationnaient à l'embouchure de la Vistule, où ils étaient constamment en croisière, ne manqueraient pas de me prendre au passage, disait-il.

Je m'étais lié intimement avec le jeune Dumoutier, marin de grande résolution, qui naviguait pour le commerce, et que les événements de la guerre tenaient captif dans le port de Pharwaser. Ce jeune homme avait fait preuve d'énergie et d'audace dans plusieurs circonstances.

Je fus le trouver le lendemain au point du jour ; après avoir obtenu sa parole sur le mutisme le plus complet, je lui confiai mon projet... Il me répondit aussitôt en m'étreignant la main :

— Commandant, je jure sur l'honneur que nous traver-

serons la flotte ennemie; nous sauterons plutôt que de devenir leurs prisonniers.

Je rappelle ces paroles parce qu'elles peignent l'âme énergique de Dumoutier.

Sans paraître y mettre la moindre importance, je visitai son petit lougre, je lui fis prendre à l'extrémité du port une position facile pour la sortie, et je lui donnai rendez-vous pour neuf heures du soir, si le vent restait sud-est.

Je rendis un compte détaillé au général de mon entrevue avec l'amiral Dumanoir et de mes préparatifs.

— J'aime mieux que tu partes avec ces loups de mer, car si l'un d'eux refusait d'aller au gré de son capitaine, tu pourrais, pour l'exemple, lui brûler la cervelle, ce que tu ne pourrais faire avec Messieurs de la Garde Impériale.

Je lui dépeignis la composition de mon singulier équipage. Le général d'Héricourt prépara pour l'Empereur un long rapport (que j'ai conservé), écrit moitié en chiffres, et j'attendis avec la plus grande impatience la réunion du soir, où devaient se discuter des propositions de la plus haute gravité.

Quoi qu'il dût advenir, j'avais la certitude que j'allais remplir une mission à la fois périlleuse et glorieuse.

La nuit avait porté conseil, et le projet de l'intrépide Rapp devait subir de grandes modifications. En effet, un parlementaire envoyé par le prince généralissime avait apporté aux avant-postes les journaux français. Le *Moniteur*, entr'autres, nous donnait la preuve qu'il n'y avait plus de secours à attendre de la part de l'Empereur, que les alliés avaient fait défection à l'armée française, etc...

Le conseil était réuni lorsque j'entrai, il était huit heures. Dès que le général m'aperçut :

— Messieurs, dit-il, voilà mon aide-de-camp qui va partir pour aller trouver l'Empereur.

A ces mots, tous les regards se portent sur moi, puis tous se regardent avec étonnement.

— Oui, Messieurs, ajoute le général, il tente une mission dangereuse, très-dangereuse; mais je cède à ses obsessions, car voilà huit jours qu'il me tourmente et qu'il m'assure qu'il arrivera à l'Empereur. Dieu le veuille! Allons, Marnier, me dit-il après une pause, pars donc, voilà mes dépêches, et voici mes instructions que tu liras en route.

Puis, m'attirant vivement à lui, il me pressa vigoureusement sans prononcer un seul mot... m'étreignit convulsivement et me repoussant aussitôt :

— Pars, pars, ajouta-t-il, en se retournant pour essuyer ses larmes.

Tous ceux qui étaient présents me firent leurs adieux avec émotion. Je me souviens toujours que le général Richemont me dit ces mots à l'oreille : Mon ami, vous êtes f..., mais n'importe, vous êtes un brave, et je prendrais votre place avec joie... J'eus peine à m'arracher des bras du colonel Schneider qui pleurait en m'embrassant pour la dernière fois, disait-il. J'avoue qu'il était temps de mettre fin à cette scène.

Je gagnai Pharwaser avec un ancien soldat de mon régiment, nommé Nattier, qui ne me quittait plus depuis douze ans (1).

(1) Nattier est retiré à Piermande, près Chauny (Aisne), où il remplit les fonctions de garde-champêtre (1849).

Arrivé au port, je fis embarquer mon porte-manteau, une caisse contenant deux pâtés de cheval ainsi que vingt-cinq bouteilles de rhum. Au moment de pousser au large, M. Pelbois (1), payeur de la grande armée dans Dantzick, s'approche de moi, je lui apprends mon départ, il saute à bord, et m'offre au besoin de faire le service du matelot. Je lui déclare qu'il risque la noyade ou les pontons d'Angleterre.

— N'importe, mon cher commandant, je ne vous quitte pas.

— Au large donc, dis-je à Dumoutier, et à la grâce de Dieu !...

C'était le 8 novembre, époque où les vents se déchaînent souvent tout-à-coup, et rendent peu tenable la mer Baltique. Sur cette espèce de grand lac la voile surtout devient alors fort dangereuse, tant par les écueils dont les côtes sont hérissées, que par la rareté des ports assurés. J'avais en outre à craindre les glaces qui, en un moment, rendent les côtes inabordables. A ces inconvénients prévus pour un temps plus ou moins rapproché, s'en présentait un d'une autre importance ; la présence de la nombreuse flotte ennemie qu'il fallait traverser.... Il y avait là un danger éminent, mais j'étais résolu à ne pas tomber vivant entre les mains des Russes, et, d'accord avec le brave Dumoutier, nos mesures étaient prises à cet effet ; aussi étions-nous préparés à une défense désespérée, et aux suites de notre résolution.

J'étais lié intimement avec Chambure, auquel j'avais remis le commandement de la compagnie infernale, compagnie créée par nos soins et à la tête de laquelle il fit tant de pro-

(1) M. Pelbois (payeur des armées en retraite), habite la ville de Senlis.

diges de valeur, Chambure seul, connaissait mon secret, et, pour faire diversion à l'attention des bâtiments ennemis qui croisaient devant la Vistule, il simula une attaque sur la droite de Schelmüle, fit une pointe sur les avant-postes russes de ce côté, et ouvrit un feu nourri qui effectivement décida l'escadre sous voile à se diriger sur ce point.

A neuf heures précises, nous longeons la côte, en suivant la même direction que les bâtiments ennemis, nous parvenons à naviguer quelques moments dans les mêmes eaux, à travers les vaisseaux de l'escadre à l'ancre, sans inspirer le moindre soupçon.

La lune, alors dans son plein, apparaissait de temps en temps à travers quelques embellies, et me donnait les plus vives inquiétudes. Deux fois nous fûmes hélés par des vaisseaux, le vent qui soufflait avec force nous permit de filer sans répondre; et lorsque enfin nous crûmes pouvoir prendre notre direction pour doubler la pointe d'Héla, nous abandonnâmes ces parages dangereux en gagnant au plus vite le large.

Avant de continuer, il est bon que je fasse connaître ce qu'était mon bâtiment, comment il était armé et quel en était l'équipage.

Mon bâtiment s'appelait l'*Heureuse Tonton*, c'était un petit lougre de la dimension d'une grande chaloupe de vaisseau, tirant trois pieds d'eau ; l'équipage se composait du jeune Dumoutier, investi du titre de capitaine, et de sept matelots, vrais loups de mer. Sur ces sept hommes, il n'y avait que deux Français (bas-bretons), un Espagnol,

un Anglais, un Allemand, un Dantzickois et une espèce de cosmopolite qui ne parlait que le jargon des gens de mer.

Avant la guerre, le capitaine Dumoutier faisait le cabotage sur la côte méridionale de la Baltique, il en connaissait parfaitement les bords depuis Riga jusqu'au Danemark.

Nous étions convenus de longer la côte sans perdre la terre de vue, de manière à pouvoir communiquer avec Stettin, s'il était possible, et à aborder le premier port Danois, d'où je comptais prendre la route de terre pour arriver jusqu'à l'Empereur.

L'*Heureuse Tonton*, mise en quelques heures en état, manquait de beaucoup d'agrès indispensables, mais il eût été imprudent de faire des préparatifs qui n'eussent pas manqué d'éveiller l'attention des ennemis; entourés d'espions comme nous l'étions notre départ fut devenu impossible, la flotte en aurait été prévenue.

Ce ne fut donc qu'au moment même de quitter le rivage, qu'on nous apporta cinq petits pierriers sans affûts et trente fusils. Notre bâtiment mal armé, mal lesté, ne présentait aucune sécurité en cas de gros temps.

Il fallut descendre quatre de nos pierriers à fond de cale, et n'en conserver qu'un sur le pont où nous l'amarâmes solidement au pied du mât. Le silence le plus profond fut recommandé et observé, trois hommes seulement paraissaient sur le pont, les autres étaient prêts à se saisir des armes chargées et masquées par une toile. J'étais, je puis le dire, armé jusqu'aux dents et résolu à soutenir un combat à outrance, comme aussi à faire usage de mes armes contre tout matelot qui refuserait d'obéir.

Mon pauvre ami Pelbois s'était armé d'un sabre d'abordage et d'une paire de pistolet ; et mon soldat Nattier, qui croyait à notre fin prochaine, était résolu à vendre cher sa vie.

Le baril de poudre qui devait, dans le cas où nous serions pris, faire sauter l'*Heureuse Tonton* était dans la cabine de Dumoutier, lui et moi connaissions seuls l'usage que nous devions en faire.

La lune était pour nous un ennemi redoutable ! Mais grâce au mouvement de Chambure, et à notre bonne étoile, nous gagnâmes lestement la pointe d'Héla (6 lieues de Dantzick) et nous entrâmes en pleine mer.

Cependant le vent du sud qui, jusque-là nous était favorable, tourna vers l'ouest et devint en peu de temps d'une telle violence, qu'à diverses reprises nous eûmes la crainte de sombrer. Dans un coup de vent surtout, nous fûmes tellement couchés sur tribord, qu'il fallut une énergique et prompte manœuvre de Dumoutier pour redresser le bâtiment. Le lest, pour un instant déplacé, fut aussitôt remis en place, et nous étant en même temps accrochés aux haubans de babord, le bâtiment se redressa.

Dès lors, nous n'eûmes plus de sécurité par un tel vent, et nous fûmes constamment sur nos gardes ; les voiles furent carguées, le martereau callé, et, confiants dans notre étoile, nous nous maintînmes autant que possible en position de résister à la lame. Pour comble de maux, notre unique pompe fut déplacée par le choc d'un pierrier, et mise pour le moment hors d'état de fonctionner.

On juge de la nuit que nous passâmes. La pluie qui tombait par torrents interceptait complètement les rayons de

la lune, toutefois nous avions échappé à la flotte et nous espérions, une fois le jour venu, qu'il nous serait facile de cesser de dériver comme nous le faisions, ce qui nous avait poussés vers les côtes de Suède.

Cette nuit fut terrible, mais nos inquiétudes devinrent bien autres au point du jour.

Par un espion, les Anglais avaient appris dans la nuit même notre départ, le prince de Wurtemberg, pour encourager les cinq bâtiments légers chargés de courir après moi, leur fit dire que j'étais porteur de plus de 5 millions de francs, appartenant au général Rapp, que ces millions seraient de bonne prise pour ceux qui m'amèneraient à lui mort ou vif. On juge de l'ardeur avec laquelle ces bâtiments firent voile sur nous! Mais j'avais une telle avance sur eux, que ce ne fut que vers onze heures qu'ils nous découvrirent.

L'orage avait été si violent que nous n'avions pu calculer notre route; seulement, pour nous éloigner des croisières dangereuses, nous avions cédé au vent qui nous entraînait rapidement vers la Suède.

Ce fut donc vers onze heures que nous fûmes aperçus et que nous vîmes poindre, dans la direction du sud, cinq bâtiments, qui tous arrivaient à nous à pleines voiles.... Dès lors, il n'y eut point à balancer, quelles que fussent nos craintes, d'aborder sur une plage ennemie, d'être même jetés à la côte; nous déployâmes nos voiles, et, nous laissant aller au vent, nous courûmes vers les côtes suédoises.

Je ne sais alors ce que pensèrent nos ennemis : crurent-ils qu'une chaloupe qui se dirigeait vers la Suède, ne pouvait être celle qui portait l'aide-de-camp du gouverneur,

ou pensèrent-ils que je courais à ma perte en cinglant à toutes voiles vers cette plage hérissée d'écueils ?

Quoi qu'il en fut, après une chasse de plusieurs heures, nous eûmes la satisfaction de voir nos ennemis changer de direction. Ah! .. c'est alors que je sautai au cou de Dumoutier...

— Eh bien! lui dis-je, nous échappons !

— Oui, répondit-il simplement, et je vais remettre le baril en place.

Il nous était impossible de savoir où nous étions, la nuit approchait; heureusement que le vent avait tourné un peu vers le sud, nous pouvions faire petite route, et, tout en louvoyant, éviter d'être poussés vers la Suède.

Ce fut dans ce premier instant de repos que je descendis pour la première fois dans la cabine, afin d'ouvrir le paquet que m'avait remis le général Rapp au moment où je recevais son amical adieu.

Ce paquet contenait deux lettres et un tronçon de sabre avec sa poignée. L'une de ces lettres portait pour suscription : « A Sir Sidney-Smith », et contenait ces quelques mots :

« Rapp, qui fut votre ami en Égypte, recommande à votre » amitié le commandant Marnier, son aide-de-camp.

» Le général en chef, aide-de-camp de l'Empereur,

Signé : « RAPP. »

La seconde, adressée à Sa Majesté le roi de Suède, était ainsi conçue :

» Sire,

» Si mon aide-de-camp Marnier, que j'envoie à l'Empe-

» reur, tombe entre les mains des troupes de votre Majesté, » veuillez le faire traiter avec bonté. La portion d'arme » dont il est porteur rappellera au roi de Suède, que ce » signe de reconnaissance ne pouvait être confié par Rapp » lui-même qu'à son aide-de-camp.

» Je le charge, sire, d'assurer votre Majesté de mon pro- » fond respect.

» Le général en chef, aide-de-camp de l'Empereur,

Signé : « RAPP. »

Sur la feuille qui m'était destinée, le général m'écrivait :

» Oui, tu arriveras.... Tu as toute l'énergie qu'il faut. Je » veux que tu arrives. Cependant, si par malheur tu étais » fait prisonnier par les Anglais, réclame-toi de Sir Sidney, il » me doit plus que la vie, car dans un temps je lui ai sauvé » l'honneur.... Alors je n'aurai pas d'inquiétudes sur toi. » Si ce sont les Suédois, tente d'arriver à Bernadotte, il te » fera échanger, j'ai des raisons pour en avoir la convic- » tion.... Adieu... Adieu... Adieu... »

On juge quelles émotions produisirent sur moi ces marques d'attachement !... Qui ne donnerait pas sa vie en réciprocité d'une telle amitié !

La nuit suivante commença par de bonnes causeries, nous fîmes tous connaissance, je donnai quelques verres de rhum, nous mîmes de l'ordre dans nos rangements.

Je dénommai chacun de mes hommes, afin de les reconnaître, je leur donnai, à leur grand plaisir, des noms de guerre : J'appelai un Français, *Jean-Bart* ; un autre Français, *Mille-Sabords*; un Allemand, *Trompe-la-Mort* ; un Dantzickois, *Grain-de-Sel* ; un Espagnol, *Palafox* ; un

Anglais, *Trafalgar*; le Cosmopolite, l'*Amérique*. Et entre nous, nous appelions le capitaine Dumoutier, l'Amiral; M. Pelbois, l'Intendant-général. Moi, j'étais l'Ambassadeur, et Nattier, mon chargé d'affaires.

Tout-à-coup, vers onze heures, le matelot placé en vigie s'écrie : « Terre ! terre ! » A ces mots, Dumoutier s'élance, mais au même instant le bâtiment éprouve une secousse violente, déjà il était engagé par l'avant entre deux rochers, bientôt soulevé par la lame, il retomba rudement sur le roc... et talonna de manière à nous faire craindre d'être mis en pièces.

Dumoutier ordonna de transporter le lest sur l'arrière, et de mettre à la mer notre chaloupe (petit bachot qui pouvait à peine recevoir deux hommes). Cette chaloupe, mise à la mer, est submergée trois fois de suite... Il faut jeter à l'eau tout le lest et les quatre pierriers. On s'ingénie de tant de manières, qu'enfin, à l'aide d'un grelin transporté dans différentes directions, nous finissons par sortir de cette affreuse position.

Alors nous nous aperçumes que nous étions entourés de brisans. Cependant, à l'aide de notre petite ancre ou grelin (1), nous parvînmes à nous maintenir à quelque distance des rochers, après huit heures de travaux inouïs. Le choc avait été si rude qu'il en était résulté une voie d'eau; à l'aide de la pompe nous pûmes pourtant la contenir dans de certaines limites.

Dès que les premiers rayons du jour apparurent, le 10, nous aperçumes la terre, nous n'en étions pas à plus de

(1) Instrument semblable aux crochets dont on se sert pour retirer d'un puits les seaux.

cinq cents toises. Quelques barques montées par des pêcheurs vinrent nous voir et nous offrir du beurre, des œufs, et d'autres provisions. Nous apprîmes que nous étions à la côte suédoise d'Oland. Nous nous dîmes Prussiens, et comme le hameau le plus voisin n'était habité que par des pêcheurs, ceux-ci ne nous en demandèrent pas davantage. De notre côté, nous ne parûmes point inquiets à leurs yeux, nous occupant à réparer nos avaries et à remplacer notre lest par quelques pierres que notre barque recueillait à une petite distance.

Nous parvînmes à sortir de cette mauvaise passe et à gagner peu à peu le large en nous halant sur un grelin. Bien que la présence des pêcheurs ne me donnât aucune inquiétude sérieuse, je tenais à prendre une position telle, qu'une fois notre réparation faite nous pussions reprendre la mer et quitter le voisinage de cette terre ennemie. Le 11, notre situation resta la même, impossible de nous éloigner.

Cependant mes appréhensions ne tardèrent pas à se justifier. Le 12, deux messieurs en uniforme vert, arrivèrent à notre bord, et demandèrent à visiter nos papiers. Comme ils ne parlaient pas allemand, nous feignîmes de ne pas les comprendre et nous nous contentâmes de leur montrer un pavillon prussien. Cette entrevue ne parut pas les satisfaire, et nous nous séparâmes, eux mécontents, nous fort inquiets.

Le jour suivant, le 13, plusieurs barques partirent du rivage et vinrent à nous, dans la première se trouvait le pasteur de Gerdsroja, le village le plus rapproché de la mer en cet endroit. Je ne voulus recevoir à bord que ce

dernier. Il parut surpris de notre défiance, et après force compliments, qu'il nous transmettait de la part des autorités de l'île, il acheva sa mission délicate en nous faisant comprendre que l'on nous croyait hors d'état de continuer notre route. Des secours nous étaient indispensables, disait-il, il venait nous les offrir ; peut-être étions-nous véritablement naufragés ; dans ce cas, il y avait nécessité d'état de nous secourir, etc... Il ajouta que même on doutait que nous fussions Prussiens ou alliés du roi de Suède.

Tout cela était dit d'une manière fort inquiétante pour nous ; alors, prenant franchement mon parti, je lui dis en allemand (langue qu'il entendait parfaitement, bien qu'il me disait ne la comprendre que très-peu). Je lui dis :

— Monsieur le pasteur, après vous avoir écouté très-attentivement, je comprends toute la délicatesse de votre mission, et combien il répugne à un homme de votre caractère de la remplir. Je devine votre pensée et ne veux point chercher à vous la faire expliquer, mais je vais vous déclarer franchement mes volontés. Écoutez-moi avec attention.

A ces dernières paroles, la physionomie du pasteur s'altéra sensiblement ; comme je le voyais pâlir, je lui tendis la main pour le rassurer, et je continuai ainsi :

— Il m'importe peu de savoir ce que pensent de nous les gens de l'île ; mais ce qui m'importe beaucoup en ce moment, c'est que vous soyez convaincus que nous ne sommes point naufragés, et que nous n'acceptons aucun secours, n'en ayant pas besoin. C'est qu'en outre vous n'ayez aucun doute sur notre nationalité, nous sommes sujets du roi de Prusse, et amis de la Suède.

Ces dernières paroles prononcées d'une voix ferme, en fixant mes yeux sur les siens, opérèrent sur le pasteur des effets tellement contradictoires qu'avant d'écouter sa réponse, et pour ne pas prolonger un entretien qui pouvait produire un très-mauvais effet parmi les gens qui en attendaient le résultat dans leurs canots, j'ajoutai :

— Nous sommes donc Prussiens. Vous allez me promettre, me jurer, que vous le croyez, et que vous en donnerez l'assurance à ceux qui vous envoient. Je demande cette promesse, je l'exige de vous sur votre honneur, sur l'Évangile, sinon je lève l'ancre et je vous emmène avec moi...

Un coup de foudre n'aurait pas produit un plus puissant effet sur le pasteur... Il chancelait, et comme il voyait que j'attendais sa réponse tenant toujours mes yeux fixés sur lui.... Il prononça ces mots :

— Je vous promets de dire que vous êtes de nos amis.... des Prussiens enfin.

Alors nous nous embrassâmes, après avoir bu un verre de rhum. Dumoutier avait eu de son côté la bonne idée d'en faire passer une bouteille à chaque canot suédois, aussi ne prirent-ils la route de terre qu'après nous avoir fait de cordiales démonstrations, nous laissant entendre que le lendemain ils viendraient nous voir et nous apporter des œufs. Cette scène, ayant été bien expliquée à mes hommes et bien comprise par chacun d'eux, nous fûmes convaincus plus que jamais, que tant qu'un vent d'est ne se déclarerait pas, ne pouvant gagner la mer sans les plus grands dangers, nous courrions la chance d'une agression à main armée. Un calme plat avait succédé à la tempête. Ah! quelles furent cruelles nos pensées!

La nuit se passa à achever autant que possible de consolider notre navire, quoique la voie d'eau existât toujours, mais vingt minutes par heure suffisaient à peine aux travaux de la pompe pour nous débarrasser de ses infiltrations.

A l'aide du grelin, nous parvînmes pendant la nuit à nous éloigner d'une bonne lieue. Rien de nouveau ne se passa du côté de la terre durant ce temps.

Le lendemain 14, un canot vint à bord avec une lettre du pasteur, il invitait le commandant à se rendre à terre, pour assister au service divin avec lui (c'était un dimanche).

Je lui répondis qu'attendant d'un moment à l'autre un bâtiment de ma nation pour continuer ma route avec lui, ce motif me privait du plaisir que j'aurais à accepter son invitation ; je donnai deux piastres à son messager.

Sans aucun doute, l'honnête pasteur n'avait pu jurer sur l'Évangile que nous étions Prussiens, et il avait dû parler de manière à laisser des doutes sur notre nationalité, telle était ma conviction ; elle ne tarda pas à se changer en certitude, lorsque nous remarquâmes très-distinctement plusieurs barques arrivant de différents points de la côte.

Ceux qui nous avaient offert des provisions n'en faisaient point partie. Certains alors, que nous étions regardés comme des ennemis de bonne prise, il fallut aviser à des moyens énergiques de défense.

Cependant ce n'était pas de la part de trente ou quarante petits bachots de pêche, qui bordaient l'espèce de gare dans laquelle nous étions, que je craignais une attaque dangereuse ; au moyen de notre pierrier, et à l'aide de nos bastingages retranchés avec des planches, j'étais certain de repousser victorieusement une tentative faite avec les

ressources dont pouvaient disposer les insulaires. Mais le calme et l'impossibilité de quitter cette côte nous présentaient un danger toujours croissant; nous parvînmes à gagner vers l'ouest une bonne lieue encore pendant la nuit suivante.

De notre nouvelle position, la côte nous présenta dès le point du jour un aspect différent, nous aperçumes au loin un village entouré d'arbres et quelques fermes isolées qui descendaient vers la mer; ainsi, aucun port, aucune embarcation n'étaient dans ce rentrant, probablement trop exposé aux vents d'ouest qui règnent les trois quarts de l'année dans la Baltique. Aux deux extrémités de l'est, partie saillante de l'île, se dessinaient des tours placées comme vigies : l'une d'elles, d'une ancienne construction, très-large à sa base, était surmontée d'un phare en clocheton ; une maisonnette était adossée à cette grande tour.

Une fois en repos, chacun se livra à ses pensées, à ses craintes, à ses espérances... Je me consultai très-sérieusement, d'autant plus que nous ne pouvions douter des projets hostiles des gens de l'île, il fallait donc prendre un parti et entraîner dans son exécution, quel que fut ce parti, tous les hommes de mon équipage.

Je constituai mon conseil de guerre composé de Dumoutier, de M. Pelbois et du matelot Trafalgar (1). J'exposai clairement et en peu de mots notre situation vraiment désespérée ; je proposai de prendre un parti extrême, mais digne de dix soldats de la garnison de Dantzick. Je peignis les malheurs qui allaient fondre sur nos camarades restés

(1) Cet Anglais était très-intelligent, il avait une grande influence sur ses camarades.

dans la ville assiégée, et qui n'auraient plus au 1er janvier une seule ration de vivre. La défection de nos alliés pouvait leur être fatale, alors ils seraient faits prisonniers avant cette époque, et envoyés en Sibérie, etc., etc...

On convint que telle était effectivement la position de la garnison de Dantzick.

— D'abord, il demeure bien positif, capitaine Dumoutier, que nous ne pouvons désormais tenir la mer qu'avec une faible brise d'est.

— Oui.

— Avec tout autre vent nous avons la certitude de couler?

— Oui.

— En demeurant ici deux jours encore, les Suédois tenteront une attaque?

— Oui.

— Il ne nous reste pas pour plus de quatre jours de nourriture, quand même nous nous mettrions à la demi-ration.

— C'est vrai.

— Eh bien, voici mon plan : A la fin du jour nous nous rapprocherons de la côte, le plus près possible de la grosse tour que vous voyez ; nous y opérerons en silence notre débarquement, mettant à terre tout ce que nous supposerons pouvoir nous être utile pour la réalisation de mon projet, qui est de nous avancer rapidement vers la tour, et de nous en rendre maîtres. Quelques-uns de nous, sous la direction de M. Pelbois, se dirigeront vers la ferme la plus proche pour y frapper une contribution forcée à l'aide de nos baïonnettes. Vous ferez arriver pain, farine, boisson, viande, sel, enfin tout ce que vous trouverez.

Vous payerez tout. Pendant ce temps, je me charge de disposer la tour pour la mettre en état de défense.

Vous, Dumoutier, vous vous occuperez du transport de ce que vous aurez fait mettre à terre ; et, pour prouver aux gens de l'île que nous sommes décidés à tout, vous ferez mettre le feu à notre petit navire.

Le projet fut adopté, il était neuf heures du matin. J'assemblai alors mes gens, et, après une bonne rasade de rhum, je déclarai que tout espoir de remplir ma mission était perdu, que j'avais décidé, avec l'approbation de leur capitaine, de nous immortaliser en nous emparant de la forteresse que nous voyions sur la côte; d'y transporter nos armes et nos munitions; de faire une descente dans les fermes environnantes pour nous procurer deux mois de vivres et d'y soutenir, comme la garnison de Dantzick, un siége d'autant plus facile que l'île ne renfermait que des pêcheurs mal armés, qu'ainsi nous pourrions obtenir, pour condition de notre reddition, d'être traités comme prisonniers de guerre et de rentrer en France comme tels. Une seconde rasade fut versée et le matelot Trafalgar, qui m'était personnellement dévoué, s'écria après m'avoir regardé :

— Vive notre Commandant ! Oui, oui, nous ferons encore la loi à ces gueux de pêcheurs qui ne manqueraient pas, en se réunissant ainsi qu'ils s'y préparaient, de nous faire prisonniers et de nous traiter comme des corsaires. Nous leur ferons voir ce que nous sommes.

— Allons, camarade, à l'œuvre ! dis-je. Capitaine, prenez vos mesures et tenez-vous prêt à vous rendre maître du fort... et de toute l'île, qui sait...

Il fallait voir avec quelle joyeuse ardeur chacun se mit à l'œuvre, entendre les projets que tous formaient.

Mais vers midi on découvrit une voile à l'est, puis une seconde bientôt. Dumoutier braque sa lunette sur le premier navire, je regarde de mon côté.

— C'est une frégate, dis-je.

— Mon commandant, c'est un brick.

— Mais est-il de guerre?

— Oui, je vois des sabords, on peut en compter quinze sur tribord. Attendez, commandant, il va virer de bord... Ah! qu'il est gros, c'est un bâtiment marchand, je crois. Mais si c'était un bâtiment suédois sortant d'un port voisin pour venir nous prendre?...

— Raison de plus pour nous préparer au combat, mieux vaudrait encore succomber les armes à la main que de devenir la proie de ces hommes de la côte.

Pendant cette conversation nous ne perdîmes pas de vue une seule minute le bâtiment qui ne cessait de louvoyer avec l'intention marquée d'approcher de la côte, et, conséquemment de nous : l'autre navire restait au large.

— Mes amis, m'écriai-je, ou ce bâtiment vient pour nous attaquer, ou bien il ne songe pas à nous; dans l'un ou l'autre cas, laissons-nous aller à sa rencontre, la brise est pour nous, s'il a pour mission de nous attaquer, nous vendrons chèrement notre liberté, et nous céderons comme des braves à des braves. Dans le cas contraire, si, au lieu d'être un bâtiment de guerre, c'est tout bonnement un navire richement chargé, est-ce qu'il ne vous conviendrait pas de faire une bonne et riche prise?

A peine eus-je prononcé ces paroles, que chacun s'écria :

— Le commandant dit juste : oui, c'est un navire marchand, et joliment chargé encore ! — Comme il est grand, quel ventre, un trois-mâts, des sabords pour rire, un canon peut-être pour le cas de détresse : Commandant, ordonnez et le navire est à nous !

Dumoutier m'assure alors qu'en s'y prenant avec prudence, les chances sont pour nous, s'il a moins de cinquante hommes à bord...

— Eh bien ! capitaine Dumoutier, ordonnez pour un abordage, et laissons aller au vent.

Notre pierrier est chargé, nos trente fusils le sont également ; le tout est recouvert d'une toile ; quatre hommes restent seuls en vue sur le pont, les autres se cachent sous des toiles, le long du bord ; sabres et haches sont placés à portée, ainsi que notre pavillon prêt à être fiché sur l'arrière. Puis nous laissons arriver sur le navire.

— Il est anglais, me dit doucement Dumoutier.

— Tant mieux, dis-je. Alors que Gibraltar se tienne près de vous, afin de répondre, lorsque nous serons à portée de la voix.

Quand le bâtiment reconnut que nous allions à lui, il s'arrêta net en panne, et bientôt une vingtaine de têtes se montrèrent par-dessus les bastingages....

— Il nous attend en toute confiance.... Arrivons, arrivons !...

Lorsque nous fumes à une très-courte distance, notre interprète cria :

— Oh ! du navire, oh !

— Oh ! répondit-on.

— Quelle nation ?

— Anglais.

— D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

— De Riga allant à Londres.... Sommes-nous loin de Christiana?

— Non...

— Êtes-vous pilote ?

— Oui...

A ce moment nous sommes à portée de pistolet, je démasque notre pierrier, je le dirige sur l'arrière du brick, mes hommes saisissent leurs armes, nous ouvrons le feu... Je recharge le pierrier, j'y mets une poignée de balles, ce second coup part et crible la voile d'artimont du brick. Au silence qui règne d'abord sur le vaisseau anglais succède bientôt une grande rumeur; un large pavillon est hissé, des sabords s'ouvrent sur l'arrière et deux boulets sont lancés; un seul coup frappe sur le pont de notre bâtiment, le traverse de part en part et un jet d'eau inonde la cale.

— A l'abordage! à l'abordage! m'écriai-je.

Nous sommes alors tellement près de l'Anglais que ses canons et ses fusils deviennent inutiles, tandis que notre feu répand la terreur dans son équipage. Bientôt, accrochés par notre avant, je m'élance dans ses haubans, la hache à la ceinture et un pistolet à la main, deux matelots m'y suivent en poussant le cri de victoire : Vive l'Empereur ! (1)

(1) Voir la relation officielle de la défense de Dantzick en 1813, par le général de division du génie Dartois.

C'est d'après cette relation que S. A. R. Mgr le duc d'Orléans traça sur son album militaire ce fait d'arme, S. A. eût la bonté de me montrer ce dessin en me

Dumoutier me rejoint, et à peine si sommes-nous quatre sur le pont, que tout ce qui s'y trouve gagne les écoutilles... Le commandant seul et deux de ses hommes restent sur l'arrière. Le commandant élève son chapeau, au moment où j'approche de lui, et le pavillon anglais descend.

Le commandant du brick était sans armes, je lui tendis la main, il me la serra avec le flegme d'un voyageur que l'on rencontre sur une route. Le reste de mes hommes eut bientôt envahi le pont et fermé les écoutilles.

Monsieur Pelbois agitait avec frénésie notre pauvre petit drapeau de la taille d'un foulard.

En ce moment, Nattier me remit mon portefeuille, ainsi que le paquet de Dantzick, en me disant : « Je n'ai pu sauver que cela. »

— Comment? dis-je, surpris. Je regarde et je vois effectivement notre bâtiment couler; deux matelots, qui avaient tenté de prendre quelques effets, faillirent périr.

Mais si nous perdions notre lougre, nous avions en échange un grand et beau brick anglais, d'environ 400 à 500 tonneaux, portant 30 hommes d'équipage, et dont le chargement était complet et semblait promettre à mes hommes cette fortune après laquelle chaque matelot court toute sa vie, et qu'il trouve si rarement; mais ici leur ambition était satisfaite.

Ce combat, pendant lequel cinq ou six coups de canon

demandant mon opinion sur son exécution. Je le trouvai si parfait, que je chargeai M. Morel Fatio d'en faire la reproduction sur une grande toile. Je conserve ce beau tableau que je destine à prendre place dans la bibliothèque des Invalides. Le pavillon du brick anglais, par ordre de l'empereur Napoléon III, flotte au dôme des Invalides avec les trophées de nos armées.

et une centaine de coups de fusils avaient dû retentir jusqu'à la côte, pouvait et devait nous compromettre; surtout si le second bâtiment, encore à l'horizon, avait pu se douter du combat et de son issue. Tout nous faisait un devoir de nous éloigner : ce fut d'autant plus facile que le vent fraîchissait.

Les voiles tendues, nous gagnons le large; à l'aide de mon matelot Gibraltar, je sus du commandant anglais, le nom de son bâtiment, sa destination, son chargement qui consistait en planches, bois précieux du Nord, graines de lin, caviar et une centaine de caisses plombées, dont le destinataire ne lui avait pas dit le contenu.

La cargaison de ce navire pouvait, selon son dire, être évaluée de 25 à 30,000 livres, soit 6 à 700,000 francs. Il n'y avait aucun intérêt personnel. Comprenant que son bâtiment était de bonne prise, il fut très-reconnaissant de la faveur que je lui accordai, de lui garantir tout ce qui était sa propriété, ainsi que celle des hommes de son équipage. Je lui dis de leur annoncer que je les prenais à ma charge, que leurs appointements leur seraient payés en débarquant, que je leur promettais trois mois de paie comme gratification, et, bien entendu, la liberté; cela, à la condition que tous m'obéiraient, ajoutant, d'un ton expressif, que, dans le cas de désobéissance, je brûlerais la cervelle au premier qui deviendrait rebelle.

Je ne cachai pas au capitaine que j'agirais de même envers lui, si, me trouvant dans une position difficile, il trahissait son serment.... Ce brave homme me tendit la main en *franc-maçon*, étonné, je répondis à ce signe de reconnaissance. Aussitôt il se jeta dans mes bras et m'assura de son

dévouement sans arrière-pensée. J'y eus foi et avec raison, ainsi qu'on va en juger.

Il fit monter son équipage sur le pont, et tenant son chapeau bas, il prononça une sorte de discours dans lequel il expliqua sa situation envers nous, les devoirs qu'il s'imposait, ceux qu'il exigeait de ses hommes, mes promesses à leur égard, puis il s'inclina vers moi, remit gravement son chapeau et me dit :

— Moi et mes hommes nous sommes à vous, frère ! commandez.

Depuis ce moment jusqu'à celui de notre séparation, je n'eus que des éloges à donner au capitaine anglais et à ses matelots, dont les secours, il faut le dire, nous étaient devenus indispensables.

Il m'apprit qu'il faisait partie d'un convoi, composé de trente à quarante voiles sorties récemment de différents ports de Russie ; que cette nombreuse flotte marchande voyageait sous l'escorte d'une frégate et de deux forts bricks de guerre ; mais que, depuis huit jours, assaillie par des vents contraires, la flotte s'était dispersée, qu'il pensait cependant, que nous ne pouvions manquer de rencontrer quelques navires, d'après les changements de vents.

En effet, le lendemain au matin, nous nous trouvâmes au milieu d'une vingtaine de bâtiments, tous suivaient autant que possible les bricks de guerre qui ouvraient la marche ; la frégate faisait pour ainsi dire l'arrière-garde.

Je rappelai au commandant sa parole et je fus assuré de nouveau par lui de celle de ses matelots, qui, du reste, gagnaient cent pour cent à naviguer avec un commandant

aussi généreux que moi. Leur intérêt me rassurait complètement.

Nous ne changeâmes rien aux allures ni au service du brick, qui passait parfois très-près de quelque vaisseau de la flotte.

— Voyez ce brick, me dit un jour le capitaine anglais, celui qui s'approche de nous, eh bien! il possède une cargaison de la plus grande valeur et une vingtaine de très-riches passagers, parmi lesquels sont cinq ou six demoiselles de Londres, de la plus grande beauté. Si vous étiez homme à vouloir vous emparer de ce bâtiment et me rendre la liberté! Vous le voyez, cela vous serait aisé?

A ces mots, je me pris à réfléchir, non aux richesses, ni aux belles Anglaises, mais à cette idée : effectivement, pensais-je, on pourrait amariner plusieurs navires et les ramener triomphalement dans un port ami de la France... Je n'écoutais plus l'Anglais, et ma tête se montait, lorsque revenant à moi : que je suis fou, me dis-je, j'ai avec moi huit pauvres diables incapables de manœuvrer seuls ma prise, et je m'arrête aux paroles séductrices de cet Anglais!... Alors je lui dis que, n'étant pas corsaire, je ne m'étais emparé de son bâtiment que pour ne pas être noyé dans la mer, que ma seule ambition était d'aborder le Danemark, et de reconnaître à sa satisfaction les services qu'il me rendait.

Du 16 au 20, nous nous tînmes dans les eaux du convoi, sans qu'il vint à personne le plus léger soupçon contre nous.

Le 19 au soir, le ciel se couvrit de nuages amenés par un vent d'ouest assez violent! Bientôt les vents se déchaînèrent avec un horrible fracas, tous les bâtiments allumèrent

leurs feux ; c'était un spectacle effrayant de se voir lancer les uns contre les autres, sans pouvoir éviter ces chocs terribles. Quelques abordages eurent lieu, surtout lorsque, dans le fort de la tempête, nous nous trouvâmes tous obligés de fuir sous le vent, dans la direction du golfe de Bothnie.

Le 20, d'après l'estime, nous avions dépassé Riga... Pas un bâtiment qui n'eût souffert, le mien avait eu de graves avaries. Mais, heureusement, nous ne fûmes pas du nombre des trois cents bâtiments qui, à cette époque, se perdirent sur les rochers qui bordent la Suède, ainsi que le rapportèrent les journaux du temps.

Comme cela se voit souvent après une bourrasque, le ciel devint clair et les vents tombèrent au point qu'il y eut un calme plat. Plusieurs chaloupes furent mises à la mer, pour aller réclamer des secours auprès de la frégate qui s'était parfaitement maintenue.

Je craignais dans cette occurrence qu'on ne vînt nous offrir des services ! Aussi, essayai-je de m'élever au large.

Cependant l'état de mon double équigage commençait à me donner des inquiétudes. D'après le recensement des provisions du brick, il ne nous restait plus que pour six jours de vivres en biscuit et saumon salé ; n'ayant pu sauver, ni un énorme pâté de cheval, ni une quinzaine de bouteilles de rhum, qui étaient restées sur l'*Heureuse Tonton*, nous vivions des provisions de l'Anglais. A mesure que les vivres diminuaient, le service devenait de plus en plus pénible, obligés qu'étaient les matelots de faire le service de jour et de nuit, sans relâche sur le pont par des temps affreux, sans pouvoir sécher leurs vêtements.

Les pauvres malheureux dépérissaient à vue d'œil, et je prévoyais le moment où leurs forces cesseraient de répondre à leur courage. J'avais, en outre, à craindre d'être engagé dans les glaces qui, à cette époque de l'année, obstruent souvent l'entrée des ports.

Le 22 et le 23, le vent tourna au sud, ce qui permit à toute la flotte d'avancer.

Le 24, nous reconnûmes l'île suédoise de Gotland, et pendant la nuit, le vent soufflant de l'est, nous continuâmes à faire bonne route. C'est alors que je pris la résolution de me séparer du convoi. Vers le soir, nous nous dirigeâmes du côté de Bornholm, et le 25, dès le point du jour, nous avions perdu de vue la flotte, qui continua sa route en longeant les côtes de la Poméranie. Nous eûmes dès lors des vents tellement favorables, que vers le soir nous fûmes obligés de diminuer de voiles pour ne pas terrir avant le jour, car, d'après l'estime, nous ne devions pas être à plus de vingt lieues de la terre.

Le lendemain, nous nous trouvâmes effectivement à une distance très-rapprochée de Bornholm, l'île désirée. Deux chaloupes furent envoyées pour nous reconnaître, mais ne concevant pas qu'un large pavillon anglais fut surmonté d'une flamme française, les commandants de ces chaloupes n'osèrent nous aborder, quels que furent les signaux d'amitié que nous leur fîmes ; ils nous accompagnèrent jusque dans la rade de Rönne, où nous mouillâmes ; alors seulement ils comprirent que nous n'étions pas des ennemis.

A peine eus-je mis pied-à-terre, que le commandant du port vint à moi, il parlait français, et, sur ma demande,

il me conduisit à l'hôtel du gouverneur de l'île, M. de Rötre, commandeur de la marine.

L'arrivée dans ce petit port d'un vaisseau anglais paraissait un fait si extraordinaire et tellement incroyable, que le gouverneur eût besoin, pour asseoir sa conviction, d'avoir avec moi un entretien qui dura une bonne heure.

Donnant ses ordres alors, je dus accepter l'hospitalité dans son hôtel ; ce digne homme fit si bien les choses que, par *politesse*, me disait-il, il alla jusqu'à m'octroyer un factionnaire d'honneur.

M. Pelbois et le capitaine Dumoutier furent invités à un repas, auquel assistèrent les principales autorités de Bornholm.

Mon projet n'était pas de m'arrêter dans cette île hospitalière, et je désirais reprendre la mer, après avoir pris les vingt-quatre heures de repos dont nous avions besoin, et avoir fait faire des réparations indispensables au brick.

On sait que depuis plusieurs jours nous manquions du nécessaire, M. de Rötre se prêta de la meilleure grâce à mon désir de ravitailler le navire, et mon équipage reçut des vivres frais pour quinze jours.

— Mais, me dit le gouverneur, si le sort vous a été si favorable à travers la Baltique, ne croyez pas que la simple traversée du Sund puisse vous offrir les mêmes chances. Depuis longtemps nous sommes isolés de la métropole, au point qu'il nous est extrêmement difficile de gagner Copenhague, sans être l'objet des poursuites des corsaires suédois. Chaque semaine j'expédie un paquebot, aux risques et périls du capitaine, et souvent ces hardis marins n'échappent que par miracle aux poursuites des croiseurs ; je ne

vous conseille donc pas de tenter cette traversée sur votre lourd bâtiment, vous n'auriez pas fait le quart du chemin que vingt ou trente felouques suédoises bien armées vous assailliraient, ces corsaires vous aborderaient au nombre de plus de cent. Ne risquez pas un combat trop inégal et attendez qu'un vent d'est se déclare vigoureusement, alors, en une seule nuit, vous pourrez gagner Copenhague ; toute autre tentative offre les plus grands dangers.

M de Rötre m'avait donné trop de témoignages d'affection et m'avait montré trop de dévouement au succès des armes de l'Empereur, pour que je ne suivisse pas les conseils de sa haute expérience.

Regardant comme terminé mon voyage à bord du brick anglais, je proposai au capitaine Dumoutier d'en faire la vente et d'établir la règle de répartition entre tous.

Dumoutier n'en trouva que 300,000 fr., mais on lui en promettait au moins 500,000 fr., s'il était conduit à Copenhague. Cette proposition me fut soumise ; mais comme je ne voulais m'initier en rien dans cette affaire, bien que la part qui devait me revenir fut considérable, je laissai Dumoutier et son équipage libres d'agir comme ils le préféreraient, et je m'embarquai le soir du troisième jour de mon arrivée dans l'île. Le gouverneur, qui comprenait la haute importance de la mission dont j'étais chargé, se préoccupait extrêmement pour que je fisse en sûreté la traversée du Sund.

Dans la journée on avait eu connaissance de quelques bâtiments au loin, qui avaient disparu.

Cette nouvelle est d'un fort mauvais augure, me dit le gouverneur, et la présence du brick anglais ne peut man-

quer d'éveiller l'attention des bâtiments ennemis, les seuls qui naviguent, en ce moment, dans la Baltique.

Je crois à l'établissement d'une croisière plus active désormais et peut-être à un projet d'enlèvement de votre vaisseau; toutefois, il faut tromper l'ennemi et laisser votre anglais en pleine rade, je le ferai placer sous la protection de mes batteries de côte; quant à vous, partez avec ce vent qui semble tourner à la bourrasque, mes paquebots résistent à tous les vents et demain vous pourrez entrer à Copenhague. Je vous donne un de mes officiers pour vous éviter les ennuis de la douane et les questions du commandant du port. On vous conduira à votre ambassadeur qui se chargera de toutes les formalités.

Puis il ajouta, en nous conduisant au port : « Je veux donner moi-même les dernières instructions au commandant du paquebot, car, si à l'aide de ma lunette de nuit, je découvrais quelques voiles dans la direction que vous allez prendre, je vous en avertirais par un coup de canon, alors il serait prudent de rentrer. »

Je promis tout ce que voulut ce brave gouverneur et ne tardai pas à gagner le large (1).

Dieu, quel temps !!! En sortant de la passe, la mer était

(1) Pour en finir avec le brick anglais que je laissai à Bornholm au capitaine Dumoutier qui, de l'avis des matelots, pensait mener cette belle prise à Copenhague, pour en tirer de cinq à six cent mille francs. Voici ce qui arriva :

Après avoir attendu huit jours, il profita d'un coup de vent favorable de sud-est pour entrer dans le Sund, mais bientôt aperçu et poursuivi, précisément par l'un des bâtiments de guerre partis de Dantzick, et qui me cherchaient sur toute la Baltique.

Ce brave jeune homme eut l'audace d'assurer le pavillon français, et d'engager un

tellement furieuse qu'il fallut carguer presque toutes nos voiles. Nous entrions à peine en pleine mer, qu'un coup de canon se fit entendre ! C'était le signal convenu... Il eût fallu retourner ! Mais la nuit était noire, le vent très-fort : le capitaine m'ayant consulté, je lui dis de continuer.

Au lieu de filer 10 à 12 nœuds, il nous fallut mettre à la cape une partie de la nuit, pour ne pas courir risque de sombrer, ce qui fit que le lendemain matin nous nous trouvâmes à égale distance de Bornholm et de Copenhague. Pour comble d'infortune, nous reconnûmes plusieurs croiseurs suédois dans la direction de Copenhague ; il nous fallait, pour les éviter, gagner un port ou la plage la plus rapprochée, nous mîmes donc le cap sur une plage tout-à-fait inabordable ; mais, en cas de poursuite, mieux valait nous jeter à la côte que de nous laisser prendre.

Un seul croiseur cependant nous donna la chasse ; mais, craignant de se perdre en nous poursuivant davantage, il nous abandonna. Nous pûmes enfin gagner le port de Copenhague après trente heures d'une navigation des plus pénibles. Il était minuit.

Ainsi que l'avait prévu le gouverneur nous fûmes dé-

combat dont l'issue ne pouvait être douteuse. Cette témérité étonna le commandant anglais. Sur la demande du capitaine Dumoutier, celui-ci le déposa ainsi que ses matelots sur les côtes de Suède au lieu de les emmener en Angleterre.

Le capitaine Dumoutier resta avec ses sept marins dans un village situé sur la côte, le bruit de sa traversée fabuleuse lui attira la bienveillance des autorités du pays, lui et ses compagnons furent traités avec les égards que l'on doit au courage malheureux.

M. le duc Daumont, émigré françias, qui habitait non loin de là, voulant témoigner combien il admirait leur belle conduite, alla les visiter, les combla d'éloges, leur prodigua tous les secours dont ils avaient besoin et leur procura tous les moyens de rentrer plus tard en France.

barrassés des formalités d'usage par le rapport que fit l'officier venu avec nous; et une heure après notre débarquement, nous étions installés dans l'hôtel Baccaland, ancien émigré français, sur la grande place.

Je me fis conduire à l'instant même chez M. le baron Alquier, notre ambassadeur.

Je n'en étais pas connu et je n'avais aucune dépêche pour lui; aussi, fut-il un moment dans le doute, ne pouvant croire à la possibilité d'arriver de Dantzick à travers la mer Baltique, sillonnée de nombreux vaisseaux ennemis, et surtout à cette époque de l'année (1).

Mais au moment de quitter Dantzick, son fils, un de mes amis et l'un des plus braves officiers de la garnison, m'avait donné, à tout hasard, un mot écrit au crayon pour son père. A la vue de ce billet, M. Alquier versa des larmes de joie. Depuis près de deux ans, il n'avait reçu aucune nouvelle de son fils qu'il croyait mort en Russie; il m'adressa de nombreuses questions, tant il craignait de s'abuser, mais il fut bientôt rassuré par tous les détails que je lui donnai; il m'engagea à aller prendre du repos tandis qu'il allait préparer ses dépêches pour l'Empereur, ne voulant me retenir à Copenhague, disait-il, que le temps indispensable.

Cependant l'officier danois, arrivé avec moi de Bornholm, avait été faire immédiatement son rapport au ministre de la marine, qui s'était aussitôt rendu chez le roi, car mon voyage lui semblait fabuleux, et il pouvait importer au

(1) C'était en novembre, époque à laquelle les tempêtes se succèdent avec une fréquence et une fureur qui rendent cette mer excessivement dangereuse. C'est aussi le moment où l'entrée des ports est souvent fermée, ou d'un accès très-difficile à cause des glaces.

gouvernement de connaître la vérité sur Dantzick renfermant une armée que des forces considérables ne pouvaient réduire.

M. de Morgenstiern, aide de camp et chambellan du roi. vint me trouver pour me prévenir que Sa Majesté désirait me voir, et qu'il avait ordre de venir me chercher le lendemain matin vers neuf heures.

A peine cet officier m'eut-il quitté, je me rendis de nouveau chez M. Alquier qui me donna des instructions pour cette entrevue.

Déjà le bruit s'était répandu qu'un officier français, arrivé dans la nuit, devait être reçu par le roi au grand lever. Selon les uns, je devais être un général envoyé par l'Empereur pour diriger les opérations de l'armée danoise. D'autres assuraient que j'arrivais de Dantzick, précédant toute l'armée qui avait quitté cette place ; selon ces derniers, les vaisseaux qui la transportaient étaient en relâche à Bornholm, on les attendait le jour même.

Le Danemark, qui était notre allié, mettait d'autant plus d'ardeur à se prononcer pour la France, que la Suède, son ennemie personnelle, s'était déclarée contre nous. Aussi les contingents rejoignaient-ils l'armée aux cris de : Vive Napoléon ! et en chantant *la Marseillaise* (ainsi que je le dirai plus tard) ; à cette époque, il y eut dans tout le Danemark un enthousiasme général qui tenait de la frénésie. Peu de temps après, le général Lallemant, qui, sous les ordres du prince d'Eckmuhl, avait commandé un corps de cavalerie composé de Danois et de Polonais, obtint la permission de venir habiter Copenhague. Eh bien ! chaque fois que ce général paraissait en public, il était suivi, en-

touré par une foule respectueuse, qui, chapeau bas, lui ouvrait le passage et témoignait avec énergie, mais à voix basse (1), toute sa sympathie pour un général français. Quelquefois, avec le général Lallemant, nous nous sommes trouvés entourés d'une foule si nombreuse, qu'il fallait avoir recours à une voiture de place pour nous soustraire à ces ovations.

Cette sympathie éclata surtout un jour avec un enthousiasme qui laissa dans mon esprit un touchant souvenir; voici la circonstance :

Le Sund était gelé, mais personne n'avait encore osé le traverser. Un jour donc qu'on croyait le passage possible, des Suédois se hasardèrent, en assez grand nombre, sur la glace, ils poussaient des cris de joie en s'approchant de la terre du Danemark.

Quelques habitants de la rive danoise crûrent à un acte d'hostilité, à une descente des coureurs, et vinrent jusqu'à Copenhague jeter l'alarme : — Les Suédois traversent le Sund, s'écrie-t-on dans toute la ville. A ce premier bruit, je cours en uniforme chez le général Lallemant, la foule obstruait déjà les approches de sa demeure ; je pénètre chez lui, nous décidons de nous rendre au palais et d'offrir nos services au roi ; au moment où nous traversions avec des peines infinies la foule devenue trop compacte, le gouverneur de Copenhague, instruit de ce qui se passait par suite des faux bruits qui s'étaient répandus dans tous les quartiers de la ville, venait lui-même témoigner au général la reconnaissance du roi ; Sa Majesté avait eu tant de

(1) Voir l'appendice.

preuves de la bravoure du général Lallemant, ajouta-t-il, qu'elle le reconnaissait à ce zèle honorable dont elle était extrêmement touchée.

Je cite cette circonstance afin d'expliquer comment 10,000 âmes stationnèrent pendant plusieurs heures sur la grande place pour me voir monter dans le carrosse du roi, qui, ainsi que me l'avait dit l'officier, vint me prendre à neuf heures du matin. C'était un dimanche.

M. de Morgenstiern était venu me chercher, il me conduisit au palais. Dans les salons, je passai au milieu d'une double haie d'officiers de la garde et de courtisans qui venaient assister au grand lever.

Je suivis un maître de cérémonies, et j'arrivai jusqu'au pied du trône où se trouvaient le roi, la reine, la princesse royale et plusieurs princes ou grands du royaume. Sa Majesté m'accueillit avec une bonté touchante, elle me dit qu'elle connaissait déjà une partie de mes aventures, mais qu'elle désirait en apprendre les détails par moi-même :

— Parlez-moi de Dantzick, me dit le roi, de l'héroïque garnison qui défend cette place ; parlez-moi du général Rapp ; dites-moi votre naufrage et comment vous avez échappé à la captivité, à la mort ; comment vous vous êtes emparé du bâtiment anglais au moment où votre esquif sombrait lui-même... Tout cela tient du prodige. Je désire tout connaître et je vous écoute avec un grand intérêt !

On se figure l'étonnement dans lequel j'étais en présence d'un monarque entouré d'une cour brillante, moi simple officier, vêtu avec l'unique uniforme que je portais dans les jours de combat.

Remis toutefois par les paroles bienveillantes de Sa Majesté, je ne tardai pas à prendre l'assurance qui convenait à un officier de l'état-major de l'Empereur, et je commençai mon récit.

Je peignis d'abord notre entrée dans la place de Dantzick au retour de Moscou. Je fis en peu de mots le tableau de ce débris d'une armée la plus belle du monde, lorsqu'elle fut passée en revue par l'Empereur un an auparavant.

Je racontai quelques-uns de nos combats à Dantzick, je dis que, nous élançant hors de la ville, nous poursuivions les Russes, dix fois plus nombreux que nous, jusqu'à huit lieues de nos remparts devenus inutiles; les vastes inondations qui couvraient nos ouvrages avancés; la neige et les glaces offrant à l'ennemi des chemins solides jusqu'aux rentrants de nos bastions. Je parlai de ce typhus qui détruisit en moins de trois mois 2,200 personnes, tant soldats qu'habitants, et de cette famine qui décimait les malheureux Dantzickois, fusillés impitoyablement par les Russes, lorsque nous leur ouvrions les portes et que nous protégions leur fuite par des sorties.

Je citai des traits de courage qui honorent à la fois et le chef qui les inspira et ceux qui étaient heureux de verser leur sang, de sacrifier leur vie pour leur général, pour la patrie, pour l'Empereur!... Car ce cri magique : Vive l'Empereur! disais-je, doublait la force de chacun.

Je fis le tableau de ce vaste incendie, plus affreux et aussi terrible pour nous que celui de Moscou, puisqu'il détruisit en une seule nuit la partie de la ville qui renfermait toutes nos ressources en vivres. Descendant à quelques détails de ce grand événement, je dis comment toute

la garnison, à l'exception des troupes qui gardaient les ouvrages avancés, se précipita, officiers et généraux en tête, dans ces immenses magasins embrasés, pour disputer aux flammes des provisions sans lesquelles nous n'avions plus en perspective que la famine et les déserts de la Sibérie!...

Je citai la prodigieuse activité du général Rapp, qu'on trouvait partout et qui donnait l'exemple de l'intrépidité dans ce désastre qu'aucune voix ne saurait exprimer, qu'aucune plume ne saurait décrire!.... Car au milieu de ces bâtiments consumés, croulant de tous côtés, fourmillaient nos soldats dont plusieurs ont péri sous les débris ardents de masses qui se détachaient incessamment avec un horrible fracas. Pièces de canon, obusiers ou mortiers, lançaient sur ce foyer une immense quantité de projectiles qui venaient porter la mort au milieu des infortunés occupés à combattre l'incendie.

Eh bien! sire, m'écriai-je avec l'énergie que me donnait le souvenir de cette cruelle nuit, c'est au moment même, où, par suite des efforts inouïs de la garnison, nous espérions enfin nous rendre maîtres du feu, qu'une attaque générale eut lieu sur tous les points.

Au silence général et instantané de 6,000 hommes occupés à éteindre l'incendie, il était facile de comprendre qu'un événement extraordinaire allait se préparer; ce fut alors que tous les yeux se tournèrent vers le général en chef, et que chacun attendit avec anxiété les ordres qu'il allait prescrire.

Au milieu de la canonnade indiquant différentes attaques, le général Rapp avait deviné l'attaque véritable;

aussitôt il ordonna d'abandonner aux flammes nos dernières ressources, et chacun courut aux armes, en jurant de faire payer cher à l'ennemi les pertes irréparables qu'il venait de nous causer. Déjà 20,000 Russes avaient enlevé une partie de nos ouvrages avancés; 2,000 Français seulement avaient lutté contre eux avec le plus héroïque courage, mais hélas! sans succès; les Russes étant devenus maîtres des deux points les plus importants, les ouvrages de la seconde ligne n'étaient plus en sûreté.

Chambure! le capitaine Chambure, déjà mutilé par les coups de l'ennemi, mais dont la bravoure est au-dessus de tout éloge, Chambure à la tête de ses intrépides soldats de la compagnie infernale qu'il commandait et qui n'avait jamais dépassé le nombre de cent hommes, s'avança au pas de course, pénétra dans une vaste redoute, déjà occupée par l'ennemi qui en achevait l'armement contre la place; du premier coup il passe son sabre au travers du corps de l'officier russe, qui allait lui-même le tuer, et le combat s'engagea. On se prit corps à corps, la mêlée fut affreuse, et plus de 200 Russes restés sur le sol témoignèrent de la bravoure de la compagnie infernale.

L'armée ennemie occupait par masses les hauteurs qui dominaient le point d'attaque principal; alors Rapp dirige en personne toutes les colonnes, les généraux marchant à leurs têtes. Malgré une fusillade vive et incessante, nous atteignîmes la crête des hauteurs sans avoir tiré un seul coup de fusil, tout fut enlevé à la baïonnette, la lutte fut des plus vives et des plus opiniâtres, l'élite de l'armée russe était là. La droite de notre colonne d'attaque était composée de grenadiers et de voltigeurs, à la gauche marchaient les

Polonais, les Bavarois formaient le centre, chacun rivalisa de bravoure et de zèle; il était nuit, la lueur pourpre de l'incendie éclairait seule cette scène de carnage, qu'elle semblait couronner d'une auréole de sang !...

Les Russes, bientôt vaincus et culbutés partout, regagnent en désordre leur camp ! Tournant alors nos regards pour la première fois sur cette cité, dont les flammes consumaient les derniers débris, nos cœurs se serrèrent ; calculant les pertes irréparables que nous faisions, nous regrettions que l'ennemi n'eut pas eu le courage de résister jusqu'à ce que l'une des deux armées fût restée maîtresse de l'autre.

Ces dômes, ces hautes flèches épargnées par le feu semblaient plus élevées qu'avant ; les hautes murailles de nos immenses magasins, dont les toitures s'étaient affaissées dans les foyers fumants de l'incendie, maintenant dentelées, crevassées, laissaient échapper des tourbillons de fumée par ces ouvertures. Ah ! c'était un spectacle navrant qui glaçait l'âme, et inspirait la vengeance et la rage ! Chaque soldat aurait attaqué dix ennemis, et les 5 à 6,000 hommes qui contemplaient cette catastrophe auraient écrasé 100,000 Russes, si ceux-ci eussent osé se mettre en ligne.....

Ce dernier malheur frappa le général Rapp au cœur : « Ah ! si au moins l'Empereur connaissait notre situation ! » me disait-il le lendemain... C'est alors, sire, que j'offris d'entreprendre mon voyage ! Le général Rapp résista, il repoussait l'idée de me perdre, ne me supposant pas une seule chance de succès ; je persistai tant, qu'enfin un jour, m'attirant dans ses bras et me serrant étroitement : « Pars donc,

me dit-il, avec la plus grande émotion, voici mes dépêches pour l'Empereur... »

En ce moment, le roi me fit signe de la main de prendre un peu de repos, j'étais vivement ému et plusieurs auditeurs partageaient mon émotion.

J'arrivai enfin aux événements de ma traversée. Sa Majesté, qui écoutait mon récit avec le plus grand intérêt, laissait paraître sur sa figure, tour-à-tour l'inquiétude ou la satisfaction, selon que je retraçais les dangers que j'avais courus ou les circonstances heureuses dont j'avais su profiter pour y échapper. Plusieurs fois, le roi m'interrompit pour me faire des questions et fit remarquer à la reine et aux généraux qui l'entouraient, avec une sorte d'enthousiasme, que je n'étais point officier de marine.

Lorsque j'eus achevé mon récit, qui dura plus d'une heure, le roi daigna me dire les choses les plus flatteuses, les questions qu'il m'adressa étaient d'une bienveillance et d'un intérêt que je n'oublierai jamais de ma vie; Sa Majesté s'occupa de ma situation personnelle à la suite de mon naufrage. M'ayant demandé pourquoi je portais un costume polonais, je lui répondis que la garnison de Dantzick se composait de Français, de Polonais, de Bavarois, de troupes de divers rois et princes de la Confédération, d'Italiens, de Napolitains, d'Espagnols et même d'Africains; que le général Rapp portait quelquefois le costume de ces étrangers, mais surtout celui des Polonais, qui donnaient des preuves si fréquentes de la plus grande bravoure, et qu'ainsi j'avais fait comme mon général.

Après quelques autres questions faites avec une bonté exquise, le roi prit un air grave et me dit :

— Monsieur l'aide-de-camp du général Rapp, vous pouvez poursuivre votre route, et, lorsque vous aurez rejoint l'Empereur et roi, assurez bien Sa Majesté qu'elle n'a pas d'allié plus fidèle et plus dévoué que le roi de Danemark.

Puis, il ordonna à M. Rosenkrantz, son premier ministre, de me faciliter les moyens de gagner la frontière.

Après avoir pris congé de Sa Majesté, je me rendis chez le baron Alquier qui me remit des dépêches pour l'Empereur. Une chaise de poste fut mise à ma disposition, ainsi qu'un courrier, et je quittai Copenhague le cœur plein de l'accueil généreux qu'avait daigné me faire le roi de Danemark.

Je ne m'arrêtai nulle part ; à Rendsbourg, je sus que le prince Charles de Hesse, qui commandait en chef l'armée danoise, venait d'y arriver lui-même après avoir été séparé du prince d'Eckmuhl.

Le prince m'assura que je ne pouvais espérer atteindre Hambourg, que cernaient les troupes du général Bennixen ; des partis de Cosaques s'étaient déjà montrés à quelques lieues de Rendsbourg.

Mais l'objet de ma mission était trop important pour que je ne tentasse pas tous les moyens possibles.

Je continuai donc ma route sur Hambourg, laissant le prince Charles bien convaincu que j'allais infailliblement tomber dans un parti ennemi.

J'avais fait à peine quelques lieues au-delà des derniers postes de l'armée danoise, lorsque mon postillon s'arrête, me montrant quelques Cosaques qui venaient à nous. Reculer, c'était me trahir, je lui ordonne de continuer et bientôt je suis entouré de Cosaques ; l'un d'eux, la lance

en arrêt, s'approche aussitôt de ma voiture, mais à la vue de mon chapska, il redresse sa lance, ses compagnons imitent ce signe respectueux et tous se rangent pour me laisser passer. Je leur adressai quelques mots en polonais, en leur indiquant de rebrousser chemin ; s'ils ne comprirent pas mes paroles, ils devinèrent mes gestes, et les voilà retournant sur leurs pas au grand galop.

C'était un détachement en maraude qui, à mon costume, me prit pour un officier de cosaques réguliers ; cette inspiration soudaine de ma part me sauva, et dès que j'eus perdu de vue les cavaliers russes, je repris la route de Rendsbourg, les chevaux n'avaient pas assez de jambes.

Je retournai vers le prince de Hesse, que mon aventure amusa singulièrement. Son Altesse Royale m'engagea à rentrer à Copenhague, mais avant de prendre ce dernier parti, je voulais avoir usé de tous les moyens possibles pour rejoindre l'Empereur.

Le prince me donna un passe-port avec lequel je me dirigeai d'abord sur Tonningue ; là il me fut impossible d'embarquer.

La croisière d'Héligoland (rocher occupé par les Anglais), poursuivait jusqu'aux pêcheurs qui s'éloignaient du rivage. Je me décidai à chercher un port plus favorable à mes projets d'évasion, je parcourus vainement les côtes du Jutland, force me fut de retourner à Copenhague.

Le roi de Danemark s'était décidé à aller en personne prendre le commandement de son armée. Je crus devoir faire offrir mes services à Sa Majesté qui daigna les accepter : je devais faire partie de son état-major. Déjà mes équipages étaient prêts, je n'attendais plus que l'ordre de

départ, lorsqu'on vint me dire que je ne serais pas du voyage.

— Hélas! ajouta douloureusement le porteur de cette nouvelle, et cela sous le sceau du plus grand secret, nous sommes obligés de garder la neutralité, peut-être même de céder à la force et de prendre part à la grande coalition!...

Ces paroles m'accablèrent.

L'armée commandée par le prince de Hesse, honteuse de rester sur la défensive, demandait à grands cris à combattre. 8 à 10,000 hommes, cantonnés aux environs de Copenhague, et qui composaient la réserve, reçurent alors l'ordre de rejoindre l'armée, dont le roi allait prendre le commandement; à peine la nouvelle fut-elle connue dans cette capitale, qu'il y eut un cri de joie universel. Militaires de tout grade et habitants de toutes les classes se recherchaient, s'abordaient avec les démonstrations du plus vif patriotisme. Les citoyens qui composaient la garde urbaine de Copenhague voulaient marcher avec l'armée; 3 ou 4,000 étudiants ou collégiens demandaient aussi des armes, tous voulaient suivre le roi; pendant les vingt-quatre heures qui précédèrent le départ, Copenhague ressemblait au camp le plus animé. Les monuments publics ainsi que les maisons particulières furent spontanément pavoisés et illuminés; il faut avoir été comme moi témoin de tous ces faits pour y croire.

Lorsque les troupes se mirent en route, au moment où la première colonne traversa Copenhague, jamais, non jamais explosion patriotique ne se manifesta aussi spontanément, aussi unanimement... Je crois encore à un rêve.

C'est au chant de *la Marseillaise*, oui, de *la Marseillaise*,

que ces braves se mirent en route ; comprenez-vous, dans ce pays où quelques lettrés seuls parlent notre langue, 10,000 voix chantant ensemble ce chant de guerre, ce chant qui, en 1792, transforma en héros un million de paisibles Français ! Je me défendrais vainement de l'émotion que j'éprouve en racontant ce fait....

Mais tout-à-coup, à un signal convenu, les tambours cessent de battre, la tête de la colonne va passer devant le palais du roi bien-aimé.... Que signifie ce silence?.... Non, c'est le chant français qui va marquer la cadence du pas, les pelotons, les bataillons, tous avec leurs milliers de voix mâles répètent ce chant guerrier, que leurs gestes énergiques accompagnent.

Toute la population accourt sur le passage des troupes, les rangs sont doublés par les habitants : femmes et enfants veulent leur faire la conduite...

Lorsqu'arrivait la fin de chaque strophe : Aux armes citoyens !... Vieillards, femmes et enfants répétaient avec frénésie ce solennel refrain. Vous vous fussiez cru au beau temps de notre enthousiasme républicain.

Je m'étais joint au flot patriotique, je ne saurais dire quelle était ma pensée, je chantais, je gesticulais comme les plus animés. Je serrais les mains de mes voisins, je leur parlais en français, ils me répondaient en danois ; n'importe, nous nous comprenions, et le même refrain prouvait que nos cœurs étaient animés du même feu sacré, celui de la liberté, de la haine contre nos ennemis communs....

C'est donc dans cette situation que nous arrivâmes sur le plateau qui domine Copenhague, lieu du rendez-vous général.

Là, je fus reconnu par quelques officiers qui avaient assisté à ma réception par le roi, quelques-uns portaient la croix de la Légion-d'Honneur.

Cette journée... Ah ! elle devait m'accabler. Écoutez : Lorsque nous fûmes au centre où s'était réuni tout l'état-major, un officier monta sur une estrade improvisée, un profond silence succéda au tumulte, en un clin d'œil 20,000 soldats ou habitants réunis, aglgomérés, devinrent immobiles et attentifs.

L'état-major se découvre, et, comme par enchantement, peuple et armée se prosternent.... L'officier dont je parle élève son chapeau en même temps qu'il fléchit le genou, et recommence seul la belle strophe : Amour sacré de la patrie !

Ah ! mon Dieu ! je me crus fou, car jamais, non jamais, mon cœur n'avait battu aussi vivement.

Enfin, lorsque le cri : Aux armes ! citoyens, partit des 20,000 poitrines, tous se levèrent dans un seul mouvement et agitèrent leurs coiffures au bout de leurs armes ; vous auriez dit une tempête, un cratère éclatant avec ses plus terribles détonnations, vous auriez cru sentir la terre trembler.

Bientôt la colonne se mit en marche, toujours au son inspirateur de notre *Marseillaise*, tandis que la population, qui reprenait le chemin de la ville, continuait le même chant à travers les rues de la capitale.

Ce fut, sans aucun doute, l'un des plus beaux jours de ma vie.

Mais hélas ! ainsi qu'on m'en avait fait la confidence, le roi ne se portait sur ses frontières avec son armée que pour

obtenir moins dures les conditions qui devaient lui être faites ; car, il était menacé de perdre ses plus belles provinces. (On sait que la Norvège lui fut enlevée.)

Sa Majesté, douloureusement affectée, rentra dans sa capitale, après avoir couru les plus grands dangers en traversant le grand Belt qui était gelé.

Dès ce moment la scène changea.

Chaque jour les bruits les plus sinistres coururent, les événements militaires qui se passaient en France étaient désastreux, disait-on.

Vers cette époque, un jeune seigneur danois se prit pour moi d'une affection toute particulière. Dans nos longs et fréquents entretiens je lui expliquais le mécanisme de nos manœuvres militaires. Cette tâche, que j'avais entreprise avec plaisir, était d'autant plus difficile que le prince (c'était un prince) parlait à peine la langue française.

Nous nous occupions de stratégies, de fortifications, etc., tout allait pour le mieux, lorsqu'un suédois, M. le comte de Tavast, vint à la cour de Copenhague comme ambassadeur.

La présence de ce diplomate m'inquiéta beaucoup, et ce n'était pas sans raison. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ma présence devenait gênante dans quelques salons. Peu à peu, je diminuai le nombre de mes relations, toutefois je dois dire, qu'à deux ou trois maisons près, où l'on approuva cette convenance de ma part; néanmoins toutes les familles qui m'avaient accueilli, je dirai même recherché, redoublaient d'attention à mesure que je devenais l'objet d'une surveillance plus particulière.

Au nombre de ceux qui ne craignirent pas de braver la

police, et qui dès ce moment, au contraire, m'admirent pour ainsi dire dans leur intimité, je citerai l'évêque de Copenhague, patriarche jouissant de l'estime générale, et dont la femme et les charmants enfants parlaient français avec une grande pureté.

Le comte Dyoldi, grand-maître des cérémonies du roi, mesdames de Olsen ; le riche négociant Braunn ; le notaire de la cour, M. Blucher-Olsen ; son frère, ancien consul-général en Amérique ; le baron Alquier, notre ambassadeur ; le baron de Bigot, ambassadeur de Jérôme, roi de Hollande ; ainsi que le spirituel Désaugiers, notre consul-général, avaient fermé leurs salons, mais chaque soir nous nous réunissions chez l'un d'eux pour échanger les nouvelles recueillies par chacun de nous.

J'avais distingué dans la société une jeune personne, dont l'esprit, les talents et les grâces me semblaient un véritable phénomène à cette extrémité du monde. Je ne prétends pas dire par là que le sexe de Copenhague ne soit pas à la hauteur de cette civilisation qui semble avoir Paris pour point de départ. Non, car je serais désavoué si j'avançais une telle hérésie ; au contraire, l'éducation des femmes en Danemark, et principalement à Copenhague, est complète, et plus approfondie qu'en France. Il n'est pas rare d'y voir une jeune personne bien élevée parler deux ou trois langues étrangères, et connaître à fond l'histoire et même la littérature des pays dont elle connaît les idiomes. Ces études sérieuses rendent les jeunes filles raisonnables de bonne heure, elles ont la vivacité, la gaîté du jeune âge, sans avoir cette frivolité, cette légèreté qu'on reproche quelquefois aux Françaises. Par exemple, on pourrait dire

qu'une Danoise de seize ans joint, à la gravité d'une Anglaise de vingt, l'aplomb qu'on remarque chez une Allemande de vingt-cinq ans, et le tact et la mesure qui distinguent nos jeunes Françaises de trente ans.

La jeune personne que j'avais distinguée parmi un essaim de charmantes demoiselles, était la fille d'un ancien ambassadeur. Elle était née en Espagne et en était partie à l'âge de dix ans, pour venir faire son éducation sous la direction des premiers maîtres de Paris. Elle parlait très-purement plusieurs langues, et à dix-sept ans, mademoiselle de Dreyer était, sans contredit, une personne accomplie; aussi jouissait-elle de l'affection particulière de la reine, qui se l'attacha comme demoiselle d'honneur.

Bannissant momentanément des chagrins contre lesquels je ne pouvais rien, je consacrai une partie de mon temps à l'étude de la langue anglaise et de la physique, j'employai le reste à me rendre utile à la société dans laquelle je vivais.

On me nomma professeur de langue française, de dessin, de musique, de danse même.

Je passai ainsi trois mois qui s'écoulèrent avec une rapidité désolante. Mes élèves, habituellement réunies chez l'une d'elles, faisaient des progrès qui m'étonnaient et eussent fini par m'embarrasser pour peu que cela se fut prolongé; ces études me forçaient à m'occuper de mon côté pour rester à la hauteur du titre de professeur que j'avais accepté.

Mes amis s'inquiétaient de ma situation, chacun s'ingéniait le plus délicatement possible pour me donner un témoignage de gracieuseté ; je fus obligé de les menacer tous d'abdiquer mes fonctions de professeur pour en finir

avec ces cadeaux, que je renvoyais, quand je savais d'où ils venaient.

Quelques-uns d'entre eux me firent cependant consentir à accepter le gibier tué de leurs propres mains; ces amis étaient si intrépides, si adroits chasseurs, que souvent je leur demandais grâce pour les canards sauvages, les lièvres et les daims dont ils faisaient un véritable carnage.

Les nouvelles de France devenaient de plus en plus affligeantes... Mes amis cherchaient à me tromper sur le véritable état des choses. Tous essayaient vainement de me distraire.... J'avais renoncé à la société, au monde, j'étais dans un état d'exaspération, d'irritabilité difficile à dire. Retiré chez moi, je ne voyais plus que ceux qui parvenaient à forcer ma porte.

Mais à ces chagrins devaient bientôt s'en joindre d'autres d'une nouvelle espèce. M. de Tavast, cet ambassadeur suédois, ardent à me poursuivre, saisit avec une sorte d'avidité le prétexte de quelques-unes de nos réunions pour faire répandre dans le public, que je tenais chez moi des comités séditieux, que ces comités étaient composés d'officiers qui avaient servi dans l'armée française, et que leurs sympathies, leurs sentiments, n'étaient pas équivoques... Je n'étais autre chose, disait-on, qu'un général déguisé attendant l'occasion de prendre le commandement des troupes danoises, dans le cas où les armes de l'Empereur auraient du succès ; on donnait à entendre que mon séjour à Copenhague pouvait servir de grief un jour contre le gouvernement danois.

Bien que ces fables n'obtinssent aucune créance près du gouvernement, je n'en reçus pas moins l'avis officieux,

qu'il était question de m'engager à choisir une autre résidence; on parlait de Rensbourg, une forteresse.

Lorsque M. de Morgenstiern vint me dire tout cela, j'entrai dans une fureur qu'aucun raisonnement ne pouvait calmer, je voulais résister par la force à tous les ordres qu'on tenterait de m'imposer. Je passai plusieurs jours dans une exaltation qui tenait d'autant plus du délire, que les nouvelles de France étaient alors désolantes; l'Empereur perdait peu à peu du terrain... Je n'avais plus qu'une seule pensée, celle de rentrer en France, pour rejoindre nos armées malheureuses.

Je fis part de mes projets d'évasion à mademoiselle de Dreyer, dont les sages conseils m'avaient toujours été si précieux. Elle projetait de me faire admettre, comme commis, à bord d'un bâtiment de commerce prêt à faire voile pour la Hollande... Mais c'était courir de nouveaux dangers, car la Hollande s'était déclarée notre ennemie.

Cette première idée d'évasion m'en fit concevoir une autre plus audacieuse, mon plan fut aussitôt arrêté que conçu, et j'attendis avec impatience le moment de la mettre en exécution.

Sur ces entrefaites, les limiers de l'ambassadeur suédois me poursuivaient avec un tel acharnement, que d'après des rapports odieux, je reçus l'avis de choisir en quarante-huit heures une autre résidence, sinon l'on me transporterait dans un château-fort.

Cet acte tyrannique me rendit d'autant plus furieux, qu'il venait déranger tout mon plan d'évasion. Montrer de la faiblesse c'est me perdre, me dis-je, et en résistant par la

force je pourrai gagner le temps nécessaire à l'exécution de mon projet.

Je me rendis le jour même chez M. Morgenstiern, pour lui donner connaissance de l'ordre que je venais de recevoir, ainsi que de ma réponse, dans laquelle je disais :

« Ma conduite n'est nullement hostile; accueilli avec » bonté par le roi, je sais tout ce que je dois à la généro- » sité avec laquelle Sa Majesté a daignée me traiter, et je » ne m'écarterai jamais de mes devoirs envers ce généreux » monarque.

» Les ordres que vous me transmettez ne viennent pas » du roi, cela est impossible, et si, comme vous m'en me- » nacez, vous osez me traiter comme un prisonnier rebelle, » sachez que j'ai des armes et que je me tiens sur mes » gardes ; personne ne violera impunément mon domicile, » je suis décidé à me défendre à outrance. Je vous rends » responsables de tous les malheurs qui pourraient en » résulter.

» Au reste, ajoutai-je, sachez Monsieur le commandant, » qu'on ne maltraite pas impunément un officier de la » maison de l'empereur Napoléon, et que dans cette cir- » constance vous auriez plus à craindre que moi. »

M. de Morgenstiern me fit promettre de ne pas envoyer ma réponse. — Je lui tins parole.

Le jour suivant, le ministre de la police me fit engager à passer chez lui. Il me reçut avec une grande bienveillance et m'exprima tous ses regrets, m'assurant que les bureaux de la police militaire s'étaient étrangement trompés à mon égard. Notre entretien dura près de deux heures, pendant lesquelles il me parla du maréchal Macdo-

nald, ainsi que du maréchal Victor, qu'il avait connus à Copenhague, lors de leur ambassade, puis il me donna à entendre, avec une grande délicatesse, qu'il serait agréable au roi que je témoignasse moi-même le désir de passer quelque temps à la campagne; je lui en fis aussitôt la demande directe, et, dès le lendemain, ce ministre vint m'apprendre que le jeune prince Charles m'offrait un appartement dans le pavillon royal de Frédérischberg, situé à une lieue de Copenhague.

Je ne revenais pas de ma surprise, et M. Alquier, à qui j'allai raconter tout ce qui venait de m'arriver, en tira cependant un bon augure.

« Vous devez probablement cela à quelques succès de nos armées, qui ne sont pas encore connus.

» Votre conduite est digne, mesurée, et vous avez montré un caractère que je me ferai un devoir de faire connaître à l'Empereur. »

Quelques jours après, j'étais installé dans un charmant pavillon attenant à l'un des châteaux qui servent de résidence d'été au roi. Dans une pièce, servant de cabinet de travail, je trouvai une belle bibliothèque, des instruments d'astronomie, de physique, un piano, enfin, tout ce qui peut contribuer aux délassements d'un homme studieux.

Combien mademoiselle de Dreyer se réjouissait de la tournure prise par cette affaire, qui d'abord s'était montrée sous un aspect si sombre; cette nouvelle situation servait admirablement bien mes projets d'évasion.

Il me répugnait cependant de tromper le roi de Danemark, mais l'Empereur avant tout, me disais-je, chaque jour me semblait un siècle. — Le roi ayant été obligé de

prendre part à la coalition, venait de nommer un commissaire pour se rendre au quartier-général des alliés ; c'est M. le comte de*** qui fut chargé de cette mission. Mademoiselle de Dreyer, cette généreuse amie, lui avait parlé d'un valet de chambre français que le hasard avait conduit à Copenhague, et qui cherchait à se placer ; elle avait vanté au-delà de toute expression ce serviteur fidèle. Le comte de***, séduit par tant d'éloges, pria mademoiselle de Dreyer de le lui envoyer tout de suite, on devine bien que j'étais ce domestique ; dès le lendemain, je me présentai chez le comte sous le nom de Victor.

Il me fallut vraiment une volonté bien ferme pour exécuter un projet de cette nature. Le comte me reçut presque sans examen ; j'entrai aussitôt en fonction, cette première journée d'épreuves se passa assez bien ; les gens de la maison, mes nouveaux camarades, me mirent au fait des habitudes du logis.

Je sus que je convenais à madame la comtesse, qui me trouvait un air *comme il faut*. La femme de chambre, âgée de vingt à vingt-deux ans, avait été chargée de m'installer ; contre-temps fâcheux, cette Allemande, nommée Wilhelmine, avait été femme de chambre chez la tante de M. Bettmann à Francfort, où j'avais été logé.

Wilhelmine ne revenait pas, disait-elle, de ma ressemblance avec un officier qui avait demeuré chez M. Bettmann. — Au premier moment, je fus un peu effrayé de cette reconnaissance, je pris le parti de faire à Wilhelmine quelques politesses qui me mirent au mieux avec elle. Elle eut bientôt des vues sur moi, et, ainsi que cela se passe au théâtre, cette nouvelle *marinette* voyait en moi un *frontin*

tout-à-fait à sa convenance, nous nous étions presque entendus pour nous marier au retour de l'ambassade.

Le voyage du comte éprouvait du retard, j'en étais d'autant plus contrarié que je commençais à me lasser de mon apprentissage. La familiarité des domestiques, *mes camarades,* m'était désagréable, et surtout celle d'une vieille femme de charge qui jouissait de la confiance de la comtesse, qui s'imagina d'être jalouse de Wilhelmine.

Comme compensation, il est vrai, cette dernière excellente fille me tenait au courant de tout ce qui pouvait m'intéresser personnellement. Cependant, sa confiance en moi prit bientôt un caractère embarrassant, car cette pauvre Wilhelmine voyait s'approcher avec effroi le moment de mon départ.

Je crois qu'il était temps pour elle et pour moi que mon rôle tirât à sa fin ; Wilhelmine avait à peine vingt-deux ans, elle était fort jolie, très-confiante, elle s'attachait réellement à moi, et il y eût franchement du mérite de ma part à me conduire comme je le fis.

Enfin, nous n'avions plus que deux jours à rester à Copenhague ; tout était prêt pour le départ, le siége de la voiture, préparé par mes soins, m'offrait un agréable asile pour le voyage. Je voyais, avec une joie que je pouvais à peine modérer, s'approcher le moment tant désiré. Tout semblait seconder, protéger ce singulier moyen d'évasion, lorsque cet échafaudage de bonheur s'écroula en un instant. — Ce fut précisément la veille de notre départ. M. le comte de***, pressé d'avoir des papiers que tardait à lui envoyer M. de Rosenkrantz, premier ministre, les lui demanda par un billet qu'il me fit porter.

Je n'avais vu Son Excellence qu'une seule fois, le jour de ma réception chez le roi, alors j'étais en uniforme, depuis j'avais coupé mes moustaches; d'ailleurs, dans le cas où je serais obligé de remettre ma lettre à lui-même, ou de recevoir de sa main les papiers que j'allais chercher, le costume étrange que je portais me rassurait.

Mes craintes furent d'abord vaines, car je ne vis pas le ministre, à qui ma lettre fut remise par un huissier. J'étais fort tranquillement livré à des pensées riantes, attendant la réponse de Son Excellence, lorsque M. de Morgenstiern, vint à passer dans la pièce où je me trouvais; mes yeux rencontrèrent les siens que je cherchais cependant à éviter, (qui n'a pas éprouvé cette sorte d'attraction involontaire pour un objet qu'on ne veut pas voir). M. de Morgenstiern, sans me reconnaître d'abord, fut tellement frappé de ma ressemblance avec moi-même, qu'il me demanda en langue danoise au service de qui j'étais... J'eus la maladresse, tant j'étais troublé, de lui répondre en français que M. le comte de *** était mon maître.

— Comment! me dit-il, vous êtes Français!...

Ma situation était pénible, et j'allais lui tout avouer lorsqu'il ajouta en élevant la voix :

— Mais, je ne me trompe pas, c'est bien vous, M. Marnier!

J'étais confondu.

— Parlez bas, je vous en conjure, lui dis-je.

— Eh! parbleu, la rencontre est plaisante, continua-t-il en riant, mais que veux donc dire cette mascarade?

En ce moment même, Son Excellence sortit de son cabinet, avec un paquet qu'elle même m'apportait. « Monseigneur, lui dit M. de Morgenstiern, je suis peut-être indis-

cret, mais s'il y a du mystère, je vous jure de ne pas en ouvrir la bouche.

Le ministre étonné de ce début, et remarquant en même temps et mon embarras et la rougeur qui se répandait sur mon front, demanda à M. de Morgenstiern ce que signifiait tout cela, dit qu'il ne s'agissait d'aucun mystère, et qu'il était fort curieux de connaître le sujet de cette scène, à laquelle il ne comprenait absolument rien.

Il n'était plus temps de feindre.

— En deux mots, dis-je à Son Excellence; je vais vous mettre au fait : Je suis l'officier français arrivé de Dantzick par mer. Le désir de rentrer en France m'a fait adopter un parti extrême, celui de me faire passer pour domestique aux yeux de M. le comte de***, au service duquel je suis depuis huit jours. Demain nous devons partir pour la France, et en ce moment même, M. de Morgenstiern vient de me reconnaître sous mon déguisement, puisse cette malencontreuse scène ne pas me faire faire naufrage au moment où je vais toucher le port.

M. de Morgenstiern était désolé de ce qu'il venait de faire, il me témoigna ses vifs regrets et s'entretint chaleureusement en danois avec le ministre.

Je prévis dès lors que mon affaire était manquée; j'attendis l'issue de ce colloque qui me concernait.

— Monsieur, me dit enfin M. de Rosenkrantz, personne ne désire plus que moi de vous voir heureux ; sur mon honneur, je regrette extrêmement ce qui vient de se passer. Mais vous concevez qu'il est tout-à-fait de mon devoir d'en avertir le comte de ***, une fois prévenu, s'il consent, sous sa responsabilité, à vous emmener avec lui, je fermerai les

yeux et ne mettrai aucun obstacle à votre départ. Mais, je vous l'avoue, je doute que, se rendant au grand quartier-général des souverains alliés, il veuille s'exposer à prendre avec lui un officier français, surtout un officier de votre qualité.

— C'est à moi, repiit M. de Morgenstiern, avec une grande émotion, qu'il appartient de négocier cette affaire, je vais vous précéder chez le comte de ***.

Je quittai le ministre qui était péniblement affecté.

Bientôt j'arrivai chez le comte...—Eh bien! Monsieur, me dit-il en me tendant la main, vous comprenez ma position et vous serez le premier, j'en suis sûr, à juger de l'impossibilité dans laquelle je suis de pouvoir vous emmener. Je ne saurais vous exprimer combien il m'en coûte, mais M. de Tavast ne manquerait pas d'être informé de votre départ avec moi, vous concevez que...

— C'en est assez, Monsieur le comte, lui répondis-je, et si réellement j'avais envisagé les conséquences que pouvait faire naître ce projet d'évasion!... Mais, que ne devais-je pas tenter pour rentrer dans ma malheureuse patrie.

— Vous me croirez si vous voulez, me dit en riant le comte, je trouvais en vous tant de politesse, une aisance si naturelle, tant d'adresse dans le service que vous faisiez auprès de moi, que cent fois je fus sur le point de vous questionner à fond, j'avais un soupçon vague que vous n'étiez pas de la classe des domestiques.... Mais, ma foi! pressé comme je l'étais, et puis la fable ingénieuse de mademoiselle de Dreyer... et puis encore, redoutant d'apprendre quelque chose qui put me priver d'un aussi délicieux serviteur, je me tus.

Enfin, mon cher Monsieur, c'est demain que je me mets en route, obligé de prendre avec moi un simple valet de pied, pour remplacer mon précieux valet de chambre.

Je lui offris mon domestique, réellement domestique celui-là, lui dis-je en riant, il me remercia, me fit mille excuses sur tout ce qui s'était passé et m'engagea, ainsi que M. de Morgenstiern, notre ami commun, à venir dîner le jour même en famille.

Je déposai bien à regret la livrée, au grand étonnement des gens de la maison, et je rentrai chez moi. Lorsque mon domestique me vit arriver, lui qui était le confident de tous mes projets, il crut me revoir pour la dernière fois.... Il fondait en larmes ; mais il passa rapidement du chagrin à une joie, je puis dire délirante, lorsque je lui fis part de mon désappointement, il riait, puis il pleurait, il me serrait dans ses bras à m'étouffer.

Bon et estimable ami, plutôt que serviteur, Nattier vit retiré dans le petit village de Piermande (Aisne), où il exerce les fonctions de garde-champêtre. Chaque année il vient me voir, et ce jour de fête pour lui en est également un pour moi....

Mais c'est à l'hôtel du comte que m'attendait la scène la plus curieuse qui se puisse imaginer. On y connaissait fort imparfaitement mon histoire, que chaque domestique avait arrangée à sa manière.

Wilhelmine, la sensible Wilhelmine ne croyait pas, ou plutôt se refusait à croire que je n'étais point un véritable valet de chambre, son Victor ; tout ce qu'elle entendait lui faisait perdre la tête.

Enfin, à l'heure dite, j'arrivai avec M. de Morgenstiern,

les domestiques accourus sur notre passage ouvraient de grands yeux, me saluaient avec un air d'étonnement que j'essayerais vainement de décrire.

La pauvre Wilhelmine n'osait lever les yeux, et lorsque je lui dis bonjour, elle ne put me répondre que par des larmes, je plaignis bien sincèrement cette pauvre fille, son attachement pour moi avait pris un tel caractère qu'elle aurait épousé Victor tout de suite, si Victor n'avait dû remettre ce mariage à son retour supposé.

On peut juger que je fus l'objet de la plus vive curiosité de la part de la comtesse, et surtout de celle de sa charmante fille, toutes deux brûlaient d'apprendre de moi-même ce qu'elles nommaient mes aventures. Le départ du comte fut un prétexte pour me soustraire à ces demandes qui tenaient autant de l'intérêt que j'inspirais, que d'une curiosité bien excusable.

Je repris le chemin de mon pavillon, où la solitude allait me devenir plus insupportable que jamais. Mon vieux Nattier et notre compagnon (un énorme chien d'Islande), auquel il communiquait sa joie, sautaient à qui mieux mieux durant le trajet.

Je me remis à l'étude, et j'achevai sur Copenhague un travail déjà commencé, concernant l'amélioration de la défense de cette place!... Je mettais la dernière main à cet ouvrage accompagné de notes raisonnées, lorsque la nouvelle de l'abdication de l'Empereur me fut annoncée.

L'idée de la chute de Napoléon était si loin de ma pensée, que je n'y crus pas dans le premier moment, et sans M. le baron Alquier, notre ambassadeur, qui parvint à m'expli-

quer l'affreuse vérité, et *le Moniteur* que je lus quelques jours après, je ne l'eusse pas cru.

Je ne pouvais demeurer davantage sur cette terre si hospitalière, dans cette belle ville, où j'avais été tour à tour l'objet de la plus vive, de la plus expansive sollicitude de la part de toutes les classes de la société, surtout au moment où l'ambassadeur suédois s'avisa de me tourmenter. Je dois à toutes les notabilités de la ville, de la cour et même des membres du gouvernement, la justice de déclarer qu'ils me donnèrent, dans cette circonstance, les témoignages les plus éclatants de la haute estime que j'avais su leur inspirer.

Je me séparai, ou pour mieux dire, je m'arrachai des bras de mes bien bons amis. Je trouvai la force de prendre congé de mademoiselle de Dreyer que je ne devais plus revoir.

Trois jours après mon départ, j'entrais dans Hambourg. Quel spectacle, grand Dieu !... L'armée du général Benixen cernait la place ; dans l'intérieur de la ville, des soldats, des officiers, qui naguère figuraient dans les rangs de nos régiments , abandonnaient le drapeau français , et prenaient la cocarde Hollandaise. Ils étaient nés, disaient-ils, sur le sol qui rentrait sous le sceptre du prince d'Orange.

Le prince d'Ekmuhl, commandant l'armée rendue à la France par une capitulation honorable, m'accueillit avec d'autant plus de bonté qu'il connaissait tous mes malheurs. Effectivement, j'avais tenté plusieurs fois de lui faire connaître la situation de Dantzick, et une de mes dépêches lui était parvenue enfermée dans une livre de beurre, un

juif intelligent et fort généreusement rétribué avait réussi à la lui remettre.

Bientôt l'armée rentra en France sur trois colonnes ; le prince d'Ekmuhl, qui m'avait attaché à son état-major particulier, passa par Munster et Bruxelles.

J'étais à ses côtés, lorsque, dans la première de ces villes, quelques malveillants s'écrièrent, en voyant mon uniforme polonais, que le maréchal était escorté par un officier de l'armée russe. Ce bruit, répandu le soir de notre arrivée, occasionna le lendemain, au moment du départ, un rassemblement si considérable et si tumultueux que le général qui commandait la colonne fit évoluer à une vive allure quelques escadrons, une panique s'empara des mal intentionnés, surtout des curieux, et il en résulta plusieurs accidents. Ce qui dénotait bien l'opinion du plus grand nombre, c'est que me trouvant un moment séparé du maréchal, je fus l'objet des flagorneries de quelques orateurs qui, croyant parler à un officier russe, m'adressaient des phrases incohérentes, mais exprimant toutes la joie du retour de la paix et du départ du maréchal, au nom duquel ils associaient d'inexcusables épithètes. Ne pouvant retenir mon indignation, je mis le sabre à la main et j'en frappai vigoureusement du plat les plus rapprochés de ces orateurs.

Le maréchal, auquel je rendis compte de ce qui venait de m'arriver, en fit instruire le général Lallemand, commandant d'une colonne, qui nous suivait à deux jours de marche..

La ville de Munster, soit que les autorités ou la majorité des habitants eussent blâmé l'algarade de la veille, se

montra polie, prévenante et même adulatrice pour les troupes qui composaient cette colonne.

Il est vrai de dire que le général Lallemand était décidé à leur donner une leçon sévère, toutes ses mesures étaient prises. Mais à son grand étonnement, il fut accueilli avec les démonstrations d'une joie extérieure qui peignait bien la faiblesse, la couardise de cette populace, féroce quand elle se croit forte, et timide jusqu'à la lâcheté, lorsqu'elle redoute un châtiment.

A mesure que nous approchions des frontières de la France, nous trouvions plus de sympathie. Enfin nous touchâmes le sol de la patrie ! Nous le reconnûmes bien plus aux contrastes qui se peignaient sur les physionomies, qu'au sol lui-même.

De gigantesques cocardes blanches ornaient les chapeaux de ceux qui se vantaient du courage qu'ils avaient montré depuis 1789 dans l'intérieur de leurs familles. Il y en avait qui étalaient en outre un énorme lis suspendu à leur boutonnière par un large ruban blanc. D'autres s'approchaient de nous au passage et nous serraient silencieusement les mains en regardant le ciel... Quand nos regards se rencontraient, des larmes nous venaient aux yeux.

Bientôt la dissolution de l'armée impériale fut opérée pour recomposer une armée royale.

J'arrivai à Paris !... des Cosaques à Paris !... aux Champs Élysées... sur la place du Carrousel... dans le jardin des Tuileries... tandis que ceux des nôtres, échappés aux désastres de Moscou, continuaient leur route vers la Sibérie ! La tourbe parisienne, la tourbe fashionnable de la Restau-

ration s'agenouillait sur les boulevards devant le grand Alexandre.

Honte à ces belles dames de qualité, à ces femmes avides d'émotions même au prix de l'honneur national!... Elles se sont conduites, celles-là, de manière à mériter une punition exemplaire.

Je m'enfermai dans l'hôtel du général Rapp ; je n'en sortis plus jusqu'au jour où je le revis... Pauvre général! il me croyait mort depuis longtemps.... Nous nous consolâmes à son retour, en pensant au passé et en espérant un avenir meilleur.

APPENDICE

Le peuple danois, celui de la capitale surtout, professe pour la loi, même pour l'exécution des simples règlements de police, le plus profond respect ; ainsi, par exemple, le roi avait l'habitude de faire chaque jour une promenade du palais au port, en traversant les quartiers, les rues les plus populeuses ; son costume était celui d'un simple officier, une capote militaire, un shako sur sa tête ; sa fille, la princesse héréditaire l'accompagnait, un seul domestique les suivait à douze ou quinze pas en arrière. Chacun se rangeait à son approche, sans le saluer, afin d'éviter au roi les mille politesses qu'il lui aurait fallu rendre. Il allait ainsi au port, sa promenade favorite ; là, il s'entretenait familièrement avec les matelots, gens d'une nature toute particulière, et dont les réparties vives et spirituelles passaient en proverbe dans le pays. Ces matelots ont le privilége de tout dire, sans que personne le prenne en mauvaise part. Cette classe d'hommes, dont la bravoure a été plusieurs fois éprouvée, notamment lors de l'incendie par les Anglais du port et de tous les bâtiments qui s'y trouvaient, en 1800, où chaque matelot danois se conduisit en héros ; ces matelots, dis-je, égaient le roi par leurs saillies spirituelles et font parvenir ainsi à son oreille des choses dont il fait souvent son profit.

Cette considération pour le souverain est répandue dans les habitudes de toutes les classes ; ainsi, dans les théâtres, jamais de ces applaudissements de cabale, jamais un seul sifflet, on se borne à un murmure d'approbation, ou bien on se dit en sortant du spectacle : Oh ! la mauvaise pièce... oh! le mauvais chanteur... et le jour suivant la salle est vide de spectateurs. Pendant la nuit, le silence le plus grand règne dans tous les quartiers de Copenhague, à dix heures chacun rentre habituellement chez soi, et passé cette heure, à peine entend-on rouler quelques voitures. Dès que le beffroi a sonné le couvre-feu, personne ne doit sortir sans être éclairé par une lanterne. Les gardes de nuit, qui stationnent de distance en distance dans les rues, sont armés d'une hallebarde ; ils portent une crécelle, au moyen de laquelle ils correspondent les uns avec les autres dans les cas d'incendie, ou bien quand ils veulent demander assistance. Ces gardes de nuit (Natcher) ont pour consigne d'escorter toutes personnes chargées d'un fardeau. Cette surveillance n'a rien de blessant, et empêche beaucoup de vols nocturnes, méfaits excessivement rares à Copenhague. Un ivrogne ne crierait pas, ne chanterait pas impunément sans être immédiatement conduit dans un corps de garde. Les Natchers chantent, avec une voix plus ou moins agréable, les heures de la nuit. Ils invitent les habitants à reposer en paix, tandis qu'ils veillent pour la sécurité de tous, et finissent par indiquer l'heure avec une petite trompe.

ALI - BEY

ALI-BEY

PREMIÈRE PARTIE

L'histoire, racontée plus ou moins véridiquement, a fait connaître comment le prince de la Paix (Godoy), ce grand ministre, ce puissant favori du roi d'Espagne Charles IV, et surtout de la reine, après avoir véritablement régné en Espagne pendant plusieurs années, tomba tout-à-coup dans la disgrâce la plus complète.

Réfugié en France, à Paris même, le prince de la Paix acheva sa vie dans le plus strict incognito.

Il fut renversé par une faction jalouse de son pouvoir absolu, faction composée en grande partie de gens qui lui devaient honneurs et fortune. Les vrais amis du prince pensèrent qu'en présence de la grande détresse de l'ex-premier ministre de toutes les Espagnes, ces hommes, devenus les grands du jour, se souviendraient de ses bontés et sauraient lui donner à l'heure de la misère, c'est le mot, des témoignages de reconnaissance... De la reconnaissance !...

Quant à lui, trop fier pour réclamer même ce qui lui avait été injustement ravi, il prit la résolution de vivre dans un modeste appartement, à Paris, ne recevant que quel-

ques intimes, au nombre desquels Son Altesse daigna m'admettre.

Dans nos entretiens, le prince évitait toujours de citer les noms des nombreux ingrats dont il avait fait la fortune. Toutes ses propriétés furent confisquées par eux, un seul serviteur fidèle sauva du naufrage quelques tableaux de prix.

La conversation du prince de la Paix, remplie de charme, instructive, attachante, nous faisait souvent prolonger nos soirées fort avant dans la nuit. Que de faits intéressants, que d'anecdotes curieuses il nous raconta ! En entendant son langage simple et concis, on croyait assister aux événements dont il faisait la narration.

Dans un temps plus reculé, à une époque, où le roi d'Espagne Ferdinand VII, d'accord avec son premier ministre, tournait ses vues vers le Maroc et songeait d'abord à s'emparer de Ceuta, du Riff, de Mogador, d'une partie du littoral marocain enfin, prélude nécessaire pour arriver à la conquête du pays entier, un jeune Espagnol d'un grand mérite s'était offert comme précurseur, prêt à risquer sa vie pour préparer les voies et assurer la réussite de ce grand projet.

J'avais connu cet Espagnol, du nom de Badia, j'en parlai au prince, qui me répondit :

— Je me souviens parfaitement du jeune Badia, connu plus tard sous le nom d'Ali-Bey. Badia était un homme appelé à jouer un grand rôle dans le monde, si une catastrophe mystérieuse n'était venue arrêter son essor.

Il me fut présenté en 1802 par un de mes conseillers intimes, qui connaissait mes vœux sur le Maroc.

Dès mon premier entretien avec Badia, je jugeai de sa

valeur et je fus convaincu de la réussite de l'audacieuse entreprise qu'il méditait. Il se proposait d'arriver auprès de l'empereur du Maroc, en se faisant passer pour un descendant des princes maures Abassides, qui régnèrent les derniers en Espagne.

— Mais vous n'êtes pas musulman, lui objectai-je?

— Je sais, prince, me répondit-il, que l'opération de la circoncision ne peut se faire à Madrid sans que mes projets ne soient pressentis; mais j'irai passer huit jours en Angleterre, et je reviendrai musulman.

L'opération terminée, sa généalogie de prince des Abassides toute prête, Badia revint me trouver. Je lui accordai tout ce qu'il me demanda. Le plus grand secret fut observé, un jour il vint prendre congé de moi et partit pour son expédition aventureuse.

Par d'habiles moyens de correspondances j'étais instruit des progrès que Badia faisait à la cour du Maroc. Dans les documents secrets de mon ministère il existe de nombreuses lettres de lui, ses aventures tiennent du prodige.

Enfin, il était parvenu sous le nom d'Ali-Bey, à l'aide de sa généalogie des princes Abassides, à pénétrer auprès de l'empereur du Maroc qui lui avait créé une maison princière à la mode musulmane. Une fois reconnu prince, Ali-Bey ne tarda pas à devenir le favori de l'Empereur, ce qui lui facilita une grande intimité avec ce prince, intimité dont il comptait faire usage à une époque convenue entre lui et moi.

Mais bientôt sa haute position à la cour lui créa des envieux, lui suscita des dangers. Pour conjurer ces dangers il sollicita et obtint de l'Empereur le commandement d'une

caravane nómbreuse, composée en partie de pélerins d'un haut rang, qui allait se rendre à la Mecque. L'Empereur voulut s'occuper lui-même de la composition de la caravane, et accompagner Ali-Bey jusqu'à la frontière du Maroc.

Avant de mettre sa grande entreprise à exécution, Ali-Bey était venu à Paris, pour se livrer avec ardeur à l'étude. En peu de temps, il avait acquis les connaissances les plus étendues en géométrie, en histoire, en astronomie et en géographie. Son ardeur pour la science lui avait concilié la bienveillance des plus hauts personnages de l'Institut, et lorsqu'il partit pour le Maroc, grands étaient ses talents, immense son savoir. Aussi résolut-il de faire servir son voyage à la Mecque, à l'agrandissement des connaissances humaines.

A peine entré dans le désert, Ali-Bey commença ses observations astronomiques et autres. Revêtu du commandement, suprême ses tentes étaient toujours gardées par des hommes qui lui étaient tout dévoués, de sorte que personne ne pouvait l'approcher après les prières du soir.

Il me fit connaître, avec des détails du plus haut intérêt, la position influente qu'il avait su prendre parmi les hauts personnages qui l'accompagnaient, et je ne doutai nullement du succès de nos projets à son retour du grand pélerinage musulman.

Mais, hélas! ajouta le prince de la Paix, l'annexion du Maroc à l'Espagne ne devait pas encore avoir lieu! Reprendra-t-on cette grande idée plus tard ?... Enfin, par suite d'événements considérables, ce grand projet s'écroula... la Révolution... la famille royale à Bayonne..., etc.

Au retour de son pèlerinage, Ali-Bey ayant appris les changements survenus en Espagne pendant son absence crut prudent de ne pas rentrer dans le Maroc, il trouva moyen d'aborder dans notre pays. Nous avions déjà quitté Madrid, lorsque Ali-Bey y arriva. Il prit aussitôt la route de France, et un matin il me fut annoncé.

Je revis avec plaisir cet homme, ce savant aventureux et brave ; pendant les quelques jours qu'il passa à Bayonne, nous eûmes ensemble de fréquents et longs entretiens. Mon rôle étant fini, ma puissance anéantie, je le présentai à l'empereur Napoléon, qui entrevit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer d'un pareil homme.

A cette époque, 1809, s'arrêtèrent les relations du prince de la Paix et d'Ali-Bey. Désireux de retracer entièrement la curieuse personnalité de ce dernier, je vais emprunter à Ali-Bey lui-même le récit de son entrevue avec Napoléon.

« Présenté à l'Empereur par Son Excellence le prince de la Paix, au château de Marrac, en présence de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine, j'avoue, dit Ali-Bey, que je restai presque paralysé à la vue du grand homme.

» D'après les quelques paroles du prince à mon sujet, l'Empereur voulut avoir avec moi un entretien sérieux, ce qui eut lieu le jour suivant. A la suite de cet entretien qui ne dura pas moins de trois heures, l'Empereur se rendit compte de la mission dont j'avais été chargé. Mais je m'aperçus bien que Sa Majesté ne partageait pas les vues du prince de la Paix, relativement à l'envahissement de l'empire du Maroc. Toutefois les détails que je lui donnai sur le gouvernement de ce pays firent une vive impression sur lui. L'Empereur manifesta le désir que je consignasse par

écrit mes observations et les moyens que j'avais imaginés pour faire réussir les projets du prince de la Paix.

» Cette conversation terminée, Sa Majesté fit appeler M. de Beausset, préfet du palais, et, devant moi, lui dit :

» — Je n'ai pas assez de temps à moi pour donner une attention suivie à l'histoire et aux communications de ce jeune homme ; causez avec lui, et prenez connaissance des manuscrits dont il m'a parlé. »

Dans les Mémoires de M. de Beausset, on trouve le complément de cette entrevue.

« Dans un salon que l'Empereur m'avait indiqué, dit M. de Beausset, je vis un jeune homme d'une taille haute et élégante ; il portait un uniforme bleu de roi sans parements, sans revers, ni épaulettes, un magnifique cimeterre, attaché à la manière des Orientaux, pendait à son côté, suspendu par un cordon de soie verte. Les traits de son visage étaient réguliers, ses belles moustaches, ses grands yeux vifs et perçants donnaient à sa physionomie une expression particulière ; ses cheveux étaient noirs et épais.

» Je m'approchai et lui dis que j'étais autorisé par l'Empereur à faire connaissance avec lui. Il me répondit obligeamment ; sa physionomie exprima une telle douceur et une telle vivacité, que je me sentis tout-à-fait disposé à le prévenir dans tout ce qui dépendrait de moi.

» Je lui proposai de passer dans le jardin ; nous causâmes longuement. Je me nommai et lui fis part de la contrariété que j'éprouvais d'être obligé de lui demander son nom.

» — Ici et en Espagne, me répondit-il, je m'appelle Badia Castillo y Lebrich ; mais en Orient, je suis connu sous

le nom d'Ali-Bey, prince de la famille des Abassides. »

Dans son rapport à l'Empereur, M. de Beausset s'exprime ainsi :

« Badia Castillo, né en Espagne, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions; elles furent cultivées avec soin; il acquit de vastes connaissances dans les hautes sciences : les mathématiques, l'astronomie, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, le dessin, et surtout dans les langues étrangères. Il réunit en lui seul toutes les qualités nécessaires pour interroger et étudier la nature, observer les astres, déterminer leur situation, lever des plans et dessiner : les aspects divers qu'il peut rencontrer. Encouragé et protégé par le prince de la Paix, il se rendit à Londres pour y perfectionner ses études; il y laissa croître sa barbe, se fit circoncire, s'habilla comme les Arabes, se composa une généalogie de la plus haute extraction, et ensuite, sous le nom d'Ali-Bey, prince des Abassides, famille illustre par ses nombreux califes, il revint à Paris.

» Dans cette ville, il communiqua au bureau des Longitudes le but *scientifique* de son voyage, prit des notes géographiques et nautiques sur lesquelles la classe des hautes sciences de l'Institut désirait avoir des éclaircissements précis; puis il retourna à Madrid, reçut du prince de la Paix ses dernières instructions, de grands secours et de grands crédits. Des lettres de recommandation lui furent remises pour tous les consuls d'Espagne en Afrique et en Asie, auxquels ce voyage ne fut annoncé que sous le point de vue qui pouvait se rattacher *aux sciences et aux progrès des lumières*.

» Mais le véritable but, le but politique, était de chercher

à opérer une révolution dans l'empire du Maroc, et de faire de ce pays une vaste, belle et riche colonie espagnole, plus importante peut-être que celles d'Amérique, puisqu'on peut s'y rendre sans danger et en deux heures de navigation. C'est comme l'île du poète : *Est in circonspectu Tenedos.* »

L'Empereur, à la suite de son entretien avec Ali-Bey, et après avoir pris connaissance des notes de M. de Beausset, chargea M. de Champagny, ministre de l'intérieur, qui se trouvait alors à Bayonne, de donner l'ordre à Ali-Bey de se rendre à Paris.

Voici la lettre du ministre au général Badia :

« Bayonne, le 3 juillet 1808.

» Sa Majesté l'Empereur et roi a lu avec satisfaction, » Monsieur, les notices sur votre voyage qui lui ont été » mises sous les yeux. Elle désire que la relation que vous » venez d'esquisser soit publiée en français comme en » espagnol, lorsque vous y aurez mis la dernière main.

» Aussitôt que les affaires qui vous appellent à Madrid » seront terminées, vous pourrez, Monsieur, vous rendre à » Paris, il sera pourvu aux frais de votre route. Vous » apporterez avec vous vos manuscrits, tous vos matériaux » et vous dirigerez à votre gré la rédaction, la traduction » et l'impression de votre ouvrage.

» Tout ce que j'en ai vu me fait croire que la publica» cation en sera utile, et je verrai avec plaisir, Monsieur, » que vous puissiez recueillir d'une manière honorable » pour vous le fruit de vos travaux et de vos recherches.

» Recevez, Monsieur, les assurances de ma parfaite » considération.

» Comte DE CHAMPAGNY. »

Conformément aux ordres de l'Empereur, Ali-Bey se rendit à Paris, où il se consacra tout entier à la publication de ses importants travaux, qui ne comportent pas moins de quatre volumes, accompagnés d'un riche album exécuté par lui-même.

Mais ce long travail ne fut terminé qu'en 1815, époque où le roi Louis XVIII rentra en France.

Ayant eu connaissance du travail d'Ali-Bey, le roi voulut avoir de ce savant voyageur les renseignements qui, lui avait-on dit, étaient d'une très-haute importance.

Le roi, l'ayant fait appeler, lui dit :

« Je me suis fait rendre compte de votre Mémoire sur le Maroc, de votre voyage en Asie, en Afrique, et j'ai même vu les dessins et les cartes qui accompagnent votre ouvrage.

» Je sais, en outre, le cas que *Bonaparte* faisait de vous. et quelles furent ses intentions à l'égard d'une grande mission dont vous deviez être chargé ; celle de découvrir un passage par terre pour pénétrer dans l'Inde.

» Les instructions de *Bonaparte* sont admirables, mais l'exécution n'en est pas facile ; toutefois vos antécédents me prouvent que si quelqu'un peut les réaliser, c'est vous. En conséquence, Monsieur le général, je vous annonce que je ne change rien au projet de *Bonaparte* que la signature. C'est donc au nom du roi de France que vous l'exécuterez.

» Tenez-vous pour averti. Sous peu de jours, mon mi-

nistre vous donnera mes nouveaux ordres. Mais le silence le plus absolu.... vous en comprenez la nécessité. »

Peu de jours après cette solennelle audience, Badia réunit chez lui ses intimes, le savant de Lisles de Salles, membre de l'Institut; le baron de Spitz, premier secrétaire de l'ambassade de Russie; le colonel Amoros et moi; il nous fit connaître que le roi le chargeait de remplir la haute mission dont l'empereur Napoléon avait eu l'idée. Après nous avoir rapporté les propres paroles du roi, il nous recommanda le plus grand secret.

— Le roi, ajouta-t-il, m'accorde tout ce que je lui ai demandé, argent, objets d'art et de luxe pour être offerts à tous les chefs des peuplades dont j'aurai à traverser le territoire.

Badia remplit plusieurs caisses de pendules, de montres, d'armes et d'un grand nombre d'autres objets dont les chefs de ces pays sont très-avides. La valeur de cette pacotille s'éleva à plusieurs centaines de mille francs.

De plus, le roi avait donné l'ordre qu'on payât, pendant l'absence de Badia, une pension à sa femme et à son fils (1).

Dans une autre réunion, Badia nous apprit que le roi, après avoir étudié les cartes géographiques, avait complété ses instructions.

— J'instruis confidentiellement mon ambassadeur à Constantinople, lui avait dit le roi, qui mettra à votre disposition tous les moyens nécessaires pour remplir votre mission.

Gardez-vous bien, à Constantinople, de laisser croire que

(1) M. Badia fils habite Paris.

vous êtes autre que prince Marocain; méfiez-vous de certains étrangers, et surtout des Anglais.... Vous comprenez bien, ajouta le roi... des Anglais.

Enfin, peu de jours avant de partir, Badia-Ali-Bey nous fit ses adieux, après avoir obtenu de nous le serment du plus inviolable secret sur tout ce qu'il nous avait communiqué de sa mission.

Arrivé à Constantinople, le Sultan l'accueillit, comme prince Marocain, avec beaucoup de bienveillance et une grande distinction.

Après avoir organisé le personnel de son escorte et de ses interprètes, il prit congé officiellement du Sultan, et en secret de notre ambassadeur. Ali-Bey se mit en route pour Damas; de là, il devait atteindre l'embouchure du Tigre, à l'extrémité du golfe Persique, et arriver ainsi jusqu'à Bombay, station de la plus haute importance.

Après avoir exploré toutes les parties de l'Indoustan, Ali-Bey devait revenir en France.

Les dernières nouvelles d'Ali-Bey, qui parvinrent au gouvernement français par notre ambassadeur à Constantinople, sont datées de Damas.

Mais un incident rétrospectif prend nécessairement sa place ici. Je vais en emprunter la narration au colonel Amoros, l'homme qui fut peut-être le plus intimement lié d'amitié avec Ali-bey. Ces faits se passaient lors de son retour du pélerinage de la Mecque.

« Les Anglais, ouvrant alors les yeux, se détachèrent d'Ali-Bey, et cherchèrent à le perdre par tous les moyens possibles, à l'aide des individus qui restaient encore dans le parti d'Elfi. Plusieurs fois il courut risque d'être empoi-

sonné ou assassiné, comme il arrive si communément chez ce peuple là. Mais sans cesse sur ses gardes, et préparé à tout événement, Ali-Bey échappa à tous les dangers.

» Le dey de Tripoli, lié d'amitié avec lui, avait donné l'ordre au scheik Ibrahim Pacha, son chargé d'affaire en Égypte, et deuxième scheik d'Alexandrie, d'assister particulièrement Ali-Bey.

» Pour obéir à cette recommandation, le scheik Ibrahim accompagnait assidûment Aly-Bey; il était tous les jours à sa table, se chargeait des affaires de sa maison, et affectait pour lui l'attachement le plus intime. Mais Ali-Bey connaissait parfaitement le fond de son cœur; il n'ignorait pas que c'était un homme vendu à l'Angleterre, l'agent principal d'Elfi à Alexandrie, et le propriétaire de la maison occupée par le consulat anglais, qui, sous ce prétexte, lui payait une somme considérable.

» Deux fois le traître Ibrahim tenta de mettre Ali-Bey entre les mains d'Elfi ; une fois par surprise dans ses promenades au désert, une autre fois par une intrigue dont le but était de l'attirer dans un piège au moyen d'une lettre d'Elfi lui-même. »

Prémuni par les embûches passées contre celles à venir, Ali-Bey avait renfermé au plus profond de son esprit le secret du but de son voyage; il voyageait en véritable prince musulman, ne parlant jamais que la langue du pays.

M. de Châteaubriand raconte, dans son voyage à Jérusalem, qu'étant arrivé à une station où se trouvait Ali-Bey, il sollicita et obtint l'honneur de lui être présenté.

« Lorsque je fus introduit dans le salon où le prince

daigna me recevoir, dit M. de Châteaubriand, qu'on juge de mon étonnement en l'entendant s'écrier en assez mauvais français : *Ah! ma chère René! Ah! mon cher Attalla!* Ce qui me fit croire que le prince était d'une grande naissance et qu'il s'était fait traduire ce que j'avais publié sur mon voyage à Jérusalem.

» Je fus reçu par le prince avec une grande affabilité, il me combla de politesses, et me fit adresser par son interprète beaucoup de questions relatives aux pays que je devais parcourir; et, à l'exception de *son cher Attala* et de *sa chère René*, il ne prononça pas un seul mot de français. »

Ce trait prouve la prudence d'Ali-Bey en entreprenant un voyage si périlleux sous tous les rapports.

Quelques personnes assurèrent qu'à son passage à Constantinople, il devint l'objet de la plus active surveillance de la part d'agents anglais. Le gouvernement d'Angleterre, probablement instruit du but qu'Ali-Bey se proposait d'atteindre, parvint, sans doute, à attacher à son escorte des sicaires auxquels fut promise la possession du riche butin dont il était porteur; à la condition, toutefois, de faire disparaître tous les hommes de l'escorte, ainsi que les bagages appartenant au courageux explorateur.

Dans sa dernière lettre, Ali-Bey disait :

« Après un séjour indispensable à Damas, pour organiser une caravane bien armée, je pars pour Babylone, » où je traverserai l'Euphrate, puis le Tigre; je me rendrai » à Bombay en longeant le golfe Persique. »

Cette lettre date donc de Damas. Depuis, toutes les recherches ordonnées par notre ambassadeur à Constanti-

nople, secondé par les autorités musulmanes, n'eurent aucun résultat.

Chose inconcevable et pourtant réelle, la mort d'Ali-Bey survenue à deux journées de Mazarip, près de Damas, a été couverte jusqu'à présent d'un voile impénétrable. Le secret de sa disparition a été bien gardé, car aucun des hommes choisis par lui pour lui servir d'escorte ou d'interprètes ne reparut ; aucun des objets qu'il emportait dans de nombreuses caisses ne fut retrouvé. Rien ! rien ! quel épouvantable drame est caché derrière ce mystère ?

DEUXIÈME PARTIE

Dans mes entretiens avec Ali-Bey, j'avais souvent admiré la haute portée de ses vues politiques, commerciales et militaires dans le Levant. J'avais pris beaucoup de notes sur ce qu'il disait de la possibilité de la communication de la France avec l'Inde par la mer Rouge, reliée à Alexandrie par un canal, dont il avait reconnu quelques traces à Suez. J'étais loin d'apporter une grande importance à ces notes, et surtout une importance immédiate, tant il me paraissait difficile d'obtenir l'assentiment du pacha d'Égypte et celui du gouvernement anglais pour établir cette communication; je n'en déposai pas moins mon travail, en ce temps-là, au ministre des affaires étrangères.

Il n'en était pas de même pour l'Algérie. A différentes reprises, je m'étais occupé de la conquête d'Alger; j'avais recueilli, rassemblé et mis en ordre les documents de toutes les époques et de toutes provenances pouvant aider à la réalisation d'un projet hostile contre ce nid de pirates. Les renseignements oraux d'Ali-Bey me furent d'un grand secours, il avait vu et son intelligence jugeait sainement.

Je fus encouragé à ce travail par l'amiral Sidney-Smith, qui, lui-même, avait conçu le grand projet de faire d'Alger et de son admirable plaine de la Mitidja, le refuge des *libérateurs des esclaves blancs ou noirs*, enlevés par les corsaires algériens et marocains. Projet immense qu'il tenta vainement de mettre à exécution.

Associé aux travaux de sir Sidney-Smith, il me devint facile de produire un travail complet relatif à la conquête d'Alger. Louis XVIII me demanda communication de mon Mémoire, et après en avoir pris connaissance, m'engagea à le faire imprimer.

Plus tard, lorsqu'il fut question sérieusement d'une expédition contre Alger, j'allai prier le duc d'Angoulême de m'accorder un entretien à ce sujet. Ma position de gentilhomme de la chambre me donnait accès, non-seulement auprès de Sa Majesté, mais aussi auprès de Son Altesse, sous les ordres de qui j'avais rempli les fonctions de chef d'état-major de l'infanterie de la garde royale, pendant la campagne d'Espagne de 1823.

Un matin donc, le prince me permit de lui exprimer ma pensée et mes vues sur l'expédition d'Alger.

Je m'exprimai ainsi :

— Sans me préoccuper des grands préparatifs qui ont lieu tant au ministère de la Guerre qu'à celui de la Marine, j'ai conçu un projet, résultat de mes études sur la question, et qui aurait le mérite de replacer dans les rangs de l'armée de braves soldats, qui en ont été exclus par suite de fautes disciplinaires plus ou moins graves.

— Expliquez-moi votre projet.

— Voici, prince. Il existe en France 2 à 3,000 soldats condamnés, ainsi que je viens de le dire à Votre Altesse, à faire partie des différentes compagnies de discipline ; ces hommes sont tous vigoureux et désireux de rentrer dans les rangs de l'armée.

Parmi eux, je demande à faire choix de 1500 hommes, puis. après les avoir organisés à ma manière, à débarquer

à leur tête sur la terre africaine, j'ai la croyance que je prendrai d'assaut le fort l'Empereur avec mes 1500 braves.

— Quinze cents braves ! Mais, mon cher, reprit Son Altesse Royale, dites donc 1500 gredins.

— Oui, répondis-je en riant, oui, 1500 gredins, mais qui auront bientôt mérité la grenade.

Enfin, je finis par convaincre le prince qui me dit d'aller faire part en son nom, de mon projet, au ministre de la guerre. Comme le ministre, M. de Bourmont, avait pu me juger lors de la campagne d'Espagne, je fus le trouver avec la croyance qu'il adopterait mon projet, contre lequel, à mon sens, il ne pouvait s'élever aucune objection.

A la suite de notre entretien, le ministre me demanda un travail par écrit, comme je tenais à diriger seul l'exécution de mon plan, je le priai d'approuver les ordres que je soumettrais à sa signature ; ordres relatifs seulement à la formation, sous ma direction, d'une légion d'avant-garde, composée de 1500 hommes pris dans les compagnies de discipline, avec ordre de se rendre immédiatement à Toulon.

— Je ne désapprouve pas votre projet, me dit le ministre, revenez demain avec vos documents et je prendrai immédiatement les ordres du roi.

Connaissant parfaitement l'entourage du ministre, je me présentai le lendemain, mais seulement avec les ordres concis d'organisation.

— J'ai réfléchi, me dit le ministre, d'après les renseignements que j'ai pris dans mes bureaux, cette légion que vous portez à 1500 hommes pourra s'élever à 2 ou 3,000; alors le commandant en chef sera désigné par le roi, et

vous en commanderez la première division qui sera bien de 1000 à 1500 hommes ainsi que vous le désirez. Remettez-moi votre projet ; il sera approuvé sans aucun doute.

— Ah ! Monsieur le ministre, répliquai je aussitôt, mon projet vous semble bon ! Mais il est mon ouvrage, et bien que l'attaque projetée par moi pourra offrir quelques difficultés et quelques dangers, j'y mets la condition d'en avoir seul le commandement ; tout autre arrangement ne me conviendrait point. Si donc vous refusez de signer les ordres que j'ai l'honneur de vous présenter, vous pourrez désigner qui vous voudrez pour commander la légion. Je rénonce à mon projet.

— Je vous connais, dit le ministre, votre première attaque serait couronnée de succès; je vous le répète, vous commanderez l'attaque avec la première division, mais vous n'en serez pas moins sous les ordres d'un commandant supérieur désigné par le roi.

— Monsieur le ministre, dis-je en me levant, voilà dix jours que je devrais être parti pour la Grèce, mon projet d'une légion d'avant-garde n'étant pas adopté par Votre Excellence, je vais me hâter de me rendre à mon poste.

Je pris congé du Ministre qui, je le voyais, s'attendait à une autre visite de moi le lendemain. Je me rendis immédiatement auprès du duc d'Angoulême. Je lui racontai la conversation que je venais d'avoir avec le ministre, et je lui appris mon départ pour la Grèce.

Ce brave prince me répondit en ces termes :

— Ma foi ! vous m'aviez fortement entraîné en me parlant de votre légion de brigands, mais, mon cher, ces gueux-là vous auraient tué... etc...

Je quittai le duc d'Angoulême en l'assurant que le ministre n'avait pas voulu saisir toute ma pensée, et qu'il avait eu l'intention de donner à un de ses familiers un beau commandement qui, ajoutai-je, ne serait devenu facile que dans les mains d'un vieux soldat comme moi, décidé depuis longtemps à faire bon marché de sa vie pour l'honneur.

Trois jours plus tard, j'arrivais à Toulon, où la flotte évoluait dans la rade en attendant les troupes d'embarquement.... Je pris la route de Navarin.

J'allais remplacer le général Trézel, chef d'état-major général, auquel le comte Capo-d'Istria, président du gouvernement grec, avait confié la mission de réorganiser l'armée grecque.

DANEMARK

DANEMARK

En 1861, au moment où l'Allemagne presque toute entière s'apprêtait à spolier le Danemark, le souvenir de mon séjour à Copenhague me revint à l'esprit. Cette population de la capitale danoise, si amie du nom français, m'apparut de nouveau, acclamant les officiers de l'Empereur, et jetant au vent de l'enthousiasme notre chant patriotique.

Alors, le cœur plein de reconnaissance pour ce peuple aux sentiments généreux, froissé dans ma justice par cette lutte inégale imminente, je publiai, en 1862, une brochure sous le titre de : *Le Danemark*, 1814—1861.

Cette brochure passa sous les yeux du roi de Danemark, qui me fit adresser la lettre suivante par son ambassadeur à Paris :

« *Légation de Danemark.*

» Paris, le 21 mai 1862.

» Monsieur,

» Le ministre royal des affaires étrangères m'a informé
» que, par l'intervention de M. le ministre de France à
» Copenhague, vous avez été admis à offrir à S. M. le roi
» de Danemark un exemplaire d'un écrit renfermant vos
» souvenirs d'un séjour dans le Danemark, au commen-

» cement du siècle, ainsi qu'une appréciation de la situa-
» tion politique actuelle de ce pays.

» Cette pièce a été mise sous les yeux du roi qui en a
» pris connaissance avec un vif intérêt, et c'est suivant les
» ordres exprès de Sa Majesté que j'ai l'honneur aujour-
» d'hui de vous exprimer toute la satisfaction que cet écrit
» a causé à Sa Majesté.

» Agréez, Monsieur, les assurances de ma considération
» la plus distinguée.

DE MOLTKE-HVITFELDT.

» *M. le colonel Marnier, maire de Montmorency.* »

Dans cette brochure, je manifestais mon sentiment sur le conflit probable, et sur la situation que ce conflit était appelé à faire à une nation amie.

J'y dénonçais à l'avance les projets ambitieux de la Prusse, projets qu'elle vient de réaliser en partie.

« Il est d'autant plus désirable, disais-je, de voir les Duchés s'en remettre aux avances libérales du gouvernement danois, que la désunion morale qui sépare depuis un trop longtemps déjà ces deux parties du paisible royaume, pourrait, en se perpétuant, amener sur lui une crise désastreuse. »

Et cette crise est venue.

Je poursuis mes citations :

« Il est sage et utile surtout de se convaincre et de se souvenir que le principal mobile de cette trame n'est autre chose que l'annexion intime et complaisamment projetée des deux Duchés du Sleswig et du Holstein à la Confédération germanique. »

« L'Allemagne trouverait dans ce résultat une satisfaction à son désir de développement maritime ; elle acquerrait sans plus d'encombre et sans bourse délier la précieuse rade de Kiel, dans le Holstein ; elle saurait organiser là un des plus beaux ports de l'Europe marchande et principalement de l'Europe militaire. »

Les faits ont donné raison aux appréhensions, aux craintes que je manifestais alors. Nous avons eu le spectacle de deux nations riches et puissantes, s'associant pour dépouiller un petit état de deux de ses provinces. Déplorable spectacle contre lequel nul gouvernement n'a protesté! Fâcheux précédent qui n'a pas tardé à porter ses fruits! Qu'en pense l'Autriche?...

Les grandes puissances, qui assistèrent impassibles à l'accomplissement de cet acte de spoliation, firent-elles bien? L'avenir nous l'apprendra. Pour moi, je dis : non, sans aucune hésitation.

Il est bien tard maintenant pour dire à la Prusse agrandie et placée à la tête du Pangermanisme : tu n'iras pas plus loin! Et pense-t-on qu'elle se contentera du port de Kiel.

Si la Russie, avec l'espérance d'avoir un jour Constantinople, voit sans grande peine s'amoindrir l'importance de ses ports dans la mer Baltique ; peut-il en être de même de l'Angleterre, d'ordinaire si jalouse de tout développement maritime autre que le sien? N'y a-t-il pas dans cet avenir menaçant un danger sérieux pour sa suprématie commerciale sur les mers.

Et la France,... en regardant comme secondaire les considérations diplomatiques, n'a-t-elle pas contracté une

dette d'amitié, de reconnaissance envers le Danemark qui, pour être resté fidèle au grand Empereur, a perdu la Norwège?

» Le lendemain du jour où l'annexion des duchés de l'Allemagne aurait lieu, disais-je encore dans la brochure précitée, il ne serait plus possible à personne de pousser un humble batelet dans la mer Baltique, sans avoir mendié préalablement un laisser-passer au bon plaisir des maîtres et seigneurs du Zollverein. »

Depuis la lutte des deux grandes puissances allemandes, une chose est à modifier dans ces paroles. Au lieu du bon plaisir du Zollverein, ce sera celui du souverain de l'Allemagne unifiée qui dispensera la faveur de naviguer dans ces parages.

Les appréhensions que je manifestais, que je manifeste encore pour le Danemark, dont l'existence en tant que nation est utile à la France en cas de guerre européenne, ces appréhensions, dis-je, sont le résultat de méditations sérieuses; et si elles me tiennent plus fortement au cœur, c'est que j'ai été témoin de la vive sympathie de cette généreuse nation pour ma patrie.

Ces tristes pressentiments, je ne suis pas le seul à les ressentir, je n'en veux pour preuve que la lettre ci-dessous que m'a écrite le Président du Parlement danois :

« Copenhague, le 17 octobre 1862.

» Monsieur le Colonel,

» Avec votre très-honorée du 10 octobre, vous avez eu
» la complaisance de m'envoyer une brochure qui m'était
» déjà connue par l'analyse que nos journaux en ont faite,

» avec toute la reconnaissance qu'elle mérite si bien.
» Aussi, c'est avec une vive satisfaction que j'en ai fait la
» lecture. Le souvenir de la fidélité envers la France, dont
» le Danemark fut la victime, s'y associe justement à la
» sublime tradition du grand Empire.

» Certes, Monsieur le Colonel, dans le combat inégal
» qui menace d'accabler ma patrie, nous avons bien besoin
» des sympathies généreuses dont vous vous êtes constitué
» l'éloquent interprète, auprès de la noble nation qui a le
» plus de droits à nous protéger ; c'est au nom de TOUS
» mes concitoyens que je vous rends grâce !

» Agréez, Monsieur le Colonel, l'assurance de la haute
» considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» Monsieur le Colonel,

» Votre très-humble et très-obéis-sant serviteur.

» H. PUGGEARD,

» Président du Parlement danois.

» *A Monsieur le Colonel Marnier, Commandeur de la*
» *Légion-d'honneur et de plusieurs ordres, etc.* »

Des sympathies... bien peu en ont manqué ici pour le Danemark, mais ce fut tout, hélas !

Enfin ! Nul n'est dans le secret de la Providence. Puissent les prévisions d'un vieux soldat, que le sort des batailles a conduit par toute l'Europe, à la suite de l'Aigle impériale, puissent ces prévisions ne jamais se réaliser !

APPENDICE A RICCARDI[1]

Deux circonstances dans lesquelles j'eus occasion de me faire connaître des habitants de Séville, m'attirèrent leurs sympathies. Je ne cite ces circonstances que pour prouver qu'il existe dans le cœur des Andaloux deux sentiments portés à l'extrême; une justice poussée parfois jusqu'au crime par l'exaltation dont ils sont susceptibles, et une autre justice, mesurée, réfléchie, véritable héritage des anciens dominateurs de cette partie de la Péninsule.

Dans l'une de ces circonstances j'eus à déployer de la vigueur, de la rigueur même, pour éviter un massacre.

Trente ou quarante prisonniers, faits sur l'arrière-garde du corps de Lopez-Baños, entraient en ville escortés par un peloton de dragons; déjà ils étaient arrivés sur la place principale de Séville et on allait les diriger vers le couvent qui servait de dépôt pour les prisonniers. Bientôt, à la première nouvelle que des *négros* sont sur la grande place, le bruit se répand qu'on veut les soustraire au châtiment qui leur est destiné; les habitants prennent la détermination de se faire justice eux-mêmes, puisque, disent-ils, les Français veulent sauver leurs ennemis.

Dès que je fus averti de ce qui se passait, j'accourus à la tête d'un escadron; je trouvai la place envahie par une multitude tumultueuse et qui vociférait des cris de mort! mort aux *négros!* Les prisonniers, acculés dans l'un des

(1) Voir page 204.

angles de la place, étaient entourés de leur escorte; les dragons, le sabre à la main, défendaient de leur mieux leur capture et contenaient à grande peine cette multitude incessamment croissante.

Mon apparition eut pour objet de dégager tout d'abord les prisonniers et leur escorte, puis d'étendre peu à peu le cercle jusqu'à ce que la place fut entièrement déblayée, dont je fis garder les avenues.

Tandis que je m'entendais avec le chef de la police sur les moyens à employer pour conduire les prisonniers en lieu de sûreté, un homme de haute taille franchit le cordon de sentinelles, s'avançant vers moi d'un air menaçant, il m'apostropha de la manière la plus outrageante; je feignis de ne pas l'entendre, alors son irritation devint telle que, sortant de sa poche un long couteau, il me menaça de m'en frapper *si je continuais à m'opposer à l'acte de justice réclamé par tous les bons royalistes de Séville*. Le chef de la police, qui avait les yeux sur cet homme, m'avertit à temps; ce forcené brandissait son arme vers moi; jugeant alors qu'il était opportun de faire un exemple, je lui appliquai sur le bras un vigoureux coup de sabre. Cet homme se retira sans proférer une parole, soutenant son bras ouvert jusqu'à l'os.

En moins de cinq minutes la place et toutes les rues voisines furent évacuées, et les prisonniers purent être conduits sans le moindre obstacle au couvent de San-Francisco.

A cette occasion l'ayuntamento vint en corps me féliciter d'avoir usé de mon pouvoir avec énergie, et m'assurer qu'à quelques énergumènes près, et dont ils allaient faire bonne justice, je pouvais compter qu'aucune scène de ce genre ne

se renouvellerait. Cet acte de ma part produisit une telle influence dans Séville, que je ne sortais plus sans être l'objet de manifestations assez embarrassantes.

La seconde fois où il me fallut déployer une prompte initiative, ce fut à l'occasion d'un incendie qui éclata dans l'un des quartiers les plus populeux de la ville. Lorsque j'arrivai sur le lieu du sinistre, aucun secours n'était établi ; la population se précipitait en masse pour soustraire les divers mobiliers aux flammes qui menaçaient d'envahir tout un quartier.

Mon premier soin fut de faire cerner la partie menacée, et tandis que quelques secours arrivaient pour éteindre le feu, j'ordonnai à deux cents voltigeurs d'opérer le sauvetage des meubles, qui tous furent apportés en masse sur la place voisine. Une fois maître du feu, il ne restait plus qu'à rendre à chacun ce qui lui appartenait.

Dabord cette première mesure de n'employer aucun habitant pour le déménagement fit craindre aux différents propriétaires que les objets les plus précieux ne fussent soustraits par nos soldats ; mais lorsque la reconnaissance de tout ce qui avait été transporté en lieu de sûreté, les incendiés purent constater que quelques objets seuls de peu de valeur ne se retrouvaient pas, quelques pièces d'or sorties de ma poche les indemnisèrent bien au-delà des chiffons égarés.

Cette action toute simple de ma part fut bientôt connue de toute la ville et augmenta ma popularité.

Lorsque je dus rejoindre le prince pour l'attaque du Trocadéro, le chef de la Junte suprême, m'écrivit la lettre suivante :

« Excellentissime Seigneur !

» La Junte a reçu et lu avec la plus vive émotion la dépêche officielle de Votre Excellence, en date de ce jour, dans laquelle vous lui annoncez votre départ pour demain matin. Elle ne saurait assez exalter la haute considération qu'elle porte à Votre Excellence, et lui exprimer combien votre absence lui sera pénible. Cette corporation ne pourra que regretter bien vivement la cessation de ses relations si agréables avec vous, tant par la droiture, la justice et la douceur de votre caractère que par la fermeté que vous avez déployée chaque fois qu'il s'est agi des intérêts de notre Seigneur et roi Ferdinand VII, ainsi que par la discipline si exacte que vous avez su maintenir parmi les troupes sous vos ordres.

» La cité de Séville conservera toujours un souvenir précieux des services éminents que vous lui avez rendus et des marques de distinction dont Votre Excellence a bien voulu l'honorer.

» La Junte, en son particulier, regardera comme un devoir sacré pour elle de chercher les occasions de vous prouver toute sa vive et respectueuse reconnaissance.

» Excellentissime Seigneur, en ma qualité de Procureur général de la Junte et en son nom, j'ai la satisfaction de vous offrir avec la plus haute considération tous mes respects.

» *Signé :* IGNACIO DE MEDINA Y HUETE.

» Séville, le 28 juin 1823.

» *A Son Excellence M. Jules Marnier, gouverneur de* » *Séville, gentilhomme de la Chambre du Roi.* »

TRUXILLO — 1808

Jamais spectacle pareil ne s'était offert à nos yeux : nous avions bien trouvé jusque-là quelques villages, quelques bourgs abandonnés, mais jamais une ville entière. Truxillo était muette, déserte et vide. A notre approche, sa population s'était retirée : d'un seul mouvement douze mille âmes dans un seul sentiment d'abnégation pour la propriété, avaient déserté le toit domestique. Une si douloureuse unanimité qui donnait la mesure de la haine qu'on nous portait, remplit l'âme de nos soldats, habitués à se voir si bien reçus partout, de surprise et de tristesse.

On eût cru entrer dans une ville morte, et cependant la veille encore cette ville, qui renfermait plus de vingt couvents, dix églises remarquables, plusieurs palais magnifiques, avait une population de seigneurs, de bourgeois, de prêtres et de moines. De toute cette population, pas une âme n'était restée; les malades eux-mêmes avaient été emportés des maisons et des hôpitaux. On ouvrit toutes les portes sans trouver même un seul animal domestique.

Longtemps nous nous refusâmes à croire à un tel acte de patriotisme, dont Moscou plus tard devait-nous donner un fatal exemple.... Mais après avoir tout parcouru, tout visité et acquis la certitude que nulle embuscade n'était cachée derrière ce silence, et que les Espagnols avaient bien réellement fait le sacrifice de tout ce qu'ils possédaient dans cette riche cité; deux heures après, l'as-

pect de la ville avait changé de face, l'esprit français s'était répandu dans la nécropole et l'avait peuplée. Chaque palais, chaque couvent semblait avoir retrouvé ses habitants, les églises elles-mêmes se réveillaient de ce grand silence, les soldats, pendus aux cordes des cloches, les sonnaient à toute volée, tandis que les musiciens s'emparaient des orgues et leur faisaient répéter des mélodies toutes françaises et dont quelques-unes étaient bien un peu profanes pour le lieu où elles retentissaient.

Pendant ce temps, des groupes nombreux se rassemblaient sur les places ou se promenaient dans les rues, grattant sans pitié les mandolines et les guitares qu'ils avaient trouvées dans les maisons vides.

Le soir, la ville semblait, non-seulement ressuscitée, mais encore on eût cru qu'on était aux jours les plus joyeux du carnaval.

ERRATA

Page 549, ligne 16, au lieu de 2,200, lisez 20,000.

TABLE DES MATIÈRES

Meulan, imprimerie de A. Masson.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 780 577 3

